TABLEAU
DES

MALADIES,
OU L'ON DE'COUVRE
LEURS SIGNES ET LEURS EVENEMENS,
TRADUIT DU LATIN
DE LOMMIUS.

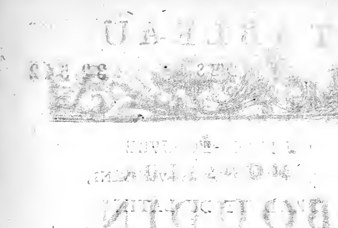
AVEC DES REMARQUES.

OUVRAGE QUI RENFERME les Observations les plus importantes pour acquerir une parfaite connoissance de tous les maux du corps humain, en prévoir les suites, en pénétrer les causes, & s'assurer de leurs remedes.

Le prix est de 45. sols.

A PARIS,
Chez LOUIS SEVESTRE, rue des Amandiers, au Mont saint Hilaire, vis-à-vis le College des Graffins.

M. DCC. XII.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.







A

MONSIEUR

BOUDIN,

ANCIEN DOYEN

DE LA FACULTÉ

DE MEDECINE DE PARIS,

MEDECIN ORDINAIRE DU Roy, & ci-devant Premier Medecin de Monſeigneur & de Madame la Dauphine.



ONSIEUR,

Je ne pouvois trouver pour ce Livre un plus ſolide appui, ni me

ã ij

dispenser de faire paroître sous vôtre nom un Autheur de Médecine aussi estimé que Lommius. On sçait que vous possedez parfaitement toutes les parties de cette divine Science, & que ce seroit faire vôtre Eloge que de faire le détail des connoissances qui regardent le Médecin. Vous avez épuisé tout ce que les découvertes d'Anatomie & de Chymie nous fournissent de lumieres pour la Physique de la Médecine. Vous avez appris tout ce que le hazard & l'experience nous ont montré des propriétez des corps que la nature produit, ou que l'art prépare pour conserver & rétablir la santé.

Mais comme vous avez parfaitement bien sçû de quelle necessité est dans la pratique de la Médecine l'Art de connoître les maladies & d'en prévoir les

progrez & les ſuites, ce qui fait la matiere de ce Livre, vous en avez fait une étude particuliere dans les écrits d'Hippocrate, qui ne laiſſent rien à deſirer ſur ce ſujet.

Lommius a puiſé dans la même ſource que vous, MONSIEUR, les obſervations dont il a compoſé cet ouvrage: mais ce ſera toûjours beaucoup pour cet Autheur de paſſer pour le copiſte d'Hippocrate; tandis qu'on ne pourra vous entendre ſur les ſignes qui caracteriſent les maladies, ſur les ſymptômes qui en font préſager l'évenement, ſur les cauſes qui les produiſent, & ſur les indications qu'on en doit tirer pour le choix & la juſte application des remedes, ſans vous croire animé du même genie de ce grand Homme. C'eſt à un merite ſi diſtin-

gué que vous êtes redevable de la place, que vous avez remplie avec tant de ſageſſe & de zele, de Premier Medecin d'un Prince & d'une Princeſſe qu'il ſemble que le Ciel ne nous avoit donnez que pour nous préparer la douleur de les perdre.

Les talens qui illuſtrent le Médecin ne ſont pas les ſeuls que l'on admire en vous, MONSIEUR; *vous avez trouvé le ſecret d'unir enſemble le monde & le cabinet, le bel eſprit avec la profonde érudition. L'un & l'autre a paru avec éclat, lorſque ſous les auſpices de Monſieur le Premier Médecin vous avez pris la plume pour la défenſe de nôtre Faculté, & que la force de vôtre Eloquence lui a valu la défaite entiere de ſes adverſaires.*

Je pourrois parler ici de cette justesse d'esprit, & de cette pénétration qui brillent jusques dans vos discours les plus familiers. J'aurois lieu de faire valoir cette politesse de mœurs & ces manieres honnètes & obligeantes qui vous ont acquis l'estime & l'amitié des personnes de la premiere distinction. J'aurois enfin à publier un naturel généreux & bienfaisant, dont j'ai moy-même senti les effets dans une occasion où vôtre protection m'étoit necessaire. Mais il n'y a personne qui n'avouë que vous marchez sur les traces de l'homme du monde le plus accompli & du plus grand Médecin de l'Univers. Cet endroit seul suffit pour faire l'Eloge de toutes vos excellentes qualitez, & ne me laisse que la liberté de vous assûrer que je

suis avec toute la véneration possible,

MONSIEUR,

Vôtre très humble & très obéïssant serviteur
J. B. Le Brethon,
℞ en Medecine de la Faculté de Paris.



PREFACE.


OMME j'ai toûjours été persuadé que le premier pas que l'on doit faire dans toutes les Sciences est de s'appliquer à connoître & de rechercher les bons Autheurs ; je souhaittois depuis long-temps de lire les observations de Lommius, avec d'autant plus d'empressement, qu'un illustre Médecin m'avoit apris que ce livre est un *Tableau* en petit, mais fini de tous les maux du corps humain, & que leurs signes diagnostiques & prognostiques sont la partie la plus essentielle de la science du Médecin. Mais cet

ouvrage qui eſt certainement celui qui a fait le plus d'honneur à Lommius, ce celebre Médecin de Bruxelles qui vivoit il y a un ſiécle & qui nous a laiſſé de beaux Commentaires ſur le premier livre de Celſe *de ſanitate tuendâ* & un Traité *de febribus*, eſt devenu ſi rare que je me ſuis trouvé fort heureux d'en rencontrer enfin un exemplaire d'une édition aſſez correcte à la vente de la biblioteque d'un curieux. Je le lûs avec plaiſir &, bien loin d'y trouver rien à rabattre de l'eſtime que j'en avois conçûë, je me mis à le traduire pour me le rendre plus familier, ſçachant bien que dans les ſujets de preceptes où l'imagination n'a pas la même part que dans ceux de raiſonnemens une ſimple lecture ne

peut ſuffire pour s'en remplir l'eſprit.

Je reconnus alors la vérité de la remarque que fait le ſçavant Bayle dans un de ſes memoires de la République des Lettres, que la langue Françoiſe tient lieu de Commentaire au Latin; parce qu'elle ne ſouffre point ces dictions incertaines & ſuſpenduës qui ſont fréquentes dans la langue des anciens Romains, ni ces phraſes dont le tour renverſé eſt un labyrinte pour le ſens qu'elles renferment. Cette penſée me fit préſumer que ma traduction pourroit être de quelque utilité à ceux qui pour être trop occupez d'ailleurs n'ont pas le loiſir de ſe prêter pour long temps aux livres, ni de reflechir ſur les endroits où l'équivoque des expreſſions rend la penſée myſté-

rieuſe. En effet quoique la latinité de Lommius ſoit très pure, & d'autant plus belle que cet Auteur s'eſt rendu propres tous les beaux endroits de Celſe ; ſon ſtyle eſt néanmoins d'une préciſion qu'il eſt difficile & peut-être impoſſible d'accorder toûjours parfaitement avec l'évidence des penſées. Je ne doutai point que ma traduction ne fût auſſi très utile à ceux qui ſe deſtinent à l'étude de la Médecine & qui n'étant point encore verſez dans la lecture des anciens Auteurs auront dans ce Livre la clef & l'abrégé de tous les volumes qu'ils nous ont laiſſez ſur les maladies. D'ailleurs il ne faloit pas moins qu'un auſſi riche eſſay des connoiſſances du Médecin pour convaincre de l'étenduë & de la ſolidité de nôtre Art les perſonnes qui, ſur

la foy des mauvais plaiſans dont le monde eſt rempli & pour qui il n'y a rien de ſacré ; pourroient s'être laiſſez prévenir contre une Science qui a Dieu même pour Auteur, ſelon les Saintes Ecritures, & dont la neceſſité trouve ſa preuve dans celle qui nous expoſe à tant de maladies.

Encore que mes intentions ſoient juſtes & raiſonnables, je ne doute point qu'on ne puiſſe trouver mauvais que je mette entre les mains de tout le monde un ſi précieux tréſor : mais je réponds à ce reproche que les vrais Médecins ne ſont point jaloux de leurs lumieres, parce qu'ils n'apprehendent pas que l'on en trouve le fonds & que ; comme le bien public eſt leur interêt le plus ſenſible, ils lui ſacrifient tous les jours leurs

plus précieuſes découvertes.

On pourroit croire que ce livre ne répond pas au titre que je lui donne, puiſque les cauſes des maladies ni les remedes qui leur conviennent ne s'y trouvent pas expliquez. Mais penſe-t-on de bonne foy qu'on puiſſe renfermer toutes les parties de la Médecine dans un auſſi petit volume que celui-ci? Le but de cet ouvrage n'eſt point de rendre Philoſophe, ni d'apprendre les titres de toutes les drogues, mais plûtôt à bien connoître les maladies & même à les guérir, ſi l'on eſt capable de tirer des accidens qui les accompagnent, ou qui y ſurviennent, de juſtes indications pour en découvrir les cauſes & s'aſſûrer de leurs remedes. Les habiles gens qui liront cet ouvrage ſeront ſans doute fort ſatisfaits de n'y

pas rencontrer les inutilitez qui ſe trouvent dans la plûpart des livres:& comme je les ſuppoſe éclairez dans la Théorie de la Médecine, je me perſuade qu'ils avouëront d'eux-mêmes que c'eſt aſſez leur indiquer les cauſes d'une maladie que de leur en marquer tous les effets, & que de la connoiſſance de ces cauſes dépendent abſolument le choix & la juſte application des remedes.

Les raiſonnemens qui ne ſont pas fondez ſur l'obſervation paſſent avec juſtice pour de vaines productions de l'eſprit humain, qui ſe détruiſent ſucceſſivement les unes les autres, qui ne s'accréditent que par le goût de la nouveauté, & qui paſſent bientôt pour de vieilles erreurs par la préference d'une nouvelle. Mais les obſervations elles-

mêmes sont très à couvert de ce reproche ; & celles dont ce livre est rempli, depuis plus de deux mille ans qu'elles sont écrites pour la plûpart, & qu'elles servent de guide aux Médecins, soit pour traiter les maladies qui sont capables de guérison, ou pour se disculper du peu de succez que les remedes doivent avoir en l'annonçant auparavant ; ces observations, dis-je, ont encore leur premier lustre, & la vérité qui ne change jamais leur communique un caractere d'immortalité.

J'avouërai cependant que tout le monde n'est pas capable de tirer avantage de ces observations pour pénétrer les causes des maladies & s'assûrer de leurs remedes. Elles ne seront d'aucune utilité à cet égard pour ces hommes sans lettres,

qui

qui n'ayant aucune idée de la nature ne connoiſſent des maladies, que ce que les yeux en découvrent à tout le monde, & qui ſans conſiderer ni le temps, ni le lieu, le tempérament, la force du malade, ni toutes les autres circonſtances qui réglent la conduite des vrais Médecins, hazardent témerairement les remedes qu'ils ont oui vanter ou qu'ils ont vû preſcrire dans une maladie de même nom. L'ignorance de ces hommes qui abuſent de la crédulité du peuple ſe reconnoît ſouvent aux dépens de leur reputation, lorſqu'ils font eſperer la ſanté quand la mort eſt prochaine, ou qu'ils deſeſperent de la vie d'un malade qui eſt ſur le point de recouvrer la ſanté.

Lommius rapporte qu'il a vû des Médecins de ce caractere

qui paſſoient néanmoins pour habiles, leſquels ſéduits par les ſignes d'une coction apparente dans les urines, quoique ce fût dans une Fiévre aiguë, & qu'il ſe rencontrât des marques vraiſemblables de l'accablement de la nature, attendoient une criſe ſalutaire, & d'un air triomphant aſſûroient de la guériſon: mais la mort qui arrivoit témoignoit la mépriſe & couvroit le Médecin de confuſion. Qu'un de ces Empiriques voye dans la vigueur d'un accez de Fiévre le malade tomber en délire, tenir des diſcours ſans ordre ni bon ſens, découvrir ſes bras & ſes jambes, ſe lever avec fureur & avec de grands cris, &c. il ne manquera pas de s'effrayer avec les aſſiſtans & d'annoncer une mort prochaine: cependant ces ſymptômes ſi terribles en appa-

rence s'appaiſent bientôt par l'éruption d'une bonne criſe qui met le malade en état de plaiſanter ſur la timidité de ſon faux Eſculape. Ainſi pour devenir habile & acquerir une ſolide réputation dans l'art de guérir, il faut avoir appris à bien connoître les maladies & à en prévoir les progrez & les ſuites. C'eſt de quoy Lommius a renfermé les excellens préceptes de la maniere du monde la plus claire & la plus préciſe dans les trois livres que je donne au public traduits du latin de cet auteur. Ce n'eſt pas à moy de juger du merite de ma traduction ; j'ai eu deſſein de la rendre autant exacte & fidelle pour le ſens que naturelle pour la diction, ſans m'aſſujetir aux tours latins ni à la meſure des périodes. A l'égard des remarques

que j'ai ajoûtées à la fin des chapitres ou que j'ai inserées en caractere italique dans le texte de Lommius, je les ai tirées pour la plûpart des meilleurs auteurs de Médecine que je n'ai pas toûjours citez, de crainte d'embarasser le lecteur par le grand nombre de ces citations.





TABLEAU DES MALADIES,

OU L'ON DE'COUVRE leurs Signes, & leurs Evénemens.

PREMIERE PARTIE,

Où l'on traite des Maux universels & qui attaquent tout le Corps.



E croy ne pouvoir mieux commencer ce *Tableau* des Maladies, necessaire aux Medecins pour en connoître les differens caracteres, en prévoir les événemens, *en découvrir les causes, & s'assurer de leurs remedes*, que par la peinture des desordres les plus frequens, & les plus uni-

verſels qui arrivent au Corps humain.

Le plus ordinaire de nos maux eſt la Fiévre, dont on peut dire, avec juſtice, qu'elle eſt *le Tyran de nos jours*, & l'avant-couriere de la mort naturelle.

Pour faire donc avec ordre la deſcription des Maladies, je vay commencer par celle des differentes eſpeces de fiévre, & premierement de celle qu'on nomme EPHEMERE, parce qu'elle ne dure qu'un jour.

I. LA FIEVRE Ephemere.

CEtte fiévre ſe reconnoît à ces marques. Une douce chaleur s'empare de tout le corps, ſemblable à celle d'un homme plein de vin ou en colére. Le pouls dans cette ſorte de fiévre eſt tout d'abord aſſez grand, moderément vîte & frequent; il eſt égal, mol; ſes battemens ſont proportionnez entr'eux, & dans leur contraction & leur dilatation. L'urine n'eſt point changée, ou l'eſt peu.

On ne remarque pas de ſommeil ex-

traordinaire, de baillemens frequens, ni de frisson : mais elle saisit tout d'un coup, dans toute sa force, sans menacer d'aucun accident fâcheux dans toute sa durée. L'on ne ressent point de douleur de tête, ni d'estomach, ni d'envie de vomir, ni d'ardeur extraordinaire, ni d'inquiétudes, ni aucun autre accident qui arrive dans les autres fiévres. Celle-ci se dissipe souvent par la transpiration ; plus souvent par des moiteurs, ou même par des sueurs, d'autant plus supportables, qu'elles sont moins fortes & moins épuisantes.

Cette fiévre est ordinairement produite par des causes évidentes, comme les longues veilles, les inquiétudes d'esprit, les passions, la tristesse & les chagrins, la colére, l'ardeur du soleil, les lassitudes, les excez de vin & de liqueurs spiritueuses, ou le deffaut de nouriture, ou par quelqu'autre semblable cause.

Cette fiévre ne dure souvent qu'un jour, & cesse de retenir le nom d'Ephemere quand elle entreprend sur le troisiéme, pour prendre celui de Putride, de laquelle nous allons traitter : mais si dans cette occasion le

malade est extrêmement desseché & extenué, l'EPHEMERE prolongée peut dégenerer en fiévre ETIQUE.

L'EPHEMERE est souvent guérie plûtôt que connuë : mais il arrive aussi quelquefois qu'on en éprouve les tristes effets avant qu'on ait pû les prévoir: j'ajoûte que sous le masque flateur que cette fiévre prend, elle est plus dangereuse, & plus ordinaire aux bilieux, aux hommes de travail, & aux gens d'étude, qu'à d'autres personnes.

Nouvelles Remarques.

LA Fiévre est un effort de la nature, qui, par le trouble qu'elle excite dans les humeurs du Corps, cherche à les dégager de ce qui empêche leur équilibre avec les parties solides. Quand ce qui a mis les esprits du sang en mouvement n'est pas une cause difficile à détruire, la fiévre dure peu. Les causes de l'*Ephemere* sont souvent de cette nature, & la tissure du sang n'y étant que fort peu changée, on n'est pas surpris que ses symptômes soient si foibles, & qu'elle cesse sitôt.

Il est essentiel à cette fiévre d'être produite par des causes manifestes, qu'on nomme PROCATARTIQUES. Elle a encore cela de propre, de donner des signes de

coction dans l'urine, quand même elle devroit durer plusieurs jours, comme il arrive lorsqu'elle passe en synoque non-putride. On remarque aussi que le pouls dans ces fiévres, a de la grandeur & de la vitesse dans sa dilatation : mais qu'il n'a que de la grandeur dans sa contraction.

Il est du caractere de cette fiévre, que dans son accroissement la chaleur & le pouls augmentent toûjours, & à proportion l'un de l'autre ; que dans son état elle garde une juste médiocrité dans ses symptômes, & qu'elle se termine par des vapeurs sensibles, ou une sueur, si rien n'en empêche la crise parfaite. Parmi ses causes on peut compter une indigestion, la transpiration arrêtée par les intemperies de l'air, soit trop chaud ou trop froid, sur tout lorsque l'on sort d'un air pour entrer aussitôt dans un autre d'une qualité opposée. Un abcez, qui commence à se former, ou qui n'est point dans les visceres, peut y donner lieu ; de même qu'une douleur, une obstruction, une frayeur, la respiration trop long-temps retenuë, un bain fermé, la faim, la soif, & les grandes évacuations du ventre, comme dans les diarrhées.

L'Ephemere, qui vient d'obstruction, continuë souvent jusqu'au troisiéme jour: tout ce qui fait obstacle à la transpiration est capable de soûtenir la durée de cette fiévre, soit que la cause en soit au dehors, ou que ce soient des bubons ou des douleurs qui ne quittent point.

II. LA FIEVRE continuë non Putride.

C'Est ici le lieu de décrire cette Fiévre, qui gardant plusieurs jours de suite le caractere d'EPHEMERE, dans un sujet dont le sang ne tend point à la *désunion de ses principes, ce qu'on appelle* POURRITURE, excite néanmoins une fermentation assez forte pour causer beaucoup d'ardeur & une rougeur par tout le corps. Quelques anciens nommoient cette fiévre SYNOQUE, nous la nommons fiévre continuë non-Putride ; on la nomme encore fiévre de sang ou fiévre rouge. Elle a les mêmes accidens, mais moins forts que dans la fiévre putride. On y ressent pourtant de la douleur, ou de la pesanteur de tête ; tout le corps & particulierement le visage est très-enflammé & ardent ; le malade est accablé de sommeil ; les arteres des tempes battent beaucoup, la respiration est embarassée ; le pouls est grand, plein, frequent & prompt, tout le corps est languissant & comme penetré de lassitude.

Nouvelles Remarques.

LOrſqu'une EPHEMERE, qui ne vient point des empêchemens de la tranſpiration, par des cauſes externes, ou par un épaiſſiſſement des ſucs du corps, dure plus d'un jour, ſans qu'on puiſſe s'en prendre aux manquemens du malade, c'eſt aſſurément une SYNOQUE, D'ailleurs elle a toutes les marques d'une EPHEMERE, excepté qu'elle ne ſe termine pas auſſitôt ni de la même maniere, & que ſes ſignes ſont plus marquez : mais lorſque la chaleur eſt arrivée à un certain point, il y ſurvient de nouveaux ſymptômes, que Lommius a rapportez : Ne ſe trompe-t-il pas en diſant que le malade eſt accablé de ſommeil ; puiſque pour l'ordinaire l'on y a moins à craindre de ce côté-là que de l'impuiſſance de dormir ? Il y a trois eſpeces de cette fiévre ; celle qui augmente continuellement, celle qui garde une force égale, & celle qui diminuë à toute heure. La laſſitude eſt grande dans la premiere eſpece ; moindre dans la ſeconde, & legere dans la troiſiéme, où le plus ſouvent il ne ſurvient point de nouveaux ſymptômes, quoyqu'elle durât pluſieurs jours. Cette derniere eſt la plus longue & la moins dangereuſe.

III. LA FIEVRE continuë Putride.

VEnons aux fiévres qui sont accompagnées de la corruption des sucs, & premierement à celle qu'on attribuë au sang corrompu; les Grecs la nommoient SYNOQUE, comme la précedente, nous lui donnons le nom de fiévre CONTINUE PUTRIDE. Elle a les mêmes signes que l'autre; ils sont seulement plus sensibles, avec une chaleur plus acre, indice de la corruption. La gorge & les environs s'enflent, & s'enflamment, ce qui ôte au malade la facilité de parler; ses yeux sont baignez de larmes chaudes: quelquefois le ventre se tend, & retentit comme un tambour lorsqu'on frape dessus. Le pouls est grand, fort, prompt & frequent, comme dans l'autre SYNOQUE: mais dans celle-ci il est encore inégal, ce qui n'arrive pas dans la précedente. L'urine est épaisse, rouge, trouble & sans sédiment. Quelquefois il paroît des EXANTHEMES, ou *taches* livides, noires, ou d'autre couleur.

Cette fiévre ne dure souvent pas plus de quatre jours. L'on doit craindre que la mort n'en soit le terme si l'ardeur & la violence des symptômes augmentent toûjours, si la langue est âpre & noire, si la clarté du jour fait peine au malade, & si son urine est comme du gros vin noir. Moins il se rencontre de ces signes, moins on a à craindre, sur tout si la fiévre diminuë de plus en plus : mais si elle persiste dans sa violence, le danger en est plus grand, quoyqu'encore moindre que dans celle qui augmente toûjours. Cette remarque convient aussi dans les fiévres non Putrides. On doit sçavoir que ces sortes de fiévres Putrides ou non Putrides arrivent le plus souvent aux personnes robustes & pleines de sang, & que la Synoque simple dégenere aisément en Putride, & celle-ci de même en Tierce continuë.

Nouvelles Remarques.

Les causes de cette fiévre Putride sont semblables à celles de la Continuë non-Putride, mais plus fortes :

Elle vient des mauvaiſes impreſſions que la tranſpiration inſenſible, trop long-temps retenuë, a portées dans les viſceres, après avoir infecté la maſſe du ſang, & rallenti le cours des liqueurs. En appuyant la main ſur la peau du malade, on remarque une chaleur fort piquante, mais inégale & differente, auſſi-bien que le pouls d'un endroit du corps à l'autre. Cela néanmoins ne ſe rencontre pas toûjours, ni la viteſſe de la contraction du pouls, ni l'inégalité des reſpirations. A l'égard de l'urine, elle eſt ſouvent fétide, outre les qualitez que Lommius rapporte. Dans cette fiévre, ſoit qu'elle ſe ſoûtienne de la même force, ou qu'elle aille en augmentant, il faut obſerver exactement le quatriéme jour, qui eſt l'indice du ſeptiéme, auquel celuy-là promet une criſe ſalutaire, ou menace de la mort. Si après que l'on a vû des ſignes de coction dans l'urine le quatriéme jour, la criſe arrivoit le ſixiéme, il y a du riſque, du moins pour la rechûte: mais ſi cette criſe, précedée des ſignes de coction dans l'urine, eſt accompagnée d'une défaillance, ou d'autres fâcheux ſymptômes; cela ne laiſſe aucune eſperance que le malade puiſſe échapper d'en mourir. Si dès le commencement il arrive un cours de ventre, & que la fiévre demeure dans le même état, les inquiétudes du malade, & les ſignes de crudité ſont de funeſtes marques: mais ſi au contraire ce dévoiment diminuë la fiévre

& que le malade ne ſoit point agité, qu'il ait la reſpiration libre & prenne bien les nouritures qu'on lui preſente, il doit guérir. S'il paroît des taches noires ou livides le quatriéme jour, la mort eſt prochaine; c'eſt une marque de malignité : mais ſi elles ſont ſeulement rouges, qu'on ait eû des ſignes de coction, que le malade ait de la force, & qu'il ſoûtienne aiſément ſa maladie, on a lieu de bien eſperer. Cette fiévre n'a point d'intermiſſion, mais elle eſt ſeulement plus foible durant la fraîcheur du matin.

IV. LA FIEVRE continuë.

NOus allons décrire cette eſpece de Fiévre Putride, que les Grecs nommoient Synoque, & que nous nommons Fiévre Continuë. Elle eſt ſemblable à la Synoque Putride par la continuité de ſes accez, & elle en differe, parce qu'elle eſt produite par la bile, par l'atrabile, ou la pituite; qu'elle a ſes accez proportionnez à la qualité & au mouvement des ſucs qui l'entretiennent; qu'enfin, encore qu'elle n'ait pas d'intervalles, où elle quittât entierement, ſes Paroxiſmes

laiſſent néanmoins au malade des tems plus tranquiles ſur le déclin des accez, au lieu que la ſynoque putride vient de la corruption du ſang, & ne donne aucun relâche juſqu'à ſa criſe.

La Fiévre Continuë n'eſt précedée d'aucun friſſonnement, ni de friſſon ; mais elle commence tout d'un coup par le chaud, ſi ce n'eſt lorſque quelque humeur corrompuë, qui ſéjourne dans les premieres voyes, vient à exciter un leger friſſon, que la chaleur de la Fiévre a bien-tôt diſſipé, pour ſe faire ſentir avec plus de force, à meſure que l'accez approche plus de ſon état. C'eſt pour lors que le pouls & la reſpiration ſont déreglez, la contraction de l'artere plus prompte, & ſa dilatation plus lente. Le pouls eſt tantôt plus, & tantôt moins prompt, tantôt fort, & tantôt languiſſant : au commencement de l'accés il eſt vîte & petit ; & dans la force du Paroxiſme, il eſt grand & prompt en même tems.

Dans l'abord l'urine eſt épaiſſe, rouge, trouble, ſans nuage, ſans ſuſpenſion, & ſans ſédiment. Quelquefois elle eſt ténuë, mais rouge, &

nullement claire. Enfin de quelque partie du corps qu'il arrive une évacuation, soit que ce soient les urines, les sueurs, ou les selles, elles sentent également mauvais. La Fiévre Continuë, Quotidienne, ou Quarte, est irréguliere, & sans ordre pour l'ordinaire, de sorte qu'elle aura deux ou trois redoublemens en un jour, & n'en aura qu'un ou point du tout le lendemain. La Quarte Continuë est très-rare, la Quotidienne l'est moins, & la Tierce Continuë, qu'on nomme Ardente, est la plus commune.

Nouvelles Remarques.

Ette Fiévre vient d'une grande altération dans les humeurs, les urines y sont très-mauvaises; l'on y remarque souvent des couleurs differentes dans leur substance ou dans leurs concrétions. Ces Fiévres n'ont point de type, la contraction du pouls y est très-foible & précipitée, le vomissement n'y est pas ordinaire, le sommeil est fort troublé.

V. LA FIEVRE Ardente.

Les marques de cette fiévre sont une ardeur par tout le corps, plus sensible au-dedans qu'exterieurement, avec une longue insomnie, & quelquefois un sommeil léthargique. La langue est séche, épaisse, âpre, noirâtre & amere. La respiration n'est pas libre, l'on a des déchiremens d'estomach, l'appetit manque, la soif y est très-forte, & l'ardeur des entrailles, principalement des hypocondres. Le ventre est trop libre aux uns & trop resserré dans les autres. Pleins du trouble qui les agite, on les voit changer continuellement de situation, & tomber même dans des égaremens d'esprit assez frequens.

La violence de cette fiévre en précipite le cours, ensorte que, s'il paroît des signes favorables dans son commencement, elle promet le calme au quatriéme jour, & qu'elle n'afflige jamais audelà du septiéme. Si elle épargne la vie du malade, elle se termine par un vomissement critique, par un dévoi-

ment, par une ſueur univerſelle, ou par une hémorragie du nez. Cette fiévre eſt autant pernicieuſe que rare dans les vieillards, & d'autant moins dangereuſe aux jeunes gens, qu'elle eſt plus naturelle à leur âge. L'inflammation du poûmon y ſurvient ſouvent, & quand cela arrive la mort ſuit de près.

Dans toutes ces fiévres continuës, comme dans celle-ci, le danger eſt extrême, lorſqu'avant le ſeptiéme jour il a paru une jauniſſe, ou qu'il ſurvient des friſſonnemens avant la coction ; ſur tout ſi le malade eſt très-affoibli, qu'après le friſſon il ne réchauffe pas, qu'il ne puiſſe dormir, ou qu'il ſoit accablé de ſommeil, qu'il ſoit dans le délire, que ſa voix ſoit entrecoupée, qu'il n'entende plus, que le col lui faſſe beaucoup de douleur ; ſur tout lorſqu'il a de la diſpoſition à la phrénéſie. Il en eſt de même ſi les mains tremblent en prenant quelque choſe, ſi la ſoif eſt exceſſive, & la peau extrêmement ſale & chargée, ou ſi la langue eſt noire & la bouche fort ſéche ſans aucune ſoif, que la bouche ſente extraordinairement mauvais, qu'il ſurvienne un hoquet, ſur-

tout après un dévoiment ou une hémorragie considerable. Dans les enfans qui sont attaquez de cette fiévre, ce sont de mauvais signes, qu'ils ne puissent dormir, qu'ils changent souvent de couleur, & qu'ils pleurent continuellement : ils sont sur le point d'être attaquez de convulsion.

Le peril est égal, lorsqu'avec une vive douleur de tête les hypocondres se soulevent, si ce n'est qu'il survienne une hémorragie du nez ; ou que ces accidens soient accompagnez de déjections bilieuses, d'une dysenterie, ou de douleurs au genouil, ou à l'Ischium, avec lesquelles ces symptômes cessassent.

Le Délire est prochain lorsque la convulsion est survenuë à la profonde douleur des visceres. L'on n'a pas moins à craindre lorsqu'avec la douleur des hypocondres le malade est surpris d'un sommeil létargique, ou s'il a des ardeurs & un déchirement d'estomach, & qu'il rende de la bile pure par les selles. Il en est de même si le ventre est obstinément supprimé & qu'on ait une continuelle douleur de tête. Si l'urine devient aqueuse le

Délire

Délire s'en produit auffitôt, & ce figne eft mortel fi elle vient de cette qualité plufieurs jours de fuite. Ce n'eft pas un figne moins fâcheux de rendre fouvent, avec difficulté & en très-petite quantité, une urine rouge, épaiffe, confufe, & de mauvaife odeur : lorfqu'elle donne à contre-temps des fignes de coction, ou qu'elle coule à l'infçû & contre le gré du malade. Lorfque le trouble de l'efprit empêche de fentir la force du mal, que dès l'abord de la fiévre l'on fuë abondamment, ou que l'efprit du malade commence dèflors à s'égarer, ou que quelque partie du corps devient paralitique, enfin fi chaque troifiéme jour la violence de l'accez redouble ; ce font des marques de danger.

Nouvelles Remarques.

LA Fiévre Ardente vient de tout ce qui peut rendre le fang plus fulphureux, & plus bilieux qu'il n'a de coûtume. Les caufes externes font, la trop grande chaleur de l'air, un travail immoderé, particulierement fi l'on eft expofé à l'ardeur du Soleil, l'ufage des Aulx, du Poivre, du Gingembre, des

Eaux de vie, un air chargé d'exhalaisons de mauvaise odeur, une mauvaise galle, la maladie Venerienne, l'yvresse, la boisson des eaux boüeuses, les fruits horaires, & les passions, peuvent être les causes de cette fiévre. Les causes antécedentes sont l'abondance du sang, & l'acreté de la bile, qui domine sur les autres sucs du corps. La cause conjointe est la quantité & le dévelopement des sels acres & des soûphres.

Outre les signes que Lommius rapporte, on peut compter que la langue, avant de devenir noire paroît de couleur jaunâtre ou citrine, qu'il n'arrive point de sueur devant la crise; la douleur de tête, les battemens violens des arteres des tempes, l'enfoncement des yeux, l'urine citrine & enflammée, le pouls frequent, la surdité qui arrive souvent dans cette Fiévre, les redoublemens aux jours impairs.

La Fiévre Ardente se guérit s'il y survient un frisson violent; si elle attaque une jeune personne dans la saison de l'Eté, elle est moins dangereuse que dans l'hyver, quoyque ses symptômes soient plus forts. Les tremblemens qui sont survenus dans les Fiévres Ardentes se terminent par le Délire. La crise arrive quelquefois le cinquiéme. Les gouttes de sang qui coulent du nez le quatriéme jour sont de mauvais présage, sur tout s'il y a d'autres mauvais signes. L'hémorragie est la crise la plus ordinaire de

ces Fiévres, particulierement aux jeunes gens. Les larmes involontaires annoncent cette crise, si les autres signes n'y sont pas contraires. La véritable Fiévre Ardente se termine rarement par un abcez: mais quelquefois la Bâtarde par un PAROTIDE. Les déjections ou les autres évacuations de matieres bilieuses, qui viennent dans le temps, sont salutaires dans cette Fiévre.

VI. LES SIGNES mortels dans la Fiévre Aiguë.

VOici les signes qui dans une fiévre aiguë présagent une mort assûrée. Elle est prochaine si dans la force de la maladie la nature est très-affoiblie, surtout si le délire ou le frisson survient à cette Fiévre: si, malgré le délire, le malade ne parle point, quoique d'ailleurs rien ne l'en empêche: si, dans cet accablement du corps, les lévres, les sourcils, les yeux, ou les narines deviennent convulsifs: si alors la vûë est éteinte, qu'on n'entende plus, qu'on ait perdu la parole, & que les paupieres se ferment, à moins qu'une hémorragie du nez, ou

un vomiſſement critique ne vienne à propos pour délivrer de cet état, la mort eſt ſur les lévres du malade; la vie luy manquera bien-tôt avec la reſpiration.

Ce n'eſt pas une moins déplorable ſituation que d'avoir les yeux baignez de larmes involontaires, ou extraordinairement enfoncez, ou qu'ils avancent en dehors comme s'ils alloient ſortir de la tête, qu'ils ſoient éteints, qu'agitez continuellement ils ſemblent rouler dans leurs orbites, ou ſi au contraire ils ne quittent point un objet, s'ils deviennent louches, ou convulſifs; ſi la conjonctive entreprend ſur la cornée, & paroît la couvrir, ou ſi la cornée, cachée ſous la paupiere ſuperieure, ne laiſſe voir que la conjonctive toute enflammée, ou ſi l'on y remarque des veines livides ou noires.

Il en eſt de même ſi des concrétions, en maniere de toile d'araignée, couvrent l'œil, ou qu'une pituite épaiſſe en rempliſſe les angles: ſi durant le ſommeil les yeux demeurent entr'ouverts, & que les paupieres en ſoient très-pâles, à moins que cet accident ne ſoit cauſé par l'épuiſement d'un

cours de ventre ; ou qu'enfin on remarque un œil plus petit que l'autre.

Si un jeune sujet vient à ressentir une grande douleur d'oreille, il est menacé de mourir avant le septiéme jour de sa Fiévre. On a plus d'esperance quand cela arrive à une personne plus avancée en âge, parce qu'on peut croire que la Fiévre ou la douleur est moins violente.

Il y a également lieu de s'effrayer si la force de la Fiévre fait claquer les dents, & qu'elles soient livides, noires, ou très-séches ; (*à moins que cette noirceur des dents ne procedât d'une humeur glutineuse qui s'y soit collée, & qu'Hippocrate dans ses Aphorismes marque pour signe de longueur dans une Fiévre continuë.*) si la langue dès le commencement de la maladie est séche & âpre, enfin noire & épaisse : si le malade dort continuellement la bouche ouverte : si tout d'un coup il semble être suffoqué & qu'il ne puisse avaler, ni la boisson ni sa salive, quoiqu'il n'ait aucune tumeur dans la gorge : s'il remuë à grand' peine le col, ou qu'il l'ait tellement tourné, par la convulsion,

qu'il ne puiſſe avaler que difficilement.

Ce ſont des ſignes d'un danger égal ſi la reſpiration eſt froide, le pouls obſcur, preſſé, & entrecoupé : ſi la ſoif, qui étoit au commencement très-ardente, quitte entierement, encore que la Fiévre ſoit également forte, & la langue ſéche & noire : s'il arrive un vomiſſement de matieres ſanguinolentes ou fétides, & de pluſieurs couleurs qui ne ſoient pas bonnes : ſi on voit le malade occupé tantôt à pliſſer ſes draps, à ramaſſer les poils de ſa couverture, à arranger les franges de ſa robe, &c. & tantôt à chercher à la muraille, ou aux rideaux de ſon lit : ſi ſes ongles & les bouts des doigts ſont auſſi livides ou noirs, que peut-on eſperer de ce malade ?

Cependant cette noirceur qui arrive aux bouts des doigts n'eſt pas abſolument dangereuſe ; ſi avec des ſignes favorables le malade n'eſt pas fort affoibli, & qu'il ſupporte aſſez aiſément la force de ſa Fiévre, il peut alors en guérir ; mais les parties atteintes de noirceur doivent ſe corrompre & tomber.

C'eſt encore un ſigne funeſte que

le ventre vienne à enfler, ſur tout après qu'on a pris un purgatif, ou qu'il ſoit rempli de vents qui ne puiſſent ſortir : quand le malade dès le premier accez a rendu de l'atrabile par les ſelles ou le vomiſſement, que ſes déjections ſont liquides & noires, ou livides, ou graſſes, ou de mauvaiſe odeur : ſi la palpitation & le hoquet arrêtent l'évacuation du ventre : ſi les urines ne coulent pas, ou qu'elles viennent noires, épaiſſes, fétides ; ſoit que de loüables elles deviennent mauvaiſes, ou que dans tout le temps de la maladie elles ſoient entierement ſemblables à celles que l'on rendoit dans la ſanté : ſoit enfin que l'on vuide le ſang pur, ou que la veſſie ſoit dure & douloureuſe.

Il eſt auſſi d'un ſiniſtre préſage que dans les commencemens de la maladie les extrémitez du corps refroidiſſent, particulierement ſi la chaleur naturelle n'y revient pas ; ſi elle eſt exceſſive au-dedans, enſorte qu'elle cauſe une grande ſoif, tandis que le dehors eſt froid ; ou ſi l'ardeur de la Fiévre ceſſe inopinément & ſans cauſe évidente ; s'il arrive des ſueurs malgré la foibleſſe où eſt le malade,

& si la défaillance s'ensuit ; s'il se couche sur le dos, qu'il ait les jambes fort pliées & ainsi les genoux élevez, & qu'impatient de cette situation il se tourne vers les pieds du lit. Vous en jugerez de même s'il découvre & écarte ses bras ou ses jambes, quoiqu'on n'y sente point de chaleur extraordinaire : si l'humeur qui causoit de la douleur dans les parties inferieures vient à se porter dans les visceres : si l'ulcere qui s'étoit produit, ou devant ou durant la Fiévre, devient sec & livide : s'il s'éleve sur toute la peau des pustules qui ne soient accompagnées ni suivies d'aucun abcez qui tende à la suppuration. On cesse de craindre, s'il survient un abcez auprés de l'oreille qui mûrisse, ou s'il arrive une hémorragie du nez, ou que le malade rende des urines épaisses, ou abondantes.

Il y a encore d'autres signes funestes, comme si l'on est saisi d'une sueur froide dans les commencemens, si l'agitation est violente le quatriéme ou le septiéme jour, sans qu'il arrive de crise le onze ; s'il survient un grand froid aux jours critiques, qui ne soit suivi

ſuivi d'aucune ſueur ; ſi le malade ſe trouve ſouvent ſaiſi de ce même froid, quoique ſa Fiévre continuë de la même force : mais ſi ſans autre cauſe que la violence de la Fiévre, les tempes s'affaiſſent, le nez s'aiguiſe, les yeux s'enfoncent, les oreilles s'applatiſſent, ſe deſſéchent, & deviennent froides ; que la peau du front ſoit dure & tenduë, & le viſage pâle, ou noir, ou livide, ce n'eſt plus qu'un cadavre animé d'un ſoufle de vie qui ſe diſſipe.

Nouvelles Remarques.

SI l'ardeur, l'inflammation du cerveau, ou la ſéchereſſe de cette partie produit la convulſion, la mort eſt aſſurée ; ſi l'on remarque d'abord des ſignes funeſtes, le malade mourra le quatriéme ou le ſeptiéme jour au plus tard ; ou bien il ſera guéri dans ces mêmes jours ſi les ſignes ſont favorables. S'il arrive un friſſon violent dans un jour de criſe lorſque les forces ſont épuiſées, le malade ſuccombera ; ſi au contraire les forces ſont ſuffiſantes, il doit arriver une ſueur ſalutaire.

Les ſignes qui précedent la criſe ſont, des inquiétudes, un ſommeil troublé, des égaremens d'eſprit, une reſpiration dif-

ficile, des vertiges, les dépravations des ſens, la douleur de tête, du col, de l'eſtomac, & des autres parties. Il arrive à quelques-uns des tintemens d'oreilles; de vaines imaginations, la retention de l'urine, la convulſion des lévres, la perte de mémoire, un friſſon violent, des ardeurs, & une ſoif extrême. Les emportemens & la fureur préviennent ſouvent la criſe, qui doit ſe faire par la ſueur, ou par le vomiſſement, par une hémorragie abondante, ou enfin par un dévoiment. Les ſueurs froides ſont ici des ſignes funeſtes, ou ſi elles ne paroiſſent qu'au front, à la tête, le long du col, & au viſage, en maniere de gouttes : dans les Fiévres continuës & aiguës l'ardeur des entrailles, avec le froid des parties externes, menace de mort : le danger eſt égal quand l'on reſſent une grande douleur de ventre, & que les membres ſont froids. La contraction des teſticules annonce des douleurs extraordinaires, & un danger très conſiderable. Il eſt également mauvais que le corps emmaigriſſe trop, ou point du tout; l'un indique la longueur de la maladie, & l'autre l'accablement de la nature.

VII. LA FIEVRE Lente.

L'On met ordinairement au rang des Fiévres continuës celle qu'on nomme Lente, parce qu'elle est la plus foible de toutes, & d'autant plus obscure qu'elle ne consiste que dans le dévelopement des matieres impures, qui séjournent dans les visceres, ou dans la corruption de la substance de ceux-ci. Encore que le malade ne souffre presque point du feu caché qui le consume insensiblement, il s'affoiblit néanmoins peu à peu, quelque nourriture qu'il prenne, & maigrissant de plus en plus il arrive enfin à un tel point de décharnement, qu'il peut à peine se remuer.

Ce malade a le pouls frequent, prompt, inégal, & nullement grand. L'urine donne quelquefois des marques de la corruption des sucs. Cette Fiévre est ordinairement jointe à la CACHEXIE, & aux pâles couleurs des filles : elle est de longue durée, & soûtient souvent ses attaques bien au-

delà du quarantiéme jour ; avec plus de danger, lorſqu'elle n'agit pas ſeulement ſur les humeurs qui font les obſtructions, mais encore ſur la ſubſtance même du viſcere, comme ſur celle du foye, de la ratte, des poûmons, du cerveau, ou même des reins, & des autres glandes les plus éloignées du cœur.

Il faut ajoûter aux ſignes qui caractériſent cette Fiévre, qu'elle eſt long-temps à ſe former, qu'elle croît inſenſiblement, qu'elle ſurvient preſque toûjours à d'autres maladies, & que les remedes, ſur tout les évacuans, loin de la guérir, ne ſervent qu'à hâter ſes fâcheuſes ſuites, comme ſont la ſyncope & la conſomption des chairs, qui arrive tôt ou tard dans cette Fiévre, qui eſt la même qui ſe rencontre dans les Phtyſiques.

Je vay maintenant traitter de ces Fiévres qui ont un calme certain, & des accez reglez, telles ſont les Fiévres Tierces, Quartes, & Quotidiennes.

LES FIEVRES *Intermittentes.*

VIII. LA FIEVRE Tierce.

ON reconnoît une Fiévre Tierce à ces ſignes. Ses accez reviennent, après un jour d'intervalle, juſqu'à ſa fin, & commencent par un froid piquant qui s'empare de tout le corps; mais qui eſt plus ſupportable à proportion que la maladie eſt plus legere. Il eſt ordinaire de rendre par le vomiſſement ou par les ſelles des matieres bilieuſes ſur la fin du friſſon; auquel une chaleur & une ſoif ardente ſuccedent bientôt, enſorte que le malade, dans l'agitation où il eſt, aime à découvrir & écarter ſes membres trop échauffez. Il reſpire difficilement, & la douleur de tête qu'il reſſent produit ſouvent le délire. Durant le froid le pouls eſt petit & reſſerré, il ſe dilate enſuite, & devient fort & prompt;

mais ſans avoir aucune inégalité qui ſoit du moins conſiderable. L'urine eſt preſque ténuë, jaune, ou enflammée & de mauvaiſe odeur. L'accez finit ordinairement par des ſueurs abondantes.

Je croy qu'il eſt à propos d'établir la difference de cette Fiévre d'avec le reſte des Intermittentes. Pour cet effet il faut remarquer que lorſqu'il ſurvient une Fiévre Ardente, ou du nombre des autres continuës, l'on s'apperçoit au toucher que la chaleur augmente de plus en plus, ce qu'on ne ſent pas dans la ſimple Tierce, où la chaleur eſt égale, & s'adoucit même quelquefois ſous la main. Outre cela chaque accez de la Tierce Intermittente commence par le froid, & ſe termine toûjours par la ſueur, ce qui n'arrive jamais dans la Fiévre continuë qu'au moment d'une criſe favorable.

Dans cette même Fiévre Tierce le froid eſt tout d'abord violent & dure peu ; il eſt extrême dans les premiers accez, & diminuë de plus en plus dans les ſuivans : on voit arriver le contraire dans la Quarte Intermit-

tente, comme nous le remarquerons dans la ſuite.

Le retour des accez n'eſt pas moins eſſentiel au caractere de chaque eſpece de Fiévre : continuons celuy de la Tierce. Elle eſt peu dangereuſe, & de courte durée, puiſqu'elle ſe termine en quatorze jours, lorſqu'elle eſt réguliere comme eſt celle qui attaque les jeunes gens, de temperament chaud & ſec, qui peut-être en Eté ſe feront trop fatiguez par des travaux, des veilles, ou des inquiétudes extraordinaires, ſur tout ſi l'air eſt fort échauffé.

IX. LA FIEVRE Tierce Bâtarde.

QUand toutes les circonſtances que je vous viens de remarquer manquent au caractere de la Fiévre Tierce, on la nomme Tierce Bâtarde. Elle dure plus long-temps, & ne produit pas des ſueurs auſſi abondantes que la véritable Tierce ; l'on ne voit pas que dans la Bâtarde les Paroxiſmes reculent, ou anticipent auſſi ré-

gulierement que dans l'autre. Le frisson est ici moins fort, mais plus long, & n'occupe pas tout le corps ; les accez durent plus de quatorze heures; la maladie ne se borne jamais au septiéme Paroxisme, & cesse rarement au quatorziéme, qu'elle passe même souvent.

Nouvelles Remarques.

CEtte Fiévre est fort bien décrite par Lommius ; on remarque cependant que dans la Fiévre Tierce véritable, non-seulement l'urine est d'abord ténuë & enflammée, mais encore qu'elle n'a point de concrétion, & que quand elle est jaune, comme elle l'est quelquefois, elle a un nuage, ou une suspension bilieuse. La langue est séche, la bouche amére, l'appétit manque, le malade est de mauvaise humeur, & une douleur de tête l'empêche de dormir. La durée de l'accez est au plus de douze heures, à moins que la transpiration ne soit arrêtée par des fautes dans la diéte, ou par le froid de l'air extérieur. La sueur, le vomissement, ou la déjection bilieuse, qui arrive à la fin de l'accez, rend le jour d'intermission plus calme, à proportion que l'évacuation est plus abondante : mais s'il n'en arrive pas, & que le froid, ou la foiblesse de la nature l'empêche, le malade

ne se trouve pas beaucoup soulagé dans le jour d'intermission.

Cette Fiévre n'est pas d'elle-même dangereuse ; mais l'épuisement des forces, la mauvaise disposition de quelque viscere, ou une fluxion, y sont à craindre. C'est-la plus courte & la moins suspecte de toutes les Intermittentes. Plus le calme en est exact, & les accez courts, moins cette Fiévre est longue. Si dans la Tierce véritable l'on remarque une nuit plus inquiete que de coûtume, on doit attendre la crise le lendemain. Trallian assûre que si l'on dérange la nature dans cette Fiévre, on la rend non seulement dangereuse, mais même mortelle.

A l'égard de la Tierce bâtarde, ses signes sont composez, & tiennent le milieu entre ceux de la vraye Tierce & ceux de la Quotidienne. Elle est frequente dans les Pays froids ; elle attaque les vieillards & les enfans, les femmes, les gens oisifs, ou adonnez aux excez dans le manger : elle prend particulierement dans l'Automne, ou en Hyver. La chaleur y est moins forte & moins acre que dans l'autre Tierce, le pouls plus tardif & plus inégal, l'urine citrine & moins claire. L'accez est au moins de vingt heures, & finit par une legere sueur. Outre cela le corps y est ordinairement pesant, le visage bouffi, les jambes enflées, le ventricule & les hypocondres tendus ; enfin la ratte s'enfle aussi.

X. LA FIEVRE Quarte.

VEnons aux ſignes de la Fiévre Quarte. Dés les premiers accez le friſſon eſt aſſez fort, & ſemblable à celui que cauſe un grand froid; il revient tous les quatre jours, c'eſt à dire après deux jours d'intervalle, & au bout de quelque temps il augmente de plus en plus, juſqu'à ce qu'il devient aſſez violent pour faire trembler tous les membres, claquer les dents, & pénetrer de douleur juſqu'aux os, enſorte qu'il ſemble au malade qu'on les lui briſe. Quand ce friſſon quitte l'on vomit ordinairement, & auſſitôt le chaud commence & combat le froid, qui eſt concentré dans le plus profond des os.

Le pouls eſt au commencement foible, rare, & tardif; à meſure que la chaleur s'accroît, il devient grand & fort, prompt & frequent, mais plus inégal que dans les autres intermittentes.

Quoique l'urine ne ſoit pas toûjours

de même qualité, ni ses signes certains, néanmoins dans les premiers jours elle est claire & aqueuse pour l'ordinaire, dans la suite elle change souvent. La chaleur, la soif, la douleur de tête n'inquiétent pas à la vérité le malade, comme dans la Fiévre Tierce, mais il l'est encore moins dans la Quotidienne. L'accez dure aussi davantage, & finit par des sueurs plus abondantes, d'où il arrive un calme plus long & plus absolu que dans la Tierce & la Quotidienne.

Cette Fiévre est aussi peu dangereuse qu'elle est de longue durée, ensorte qu'elle garantit quelquefois, ou délivre même de maladies plus considerables ; (*particulierement dans l'adolescence, où il est imprudent de précipiter les remedes fébrifuges.*) En effet elle préserve de la manie, de la mélancolie, de la lépre, & de la convulsion de plénitude, ou en délivre lors qu'elle y survient. Quelques Auteurs prétendent qu'on ne peut en mourir que par les fautes du Medecin, ou celles du malade. J'observe néanmoins que, *comme les Parthes n'étoient jamais plus à craindre que*

lors qu'ils sembloient abandonner le combat, & ceder la victoire à leurs ennemis; *de même aussi* cette Fiévre ne quitte presque jamais sans porter atteinte à l'intégrité de quelque viscere. Il est également rare de rencontrer cette Fiévre, où il n'y ait point d'obstruction, de douleur, ni de tumeur de ratte, & celle qui n'intéresse pas ce viscere est la moins dangereuse. Elle se termine dans l'espace d'un an, si des fautes considerables ne renouvellent sa crudité: on en est quitte le plus souvent au bout de six mois, quelquefois après trois mois seulement. On remarque que celle qu'on a combatuë par des remedes convenables durant l'Automne & l'Hyver se dissipe pour l'ordinaire au Printemps qui suit, *avant la fin de May*: mais si elle est jointe à quelque dureté, ou quelque gonflement de ratte, ou que, trop bien enracinée, elle ne cede ni au temps ni aux remedes, elle menace d'une hydropisie dont il est rare qu'on guérisse.

La Fiévre Quarte est ordinaire l'Automne, particulierement à ceux qui ont une tumeur de ratte, ou qui

n'ont pas été bien purgez des restes d'une fiévre continuë, ou du genre de celles qui attaquent à des temps incertains, qu'on nomme pour cette raison *vagues*. Elle n'est pas moins à craindre si l'on est d'un temperament froid & sec, & qu'on ait la peau dense & unie; si l'on est d'un âge avancé, qu'on ait usé long-temps de nourritures grossieres, ou qu'on se soit abandonné aux inquiétudes & aux chagrins.

La Fiévre Quarte qui commence l'Eté est plûtôt terminée que celle d'Automne, qui dure d'autant plus, qu'elle attaque plus près de l'Hyver. La crudité *de l'humeur* a fait souvent changer la Fiévre Quarte en une Quotidienne très-dangereuse.

L'on observe qu'une longue Quarte guérit ordinairement le *haut-mal*. Cette Fiévre revient aisément après avoir cessé, surtout lors qu'on s'expose au froid, qu'on s'échauffe trop, qu'on se procure une indigestion, ou une lassitude aux jours accoûtumez de l'accez.

Nouvelles Remarques.

LA Fiévre Quarte succede quelquefois à d'autres, particulierement aux Fiévres *Erratiques*, dont l'humeur s'est épaissie & a dégéneré en un suc *mélancolique*. Le pouls est plus rare, plus dur, plus lent, que dans la Fiévre tierce, & la chaleur moins piquante. L'urine sur le déclin de la maladie, devient jaune, grossiere, & noirâtre. Ici le frisson est mêlé de froid; le froid est plus grand, & le frisson moins violent que dans la *Tierce*. Il est rare que l'accez dure plus de vingt-quatre heures, ou moins de douze. Les excrémens sont aqueux. Ces sortes de malades ont ordinairement le visage décoloré, ou jaune-verd, ou plombé. Toutes les nourritures grossieres, comme Poissons salez, vieux Fromage, Lentilles, Bœuf, &c. sont capables de produire cette Fiévre.

Depuis trente ans jusqu'à cinquante, l'on est particulierement sujet à la Fiévre Quarte: on l'a vûë durer quelquefois douze années de suite, à cause du mauvais régime; cependant il est rare qu'elle passe l'année sans danger, & sans offenser quelque viscere. Elle se termine plus souvent par un abcez, que par les urines, ou les selles. Quand celles-ci font la crise elles sont noirâtres & de diverses couleurs. Si ceux qui sont travaillez d'une Fiévre Quarte, accompagnée de grandes lassitu-

des, viennent à rendre une urine épaisse & blanche, ils ne doivent pas attendre d'abcez; ils sont plûtôt guéris, si, outre cette urine, il leur arrive une hémorragie du nez. Si la Fiévre Quarte ne se guérit ni par crise, ni par abcez, elle dégenere quelquefois en Paralysie, ou en Hydropisie.

XI. LA FIEVRE Quotidienne.

LA Fiévre Quotidienne commence par un petit froid aux extrémitez; qui, comme il arrive aussi dans les autres intermittentes, se fait sentir d'abord au bout du nez & des doigts tant des pieds que des mains. S'il survient un vomissement, il est de matiere pituiteuse; le chaud succede peu à peu & lentement; il est foible, humide, & mêlé de vapeurs: cette chaleur, quoique toûjours assez inégale, & souvent altérée de quelque sentiment de froid, devient néanmoins sensible & mordante dans le fort de l'accez. On se trouve alors attaqué d'un assoupissement insurmontable, & les premiers jours on n'a point de soif,

il n'arrive pas de ſueur, & la Fiévre ne donne preſque aucun relâche.

Quelques-uns au commencement de l'acez tombent en défaillance, ou, ce qui eſt plus fâcheux, en ſyncope: le pouls eſt déréglé, & plus inégal qu'en aucune autre Fiévre; il eſt lent, petit, foible, à peine ſe dilate-t-il dans le plein de l'accez, & quoiqu'à la fin il devienne frequent, il l'eſt toûjours moins que dans les autres Fiévres, mais auſſi vîte que dans la Quarte. L'on reſſent une continuelle douleur d'eſtomac, & l'on rend par les ſelles des matieres cruës & pituiteuſes. L'urine eſt dans les premiers jours ou claire & limpide, ou groſſiere & trouble, dans la ſuite elle eſt rouge, chargée, & trouble: alors le malade ſe ſent foible & peſant. L'accez ſe termine ordinairement par une legere ſueur, après dix-huit heures de Fiévre, ou environ: la maladie dure de la ſorte ſoixante-quatre jours (juſqu'à ſa criſe.)

Cette Fiévre n'eſt pas ordinaire; quand les accez reprennent tous les jours, il eſt plus probable que c'eſt une double Tierce, qu'une vraye Quotidienne, qui n'a coûtume d'attaquer

que les pituiteux, les gens adonnez aux excez de table, ou qui sont paresseux & grands dormeurs, comme aussi les vieillards, les enfans & les femmes, dans une saison froide & pluvieuse, ou ceux qui sont sujets aux catharres, & à l'abondance de pituite dans l'estomac. On doit encore soupçonner que c'est une Quotidienne, si aussitôt que l'on en est attaqué les hypocondres sont enflez, si elle prend sur le soir, si avant & durant le Paroxisme le visage du malade est bouffi & défait, & si la foiblesse d'estomac est depuis long-temps jointe au dégoût, avec des raports frequens. La Fiévre Quotidienne cede difficilement aux remedes, & est également de longue durée & pleine de danger. Elle est moins à craindre lors qu'au commencement de l'accez l'on vomit de la pituite, que l'on suë beaucoup sur la fin, & qu'ensuite le calme est entier & absolu.

Nouvelles Remarques.

DAns la vigueur de l'accez d'une Fiévre Quotidienne, le pouls est assez frequent & inégal. Les excrémens du

ventre ſont cruds & pituiteux, l'on n'a point d'appetit, la digeſtion ſe fait mal à cauſe de la foibleſſe de l'eſtomac, l'on a des rapports aigres, la langue devient blanche & ſans goût, le viſage pâle, la tête peſante, les ſens & tout le corps languiſſent comme enyvrez de ſommeil. Le malade ſe trouve mieux le matin pendant ſix heures, depuis le lever du Soleil.

Comme cette Fiévre a des intervalles fort courts, la nature n'a pas le temps de ſe rétablir du tort qu'elle a ſouffert dans le précedent accez; & cette Fiévre venant d'une cauſe dont l'action eſt d'empêcher la tranſpiration inſenſible, on n'eſt pas ſurpris qu'elle ſoit ſouvent mortelle. Si les accez anticipent de jour en jour, c'eſt une bonne marque, & l'on doit s'aſſurer que l'humeur qui fait la maladie eſt capable de coction, & qu'elle s'évacuëra aiſément. Quand la Quotidienne prend la nuit, elle eſt plus dangereuſe, elle produit la maigreur & la Fiévre Etique. La *fauſſe quotidienne*, à cauſe du mêlange de la bile qui atténuë la pituite, ne dure pas auſſi long-temps que celle qui eſt *vraye*. Quoique les Fiévres de pituite ſe terminent plus ſouvent par abcez, que par de véritables criſes, celle-ci néanmoins ne laiſſe pas de ſe guérir quelquefois par le vomiſſement & les déjections. Afin que la criſe ſoit plus facile & plus heureuſe, il eſt bon de purger avant l'état de la maladie.

XII. LES FIEVRES Compliquées.

IL y a plusieurs remarques à faire sur les Fiévres Compliquées. L'on observe que la Double Quotidienne arrive très-rarement, qu'au contraire la Double Tierce survient très-souvent à la Simple Tierce, & que celle-là se change de même en celle-ci. Lorsque c'est une double tierce, les accez reprennent tous les jours à des heures differentes : ceux qui reviennent aux jours impairs sont égaux, & different de ceux qui se renouvellent aux jours pairs. La double & la triple quarte sont également ordinaires : l'une & l'autre vient de la simple quarte, & leurs accez sont rarement pareils.

Nouvelles Remarques.

SOuvent une Fiévre continuë se joint à une intermittente ; ou plusieurs continuës ensemble, ou une intermittente avec une autre (intermittente) de different genre, ou de même nature. Comme

il n'eſt pas ordinaire que des ſucs de dif-férente qualité produiſent la maladie, il eſt plus rare de voir des Fiévres compo-ſées d'une continuë & d'une intermit-tente, que de deux continuës ou de deux intermittentes.

XIII. LA DEMI-TIERCE, ou *Hémitrite.*

IL y a pareillement pluſieurs obſer-vations à faire ſur cette eſpece de Fiévre compoſée que nous nommons *demi-Tierce*, ou *Hémitrite* après les Auteurs Grecs. Ses accez commencent par un friſſon leger, & finiſſent par la ſueur, après laquelle on ne laiſſe pas d'avoir quelque reſſentiment de Fiévre juſqu'au redoublement. Com-me cette Fiévre eſt compoſée d'une Tierce intermittente, & d'une Quo-tidienne continuë, elle a un jour plus fâcheux, où elle prend avec friſſon-nement, & quelquefois même avec une eſpece de friſſon ſuivi d'une éva-cuation de bile par haut, ou par bas, outre une ardeur & une moiteur par tout le corps. Le jour d'après, l'ac-cez commence plûtôt avec froid que

par frissonnement, & il n'y survient point d'ardeur ni de soif extraordinaire : le pouls est plus resserré, & toute la Fiévre plus douce. On remarque de plus dans la demi-Tierce qu'il y a un jour où il ne se rencontre qu'une Fiévre, & qu'elle est double le jour suivant. Cette Fiévre est rare & très-dangereuse. Elle est *exquise* ou réguliere quand elle est produite par les causes de la Tierce intermittente, & celles de la Quotidienne continuë, en pareille force & quantité : mais si la cause de l'une prévaut sur celle de l'autre, ce ne sçauroit être une véritable demi-Tierce, & l'on veut pour lors qu'elle soit plus aisée à guérir.

Nouvelles Remarques.

L'On compte ordinairement trois especes de demi-Tierce, qui sont des Fiévres composées. Les Anciens veulent que la premiere espece soit d'une Continuë pituiteuse, avec une Tierce intermittente, & ils en comptent encore trois especes ; celle où la pituite domine, celle où la bile prévaut, & celle où l'une & l'autre cause a une force égale. La seconde sorte de Fiévre demi-Tierce est composée

d'une continuë Tierce, & d'une Intermittente Quotidienne : elle est plus rare & plus dangereuse que la premiere. La plus ordinaire est la troisiéme espece, qui a plusieurs redoublemens le quatriéme jour, avec frissonnement & froid, quelquefois avec un petit frisson : dans les autres jours le froid est plus long, & le pouls plus concentré : mais le troisiéme jour le froid & l'obscurité du pouls sont moins sensibles que le second. Cette espece de demi-Tierce est d'autant plus dangereuse que la premiere, qu'elle dure plus long-temps : La seconde espece est au contraire d'autant plus pernicieuse, qu'elle dure moins.

XIV. REMARQUES generales dans les Fiévres.

APrès avoir donné des observations essentielles sur chaque espece de Fiévre, entrons maintenant dans des remarques qui soient plus generales, & qui regardent les signes ou funestes ou salutaires de ces maladies.

Je commence par cet Oracle d'Hippocrate ; si la Fiévre survient à la convulsion, elle en délivre, au lieu que si celle-ci succede à la Fiévre, elle en

marque le danger. C'est aussi un mauvais signe que le malade conserve son embonpoint plus qu'il ne convient, soit pour la durée ou pour la force de la maladie, ou qu'il s'extenuë trop tôt, ou avec excez : ici la foiblesse du malade, là la longueur de la Fiévre donnent lieu de craindre également. Lorsque dans une Fiévre Aiguë il survient une douleur de tête, soudaine & violente, & qu'en même temps les hypocondres sont convulsifs ; il n'y a qu'une hémorragie critique du nez qui puisse sauver de la phrénésie. Si dans cette Fiévre l'on vient à perdre l'ouïe, cela est mortel & présage une fureur, dont néanmoins un cours de ventre, ou une hémorragie par les narines peut garantir. Les sueurs froides sont ici également funestes ; dans une autre Fiévre elles en marquent la longueur. Quand il s'attache aux dents une ordure épaisse, c'est une indice de la grandeur de la maladie, de même que la mauvaise haleine, les tressaillemens durant le sommeil, & la convulsion.

Les ſignes d'une Fiévre dangereuſe.

Ce ſont des ſignes que la maladie eſt dangereuſe lorſqu'il y ſurvient un aſſoupiſſement qui n'eſt point naturel, une inſomnie opiniâtre, des éblouïſſemens, le hoquet, des laſſitudes, de légeres ſueurs ſuivies du chaud, une agitation extraordinaire dans les jours de criſe, avec un friſſon qui eſt auſſi plus fort que de coûtume, mais qui n'eſt point ſuivi de la criſe, & ſeulement d'un moindre froid, ou d'une foible ſueur.

Parmi ces ſignes fâcheux l'on peut mettre les petites gouttes de ſang qui coulent du nez, & une évacuation d'atrabile par haut ou par bas au commencement de la maladie. Il faut auſſi examiner le viſage du malade, parce que ſi dans une Fiévre aiguë on remarque un air trop farouche & trop défait, ou trop frais & trop naturel, pour la violence de la maladie, on a lieu de craindre ; il en va de même s'il arrive un vomiſſement de bile, ou de pituite pure, particulierement ſi l'on rend de la bile verte ou noire.

Il

Il eſt fâcheux que le malade ait le ventre entierement reſſerré, ou tellement libre, que ſon dévoiment l'empêche de repoſer, ſur-tout ſi les ſelles ſont toutes liquides, blanchâtres, pâles, ou écumeuſes. On les eſtime auſſi mauvaiſes, lors-qu'elles ſont en petite quantité, ténaces, legeres, blanches, livides, bilieuſes, ſanglantes, graſſes, ou enfin d'une féteur extraordinaire. On juge de même des déjections qui ſont de diverſes couleurs, mêlées de ſang, de raclures de boyaux, ou de bile verte, ou qui ſont d'une humeur pure après un long-temps de maladie. Il eſt encore dangereux dans les Fiévres de rendre des vers, particulierement avant le déclin : il y a moins à craindre ſi on les rend vivans dans une fiévre aiguë, & que l'on ſoit au retour ; encore moins s'ils étoient morts : mais auſſi dans les commencemens il vaut mieux qu'ils ſoient morts ; d'en rendre alors de vivans c'eſt une marque de grande malignité.

L'urine claire & aqueuſe eſt de mauvais préſage ; particulierement dans les fiévres aiguës, où elle an-

nonce le délire & la phrénéſie. Celle dont le ſédiment eſt rougeâtre, ou livide, ou composé de filamens, ou d'écailles en maniere de ſon, n'eſt pas plus favorable. C'eſt encore un fort mauvais ſigne que le dégoût ſuccede dans les fiévres au bon appétit, ou qu'il arrive après un long-temps de fiévre. Il en eſt de même des ſueurs trop frequentes, ſur tout ſi elles ſont froides, & qu'elles ne paroiſſent pas également par tout le corps, mais ſeulement au col & à la tête. Outre cela, les ſueurs qui ne terminent point la fiévre, ou qui ſont ſuivies de friſſonnemens ; enfin une jauniſſe qui ne guérit point la fiévre, & ſi alors les hypocondres ſont durs, ce ſont des ſignes de danger.

Il eſt pareillement pernicieux dans les fiévres d'avoir la reſpiration forte & frequente, de reſſentir un friſſonnement au ſixiéme jour, de ſupporter difficilement ſa maladie, de devenir très foible ſans avoir ſouffert d'évacuation conſiderable, que les ſueurs n'ôtent point la fiévre, que l'on change ſouvent du chaud au froid, & du froid au chaud, enfin que la couleur

changed'un moment à l'autre. Celui qui a un abcez qui ne meurit point, celui qui ne peut ſe rétablir, & qui eſt contraint de reſter dans le lit ſans remuer, couché ſur le dos, qui paſſe toutes les nuits ſans pouvoir dormir, quoy-qu'il ſommeille durant le jour, ou, ce qui eſt plus fâcheux, s'il ne repoſe ni le jour ni la nuit, mais qu'il ſoit travaillé d'une importune & continuelle inſomnie, ou bien s'il eſt attaqué d'un aſſoupiſſement inſurmontable, il ne laiſſe que bien peu d'eſperance de ſa guériſon.

Nous avons donné les ſignes auſquels on connoît le danger d'une fiévre : rapportons maintenant ceux qui en marquent la longueur.

Les ſignes d'une longue Fiévre.

La Fiévre doit durer long-temps ſi les hypocondres ſont élevez, ſurtout s'ils ſont auſſi durs, douloureux, enflammez & tendus ; elle eſt même dangereuſe avec ces accidens. La Fiévre doit être de longue durée, lors qu'il ſurvient des nœuds, ou des douleurs dans les jointures ; quand les aî-

nes & les glandes viennent à faire de la douleur, qu'il arrive une ſueur froide au col & à la tête dans une Fiévre qui n'eſt point aiguë, ou bien ſi la ſueur, telle qu'elle ſoit, ne termine point la Fiévre, ou ne la diminuë en aucune ſorte. Il en eſt de même s'il ſurvient un abcez qui ne guériſſe point, ſi l'urine varie tous les jours, que le malade ait tantôt froid, tantôt chaud, que ſa couleur change continuellement, qu'il n'emmaigriſſe pas à proportion de la durée de la Fiévre, que les accez, après un temps conſiderable, reprennent encore à la même heure, & qu'ils ſoient auſſi longs & auſſi forts que les premiers.

C'eſt à ces marques que l'on connoît la longueur d'une Fiévre ; & ſi ces ſymptômes ne deviennent pas funeſtes, mais qu'ils ſe ſoûtiennent avec la vie du malade pendant un long eſpace de temps, il doit ſurvenir un abcez aux articles, particulierement dans les parties inférieures : on le reconnoîtra à la douleur & à la tumeur qu'il y cauſera : cependant ce n'eſt pour l'ordinaire qu'à de jeunes gens que cet accident arrive, & dans les

Fiévres continuës, après le vingtiéme jour. Dans les vieillards, & à ceux qui sont attaquez de Fiévre Intermittente, & d'un type irrégulier, il n'arrive pas à la vérité d'abcez, mais le plus souvent une Fiévre Quarte, principalement si l'Automne est prochain : en effet, aulieu qu'au dessous de trente ans l'on doit plûtôt attendre un accez, après cet âge l'on doit plûtôt craindre la Fiévre Quarte dans ces occasions. On doit plus communément esperer un abcez dans l'Hyver ; il y est plus long-temps à guérir, & ne rentre pas alors si facilement qu'en Eté.

Nous avons jusques ici traitté des Signes qui marquent le danger ou la longueur des Fievres, il est temps de décrire ceux qui promettent la guérison.

Les signes salutaires dans les Fiévres.

On a lieu d'esperer une prochaine guérison, si les hypocondres étant moûs & dégagez, il arrive une jaunisse le septiéme, le neuviéme, l'onziéme, ou le quatorziéme jour de la Fiévre ; si le malade

ſupporte aiſément ſa maladie, & n'eſt point travaillé d'aucun accident; s'il a l'eſprit bon & preſent; ſi ſes veilles & ſon ſommeil ſont naturels & moderez, enſorte qu'il dorme la nuit & veille le jour; s'il ſe trouve plus fort après le repos de la nuit; s'il reſpire avec facilité, ce qui dans les Fiévres qui ſe terminent au plus tard en quarante jours eſt un des principaux Signes qui promettent la guériſon; enfin, ſi l'on n'eſt pas dégoûté, ſoit qu'on n'ait point manqué d'appetit, ou qu'il ſoit revenu. On juge auſſi favorablement lorſque les hypocondres ne ſont nullement de douleur: mais qu'ils ſont également dégagez du côté droit comme du côté gauche; ſi ce que l'on rend par un vomiſſement naturel eſt mêlé de bile & de pituite; ſi le ſédiment, la ſuſpenſion, ou le nuage de l'urine eſt blanc, égal & leger, (la meilleure de ces concrétions eſt celle qui eſt au fond de l'urinal.) Ce n'eſt pas un ſigne moins heureux que les déjections ſoient molles, ſuffiſamment figurées, rouſſes, que l'odeur n'en ſoit pas extraordinairement mauvaiſe, que la quantité en ſoit pro-

portionnée à celle des alimens, & qu'on les rende aux heures accoûtumées dans la ſanté. Il en eſt de même ſi tout le corps eſt également mol & chaud, & qu'il ſuë par tout également; que la ſueur qui arrive appaiſe la Fiévre; que le malade change aiſément de ſituation; qu'il n'en affecte point d'extraordinaire; ſi les évacuations critiques viennent ſans trop fatiguer, & après les ſignes de coction; s'il paroît après la même coction de legeres crevaſſes, ou de petites puſtules qui ulcerent foiblement les lévres, les narines ou la pointe de la langue; enfin ſi la coction commence de bonne heure; avec un pouls toûjours également bon.

Les temps des Fiévres.

Ils ſe diſtinguent de cette maniere en conſidérant leurs accez. Lorſque la Fiévre après pluſieurs accez reprend encore à la même heure, qu'ils ſe ſoutiennent auſſi long-temps, & avec la même force que les premiers, le commencement n'eſt pas encore paſſé; mais ſi l'accez devance le temps

ordinaire du précédent, & qu'il soit plus fort & plus long, c'est l'accroissement de la Fiévre : elle est dans son état quand l'accez est très violent, qu'il ne devance pas, & ne passe point le temps du précedent : mais qu'il n'y a aucune disproportion d'un Paroxisme à l'autre. Quand je dis qu'un accez avance ou retarde, j'entens qu'il le fait plus que ne permet l'égalité & la proportion des Paroxismes ; parce qu'autrement ce ne seroit qu'une condition de la Fiévre qui n'auroit aucune valeur pour la distinction des temps, comme on peut remarquer dans la Fiévre Tierce, la Quotidienne & la Quarte, dont les retours anticipent toûjours jusqu'à leur entiere solution. Au reste si l'accez retarde & paroît plus doux & plus court que le précedent, la Fiévre est certainement à son déclin.

On reconnoît aussi la diversité des temps d'une Fiévre aux changemens de l'humeur qui la produit, & par les accidens qui surviennent, qu'on nomme symptômes. La crudité de cette matiere fait le principe & le commencement de la Fiévre, la coction com-

mencée en fait l'accroiſſement, l'accompliſſement de cette même coction en fait l'état, & le déclin arrive par l'évacuation, ou le tranſport de l'humeur qui eſt parvenuë à ſon dernier degré de coction.

Ces ſymptômes dont je viens de parler ſont tous moins fâcheux au commencement & au déclin des Fiévres, & plus violens dans leur accroiſſement & leur état. N'oublions pas de dire que, lorſque la Fiévre a quitté ſubitement, ſans les ſignes de coction, & dans un jour non critique, elle a coûtume de revenir, principalement ſi l'on manque dans la diéte. Remarquons encore que les Fiévres les plus douces, & dont tous les ſignes ſont favorables, s'appaiſent dans le terme de quatre jours, & que celles dont les ſymptômes ſont les plus terribles terminent la vie du malade dans le même eſpace de temps.



XV. LA FIEVRE Pestilentielle.

ON a lieu d'appréhender cette Fiévre, quoiqu'elle ne regne pas encore, lors que ces Signes se rencontrent : si le Printemps & l'Eté sont chauds & humides ; que l'air soit continuellement brûlé par les ardeurs du midi, & ne soit point rafraîchi par les vents ; ou si le ciel change plusieurs fois le jour, & que l'air soit tantôt froid, tantôt chaud, tantôt chargé de nuées, & tantôt serein ; que le plus souvent il soit couvert & menace de pluye, quand la nuée vient à se dissiper sans orage ; si la terre est féconde en toute sorte d'insectes, & que les troupeaux soient attaquez de la mortalité ; que des feux nouveaux paroissent la nuit dans les airs, ou que des Comêtes annoncent ce fléau.

Lors que cette funeste maladie arrive elle est accompagnée de ces symptômes. Il s'éleve inopinément des bubons derriere l'oreille, aux aîcelles, &

le plus ſouvent aux aînes, ou des charbons à divers endroits du corps, ou des taches à la peau. L'on eſt ſaiſi d'une Fiévre continuë & aiguë, quoique la chaleur ſoit très foible au dehors, où même le plus ſouvent l'on reſſent un froid très ſenſible, tandis que le dedans eſt pénétré d'un feu extrême. Le malade eſt accablé de triteſſe & ſans eſperance de guérir, il eſt languiſſant, & demeure dans un aſſoupiſſement inſurmontable: il a le viſage troublé, inquiet, comme celui d'un homme yvre, & l'on y remarque un air farouche, l'haleine eſt mauvaiſe & la reſpiration difficile, la bouche eſt amere, l'appétit manque, & la ſoif devient très ardente. Le malade a des envies de vomir, & même des vomiſſemens continuels, qui font déſeſperer de l'utilité des meilleures nourritures. Le pouls eſt petit, foible, prompt, frequent & inégal, les ſelles ſont d'une odeur inſupportable, l'urine eſt quelquefois trouble, groſſiere, cruë & fétide, quelquefois elle eſt ſemblable à celle que l'on rend dans la ſanté, & ſans aucune mauvaiſe qualité.

Quand cette Fiévre, dont le Tout-Puissant afflige les mortels, est simple, & n'est pas jointe à la Fiévre Putride, elle se cache sous des signes fort obscurs, de sorte qu'on n'y remarque point de soif, d'ardeur ni de dégoût; l'urine même donne des signes de coction, & a toutes les marques qu'on peut souhaitter : mais quoique la maladie soit très legere en apparence, on ne laisse pas d'avoir des vomissemens & des défaillances frequentes, qui changent enfin en une syncope, dont on meurt inopinément.

La Fiévre Pestilentielle, de quelque nature qu'elle soit, est toûjours par elle-même entierement pernicieuse, & la mort y est d'autant plus assurée & prochaine, que le cœur est plus oppressé, qu'il ne s'éleve au dehors ni bubon, ni charbon, ou, lorsqu'il en paroît, que le malade n'en reçoit aucun soulagement, ni la fiévre de diminution.

C'est un signe également funeste, que le charbon ou le bubon, après avoir paru, rentre & disparoisse, ou si la respiration étant de mauvaise odeur & les extrémitez refroidies, il

furvient un vomiſſement très frequent & la ſyncope. Il ne ſera pas inutile de remarquer que dans cette maladie il faut toûjours ſe défier des bons ſignes, & que ſouvent une mort imprévuë rend vaines les eſperances & les promeſſes du Médecin, qui en hazarde ſon jugement.

Nouvelles Remarques.

LA Peſte eſt une Fiévre très aiguë, avec des bubons, des charbons ou des taches de pourpre, qui ſe répand dans le public par la contagion de l'air, & qui ravit un grand nombre de perſonnes. Les Fiévres qui ont toutes les marques de la Peſte, excepté les bubons, &c. ſont ſeulement appellées malignes & peſtilentielles. Ces funeſtes Maladies arrivent ſouvent par l'uſage d'alimens de mauvaiſe qualité, comme du pain d'orge (ce que Jules Ceſar dit être arrivé aux habitans de Marſeille, qui avoient mangé de cette ſorte de pain pendant le Siége de leur Ville) ou de celui de bled mïélé, ou mangé de vers, ou par la corruption des eaux, l'odeur des chanvres, la féteur des cadavres, &c. Lorſque quelqu'une de ces cauſes a germé la peſte, l'air qui ſe charge de la tranſpiration du malade, devient capable de reproduire ce ter-

rible mal dans tous ceux qui le respirent. L'Atmosphere de l'air est le plus souvent infecté le premier, non point par les malignes influences des astres, mais par ses differentes intempéries, & alors on peut la prévoir par les signes que Lommius rapporte, comme Hippocrate annonça celle qui devoit arriver de son temps ; ce qui le rendit célebre par toute la terre, & fut un témoignage de la solidité de son art. Lorsque les taupes, les souris de terre, &c. quittent leurs trous, l'on doit présumer que des exhalaisons empoisonnées s'élevent du sein de la terre, qui menacent de peste. Quand cette Fiévre attaque en voici les signes, outre ceux que Lommius décrit ; les yeux sont enflammez & rouges, le pouls tantôt foible, petit, frequent, prompt & très inégal, & tantôt plus fort & plus grand ; l'inquiétude est extrême, & il est impossible de dormir. Quand la Fiévre pestilentielle est jointe à la Fiévre Putride, le malade a des vomissemens, une lassitude extraordinaire, & une palpitation de cœur : les forces périssent, les extrêmitez noircissent, le ventre s'enfle, l'odeur qui exhale du corps est insupportable, les excrémens sont verdâtres ; après la mort les cheveux & les ongles tombent d'eux-mêmes : dans l'une & l'autre sorte de Peste le dos est comme si on l'avoit battu de verges. La Fiévre pestilentielle est quelquefois si cachée & si prompte, qu'on n'a pas le temps de la reconnoître. On

lui donne alors le nom de Fiévre Etique pestilentielle ; il est rare qu'on en échape. Le plus sûr remede est la fuite : lors même qu'on est surpris de peste, Sanctorius veut qu'on ne fasse point d'usage de médicamens. Je pense qu'il a raison, à l'égard de la plus grande partie de ceux qu'on employe intérieurement dans ces occasions, & je croy qu'ils sont plûtôt de vrais poisons que des remedes.

Quoiqu'il ne faille pas toûjours se fier aux bons signes que l'on remarque dans ces sortes de Fiévres, puisque, selon Hippocrate, les bons & les mauvais signes peuvent tromper également dans une maladie aiguë ; cependant, lorsque la nature paroît s'acquitter encore de ses fonctions, que le malade crache & respire aisément, qu'il a l'esprit bon, que la chaleur n'est pas plus forte au dedans qu'au dehors, que la soif est moderée, que les taches sont rouges, & le charbon ou le bubon éloigné des principaux visceres, ce sont de grands préjugez pour la guérison.

Il ne reste au contraire aucune esperance si la nature devient foible, tandis que les signes propres de la Peste se fortifient & se soûtiennent dans leur violence : ainsi, lorsque dans une Fiévre Pestilentielle le pouls est foible, inégal, & intermittent, que le malade vomit, tombe souvent en syncope, & est accablé de sommeil, la mort est prochaine. Outre cela la chair du charbon est noire & brû-

lée, celle qui l'environne eſt livide. Si l'on touche les bubons, on remarque qu'ils ſont durs, & fort éloignez de venir à la ſupuration: ou bien ils rentrent ſoudainement. Si avec ces ſignes le malade eſt foible, il eſt entre les bras de la mort: mais s'il ne manque point de forces, il peut vivre encore un jour ou deux.

Voici les ſignes funeſtes qui ne ſe rencontrent pas ſeulement dans les Fiévres Peſtilentielles, mais encore dans les autres, qui doivent ſe terminer par la mort. Tels ſont la difficulté de reſpirer, la phrénéſie, le hoquet frequent, les déjections noires ou trop liquides, ténuës, fétides, atres, livides ou verdâtres; l'urine trouble, noire ou livide, avec une ſuſpenſion de cette couleur, inégale, épaiſſe & de figure ronde; l'agitation continuelle du malade, le viſage troublé & inquiet, le regard farouche, les tremblemens & les convulſions, les yeux louches, la voix rauque, le bégayement, la ſuffuſion, la moiteur fétide, ou la ſueur.

Il n'y a point d'état plus terrible que lorſque le pouls eſt formicant ou capriſant, que la voix manque, que les ongles deviennent livides, que le hoquet redouble, que la reſpiration ſe perd, que les lévres ſe retirent, & que le bout du nez ſe contourne & s'aiguiſe: mais Lommius donne ailleurs ces ſignes; gardons-nous de le copier.

Les Signes des Crises.

COmme toutes les maladies aiguës & violentes sont ordinairement jointes à la Fiévre Putride, & qu'ainsi elles ne se terminent que par des Crises, aulieu que les maladies chroniques, legeres ou sans fiévre, se guérissent peu à peu & sans Crise, je croy devoir rapporter ici mes Observations sur les mouvemens critiques qui arrivent dans les Fiévres.

De même que certaines constellations annoncent les changemens des saisons de l'année, de même aussi l'on prévoit par des Signes particuliers les Crises qui doivent arriver dans les maladies. Tels sont le délire, l'assoupissement, les vertiges, *l'erreur* & l'interruption des sens, les grandes douleurs de tête, de col, d'estomac, des hypocondres, ou d'autres parties, le tintement d'oreilles, les fausses lueurs que le malade apperçoit, les larmes involontaires, les nausées frequentes, les ardeurs, & la soif plus forte que de coûtume, le déréglement & l'inégalité subite du pouls, la sup-

preſſion de l'urine, le murmure extraordinaire des entrailles, & l'agitation du malade ; il change en effet à tout moment de ſituation, quelquefois il s'écrie, & ſe jette hors de ſon lit ; on le prendroit pour un furieux à ſon air, à ſon maintien, & à toutes ſes actions. L'accez de la Fiévre eſt pour lors très violent ; il dévance le précedent d'environ une heure, & commence par un friſſon plus fort & plus pénetrant que de coûtume.

Lors que la Criſe doit être heureuſe, elle ſe fait par une ſueur abondante, ou une hémorragie par les narines, un vomiſſement de matieres bien mêlangées, ou un cours de ventre ; après quoi la Fiévre ceſſe entierement.

Les premiers avant-coureurs d'une Criſe qui doit ſurvenir le lendemain, paroiſſent durant la nuit, ou pendant le jour ſi la Criſe doit arriver la nuit ſuivante; & Hippocrate même a obſervé, que la nuit qui précede le jour, où la Criſe doit terminer la maladie, eſt troublée & fâcheuſe. On doit auſſi ſçavoir que les accidens ſont plus preſſans la nuit que le jour,

& que les uns annoncent seulement les crises, & les autres en sont tout ensemble les signes & les causes : ceux-ci sont les sueurs, le vomissement, les selles, les urines & les hémorragies ; ceux-là sont les délires, les insomnies, les assoupissemens, les larmes involontaires, & d'autres semblables symptômes. Les uns & les autres signes ont cela de commun, qu'ils promettent la santé, après les signes de coction, & menacent de la mort, s'ils sont joints avec ceux de la crudité : ainsi ils ne sont favorables que dans la vigueur, ou peu auparavant l'état de la maladie, parce qu'alors la crudité de l'humeur est surmontée. C'est sur ce fondement qu'Hippocrate juge que la crise est prochaine lorsque la coction s'est déclarée. Ces mêmes signes sont très pernicieux au commencement d'une maladie ; ils ne le sont pas moins dans l'accroissement d'une Fiévre maligne. Si elle est moins dangereuse de sa nature, ils marquent alors que la crise doit être imparfaite, parce que quand le malade doit recouvrer parfaitement sa santé, la nature differe ses efforts

pour la crise, jusques à une entiere coction : au lieu que si la violence de la maladie doit triompher des forces de la nature, celle-ci livre tout d'abord le combat, tente quelque crise avant le temps, & donne des marques assez sensibles de ses efforts prématurez.

Il est donc évident que les signes de coction sont toûjours salutaires, & que ceux des crises sont d'eux-mêmes incertains, & qu'ils doivent leur caractere different, d'heureux, ou de funestes, à la crudité ou à la coction.

Donnons maintenant les marques qui font connoître la route que la nature prépare aux évacuations critiques, & de quel genre celles-ci doivent être, afin que le médecin puisse encore s'en servir pour régler ses jugemens à cet égard. Je suppose donc une Fiévre Aiguë, où la coction, & par consequent la crise, ne doivent pas se differer, il faut pour lors attendre plûtôt une évacuation qu'un abcez.



Les signes d'une hémorragie critique par les narines.

L'évacuation qui doit arriver sera sans doute une hémorragie du nez ; si l'un ou l'autre des hypocondres est tendu sans être douloureux ; si la respiration est difficile, si une douleur de tête, avec des élancemens, accompagne l'ardeur de tout le visage, principalement des yeux, des narines, & des jouës ; si la veuë est trouble, & represente de fausses lueurs, si le malade a le col douloureux, avec un tintement d'oreilles ou la surdité, si les yeux pleurent soudainement & deviennent rouges, si les artéres des tempes battent violemment, que les narines s'émincent & démangent, sur-tout si une douleur considerable occupe le visage & les tempes. Ajoûtez à ces marques, si outre l'élevation du pouls, & sa véhemence ordinaire dans toutes les évacuations critiques, il est encore ici ondulent.

Cette sorte de crise survient ordinairement aux Fiévres ardentes, & à la Phrénésie, de même qu'aux dou-

leurs de tête, qui sont aiguës & continuelles lors même qu'il n'y a point de Fiévre, sur-tout si ces douleurs occupent le front & les tempes. Elle arrive encore ordinairement dans les inflammations aiguës des hypocondres, principalement dans celles du foye & de la ratte. L'on présage avec plus de certitude une hémorragie, si c'est la saison de l'Eté, que le malade soit dans la fleur de son âge, & n'ait pas encore passé sa trente-cinquiéme année : mais autant que cette crise est ordinaire dans les Fiévres aiguës & dans la Phrénésie, autant elle est rare dans la Létargie & la Péripneumonie. La Pleurésie tient le milieu, ensorte qu'elle est plus sujette à l'hémorragie du nez que les dernieres maladies, & moins que les précedentes.

Les signes d'un vomissement critique.

Le vomissement doit survenir, lorsqu'avec une pesanteur de tête, des vertiges, & des éblouïssemens, le malade a des envies frequentes de

vomir, qu'il ressent un déchirement d'estomach, qu'il a une grande amertume dans la bouche, qu'il crache souvent une salive claire, & qu'on lui remarque des mouvemens convulsifs à la lévre inferieure. Les hypocondres se soulevent alors, & empêchent la respiration; le pouls est resserré & dur. Le vomissement sera plus assuré, si c'est dans un Fiévre Tierce, si la personne a plus de trente-cinq ans, si c'est en Eté, qu'il arrive un frisson, & que les parties situées au-dessous des hypocondres se refroidissent.

Les signes d'un cours de ventre critique.

La Crise se fera par un cours de ventre, si l'humeur se porte aux entrailles, & qu'il ne s'ensuive pas de vomissement, ni d'évacuation extraordinaire par les urines, sur tout si le ventre est alors plus bilieux & plus libre qu'auparavant; enfin si dans la santé le malade n'étoit pas sujet aux hémorragies du nez, ni aux sueurs, mais plûtôt aux dévoimens, & qu'il ait coûtume de boire de l'eau froide.

Lorsque le temps approche, où l'on doit vuider par les selles, les intestins s'agitent, murmurent, & l'on a des tranchées, suivies d'une pesanteur ou d'une douleur interne, aux environs des lombes, & ensuite dans la partie inferieure du ventre. Cette observation n'a pas échapé au sçavant Hippocrate, qui dit, que si dans les Fiévres la douleur des lombes survient à la douleur & au murmure des hypocondres, il arrive pour l'ordinaire un dévoiment.

Les Signes d'une Crise par les Sueurs.

Il faut esperer que la Crise se fera par les Sueurs, si le malade n'est pas fort affoibli, que les selles & les urines soient supprimées, sur-tout si l'on ne voit aucun Signe qui annonce le vomissement : mais s'ils se rencontrent avec ceux de la Sueur, la Crise se fait par les Sueurs & par le vomissement. L'on est encore plus certain qu'il doit arriver des Sueurs, si, outre les marques précedentes, l'accez, dans son accroissement, cause le dé-

lire.

ſire, comme il arrive dans les Fiévres ardentes, que tout le corps s'échauffe & devienne rouge, & qu'il en ſorte une vapeur chaude, qu'on ne remarquoit pas auparavant. Le pouls eſt pour lors ondulent & très mol; l'urine eſt épaiſſe & toute bilieuſe.

On doit principalement attendre des Sueurs, ſi vers le temps de la Criſe le malade rêve qu'il ſe baigne; ce qui m'arriva autrefois dans une Fiévre aiguë avec le même ſuccez. Les Sueurs ſont ordinaires dans toutes ſortes de Fiévres, ſur-tout dans celles qui ſont aiguës & ardentes. Souvent la Phrénéſie indique les Sueurs lorſque la Criſe doit être bonne. Les Sueurs ſalutaires ſont univerſelles, chaudes, & ſortent abondamment de la tête. Avec ces mêmes marques, elles ſont avantageuſes dans toutes les inflammations aiguës des Hypocondres.

Le Prognoſtic des Criſes par les hémorroïdes, ou les ordinaires des femmes, doit s'établir ſur les Signes propres de ces évacuations.

Les Signes d'un Abcez Critique.

L'éruption d'un Abcez peut auſſi terminer une Fiévre : voici les Signes ſur leſquels on en fonde le préſage. La maladie, loin de ſe diſſiper peu à peu, ſe ſoûtient avec une Fiévre, & une douleur toûjours égale, & quoiqu'il n'arrive aucune évacuation ſenſible, que la coction ſoit retardée, qu'une douleur, une laſſitude, un aſſoupiſſement, & quelque legere ſueur ſurviennent à une partie peu conſidérable du corps, avec tout cela, des ſignes ſalutaires répondent de la vie du malade. Il faut que la maladie ne ſoit pas mortelle de ſa nature, mais ſeulement longue, qu'elle ait paſſé le vingtiéme jour, que le pouls ſoit bon & les forces entieres. Le préſage d'un abcez eſt encore mieux établi, ſi l'on rend long-temps une urine cruë & ténuë : mais malgré toutes ces circonſtances l'évacuation critique d'une urine épaiſſe & blanche, avec un ſédiment abondant, garantit d'un abcez, parce que la coction a achevé de dompter la maladie, & qu'elle ſe

dissipe sans autre évacuation sensible & sans abcez.

Vous reconnoîtrez aux marques suivantes qu'il doit arriver un abcez auprès de l'oreille, qu'on nomme pour cette raison Parotide, si après une soudaine, mais courte difficulté de respirer, il survient une pesanteur de tête mêlée de douleur, avec un profond assoupissement & la surdité. Cet accident est ordinaire dans les Fiévres Aiguës, où la létargie, la phrénésie, & les autres semblables symptômes de la tête se terminent assez souvent par cet abcez Parotide.

Lorsque dans une Fiévre Chronique l'on a des signes d'un Abcez, & que ceux du *Parotide* manquent, on peut s'assurer que ce dernier n'arrivera pas: mais qu'il s'en fera plûtôt à un article dans les parties inférieures, où il y ait quelque douleur, ou pesanteur, ou tension, ou ardeur.

Il est bon de répeter ici ce que j'ai dit ailleurs, que l'on peut avec raison soupçonner un Abcez après le vingtiéme jour de la Fiévre; qu'il survient plus frequemment l'Hyver, où il dure plus long-temps, & ren-

tre plus difficilement ; que les jeunes gens (au dessous de trente années) y sont plus sujets que les vieillards dans leurs plus longues maladies. Ceux-ci sont plûtôt surpris de Fiévre Quarte, dans ces rencontres, sur-tout si leur Fiévre n'est pas continuë, mais que vague & incertaine elle dure jusques à l'Autonne. On remarque aussi qu'une longue Fiévre, pourvû que ses accez commencent par un frisson & finissent par des sueurs, comme dans les Fiévres Tierce & Quarte, se termine rarement par un abcez, parce que l'humeur s'en évacuë à chaque accez : nous pouvons ajoûter que l'abcez qui survient aux parties inférieures, dans les Fiévres Lentes & Chroniques, est moins dangereux que celui qui se forme auprès des oreilles, comme il arrive dans les maladies aiguës.

Lorsqu'après l'éruption de l'abcez la Fiévre subsiste, & qu'il ne perce pas en dehors, il ne suppurera point avant le vingtiéme, mais seulement entre ce jour-là & le soixantiéme. S'il arrive qu'avant de suppurer il se dissipe de lui-même quoique la Fiévre per-

ſiſte, il preſage une prompte phréné-
ſie & la mort enſuite, principalement
ſi l'abcez eſt Parotide. Cet abcez eſt
ſalutaire qui vient aux parties inférieu-
res loin du foyer de la maladie, & des
principaux organes de la vie, dans
un ample eſpace qui contient toute
l'humeur morbifique, & où il s'éleve
facilement en dehors : un tel abcez ne
permet jamais le retour de la maladie
& en emporte tout le levain. On
peut eſperer le même ſuccez de celui
qui s'éleve en pointe, qui mûrit éga-
lement, & qui eſt un peu panché en
en-bas, ſans être dur ni fourchu. Le
plus fâcheux eſt celui qui tend à ren-
trer en dedans, & dont la peau (qui le
couvre) eſt éteinte & décolorée. Il
n'eſt pas moins funeſte, quoiqu'il ſoit
élevé en dehors, s'il eſt très ample &
plat.

Les paſſions de l'ame ne contribuent
pas peu à déterminer le genre de l'é-
vacuation critique : en effet la crainte
produit les ſelles, le vomiſſement ou
les urines ; la joye promet des ſueurs.
Il faut auſſi remarquer que la criſe ne
ſe fait pas toûjours par une ſeule,
mais ſouvent par pluſieurs évacua-

tions differentes : dans une Fiévre Ardente, par-exemple, l'hémorragie du nez peut commencer la crise, qui doit s'achever par des sueurs assez abondantes.

La bonne Crise.

Il faut qu'une crise pour être parfaite ait toutes ces conditions. Qu'elle soit fidelle, *c'est à dire qu'elle évacuë l'humeur qui doit être évacuée, & qu'elle ne soit pas un vain effort de la nature.* Quelle soit certaine, *entiere complete, & conforme aux signes qui l'ont devancée.* Qu'elle soit évidente, *ou suffisamment abondante, & manifeste.* Qu'elle soit sûre, *ou sans danger.* Elle doit être prévenuë par des signes au jour indice, favorable & salutaire : enfin cette crise précedée des signes de coction doit arriver dans un jour critique, & produire des évacuations convenables, *proportionnées aux causes essentielles, & à la qualité de la maladie.*

A l'approche de la Crise le pouls devient inégal, & l'on y remarque plus de battemens grands que de pe-

cits, plus de prompts que de tardifs, plus de moderez que de frequens, plus de forts que de languiſſans, avec une conſtance égale de médiocrité, où de vîteſſe dans la contraction & la dilatation de l'artere. Une telle Criſe rend au viſage du malade ſa ſerenité ; elle dégage la reſpiration, & donne au corps la force de ſe mouvoir & d'agir ; elle rétablit l'égalité du pouls, l'ordre, & la médiocrité de ſes battemens. Il eſt encore utile au prognoſtic d'une Criſe ſalutaire, de conſiderer ſi le genre de Fiévre, dont il s'agit, ſe termine plus ſouvent & plus facilement de cette maniere, comme ſi c'eſt une Fiévre Ardente, ou Tierce, &c.

Les Signes qui promettent la Criſe, ou qui ne permettent pas d'en eſperer.

Pour connoître ſi une Fiévre doit ſe terminer par une Criſe ou non ; faites attention, ſi c'eſt une grande maladie, dont les accez anticipent & croiſſent toûjours de beaucoup, ſi la

nature en soûtient constamment les attaques, & donne bientôt des indices de son triomphe sur les humeurs révoltées, enfin si l'âge & le temperament du malade, la saison, & l'espece de la Fiévre n'éloignent pas le présage de la crise, il est constant que la maladie cedera tout à coup au victorieux effort de la nature, & d'autant plûtôt que ses signes seront devenus plus marquez & plus forts. Si au contraire la maladie, par sa violence & sa malignité, prévaut sur les forces du malade, & se maintient long-temps dans sa crudité ; l'évidence d'une mort prochaine efface l'esperance de la crise, qui se trouve ainsi malheureusement prévenuë du désastre & de l'accablement de la nature.

La crise ne dément point ses signes, & favorable ou non, elle ne manque pas de les suivre. Je ne comprends point parmi les signes dont je parle tous ceux que l'on remarque dans une maladie : mais ceux-là seulement qui devancent immédiatement la crise, ou la préviennent de quelques heures, *& qui, considerez en particulier, sont équivoques pour la vie, ou pour la*

mort, & ne décident pas par eux-mêmes du ſuccez, ou du mauvais ſort de la maladie. Si cependant il arrivoit que les ſignes prochains de la criſe n'en fuſſent pas ſuivis immediatement comme on eût pû l'eſperer ; elle ſera certainement très fâcheuſe, & peut-être que le malade y ſuccombera à l'heure même. Mais remarquez que les ſignes d'une bonne criſe ſont pour l'ordinaire moins trompeurs que ceux d'une mauvaiſe ; & que les uns & les autres ſont toûjours équivoques dans les Fiévres aiguës : ajoûtez que l'on doit plus de confiance aux ſignes favorables dans la vigueur de la maladie, qu'aux autres qui ne le ſont pas, à moins que le corps ne ſoit très affoibli.

En quel temps la criſe ou la mort doit arriver.

On ne guérit point d'une maladie aiguë ſans quelque criſe : mais ſouvent la mort en a tenu lieu ; & quoique la criſe ſalutaire n'arrive jamais que dans l'état de la Fiévre, on peut mourir dans le commencement, dans

l'accroissement, ou dans la vigueur de la maladie. Le déclin (de quelque maladie que ce soit) ne produit jamais ni de crise ni de danger; parce que quand la vigueur est surmontée, la Fiévre s'affoiblit & se dissipe insensiblement, pourvû qu'on ne dérange point la nature par aucune erreur.

L'on peut mourir au commencement d'un accez, comme il arrive souvent dans les mortelles inflammations des parties internes, & dans ces Fiévres, où une pituite épaisse & visqueuse vient à suffoquer la chaleur naturelle, pour lors le corps devient froid, sans pouvoir réchauffer, le pouls est vermiculaire & entierement défaillant : l'on meurt accablé d'un sommeil profond. Quelquefois, mais plus rarement, la mort survient à l'accroissement de l'accez, & plus souvent dans sa vigueur, lorsque la nature est vaincuë par la force du mal, qui joint à l'ardeur extrême qui consume le malade, le jette dans un délire violent, accompagné de convulsion & de fureur : ce qui ajoûtant de nouvelles forces au peu qu'il en reste à la nature, transporte tout à coup ce malade hors

de son lit; ensorte neanmoins qu'il retombe bientôt dans une défaillance, & une syncope qui termine sa vie. On meurt rarement au décours d'un accez : mais lorsque cela doit arriver, l'on tombe en défaillance, parce que la chaleur naturelle expire alors entierement avec celle de la Fiévre, & soit assis ou couché, on meurt subitement, par une sueur legere & ténace. Enfin il est constamment vrai de dire que la mort saisit ordinairement au temps le plus fâcheux de l'accez, qui est celui où l'on doit marquer la derniere heure.

L'Ordre des jours critiques.

Je croirois avoir rapporté tout ce qui regarde les crises, s'il ne me restoit encore à parler des jours, où elles surviennent, & qui pour cette raison sont nommez critiques par Hippocrate, qui en est le premier observateur.

Les jours de crise sont le 3, le 5, le 7, le 9, le 11, le 17, le 20 : lequel nombre de 20 fait trois semaines, à les compter de maniere que le huitié-

me jour ſoit le commencement de la ſeconde ſemaine, dont le quatorziéme eſt la fin, & le principe de la troiſiéme ſemaine, ſuivant Hippocrate. Les jours ſeptenaires ſe comptent par 4, enſorte que le quatriéme eſt le dernier du premier nombre quaternaire, & le premier du ſecond qui finit au ſeptiéme : ainſi la troiſiéme quartaine commencera la deuxiéme ſemaine & ſe terminera à l'onziéme jour, qui ſera le premier du quatriéme quartenaire, & terminera la ſeconde ſemaine au quatorziéme. Le cinquiéme quartenaire, qui commence la troiſiéme ſemaine, s'étend du 14 au 17, qu'il comprend, & où commence la ſixiéme quartaine, qui achéve la troiſiéme ſemaine au vingtiéme, qui eſt le dernier jour de la ſixiéme quartaine, & de la troiſiéme ſemaine. L'on compte depuis 20 juſqu'à 40, de même qu'on a fait dans la premiere vingtaine. Les maladies qui paſſent le quarantiéme jour dégénerent dèſlors en chroniques ; elles n'affectent plus les jours impairs, ſoit quartenaires, ſoit ſeptenaires : mais ſeulement ſe jugent aux jours pairs,

c'eſt à dire, qu'elles ſe réglent par chaque vingtiéme, commme le 60, le 80, le 100, &c.

Il faut auſſi remarquer que tous les jours critiques ne ſont pas d'égale force ; que les ſeptenaires, ou les derniers de chaque ſemaine ſont les plus puiſſans, enſuite les quartenaires, qui ſont le milieu de chaque ſemaine, après leſquels viennent ceux qui rempliſſent les intervalles des précedens, & que les Medecins appellent intercurrens. Les plus ſalutaires, entre les critiques, ſont le 7, le 14 ; le 9, le 11, le 20 ; le 17, le 5, le 4, & le 3. Les jours dangereux, & le moins critiques, ſont le 6, le 8, le 10, le 12, le 16, & le 19 : Quelques Autheurs veulent que le 13 ſoit douteux, & qu'il tienne le milieu entre les bons & les mauvais jours. Tous les jours impairs de la premiere vingtaine peuvent, quoique plus foiblement que les critiques, indiquer l'événement d'une Fiévre aiguë, parce que ſes mouvemens ſont plus forts durant cet eſpace de temps, après lequel elle ſe relâche & ſe rallentit, de maniere que dans la ſeconde

vingtaine il n'y a plus que le dernier de chaque ſemaine qui puiſſe être critique, comme le 27, le 34, & le 40 jour, qui eſt le dernier de la ſeconde grande ſemaine, comme le 20 l'eſt de la premiere.

Parmi les jours critiques il y en a qui ſont les indices des autres; Hippocrate les nomme jours de conſideration, parce-qu'ils donnent à connoître par des ſignes certains, & qu'ils annoncent, pour ainſi dire, ce qui doit arriver aux jours critiques ſuivans. Ce ſçavant homme a donc obſervé que le 4 eſt l'indice du 7, comme le 11 du 14, & le 17 du 20. Ainſi, quand au premier jour d'une fiévre aiguë l'on ne voit aucun ſigne funeſte, & que l'urine donne des marques de coction, la criſe ne paſſera pas le quatriéme jour: mais ſi cette fiévre eſt dèſlors accompagnée de pluſieurs ſignes mortels, le malade ſuccombera, vrai-ſemblablement, avant le quatriéme jour; & Hippocrate a fort bien remarqué que les ſymptômes doivent être tout d'abord très violens dans les maladies dont le terme fatal eſt très prochain. Si la

crise attend le septiéme jour, on verra dans l'urine un nuage rouge au quatriéme, & tous les autres signes seront dèslors salutaires : cependant il se peut faire que par quelque manquement, du malade ou du Medecin, la crise retarde jusques au 9, ou à l'onziéme jour ; puisque dans les maladies salutaires les manquemens reculent la crise, & qu'ils avancent le terme de celles qui tendent à la mort. Si l'onziéme de la fiévre n'apporte aucun indice de crise, il ne la faut pas attendre avant le vingtiéme : mais si la crudité diminuë vers le septiéme, on peut esperer la crise avant le 20 ; au-lieu que quand la crudité persiste jusques au quatorziéme, & que la maladie se meut lentement, celle-ci ne sera jugée qu'au 40 : parce que les jours indices gardent le même ordre de puissance que nous avons remarqué aux jours critiques, & que, comme la lenteur de la maladie éloigne de plus en plus l'attente de ceux-ci, elle recule aussi l'effet du présage de ceux-là.

Il est encore necessaire d'observer que les maladies ont plus de véhemence & d'impétuosité jusqu'au 14, que

depuis ce temps-là juſqu'au 20; & que celles qui doivent atteindre le 40 perdent peu à peu leur reſſort, juſques à ce jour, après lequel, entierement affoiblies, elles s'éteignent plûtôt, par une lente coction ou par un abcez, qu'elles ne ſe jugent par une criſe; de là vient qu'elles ne ſe terminent quelquefois qu'au bout de cent jours, d'autres après ſept mois, quelques-unes à la ſeptiéme année, ſuivant la remarque d'Hippocrate, d'autres enfin après pluſieurs ſemaines d'années.

XVI. LA FIEVRE Etique.

APrès avoir donné mes obſervations ſur les Fiévres qui ont leur ſource dans la corruption des humeurs, il eſt temps de parler de celle qu'on nomme *Etique*. Une chaleur conſtante & égale, ſans douleur, deſſeche le malade qui ſe croit ſans Fiévre & en ſanté, quoique cette chaleur augmente une ou deux heures après le repas, juſques à ce que la digeſtion *& le mêlange intime du chyle*

chyle avec le ſang étant achevez, la Fiévre rentre dans ſon obſcurité.

Si l'on touche la chair du malade on s'apperçoit d'une chaleur concentrée, qui bleſſe de plus en plus & ſemble s'accroître ſous la main. Le pouls eſt foible, petit & frequent : mais plus grand & plus élevé aprés le repas ; & ſi vous touchez les arteres vous y remarquerez une plus forte chaleur qu'aux autres parties. La peau eſt très ſéche ; tout le corps eſt foible & languiſſant : mais ce n'eſt là que le premier degré de cette Fiévre, dont la guériſon eſt encore plus facile, qu'il ne l'eſt de reconnoître la maladie.

Le ſecond degré produit une grande maigreur, & un décharnement ſi ſenſible qu'il approche de la conſomption, pour-lors l'urine eſt chargée d'une graiſſe en forme de toile d'araignée, le pouls eſt dur & plein : mais plus foible & plus petit que dans le premier degré de cette Fiévre ; la peau eſt auſſi plus ſéche & plus dure. Voici les marques du dernier degré de la Fiévre Etique, les yeux creux & *enfoncez dans leurs orbites* ſont chargez d'une craſſe farineuſe ; les

paupieres se meuvent avec peine, & se joignent souvent comme pour dormir, quoiqu'on n'en ait aucune envie; la peau du front est dure & séche, les tempes sont affaissées, & tout le visage est entierement éteint, les cheveux grandissent très promptement; les hypocondres se soulevent vers la poitrine, & le ventre est tellement abaissé qu'on pourroit douter s'il y reste aucun intestin ni aucun viscere.

Le pouls est très dur, foible & frequent: l'urine est couverte d'une graisse semblable à de l'huile, & la maigreur est si exacte & si génerale, que toutes les extrémitez des os, & sur-tout des omoplates, semblent s'allonger prêts à percer la peau, qui est dure comme du cuir, & n'est point alors molle ni ridée comme l'ont ceux qui sont amaigris par d'autres causes: enfin cette Fiévre produit ordinairement une prodigieuse quantité de vermines, dont le malade est très inquiété. Par tous ces signes on reconnoît plus aisément cette maladie arrivée à son comble, qu'il n'est alors possible de la guérir. Il est rare qu'elle attaque seule, & sans être précedée de quel-

qu'autre Fiévre. Elle prend ſouvent naiſſance de cette Fiévre aiguë qui diſſipe l'humide radical, *ou le baume nourricier des parties*, d'où vient qu'on la nomme Colliquative. La Fiévre Etique qui ſurvient à cette autre Fiévre termine bien-tôt la vie, qu'elle n'ôte, quand elle eſt ſeule, qu'après un eſpace d'autant plus long que ſes mouvemens ſont plus lents, & qu'elle arrive plus tard à ſon dernier degré : c'eſt pourquoi il eſt mal aiſé de s'en appercevoir avant l'entier amaigriſſement, & l'endurciſſement de la peau.

Les Etiques ſont de temperament chaud & ſec, & ſe ſont épuiſez par des chagrins, des travaux & des veilles, ou par la faim ou la ſoif. Lorſque ces cauſes ſont legeres elles donnent lieu à l'Ephémere, & produiſent la Fiévre Etique, ſi elles ſont violentes.

Nouvelles Remarques.

LA Fiévre Etique commence par une foibleſſe de corps avec une eſpece de langueur, ſans maigreur & ſans chaleur apparente. Quand on a mangé, outre que l'on reſſent une chaleur ex-

traordinaire dans les entrailles, il s'éleve beaucoup de rouge aux jouës ; le pouls est aussi plus grand & plus promt ; & c'est particulierement ce qui caracterise cette maladie. L'urine est fort semblable à celle d'une personne en santé ; le pouls est dur à cause de la sécheresse de l'artere, il est foible à cause de la foiblesse du cœur, il est petit & frequent à cause de l'irritation. Dans le second degré le visage perd sa couleur vive, la peau de tout le corps, surtout celle du front, se desseche comme aux vieillards, on sent au toucher une chaleur plus acre & plus forte que dans le premier degré, & non seulement elle est plus piquante à l'endroit des Arteres, mais encore au dedans de la main, & aux plantes des pieds : l'urine devient aussi plus colorée, enfin telle que *Lommius* la décrit, lorsque la colliquation commence, & que le malade approche du dernier degré, dont voici les signes. Le visage est livide, semblable à celuy d'un cadavre, & le nez aiguisé, les paupieres sont si séches qu'à peine peut-on les ouvrir ; les pieds s'enflent à la plûpart ; c'est d'ailleurs un squelete parfait. Il ne faut user d'aucun remede violent pour guérir cette Fiévre, lorsqu'elle est simple, & dans son premier degré, mais seulement de purgatifs doux pour préparer au lait d'ânesse, &c.



De l'Atrophie.

NOus avons maintenant à parler de *l'Atrophie*, dans laquelle le corps amaigrit ſenſiblement & ſe deſſeche ſans cauſe évidente, parce que les alimens que l'on prend ne ſe changent pas en un ſuc propre à nourrir les parties. Ce mal eſt très dangereux, & par la langueur qu'il cauſe il eſt capable de donner la mort ſi on ne la prévient par des remedes convenables. *L'Atrophie* ſe joint pour l'ordinaire à la Fiévre *Etique*, aux affections cardiaques à l'ulcere du poûmon, & aux maladies de l'eſtomach, du foye ou de la ratte, qui ſont produites par des cauſes très fortes, & qui participent de beaucoup de chaleur : mais quand elle atteint le maraſme, qui ne lui eſt pas moins ordinaire qu'à la Fiévre Etique, il ne reſte plus de lieu d'en eſperer la guériſon.

Nouvelles Remarques.

J'Ay vû quelques personnes à qui le chagrin avoit causé une maigreur extrême, de maniere qu'étant morts atrophiez on leur trouva les intestins dessechez à peu près comme du parchemin. Cette atrophie arrive le plus souvent à l'occasion d'un ver qui consume la meilleure partie du chyle, & qui outre cela cause du dégoût pour les alimens. Si on differe alors d'y apporter le remede, on se trouve sans ressource lorsque la Fiévre Etique y est survenuë, & que les urines sont devenuës grasses & confuses. Fernel assure qu'il a remarqué que les visceres de ces sortes de malades s'engorgent d'humeurs bilieuses jusqu'à s'en enfler considerablement. On conçoit par là que le suc nourricier ne peut manquer d'acquerir quelque aigreur & que les fibres qui doivent le recevoir en sont piquées, ce qui les fait contracter & refuser ce suc destiné à les nourrir.

La Cachéxie.

SI dans *l'Atrophie* le corps ne reçoit point de nourriture, les parties en reçoivent seulement une vitieuse dans la *Cachéxie.* Tout le

corps est affoibli, lâche, mol, lourd & pareſſeux, la couleur naturelle est changée en une pâleur verdâtre, ou livide ou citrine : enfin l'on est si foible, qu'en marchant les jambes plient ſous le poids du corps. Dans le commencement de cette maladie la digeſtion ſe fait mal, quoiqu'on n'ait pas encore perdu l'appetit, comme il arrive dans la ſuite. La reſpiration devient foible & rare, & les excrémens ſont inégaux & mêlez de differentes couleurs. Ces ſignes ſont eſſentiellement propres à cette ſorte de *Cachéxie*, qu'à raiſon de ſa cauſe, on nomme cruë ou pituiteuſe, & qui précede & annonce le plus ſouvent l'Hydropiſie, qu'on appelle Leucophlegmatie.

Les vieillards & les petits enfans ſont fort ſujets à cette *Cachéxie*, les jeunes gens en ſont rarement attaquez, & aiſément guéris : mais elle eſt ordinaire à ceux qui relevent d'une longue maladie, particulierement s'ils ont quelque viſcere ſchirreux, ſurtout le foye ou la ratte. La *Cachéxie* ſuccede ſouvent aux longues dyſenteries, à la lyenterie, aux hémorroïdes, ou aux ordinaires des femmes, ſoit

ſupprimez ou trop abondans : mais outre cette *Cachéxie* pituiteuſe, il y en a une autre eſpece qui vient de la corruption du ſang, on la nomme *Cachéxie mélancolique*; elle devance & preſage ſouvent *la plus affreuſe de toutes les maladies, à qui l'on donne pour cette raiſon le nom d'*Eléphantie. *Lorſque cette Cachéxie arrive* les alimens ſe corrompent dans les premieres voyes, de maniere que la reſpiration, la ſalive, les ſelles, les urines, & les ſueurs en deviennent très fétides, & la couleur de la peau, ſurtout celle du viſage, ſale & livide : quelquefois des Puſtules nombreuſes, ou des ulceres augmentent la difformité, & elle ſe trouve ſouvent accruë par des nœuds ou des tumeurs qui ſe forment en pluſieurs parties du corps, qui eſt très languiſſant.

Nouvelles Remarques.

CORR. Celſe confond ſous le nom de TABES, l'atrophie, la phtiſie, & la cachéxie; ces maladies ſont néanmoins fort differentes & demandent chacune un traitement particulier. La cachéxie pituiteuſe arrive ſouvent aux filles qui ne

ſont

ſont pas bien reglées. Cette maladie n'eſt pas fort difficile à guérir d'abord ; mais il eſt ſouvent trop tard lorſque la Leucophlegmatie y eſt ſurvenuë. Les perſonnes qui ont uſé leur tempérament par des débauches, & les vieillards, en guériſſent très rarement.

La Grande Ratte,
ou le Scorbut.

JE croy que le ſçavant Autheur de la Médecine entendoit par le mot de *grandes Rattes*, une eſpece de Cachéxie mélancholique : en effet l'atrabile acquiert quelquefois un tel degré de corruption, que paſſant de la ratte dans les vaiſſeaux, elle infecte toute l'habitude du corps *de ſon levain pernicieux.* Voici les ſignes qui découvrent cette Cachéxie *ſcorbutique* : la bouche & l'haleine ſentent mauvais, les gencives ſe gâtent, deviennent livides ou noirâtres &, ſi on les preſſe tant ſoit peu avec le doigt, il en ſort une ſanie épaiſſe : elles ſont ſi lâches qu'elles quittent les dents qu'on peut ôter très aiſément de leurs alveoles. On ſent quelque douleur aux

hypocondres & à la tête, & l'on a un grand dégoût pour les alimens. L'accroissement de la maladie exagere ses symptômes & produit des taches livides, semblables à des restes de meurtrissures, aux bras, aux cuisses, aux jambes, & quelquefois par tout le corps, en maniere de jaunisse noire. Il survient une grande foiblesse, principalement aux jambes, dont les chairs se fondent & se lâchent. Les jeunes gens, attaquez de cette maladie, sont fort sujets aux hémorragies du nez, ou bien aux taches, dont j'ai parlé, ou à des ulceres aux jambes. Cette maladie est ordinaire dans tous les payïs marécageux, comme en Hollande & en Angleterre, où l'on mange des salines & d'autres alimens grossiers; au lieu qu'elle est très rare & extraordinaire dans les payïs secs & élevez. Elle attaque indifferemment toute sorte de personnes, de quelque âge que l'on soit, & en toute saison: elle est plus fâcheuse aux vieillards; mais on la croit plus frequente aux jeunes gens: il y a des lieux où elle est plus commune aux enfans, & où elle se produit davantage au Printemps & en Autonne.

Nouvelles Remarques.

LE Scorbut dont je ne doute point que *Lemmius* ne nous ait ici donné la deſcription, eſt un Prothée qui ſe cache ſous diverſes formes. Hipp. en a laiſſé une peinture fort naturelle ſous le nom de grande ratte & ſous celui de εἰλεὸς αἱματίτης. Cette maladie eſt ſouvent accompagnée de douleurs de tête, qui ſe font ſentir particuliérement le ſoir, avec une chaleur ſemblable à la Fiévre, qui ſe diſſipe par de legeres ſueurs le matin. Je ne finirois pas ſi je rapportois tous les accidens du Scorbut, les vertiges, les convulſions, la goutte vague, la ſalivation, les hémorragies, l'atrophie, l'aveuglement inopiné, le craquement des os, &c. qui ſe rencontrent tantôt les uns & tantôt les autres, ſuivant la qualité du levain Scorbutique. S'il participe de la nature du ſel fixe, la difficulté de reſpirer, les maux de cœur, la défaillance & la peſanteur des hypocondres, en ſont des marques. Si l'acide domine, les convulſions, les friſſonnemens frequens, les paſſions hyſteriques, les ulceres, l'atrophie, & la gangrene même accuſent cette cauſe.

Ceux qui ſont nez de parens ſcorbutiques ne guériſſent jamais parfaitement, ni ceux qui ont puiſé ce mauvais levain avec le lait de leur nourrice, ni lorſque

le mal eſt invéteré, ou qu'il eſt joint à la maladie Vénerienne. Ceux dont la maſſe du ſang eſt corrompuë par un levain ſcorbutique acide ſont très difficiles à guérir : mais ſurtout lorſqu'il a acquis une qualité d'eau forte. L'âge où le ſcorbut eſt le plus dangereux eſt celui de la vieilleſſe & de la grande jeuneſſe. Les femmes en guériſſent plus difficilement que les hommes. Ces remarques ſont tirées de Charleton.

L'Elephantie.

C'Eſt le plus terrible de tous les maux qui attaquent le corps humain. D'abord qu'on eſt attaqué de cette maladie la peau ſe couvre de taches & de duretez, particulierement au haut du front, & au menton : les taches ſont tantôt noirâtres, quelquefois blanchâtres, & d'autres fois jaunâtres : la peau eſt inégale, dure & âpre comme celle des oyës ; elle ſe charge décailles, ſurtout au viſage, aux mains, & aux pieds ; tout le corps ſe dénuë de cheveux & de poils ; on reſpire difficilement, l'haleine eſt fétide, la voix caſſée & enroüée, les jouës s'épaiſſiſſent, le menton groſſit, & l'une & l'autre partie ſe couvre d'un

rouge sale & livide. L'urine est grossiere & trouble : ils ont les mœurs, le sommeil & les rêves semblables à ceux des mélancoliques ; il y en a même, qui s'imaginant durant le sommeil qu'on les étrangle, s'éveillent, & se levent subitement : la plûpart sont très passionnez pour les femmes. Tous ces symptômes augmentent avec la maladie ; le corps, qui n'est déja que trop affreux, s'emmaigrit, la bouche s'enfle, la jambe & le pied s'enfle aussi, & sont pour l'ordinaire froids & engourdis. On voit à la racine de la langue, sous les paupieres & derriere les oreilles, des varices noirâtres en maniere de verruës, ou de durillons. Quand le mal est invéteré, la cloison cartilagineuse des narines se pourrit en plusieurs endroits, tombe ensuite, & rend le nez aplati, tandis que les aîlerons s'en épaississent & le bouchent presque entierement, (encore que la respiration s'y porte, & que le malade semble ne parler que par l'organe des narines) les lévres s'épaississent aussi & se renversent ; le grand angle de l'œil s'efface & s'arrondit ; ce qui devroit être

blanc dans l'œil paroît jaune, ou rouge, & couvert d'une espece d'ongle ; le poil des sourcils, devenu calleux, tombe, de même que celui des paupieres & du menton, & il y revient d'autres poils plus déliez & plus épars. Les oreilles s'émincent, se dessechent, & se pourrissent ; les doigts des pieds & des mains se crevassent, & grossissent quelquefois de maniere qu'ils semblent perdus dans la tumeur ; toutes les chairs se consument, particulierement celle du gros du poulce, tout le visage est horrible à voir, & ressemble à la peinture que l'on fait des Satyres dans la fable. On connoît que le mal est à son plus haut degré quand la voix est très rauque & cassée, que des ulceres virulens aux mains & aux pieds corrompent ces parties jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes par morceaux ; la peau est en même temps presqu'insensible aux extrémitez des pieds, & l'on n'y ressent aucune douleur, soit qu'on la perce avec une aiguille, ou qu'on verse dessus de l'eau bouillante ; il survient enfin une petite fiévre, qui ôte bien-tôt du nombre des vivans un

homme accablé de tant de maux.

Tous ces ſignes ne ſont pas toûjours réünis, mais on en remarque pluſieurs, tantôt les uns, & tantôt les autres. L'on ſe perſuadera facilement que cette maladie, lors-qu'elle eſt invéterée, eſt incurable, quand on ſçaura que ce n'eſt pas un vice qui ſoit particulier à la peau, mais une corruption génerale du Corps, dont les Os même ne ſont pas exempts, & qui ne ſe produit pas ſeulement d'elle-même par un vice d'humeur, mais ſe contracte le plus ſouvent par contagion, & paſſe des Peres dans les enfans dès le temps de leur formation.

Nouvelles Remarques.

L'Elephantie ſe communique par l'attouchement, comme la Maladie Vénerienne. Fernel aſſure qu'elle ne ſe gagne point à approcher ſeulement ces ſortes de malades. Elle commence par des taches livides ou pourprées pour l'ordinaire, &c. On la nomme Elephantie, peut-être parce que la peau eſt ſeche & rude, de même que celle des Elephans, comme dit Paulmier, qu'elle rend le corps difforme & tout hériſſé de tumeurs, en maniere de

verruës, & que les Elephantiques ne peuvent supporter le froid non plus que les Elephans, qui ne vivent pas long-tems dans les payïs froids. Il y a des Autheurs qui trouvent la même ressemblance avec le Lion, d'autres avec le portrait que l'on nous fait des satyres, d'où vient qu'ils nomment cette maladie Satyriasis, ou Leontiasis. Archigene remarque fort bien que cette maladie jette de profondes racines dans les visceres, avant de se manifester au dehors. Tout ce qui peut rendre le suc nourricier corrosif peut aussi produire cette maladie, qui est une espece de cancer universel. Ceux qui font usage de lait n'en sont jamais attaquez. Elle est frequente dans l'Egypte & dans la Judée, ce qui me donne lieu de croire que c'est de cette maladie dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, sous le nom de Lépre. Elle n'arrive point aux Eunuques, dit Aëtius, *ch. 22. tetrab. 4. serm. 1.* & il n'y a même aucun remede plus salutaire, lorsque la maladie est encore recente, que la castration.

La Maladie Vénerienne.

IL n'y a pas encore long-temps que la santé des hommes, d'ailleurs sujette à tant de differens maux, a rencontré un nouvel ennemi, qui naissant du

commerce *d'une impure & infidelle* Venus se nomme mal Vénerien. Il se forme d'abord aux parties naturelles des pustules croûteuses, *ou chancres*, qui font des ulceres malins, d'où il sort une sanie épaisse & gluante : il y survient un flux virulent & involontaire de la semence, ou des bubons véroliques aux aînes. Le mal n'est pas encore formé, quoique très present, quand le virus, d'où naissent ces accidens, n'a pas pénetré jusques aux visceres ; mais lors même que le mal s'est répandu dans les vaisseaux, il ne fait que commencer : il n'est pas fort considerable lorsqu'il cause seulement la chûte du poil ; il est plus pressant quand la peau se charge de taches lenticulaires rouges, ou jaunes, qui ne s'effacent que par la parfaite guérison de la maladie. Elle est plus forte & plus marquée encore, lorsqu'au front, aux tempes & derriere les oreilles, surtout à la racine des cheveux, ensuite par toute la tête, ou même par tout le Corps, il paroît des pustules malignes, & des duretez de diverses couleurs, qui guérissent d'elles-mêmes, & reviennent en dif-

ferens endroits. Ces pustules sont tantôt rouges, tantôt jaunes, rondes, seches, & sans pus; elles ont une croûte aride & écailleuse; s'amplifient ensuite, creusent la peau, & font des ulceres sales & virulents. Les pieds & les mains se crevassent quelquefois par trop de secheresse, & rendent des écailles. Il arrive aussi des pustules noires & fétides aux côtez internes de la bouche, d'où naissent les ulceres, qui percent le palais de maniere que la boisson remonte dans les narines : ce qui n'arrive jamais au commencement de la maladie, mais souvent lorsqu'elle est inveterée, ou qu'on en est atteint pour la seconde & la troisiéme fois. La langue & le gosier s'ulcerent, de même que le cartilage du nez, & les parties voisines du fondement. La tête devient pesante; on sent au col & aux épaules une douleur, qui quelque temps après gagne les bras & les jambes, & qui est plus fâcheuse la nuit que le jour, surtout depuis trois heures de la nuit jusqu'à neuf. Cette même douleur est profondément concentrée dans les membres, d'où il s'éleve souvent

des tumeurs qu'il eſt difficile de reſoudre ou de faire ſuppurer, il s'y fait quelquefois des nœuds & des tumeurs calleuſes, particulierement au front, à la tête, aux clavicules, au milieu de l'humerus, au rayon du cubitus, à la partie antérieure du tybia, & quelquefois à d'autres os : de-là naiſſent ces ulceres malins, qui ne manquent point de carier ces mêmes parties. Le mal eſt alors à ſon comble ; les parties ſolides ſe corrompent, comme les os, les ligamens, les membranes, les nerfs, & l'humeur maligne de la verole s'y engage, & y cauſe, ſurtout pendant la nuit, des douleurs extrêmes, qui jointes aux inſomnies & à la Fiévre, conduiſent le malade à la mort.

Il faut remarquer que tous ces ſignes ne concourent pas dans tous les vérolez ; mais qu'il s'en rencontre quelques-uns dans chacun d'eux. L'un a des puſtules ſeulement, l'autre a des douleurs, des nœuds ou des ulcéres. La verole, qui n'eſt accompagnée que de puſtules, eſt la plus facile à guérir, les autres ne guériſſent point, ou ne cedent que très difficilement aux

remedes, surtout lorsqu'elles sont trop invéterées. Au reste il est certain que cette maladie est contagieuse; qu'elle se gagne par l'attouchement *impur*, qu'elle passe des peres aux enfans, comme l'Elephantie, & que les femmes sont encore plus susceptibles de cette contagion que les hommes. Dans les commencemens il n'est pas fort difficile d'en guérir : mais lorsqu'elle est invéterée les remedes sont inutiles, surtout si le malade tombe dans un emmaigrissement extraordinaire, ou que l'asthme y survienne.

Il s'en trouve qui deviennent gras après leur guérison, de maigres qu'ils étoient auparavant; les autres en ont la voix cassée & enrouée : il reste à d'autres de vilaines cicatrices, & des vestiges de leurs sales ulceres.

Nouvelles Remarques.

ANdré Cesalpin dit que l'Armée de Charles VIII. étant au siége d'une place d'Italie, les Espagnols qui la deffendoient jetterent du sang de plusieurs Eléphantiques dans quantité de cuves d'excellens vins, & que les Soldats François s'étant rendus maîtres de la

place burent de ces vins, qui leur causerent tous les maux que nous voyons arriver par le commerce des femmes débauchées. Cet Autheur l'avoit appris d'un vieillard qui étoit dans les troupes d'Alphonse quand la chose se passa. Paulmier assure que des personnes attaquées de la maladie vénerienne, à qui tout le Crâne s'étoit corrompu sans endommager la peau le moins du monde, guérirent parfaitement (par les remedes convenables) aprés leur avoir fait ôter les os qui s'étoient cariez. Comme on a d'assez bons ouvrages sur cette matiere, il est inutile d'en dire ici davantage.

Fin de la premiere Partie.



TABLEAU DES MALADIES,

SECONDE PARTIE.

OU L'ON DECOUVRE les Signes & les Evénemens de celles qui ſont propres à chaque Partie, & premierement

DES MALADIES DE LA TESTE.

I. La douleur de Tête.



E corps humain n'a preſque point de partie plus ſujette aux douleurs que la Tête. Elle ſympatiſe avec toutes les autres parties, dont

elle reçoit aisément les mauvaises impressions. La foiblesse de constitution & de temperament, qui lui est propre, y facilite la production, ou l'entrée des levains impurs, qui doivent y causer de la douleur. Si on y en ressent frequemment depuis plusieurs années, & à la moindre occasion, c'est une *Céphalée* ou une *Migraine*. Dans la *Céphalée* la Tête est essentiellement, & presque universellement affectée : dans la *Migraine* la douleur n'occupe qu'un côté. Elle vient de la sympathie de cette partie-là, avec les hypocondres ou avec les intestins, & commence ordinairement par la pulsation véhemente des arteres des tempes. L'une & l'autre douleur est comprise dans sa naissance sous le nom de *Céphalalgie*.

La douleur de tête ne menace que de durer long-temps, & de priver du sommeil ; s'il y survient un vomissement de bile érugineuse & la surdité, elle annonce la *Phrénésie* : mais lorsque la convulsion accompagne l'extrême douleur de Tête, que quelque partie, & surtout les yeux, s'enflamment, ou que ceux-ci paroissent

enflez

enflez ou convulsifs, le malade est dans un danger très pressant. Les Anciens ont aussi fort bien observé, que la grande douleur de tête, qui s'aigrit par les remedes, loin d'en être appaisée, & qui afflige continuellement, est dans une Fiévre un signe de *Phrénésie*, & que hors de la Fiévre elle presage plûtôt l'aveuglement.

Si dans les violentes douleurs de tête il arrive un bourdonnement d'oreilles, sans Fiévre, des vertiges, l'empêchement & la lenteur de la parole, avec un engourdissement des mains, on doit apréhender l'apoplexie, *l'épilepsie*, ou la *létargie*.

Dailleurs si la douleur de tête (inveterée) est produite par une humeur froide, *ou acide*, elle est très difficile à guérir, principalement dans les vieillards : mais on se trouve guéri de quelque douleur de tête que ce soit, interne, ou externe, s'il arrive une évacuation de pus, de sérosité, ou de sang, par les narines, les oreilles, ou la bouche.

Nouvelles Remarques.

LA douleur de tête qui est Symptomatique augmente ou s'appaise avec la maladie qui la produit. Ceux qui ont la tête foible & les entrailles échauffées, ou qui ont les membranes du cerveau d'un sentiment fort vif, sont sujets à cette douleur : l'hyver est la saison où les douleurs de tête sont plus frequentes, suivant Hippocrate ; surtout après un Autonne chaud & pluvieux. Si elles sont trop fortes, elles menacent de délire, de convulsion, & de défaillance. La douleur de tête, soit continuë ou Périodique, qui cause des vertiges, le vomissement, la convulsion, &c. dégenere souvent en une Apoplexie mortelle, en Epilepsie, en Paralysie, en la surdité, en l'aveuglement, &c. Le lait ne convient pas à ceux qui sont attaquez de douleur de tête.

II. Le Délire.

JE vais poursuivre avec ordre la description des maux de la tête, qui sont accompagnez des égaremens de l'esprit, & je commence par cette sorte de délire qu'on nomme *Para-*

phrénésie. Ce symptôme est moins dangereux qu'effrayant : en effet, dans la vigueur des accez des Fiévres aiguës l'esprit a coûtume de s'égarer, & les malades tiennent des discours extravagans ; mais ils se rappellent au bon sens, sitôt que la violence de l'accez est passée. Cet accident est neanmoins considerable par raport à la violence de ces sortes de Fiévres ausquelles seules il est ordinaire, aussibien que le sommeil importun & profond qui succede souvent à ce délire.

Les marques d'un délire prochain sont assez évidentes. Le malade parle avec plus de précipitation qu'à l'ordinaire, bientôt il ne discontinuë plus de dire sans jugement tout ce que son imagination échauffée lui fournit d'idées extravagantes : il grince les dents, encore qu'il ne soit pas fort affoibli ; il gesticule, & tourne continuellement les yeux. Ceux-ci lorsque la douleur de tête est considerable, deviennent éblouïs, & bien que le malade n'ait point cette douleur il ne dort ni le jour, ni la nuit. La respiration est rare, & très forte, avec un pouls vîte & frequent ; l'on

affecte aussi de se coucher sur le ventre, mais des tranchées peuvent encore obliger de prendre cette situation : c'est ce qu'il est bon de sçavoir pour ne s'y tromper pas.

Nouvelles Remarques.

VVillis observe que le délire arrive ordinairement lorsque la Gangrene commence à quelque partie externe, & que c'est un signe mortel à l'occasion d'une playe ou d'un ulcere. Dans les Maladies de convulsion le délire n'est pas à craindre d'abord ; mais s'il revient souvent, il menace de léthargie, d'apoplexie, ou de paralysie. C'est un accident dangereux dans les Fiévres continuës, surtout lorsqu'elles sont suspectes de malignité, & que le malade respire difficilement : les tremblemens qui arrivent dans les Fiévres ardentes se terminent par le délire. Une forte douleur d'oreilles dans une Fiévre continuë menace de délire, & de mort. Si le sommeil appaise le délire, à la bonne heure. Si dans une Fiévre on fait une selle de matieres fort rouges, le délire est prochain. Si dans le délire l'on vient à grincer les dents, c'est un signe mortel, suivant Hippocrate. Si les paupieres ont un mouvement trop assidu, c'est une marque que le malade va tomber en délire.

III. La Phrénésie.

LE délire qu'on nomme Phrénésie naît de l'inflammation des membranes, ou de la substance même du Cerveau : ce simptôme est effrayant & aussi dangereux, *que le délire simple dont nous venons de parler est éxempt de peril.* Voici les signes de la phrénésie : C'est un continuel égarement de l'esprit, dans une Fiévre aiguë, avec la lésion tantôt des unes, & tantôt des autres fonctions de l'ame. Le malade est audacieux & inconsidéré : il est agité tour à tour d'une impuissance de dormir, & d'un sommeil troublé & inquiet, ensorte qu'il s'éveille tout à coup & se leve avec impetuosité, avec des cris, & des fureurs ; tantôt il pleure, tantôt il chante, & tantôt il parle sans ordre, ni bon sens ; enfin, si on l'interroge, il répondra cent choses absurdes. Tout cela marque un danger d'autant plus grand, que le malade a paru d'abord plus paisible *& moins agité*, ce qui est assez ordinaire.

A l'approche de cette maladie on remarque beaucoup d'agitation dans les yeux, ils ſemblent enflammez, & ſales ; le malade les frotte ſouvent de la main ; tantôt ils ſont ſecs, & tantôt baignez de larmes. La langue eſt âpre, ſeche, & noire ; les dents grincent continuellement ; il coule quelquefois des gouttes de ſang par les narines, & quelquefois le derriere de la tête fait mal.

Le malade reſſent une ſoif ardente, il tient des diſcours extravagans, il a la reſpiration élevée, & rare. Ses mains ſont tremblantes, & il ramaſſe des filets de ſa couverture. Son uriné eſt tranſparente & enflammée, ou, ce qui eſt plus dangereux, elle eſt limpide & aqueuſe ; cette ſorte de délire eſt très pernicieuſe & cauſe dans peu la mort du malade, lorſqu'on en differe le remede. On en prévoit le funeſte effet lorſque le délire & l'inſomnie n'ont point de relâche, que les ſelles & les urines ſont obſtinément ſupprimées, que l'urine qui étoit d'abord fort colorée, devient claire & ſans couleur, ou qu'on remarque des convulſions, une diffi-

culté d'étendre, ou de plier la jambe, ou la sincope.

Nouvelles Remarques.

SI le vomissement & les convulsions accompagnent la Phrénésie, il y a lieu de craindre pour la vie du malade, à moins qu'on n'ait d'autres signes qui fassent esperer une crise. Si la phrénésie laisse des intervalles assez tranquiles, elle est moins dangereuse que lorsqu'elle ne quitte pas, si elle redouble après le sommeil elle est funeste. Si le malade est bilieux & maigre, il y a peu d'esperance. Cet accident est mortel s'il arrive dans la péripneumonie. Il en est de même si la péripneumonie y survient, dit Hippocrate. Les urines sans couleur, avec une suspension noire, presagent la Phrénésie. Une legere sueur avec le délire dans une Féivre aiguë marque une Phrénésie prochaine : ces malades ont la langue seche & âpre. Les tremblemens qui surviennent à la Phrénésie sont pernicieux ; de même que les gouttes de sang qui coulent du nez, surtout si c'est le quatriéme jour. La Phrénésie est funeste dans les personnes d'un âge avancé. Les urines ou les selles (blanches) y sont de mauvais présage, surtout si elles continuent plusieurs jours de cette couleur.

IV. La Mélancholie.

IL eſt tems de décrire une troiſiéme ſorte de délire, qui n'eſt point mêlée de Fiévre & que l'on nomme mélancholie. Elle produit une triſteſſe, & une crainte continuelle, de longues inſomnies, une averſion extraordinaire pour la ſociété, avec des gémiſſemens & des pleurs ; bien qu'il y en ait d'autres qui rient toûjours. Ils ſont tous occupez le plus ſouvent de vaines reflexions, qui les appliquent de maniere qu'ils reſtent comme ſtupides, les yeux fixez à la terre ; & tout d'un coup délivrez de leur rêverie, ils marchent avec viteſſe & pouſſent de frequens ſoupirs; ceux qui ſont le plus malades ſe croyent au rang des animaux, ou s'imaginent d'être de verre ou d'argile, ou même du nombre des morts ; c'eſt pourquoy les uns imitent le chant du coq, &c. les autres évitent la rencontre des corps, de peur d'en être caſſez, d'autres refuſent opiniâtrément de manger, perſuadez qu'ils ont perdu la vie.

Quoique ces ſortes de malades craignent extrêmement la mort, ils ſe la donnent ſouvent eux-mêmes, ils ont tous la tête, les yeux, & le viſage très échauffez, & ils prennent fort rarement le repos du ſommeil qui leur eſt ſi néceſſaire.

Nouvelles Remarques.

IL y a deux ſortes de mélancholie; l'une de naiſſance, & l'autre d'accident. Hipp. traite de la premiere au 1. l. de la diéte. Si la pituite domine, dit cet autheur, ils ſont ſtupides, ou inſenſez; il faut les baigner & les purger avec l'hellebore : ſi la bile eſt abondante, ils ſont plus audacieux, il faut ſe garder de les faire jeûner, ils ont beſoin de bonnes nourritures. Ceux qui tombent dans la démence, dit-il ailleurs, ſont quelquefois portez à ſe donner la mort, qu'ils trouvent agréable & pleine de charmes; les pituiteux ſont tranquiles, les bilieux aucontraire ſont inquiets, malfaiſans, & malins. Il y a à craindre ſi les excez de boiſſon, ou quelque coup à la tête l'ont produite. Celle qui vient ſoudainement par un excez de joye ou de colére, &c. ſe peut guérir plûtôt que celle qui s'eſt formée par un vice du ſang. Les violentes maladies du cerveau ſont ſouvent ſuivies de la ſtupidité. Huart rap-

L

porte qu'un insensé étant attaqué d'une Fiévre maligne devint très spirituel.

V. La Mélancholie hypocondriaque.

C'Est une espece de délire, qui prend naissance du vice de foye, ou le plus souvent de la ratte, qui est quelquefois enflée, & quelquefois ne l'est pas, non plus que la Mésentere, & alors le mal est d'autant plus déplorable qu'il accuse une attrabile arrivée à ce point de corruption, qu'encore qu'elle soit en petite quantité, elle a néanmoins infecté de son levain vénéneux toutes les humeurs du corps.

Les signes de cette maladie sont presque semblables à ceux de la précedente, si ce n'est qu'ici les hypocondres se soulevent en enhaut, qu'ils s'échauffent quelquefois extraordinairement, avec un sentiment de pesanteur, & que les arteres y font des battemens violens & douloureux. Cette mélancholie est accompagnée de vertiges, de bourdonnemens d'oreilles, d'indigestions, de rapports

aigres, du crachement frequent d'une ſalive claire & liquide qui fait qu'on n'a point de ſoif, & du vomiſſement d'une pituite mêlée quelquefois de bile, ou ſimplement aigre dont les dents ſont agacées & ſtupéfiées.

Lors-qu'après le repas la digeſtion ſe fait, l'on reſſent une douleur fixe au milieu des épaules, qui ceſſe auſſitôt que la digeſtion eſt faite ; le ventre eſt ſouvent reſſerré & pareſſeux, il ſe remplit de vents qui y murmurent beaucoup, il ſurvient même une palpitation de cœur, & une eſpece de ſuffocation.

Le mal augmente de plus en plus, par les indigeſtions, au lieu que quand la digeſtion ſe fait bien, il diminuë & s'affoiblit ; enfin il eſt bien moins fâcheux que celui que nous avons décrit précédemment : mais ſi le levain de cette maladie s'eſt porté dans la ſubſtance du cerveau, l'on devient furieux, on eſt ſaiſi d'une ſorte de Fiévre étique, qui deſſeche & conſume en peu de temps.

La mélancholie eſt plus ordinaire aux hommes, particulierement aux

vieillards ; mais elle eſt plus pernicieuſe aux femmes : il eſt rare que la tumeur de ratte ne ſurvienne pas à cette maladie. On en guérit, s'il arrive un flux hémorroïdal, des varices, ou ſelon quelques Autheurs, une leucophlegmatie. L'experience fait voir que la mélancholie ſe change quelquefois en l'épilepſie, & celle-ci de même en la mélancholie : enfin l'on obſerve que cette maladie n'eſt pas incurable dans ſa naiſſance, mais qu'avec le temps elle ſe fortifie contre les remedes.

Nouvelles Remarques.

LEs alimens groſſiers, les vins noirs & tartareux, la triſteſſe & les chagrins produiſent ſouvent cette mélancolie: les regles ou les hémorragies ſupprimées peuvent y donner lieu. Lommius ne laiſſe rien à ajoûter à la peinture qu'il fait de cette maladie.



VI. La Manie.

C'Eſt ici le lieu de décrire cette démence, que l'on nomme fureur, rage ou manie. Elle joint aux délires des mélancholiques un courroux indomptable, des cris, des geſtes menaçans, un regard farouche, avec de violens & d'impétueux efforts. Si la cauſe vient particulierement du ſang, l'imagination s'égare dans des idées agréables & plaiſantes, qui produiſent des ris immoderez & continuels ; mais ſi le vice de la bile a prévalu, toutes les démarches du malade ſont d'une audace & d'une cruauté ſans égale. Hippocrate a prudemment écrit, que la démence accompagnée des ris eſt moins dangereuſe que celle dont les effets ſont violens. Cette maladie eſt le plus ſouvent ſans Fiévre, mais elle y ſurvient quand l'humeur qui fait le déſordre vient à s'éxalter par la fermentation. L'écoulement abondant des ordinaires, ou des hémorroïdes, ou les varices, promettent la guériſon ; mais les ulceres

qui se produisent dans cette maladie, au visage & aux pieds, & le manque d'appétit, sont des signes de danger.

Nouvelles Remarques.

LOrsque les mammelles des femmes se remplissent de sang, Galien dit qu'elles deviennent furieuses. Il y a des maniaques qu'on nomme Lycantropes, vulgairement Loups-Garous, lesquels vont la nuit dans les cimetieres ou dans les lieux les plus deserts, pleins de fureur comme des loups, imiter jusques aux hurlemens de ces animaux. Ces Lycantropes ont les yeux secs & enfoncez, la vüe foible durant le jour, la bouche & la langue très seches, leur soif est extrême, ils ont les jambes couvertes d'ulceres, selon la remarque d'Eginete. *chap.* 16. *liv.* 3. Aëtius dit qu'ils ne hurlent pas seulement comme les loups, mais qu'ils mordent encore lorsque cette fureur les saisit. Je sçay un homme qui en étoit attaqué, & que l'on a guéri en lui crévant les deux yeux dans l'instant de l'accez.

VII. *L'Hydrophobie.*

LA fureur qui eſt produite par la morſure d'un Chien enragé, a beaucoup de rapport avec la précedente : nous la nommons, frayeur de l'eau, *Hydrophobie* ; déplorable maladie, où la ſoif, l'horreur de l'eau, & la rage, travaillent cruellement le malheureux qui en eſt atteint. Quand l'on eſt mordu d'un Chien enragé, on ne reſſent d'abord que la douleur de la playe ; mais quelque temps après ces douleurs augmentent, & l'eſprit commence à s'égarer dans des idées abſurdes. L'on devient rêveur, farouche & colére ; ce malade murmure tout bas, & éleve ſouvent la voix comme pour répondre aux queſtions qu'on lui auroit faites ; enfin il ne ſouffre plus qu'avec peine la vûë de l'eau, & croyant y voir le Chien dont il a été mordu, il s'écrie & friſſonne d'horreur.

L'eſprit de ce malade ſe trouble de maniere qu'il méconnoît ſes amis & ſes proches ; alors la rage le ſaiſit, il

cherche l'occaſion de mordre quelqu'un. Les uns aboyent comme les chiens, d'autres ont des écoulemens involontaires de ſemence, d'autres enfin meurent ſuffoquez ſitôt qu'on leur a fait avaler quelque boiſſon. Leur ſommeil eſt toûjours inquiet, & troublé de treſſaillemens, & de fureur : ils ont tous des convulſions, des hoquets, une ſoif implacable, & ce qui comble & termine tant de maux, il leur arrive une ſueur froide, ſuivie d'une ſyncope mortelle, quoiqu'aſſez ſouvent la ſoif appelle le terme fatal, avant que les derniers ſymptômes ayent paru.

Lorſque la cauſe de cette démence s'eſt accruë, & confirmée par le tems, le mal devient incurable, & je doute qu'on en ait jamais guéri de ceux à qui l'égarement de l'eſprit, & la frayeur de l'eau étoient ſurvenus. Ces accidens arrivent aux uns le quatorziéme jour après la morſure, aux autres le quarantiéme, après ſix ou ſept mois à quelques-uns, ou ſuivant quelques Auteurs, au bout de ſept années, ou même davantage. Il eſt certain que pluſieurs de ceux qui ont

été mordus par des chiens, ne se doûtant point qu'il soient enragez, ou par trop de confiance en leur bonne santé, guérissent simplement la playe que la morsure a faite, & qu'ils se trouvent bientôt punis de leur imprudente sécurité ; c'est-pourquoi il ne sera pas inutile de proposer ici quelques experiences pour s'assurer si la morsure est vénéneuse, ou non. Dans ce dessein il faut appliquer sur la playe un morceau de pain, que l'on donne ensuite à manger à quelque chien, & si après qu'il l'aura mangé il n'en devient pas enragé, on est assuré que celui dont on est mordu ne l'étoit pas : mais voyons les signes qui font connoître un chien enragé. Quoiqu'il paroisse alteré & enflâmé, il refuse pourtant de boire & de manger, quelque chose qu'on lui presente ; il a l'œil ardent & farouche, les oreilles pendantes, la langue avancée hors de la gueule, d'où il sort beaucoup d'écume. Ce chien aboye quelquefois après son ombre, ou bien, triste & inquiet, il court çà & là sans aboyer. Souvent sa respiration est entrecoupée, comme s'il avoit beaucoup couru ; il retient sa

queuë serrée entre ses jambes, il s'élance indifferemment sur tout ce qu'il rencontre d'hommes ou d'animaux, & il en mord tout autant qu'il peut dans sa course précipitée & incertaine : les autres chiens le fuyent, & craignent également de le voir, & de l'entendre aboyer.

Nouvelles Remarques.

Le trop grand froid, ou les ardeurs de la canicule, les viandes seches & salées, la soif & la faim, peuvent causer la rage aux chiens : ils sont mornes & languissans quand l'accez de la Fiévre qui accompagne cette maladie est passé. Paulmier dit que si l'on presente un morceau de pain, imbu du sang de la playe qu'auroit faite un chien enragé, à un chien qui ne l'est pas, il ne le mange point. Si le chien enragé n'a pas entamé la peau jusqu'à en tirer le sang, pourvû qu'on essuye & qu'on lave promptement l'endroit, on n'a rien à craindre, suivant le même auteur. Les personnes attaquées de la rage ne peuvent souffrir la vûë d'un miroir, ni de tout ce qui est clair & transparent : si vous ne leur ôtez ces objets de devant les yeux, ils tremblent, suent, s'effrayent, & tombent en délire & en foiblesse. La Pimpinelle est un excellent remede, soit pour prévenir, ou pour guérir cette maladie, dit Paulmier.

VIII. La Léthargie.

JE vay décrire les maladies de la Tête, qui sont produites & soûtenuës par des causes, où la chaleur a moins de part que dans les précedentes, quoique les fonctions de l'ame y souffrent une égale altération. Je commence par la Léthargie : en voici les signes.

Le malade est attaqué d'une langueur, d'un assoupissement insurmontable, & d'une Fiévre lente, dont la chaleur est foible ; le délire y survient avec une telle absence de memoire, qu'ayant ouvert la bouche pour bâiller, ce qui arrive souvent, on reste sans la fermer, ou qu'ayant demandé l'urinal, on oublie de s'en servir. Les yeux demeurent fermez, & si l'on excite le malade, il les entr'ouvre seulement, avec peine, pour les refermer aussitôt, & se rendre au sommeil, qui est quelquefois si profond, que quand on lui arracheroit les cheveux, il n'en ressentiroit pas plus de douleur qu'une statuë. Dans cette maladie

tout le corps est languissant & lourd, & particulierement la tête : le hoquet y survient quelquefois, le pouls est également grand & mol, comme dans l'inflammation du poûmon, mais plus tardif, moins fréquent, & moins inégal, plûtôt intermittent qu'intercurrent, quelquefois à deux battemens ; & toûjours ondulent, lorsque le sommeil prévaut *sur la fiévre & le délire*. La respiration est rare & foible, le ventre est libre aux uns, & supprimé aux autres, les urines sont troubles, le malade demeure couché sur le dos, & retombe dans cette situation, si on le couche sur le côté. Cette maladie est très aiguë, & si l'on en différe la guérison, la mort peut la prévenir. Le tremblement convulsif y est un signe funeste ; de même que la sueur froide qui survient autour de la tête dans la vigueur du mal : la suppuration de poitrine succede ordinairement à cette maladie, ou bien elle se termine par un abcez critique auprès de l'oreille.

Nouvelles Remarques.

CEtte maladie est toûjours accompagnée d'une espece de délire, d'une petite Fiévre, & d'une douleur mediocre. L'on crache & l'on bâille beaucoup d'abord. La respiration est rare & foible, & se fait comme par soupirs ; les malades se tournent insensiblement vers les pieds du lit, au lieu que dans la Phrénésie ils remontent & s'élevent sur leur chevet. Il leur arrive quelquefois des sueurs au col & à la tête, qui sont mortelles lorsqu'elles sont abondantes, parce qu'elles épuisent les forces. Elles ne sont pas moins pernicieuses lorsqu'elles sont froides. Si l'on applique des sang-suës au front, & qu'elles ne s'y attachent pas, c'est encore un signe funeste : l'on a tout à craindre si ce malade fait sans le sentir une selle de matieres livides, comme Avicenne dit qu'il arrive souvent. Les personnes grasses & pituiteuses, qui s'enyvrent & mangent trop, tombent aisément l'Hyver dans cette maladie ; si elle succede à la Phrénésie, elle est mortelle, & suivant Cœlius elle est salutaire, lorsqu'elle survient à la phrénésie.

IX. *Le Caros.*

Le tranquile & profond assoupissement, que les Grecs ont nommé *Caros*, differe de la Léthargie, en ce que *la Léthargie cause une Fiévre & n'y survient pas, & que* le *Caros* arrive dans une grande Fiévre; de plus la Léthargie est une maladie, qui attaque par elle-même, & qui se soûtient par ses propres forces; *au lieu que le Caros n'est que l'accident d'une plus puissante maladie, qui le produit*; ni l'une ni l'autre maladie ne vient point tout d'un coup. Dans la Léthargie le malade peut, quoiqu'avec peine, répondre aux questions qu'on lui fait : *mais, dans le Caros, le malade est occupé d'un sommeil si profond, qu'il seroit inutile de l'interroger; si cependant on le pique on lui verra faire quelque mouvement.* La respiration est libre & dégagée, ce qui ne se rencontre pas dans l'Apoplexie; qui d'ailleurs est ordinairement suivie de la mort, ou de quelque paralysie, au lieu que le *Caros*

promet toûjours une entiere guérison.

Nouvelles Remarques.

LE Caros, selon Cardan, arrive souvent au commencement des Fiévres Intermittentes, quoiqu'on pique le malade il n'ouvre point les yeux. Ceux dont le cerveau a été fort ébranlé, tombent ordinairement dans cette maladie, & si une chute y a donné lieu, le danger est grand. L'on meurt en convulsion si l'on est surpris de cet accident pour avoir trop bû, à moins qu'il n'arrive une Fiévre, ou que les sens ne reviennent après quelques heures.

X. *La Catalepsie.*

LA détention & *abstraction subite des sens & du mouvement*, que l'on appelle Catalepsie, a ces signes. Le corps est privé tout à coup de la presence de l'esprit, du sentiment & du mouvement; ensorte qu'il demeure dans la même posture où cet accident a surpris, soit qu'il soit assis ou couché, qu'il ait les yeux ouverts ou fermez, il retient

même la situation qu'on lui donne, & s'il est debout, il avance quand on le pousse. Si par des remedes convenables on ne rend bien-tôt ce malade à lui-même, il meurt dans cette stupidité, par un froid *qui vient de la privation des esprits, qui donnoient aux liqueurs le mouvement élastique si necessaire à la vie.*

Nouvelles Remarques.

Galien, Fernel, & d'autres bons auteurs rapportent des exemples de cette maladie : on dit que Socrate y étoit sujet. Les yeux demeurent fixes, les paupieres ne remuent pas, le visage n'est point enflé ni livide, comme dans la léthargie. La respiration est souvent rare & insensible. Le pouls est petit, foible, très frequent, & nullement moû ni inégal, comme aux léthargiques. Galien admet deux sortes de Catalepsie : l'une forte, qui est celle dont nous parlons ; l'autre imparfaite, où le malade peut encore avaler la boisson, se faire entendre, & porter la main aux yeux. Aëtius parle d'un jeune homme cataleptique qui guérit par une hémorragie : cette maladie est plus dangereuse que la léthargie.

XI. Le Coma.

L'Assoupissement, que l'on nomme Coma, a ces marques. Le malade dort continuellement la bouche ouverte ; si on l'éveille il parle, & ouvre les yeux, qu'il referme aussitôt pour se replonger dans le sommeil; ce qui le distingue du Caros, de l'Apoplexie, & de la suffocation de mere, & l'a fait nommer *Coma somnolentum, sommeil véritablement sommeil.* Si les causes de celui-ci concourent avec celles de l'insomnie, elles produisent cette autre espece de *Coma*, que l'on appelle *Coma vigil, accord de la veille & du sommeil*, où l'esprit & les sens sont interdits de leurs fonctions, quoique le malade ait les yeux ouverts, & par ses mouvemens paroisse très-bien éveillé ; dans cette maladie on ne sçauroit articuler les sons de la voix pour former la parole, la respiration excite un murmure dans le gosier, on avale très difficilement la boisson, quelque liqueur que ce soit, il découle des narines

une pituite ténuë ; les selles & les urines sont supprimées ; si on a mis le malade sur le côté il retombe incontinent sur le dos : symptôme malheureux dont on ne présage qu'une mort très prochaine.

Nouvelles Remarques.

QUelques auteurs font trois especes de Coma : celui dont il n'est point ici parlé est nommé Profond, parce que le sommeil y est très fort ; il arrive lorsqu'on a pris un puissant narcotique. Dans le Coma vigil on ne sçait si le malade dort ou veille, les paupieres sont à demi fermées. Dans le somnolent à peine s'est-on endormi qu'on s'éveille aussitôt : cette derniere espece n'est gueres differente du Caros ; elle survient aux fiévres soporeuses, & la précedente aux Fiévres Aiguës, qui tendent à la Phrénésie : pour lors c'est un signe funeste ; elle promet un abcez auprès de l'oreille, si la tension des hypocondres & la pesanteur de tête l'accompagnent. Dans cette maladie le délire menace de convulsion, dit Hippocrate : s'il coule du nez des goutes de sang dans le commencement de la maladie, ce signe est mortel ; un cours de ventre y est salutaire, & tient lieu de crise. Hippocrate deffend neanmoins de purger ces malades s'ils ont de la Fiévre. *Prorrh. 2.*

XII. L'Epilepsie.

JE dois maintenant parler de *l'Epilepsie connuë sous le nom de mal caduc.* On a lieu de craindre qu'elle n'arrive l'orsqu'on ressent une douloureuse pesanteur de tête, principalement dans la colére. Joint à cela, le trouble de l'esprit, l'étourdissement, les vertiges, les ébloüissemens, les rêves pleins d'effroy, le bégayement de la langue, que l'on ne peut s'empêcher de mordre en parlant, la pâleur du visage, la difficulté de respirer, le ventre rempli de vents, l'urine plus cruë & plus ténuë que de coûtume, & quelquefois des douleurs ou des convulsions aux épaules, au col ou à la tête, ou l'engourdissement du corps, ou enfin l'agitation durant le sommeil, sont les signes qui menacent de cette fâcheuse maladie. Dans l'accez de ce mal on tombe tout à coup en des convulsions *plus ou moins violentes, à proportion de la puissance de la cause :* on crie, on râle, on écume, on s'agite, & l'on

se tourne quelquefois par terre, avec des tremblemens de membres : mais enfin sitôt qu'on a repris les sens, on se leve de soy même. Quelques-uns dans le Paroxisme rendent involontairement des excremens, l'urine, ou la semence.

Si la cause de l'Epilepsie est dans le ventricule, on y ressent avant l'accez un tiraillement, surtout si l'on est à jeûn; il s'y excite aussi une palpitation & un murmure : mais à l'approche de l'accez on a des nausées, une douleur d'estomach, ou une défaillance, après laquelle on vomit, tantôt de la pituite, tantôt de la bile, & ces accidens sont accompagnez d'un frequent sifflement d'oreille.

Si le levain de l'Epilepsie est dans quelque partie externe du corps, il s'en éleve au temps de l'accez une subtile vapeur, qui cause un leger sentiment de froid par-tout où elle passe jusqu'au cerveau.

L'Epilepsie est d'autant plus dangereuse, que ses accez plus longs & frequens donnent moins de relâche au malade, & ont des intervalles plus courts. Elle est principalement dange-

reuse si les vertiges sont aussi très frequens, que dans l'accez la respiration soit très élevée & difficile, que les convulsions durent long-temps, & soient suivies d'une longue privation du sentiment & du mouvement, comme dans la Catalepsie, ensorte qu'il paroisse que l'on soit sans vie. Si dans cet état les remedes capables d'exciter l'éternûment ne rappellent en aucune sorte les esprits du malade, son désastre n'est pas fort éloigné : mais l'on a encore plus à craindre, si après avoir essuyé plusieurs fois l'écume de le bouche, il y en revient d'autre aussitôt, que le tremblement des membres, les cris & les râllemens soient très violens, & qu'après l'accez le malade ne se souvienne pas, ou n'ait aucune honte de l'état dans lequel il a été. Cette maladie est très longue, & accompagne souvent jusqu'à la mort, sans attenter en aucune sorte à la vie : mais dans sa naissance elle tuë quelquefois par de frequens & fâcheux accez.

De quelque cause qu'elle arrive elle est plus ordinaire aux hommes qu'aux femmes, & attaque plûtôt les

enfans, même les plus nouvellement nez, que les personnes avancées en âge, & plus rarement encore les vieillards.

Rien ne guérit mieux les enfans de cette maladie, que le cours des années : les jeunes filles en sont ordinairement délivrées sitôt qu'elles deviennent reglées, & les garçons à l'âge de puberté, après l'essay des plaisirs de l'amour : mais lors-qu'on a passé vingt-cinq ans, l'on n'en guérit que très rarement, ou même jamais, & on y est sujet jusqu'à la mort, sur-tout si l'on vient de parens épileptiques, ou que l'on ait été conçû au temps des ordinaires de la mere. Il faut encore remarquer que lors qu'une femme enceinte est surprise d'épilepsie, elle en guérit après l'accouchement, & que si son fruit en a reçû quelque impression, elle se dissipe, si aussi-tôt après sa naissance il vomit & rend par bas beaucoup de matieres liquides : mais lors que cela n'arrive pas, il demeure épileptique.

Si l'Alphe blanc, ou une galle seche vient à la tête des enfans épilep-

tiques, on peut esperer leur guérison, surtout quand la maladie est encore récente, qu'elle s'est produite par la seule intemperance dans les alimens, ou qu'elle a commencé d'abord par quelque partie éloignée, comme les pieds & les mains, plûtôt que par les côtez ou dans la tête. Quand elle saisit inopinément tout le corps, & que sans sentir l'approche de l'accez, l'on tombe soudainement, de quel âge que l'on soit, elle est presque incurable. Si l'égarement de l'esprit se trouve joint avec la même maladie & la Paralysie, l'essai des remedes est inutile. Quelques Autheurs celebres prétendent qu'une longue Fiévre, principalement la Fiévre Quarte, guérit l'Epilepsie.

Nouvelles Remarques.

Coelius dit qu'il y a une Epilepsie soporeuse, qui tient de la nature de l'apoplexie, & une autre convulsive. La premiere est plus legere & moins dangereuse que la seconde, dont *Lommius* donne une description assez exacte : on peut néanmoins y adjouter que le visage est rouge, convulsif, & les yeux tournez. La langue sort de la bouche, le malade la

presse entre les dents, quelquefois la respiration & le pouls deviennent insensibles, & après le paroxisme on ne se souvient plus de ce qu'on a fait auparavant: le visage & les yeux sont encore troublez, tout le corps est languissant. Vuillis remarque après Cœlius, qu'il n'est pas extraordinaire de devenir stupide après un accez d'Epilepsie. Elle arrive plûtôt aux pituiteux, qu'aux bilieux, surtout celle où la tête est la premiere attaquée, & elle leur cause souvent la paralysie.

XIII. L'Incube.

L'Ephialte ou l'Incube est une maladie, qui durant le sommeil cause une oppression, & une espece de suffocation, comme s'il y avoit une personne couchée de sa longueur sur le malade, qui est alors pesant & difficile à remuer. Ce sentiment de suffocation lui interdit la parole, ou du moins la rend chancelante, foible, & mal articulée, jusqu'à ce que l'inquiétude du malade augmentant de plus en plus, il s'éveille enfin subitement. Cet accident est assez ordinaire à ceux qui ont coûtume de s'enyvrer, &

& qui ſont ſujets aux indigeſtions par l'excez des viandes : il eſt plus dangereux lorſqu'il ſurvient la nuit, encore qu'on ſoit éveillé : mais il eſt pernicieux à ceux-là même qu'il attaque pendant le ſommeil, lorſqu'après s'être éveillez, ils ont une ſueur froide, & une palpitation de cœur. Il eſt très rare que l'Incube arrive à ceux qui ſe couchent ſur le côté. Ceux qui depuis long-temps éprouvent frequemment cet accident ſont menacez de quelque grande maladie de la tête, comme de Vertiges, d'Apoplexie, d'Epilepſie, de Manie, de Convulſions, & même de mort ſubite ; en effet il eſt ordinaire de trouver ces perſonnes mortes dans leur lit.

Nouvelles Remarques.

L'Incube, ſelon Hippocrate, arrive aux enfans, dont le lait ſe corrompt, ou pour avoir trop mangé. Dans les perſonnes avancées en âge, ſi ſes accez ſont longs & frequens, c'eſt ſouvent un avant-coureur de la démence, de l'apoplexie, ou de l'épilepſie, il y a moins de danger, ſi elle eſt ſeulement ſuivie d'une palpitation de cœur, de douleurs aux

hypocondres, ou d'une convulsion spasmodique.

XIV. L'Apoplexie.

L'Apoplexie n'est quelquefois précedée d'aucun signe, on peut néanmoins en prévoir l'attaque par quelques-uns de ceux-ci, comme une vive & subite douleur de tête, les vertiges, les éblouïssemens, le grincement des dents durant le sommeil, & le froid universel du corps, surtout des extrémitez. L'apoplectique tombe tout à coup de sa hauteur en jettant un grand cris, déja ses yeux sont fermez, il râlle, il respire difficilement, il semble que sa poitrine ne puisse se dilater, ni surmonter la force invisible qui l'opprime. Cependant ce malade a perdu le sentiment & le mouvement, il n'a de ressource que dans la respiration, s'il lui en reste encore; c'est en effet par la respiration plus ou moins libre qu'on doit juger de l'événement heureux ou funeste de cette maladie: ainsi l'extrême difficulté, ou l'intermission considerable de la respi-

ration y sont des signes mortels. Il reste plus d'esperance lorsqu'avec une respiration moins embarassée le malade avale fort bien ce qu'on lui fait boire, sans le rejetter par les narines.

La forte Apoplexie est incurable, & la plus legere n'est pas sans danger: celle-ci se termine presque toûjours par la paralysie de tout un côté, & cela dans les quatre premiers jours, terme qu'elle ne passe jamais sans causer la mort. On a vû cependant quelques apoplectiques guérir par des remedes, sans aucune paralysie, mais on ne leur avoit remarqué qu'une simple convulsion de la machoire inferieure, avec une privation du sentiment & du mouvement, sans râllement, & sans écume à la bouche.

L'Apoplexie arrive communément depuis 40. jusqu'à 60. ans, à ceux qui sont d'un temperament froid, sujets à la pesanteur de tête, aux assoupissemens, & aux éblouïssemens; ou qui ont le col court & étroit, qui vivent dans l'oysiveté, addonnez au vin & aux excez de table : mais il est rare que les enfans & les jeunes gens en soient attaquez, ou qui que ce

ſoit dans la ſaiſon de l'Eté, mais dans ces rencontres la mort s'enſuit preſque toûjours. L'Apoplexie arrive plus communément en hyver, plûtôt encore lorſque les vents froids ſouflent & que l'air eſt chargé de nuages. Il convient dans cette maladie d'ouvrir les hémorroïdes; les engourdiſſemens, & les refroidiſſemens y ſont de mauvais ſignes: mais les ſueurs que produit la reſpiration arrêtée, y ſont abſolument mortelles.

Dans cette maladie il paroît ſouvent que l'on eſt mort, quoiqu'on ne le ſoit pas, ce qui arrive particulierement aux femmes, & à ceux d'entre les hommes qui ſont d'un temperament froid. Pour s'aſſurer de ce qui en eſt, on preſente aux narines & à la bouche quelque folle plume, ou bien on poſe un verre plein d'eau ſur la poitrine, & ſi la plume ou l'eau reçoit quelque petit ébranlement le malade vit encore; s'il ne s'y fait point de mouvement, il eſt mort.

J'ajoûteray ce qu'Hippocrate a judicieuſement obſervé, que tout homme ſurpris d'une ſubite douleur de tête, qui le rend muët, & le fait

râler, périt infailliblement dans le ſeptiéme jour, ſi la Fiévre, unique reſſource dans ces occaſions, n'arrive auparavant.

Nouvelles Remarques.

SAnctorius dit que l'Apoplexie eſt un effet de la tranſpiration ſupprimée dans le cerveau. Le ſang extravaſé à l'occaſion d'un coup, d'une chûte, &c. la produit, une tumeur qui s'eſt formée dans la tête peut en être la cauſe. Elle ſe fait encore par un épanchement d'eau, de pus, &c. Les hommes pleins d'humeurs & qui tranſpirent peu y ſont ſujets. Une urine de couleur de rouille, ou noirâtre en petite quantité, avec un ſédiment briqueté, & les ſignes que Lommius rapporte, précedent ordinairement l'apoplexie. Si une grande Fiévre y ſurvient, elle en délivre. Si dans l'apoplexie les hémorroïdes s'ouvrent & répandent beaucoup de ſang, cette évacuation eſt ſalutaire.

XV. La Paralyſie.

NOus allons donner nos remarques ſur le relâchement des nerfs, qu'on nomme *Paralyſie* ; on l'appelle *Paraplégie* lorſqu'elle ſucce-

de à l'apoplexie. Elle eſt univerſelle à toutes les parties ſituées au-deſſous de la tête, ou ſeulement à un côté du corps : mais quand elle n'eſt précedée d'aucune maladie, elle n'attaque ſouvent qu'une ſeule partie, comme la langue, un œil, la machoire, une lévre, un bras, une jambe, &c. Elle commence alors par une ſtupeur qui dégenere enfin en Paralyſie. Mais celle qui ſuit l'apoplexie eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle a coûtume de la rappeller, au lieu que ſi elle vient d'elle-même elle dure à la vérité également, mais elle eſt plus guériſſable.

Dans l'une & l'autre Paralyſie le ſentiment périt quelquefois ſans intéreſſer le mouvement de la partie, & quelquefois le mouvement ſeul, ſans ôter le ſentiment. Quand le mal eſt à ſon comble, l'un & l'autre ſe perd ; le côté qui eſt paralytique eſt froid, & l'autre devient plus chaud qu'auparavant ; l'œil du côté malade diminuë.

Le pouls des Paralytiques eſt languiſſant, petit, rare, tardif, mol, quelquefois frequent, inégal, &

d'une Intermittence irréguliere. L'urine est presque toûjours claire & aqueuse, ou bien elle est rouge, à cause de la foiblesse des reins.

Cette maladie est toûjours de longue durée, & succede souvent à d'autres qu'elle termine ; comme à l'apoplexie, à la colique, aux longues Fiévres, & à la suffocation de matrice. Elle est plus ordinaire l'hyver qu'en d'autres saisons, & les vieillards en guérissent très difficilement, sur-tout lorsqu'ils la supportent depuis long-temps : la saison propre pour en essayer la guérison est sur la fin du Printemps : on la tenteroit inutilement dans l'Autonne, ou en Hyver.

Les membres paralytiqnes sont pésans & aisément refroidis, les chairs en sont lâches & molles, & emmaigrissent sensiblement : cette maigreur ôte toute esperance de guérison, surtout lorsque la partie est entierement immobile, & que la couleur en est differente du reste du corps. Toute paralysie, encore qu'elle soit legere, ne se guérit que très difficilement, bien loin que la forte cede aux remedes. Elle n'est pas moins incurable quand

elle vient d'un nerf rompu ou coupé. Rien n'ôte mieux la Paralysie que la Fiévre, ou un tremblement qui y survient.

Nouvelles Remarques.

LA Paralysie est une maladie frequente dans les payïs méridionnaux. Le froid cependant est ennemi des nerfs, selon Hippocrate. L'on risque d'être attaqué de Paralysie si on habite une maison neuve dont les murailles soient découvertes, si on s'expose aux rayons de la lune, ou par l'usage des narcotiques. Si la partie paralytique n'emmaigrit point, la maladie est legere. Dans nôtre climat l'hyver est la saison où la Paralysie arrive plûtôt.

XVI. La Convulsion.

PUisque nous avons commencé la description des maladies des nerfs, il ne faut pas oublier la convulsion ou *Spasme*. Quelque partie qui soit attaquée de convulsion, elle se contracte de maniere qu'elle ne peut reprendre sa situation naturelle, tan-

dis que les nerfs & les muscles sont dans cette tension douloureuse & involontaire qui les rapproche de leur origine & épuise les forces du malade. A l'égard du pouls, l'artere est tenduë, & sa contraction rend les pulsations vives & élancées comme d'une corde mise en ressort, qui étant relâchée un moment, seroit bandée de nouveau.

Le Spasme n'est pas un accident ordinaire, mais du nombre des symptômes violens & aigus, qui tuent en peu de temps. Les personnes en santé n'en sont attaquées que pour causes de repletion, comme si quelque évacuation necessaire est supprimée, si l'on a manqué aux exercices accoûtumez, ou si l'on a fait excez de boisson. Quand elle survient aux grandes Fiévres, aux évacuations immoderées, aux travaux, aux veilles, aux jeûnes excessifs, on est convaincu qu'elle vient d'inanition; c'est pour lors un accident très funeste & sans ressource: ce qui prouve la justesse de cette observation d'Hippocrate, que dans les Fiévres aiguës, dans les purgations outrées, sur-tout par l'hellebore, &

dans les pertes du ſang, ou les grandes hémorragies des playes, les convulſions ſont toûjours mortelles. On remarque que cet accident arrive ſouvent dans les Fiévres tout à coup, ſans être prévenu d'aucun ſigne, & qu'il promet alors un vomiſſement de bile, qui le ſuit toûjours heureuſement, enſorte qu'on doit en rapporter la cauſe à l'eſtomac, & nullement à la Fiévre. Il y a encore une legere convulſion des nerfs & des muſcles, qu'excitent des vents, & qu'on nomme *la Crampe.* Elle cauſe une violente douleur, qui ne dure pas plus d'une heure, & qui ſe diſſipe par le frottement. Les doigts des pieds & des mains y ſont fort ſujets, & cet accident arrive quelquefois aux jambes, qui en reſſentent une contraction & une extenſion douloureuſe; les gens oyſifs qui donnent dans la débauche de table y ſont ſujets.

La convulſion eſt ordinaire aux enfans, particulierement peu de tems après leur naiſſance; elle ne menace que quand ils ſont attaquez de Fiévre maligne; & il n'arrive point de convulſion aux enfans dans leurs Fiévres,

lorſqu'ils ont paſſé ſept ans, ſi elles ne ſont très aiguës & malignes. La longue ſupreſſion des ſelles, l'inſomnie, la frayeur & la grande alteration de la couleur, qui ſont produites par la véhemence d'une Fiévre, menacent les enfans de convulſion.

Il nous reſte à remarquer qu'encore que ce ſymptôme ſoit dangereux en quelque partie du corps que ce ſoit, comme à l'œil, à la peau du front, à la racine de la langue, à la machoire, aux lévres, au bras, à la main, ou à la jambe, il eſt particulierement funeſte au col, où s'il attaque toutes les parties au-deſſous de la tête, ou enfin tout le corps : ces deux dernieres ſortes de convulſion ſe nomment τετάνος, ou roideur des nerfs. La derniere eſpece ſe rencontre dans l'Epilepſie, où parce que la tête eſt attaquée, l'eſprit & les ſens ſont pareillement interdits de leurs fonctions, & à la difference des autres convulſions, dont l'attaque eſt continuë, celle-ci revient de temps en temps.

Arrêtons-nous maintenant à expliquer le Tetanus. Le col ni tout le corps ne peut ſe mouvoir en aucune ſorte ;

il demeure dans une extension violente : mais si le corps se baisse en devant, ensorte que le menton touche la poitrine, c'est ce qu'on appelle *Emprostotonus*, *ou fléchissure convulsive en devant* ; lorsque la tête se courbe en arriere & s'appuye entre les omoplates, on nomme cette convulsion *Opisthotonus, ou courbure spasmodique en arriere.*

Voici d'autres signes qui concourent avec ces accidens : le visage est enflammé, rouge & douloureux, les machoires deviennent immobiles comme celles d'une statuë ; c'est pourquoi il est fort difficile d'ouvrir la bouche de ces malades. Les yeux sont écartez & baignez de larmes, le dos se roidit, les jambes & les bras se plient avec peine, sur-tout dans le *Tetanus* : mais de plus, dans l'*Opisthotonus* le malade crie, & ressent de cruelles douleurs, ensorte qu'il se jette avec force hors du lit, & dit mille extravagances jusqu'à ce que ces douleurs s'appaisent, & alors il reprend son bon sens & sa tranquilité.

On remarque qu'il tient le poûce serré dans la main sous les doigts ;

que ses jambes sont étenduës & ses bras courbez ; quelquefois aussi dans l'accez du mal il perd l'usage de la parole, d'ailleurs tout semblable à un furieux ; & pour lors il est dans un danger très pressant, sur-tout s'il manque de forces, qu'il suë, & rende la boisson par les narines.

Ces sortes de convulsions causent la mort en quatre jours, ou l'on en guérit après ce terme : mais avant que d'expirer, ces malades rejettent par les narines de la pituite avec le bouillon, & géneralement toute la boisson qu'on leur avoit donnée.

Nouvelles Remarques.

La convulsion, suivant Hippocrate, a souvent sa cause dans l'estomach, elle n'est point alors dangereuse : il y a plus à craindre si la convulsion survient à la Fiévre ; il est heureux que la Fiévre y arrive, dit Hippocrate, ou si la convulsion qu'une Fiévre a produite cesse le même jour.

XVII. Le Catharre.

LE mal eſt peu conſiderable lorſque l'humeur coule de la tête par les narines ; il eſt plus fâcheux qu'elle tombe ſur la gorge & la trachée artere, & pernicieux quand elle ſe décharge ſur les poûmons. Si l'humeur ſe fait jour par les narines, & qu'elle ſoit froide & ſans acreté, c'eſt une pituite claire & ténuë ; on a une legere donleur de tête avec une grande peſanteur ; les yeux ſont languiſſans & accablez de ſommeil. On éternuë ſouvent, l'extrémité du nez eſt froide ; ſouvent les narines ſe bouchent par le gonflement des glandes, qui ſont parſemées dans leurs membranes ; & l'humeur produiſant le même effet ſur celles de la gorge, elle cauſe l'extinction de la voix : l'urine eſt ordinairement trouble & cruë. Si cette humeur tombe ſur la gorge, & ſur la trachée artere, elle fait l'enrouëment & une legere toux. Si elle ſe jette ſur les poûmons elle y produit une forte toux, avec

une difficulté de respirer, qui, suivant l'heureuse observation d'Hippocrate, se termine dans l'espace de vingt jours par l'éruption des crachats, ou dégenere après ce terme, en une courte haleine, que les auteurs Grecs ont nommé Asthme.

Si la cause du Catharre participe de la chaleur, le visage est enflammé, l'humeur qui découle est acre, salée & ténuë ; l'on a un grand dégoût, des tintemens d'oreille, les arteres battent violemment dans la tête, ce qui excite le plus souvent une Fiévre, qui ne dissipe pas la fluxion, & dont le mal n'est aucunement soulagé. Dans cet état l'on est au risque d'être attaqué d'une inflammation de la plévre, d'où vient le nom de pleuresie, principalement si cette maladie regne dans le public : mais si cette humeur tombe dans le gosier & la trachée, elle y cause la toux, l'enrouëment, & une irritation mêlée de picotemens.

Si la crûë de cette humeur se fait dans les poûmons, elle produit, outre les éternuëmens & une toux fâcheuse, la pesanteur de tête, la soif,

les ardeurs, la laſſitude, & des urines bilieuſes. Au lieu que les autres fluxions ſont peu nuiſibles, celle-ci eſt dangereuſe, & pernicieuſe même, lorſque les poûmons en ſont ulcerez, parce qu'il s'en produit une Phtyſie qui conſume inſenſiblement le malade & le reduit au tombeau.

Parmi les ſignes d'une Phtyſie prochaine ou naiſſante, il n'en eſt gueres de plus certain que celui d'une urine huileuſe, ſur-tout lorſqu'on a d'ailleurs occaſion de craindre cette maladie à cauſe de quelque vieille fluxion, dans une perſonne grande & maigre.

Aſſez ſouvent le Catharre ſe jette ſur les parties au-deſſous du diaphragme, comme ſur l'eſtomach, où elle cauſe le dégoût, l'indigeſtion & la corruption des alimens; quelquefois même par ſon acreté elle corrode les membranes du ventricule, & produit le dévoiment; ſon irritation s'exerce auſſi quelquefois ſur les veines du Meſentere & ſur les fibres du Colon. Ceux qui ſont le plus ſujets aux Catharres ont ordinairement le cerveau humide & foible, avec une intemperie

rie de chaleur dans quelque viſcere, comme au cœur, au foye, aux reins.

Le Catharre ſe mûrit très difficilement dans les vieillards, ſur-tout s'ils ont une continuelle douleur de tête. L'Autonne eſt de toutes les ſaiſons, celle où le Catharre eſt plus ordinaire, à cauſe des divers changemens de l'air, qui, ſuivant le témoignage d'Hippocrate, excitent particulierement les fluxions, qui n'apportent jamais moins de danger que quand l'humeur s'écoule par les narines ou par la bouche.

Nouvelles Remarques.

SAnctorius remarque que l'on augmente de poids, environ deux ou trois livres par mois ; qu'au-lieu que les femmes ſe purgent par leurs ordinaires, les hommes vuident par les urines de mois en mois, ou par les ſelles, le ſuperflu des humeurs qui n'ont pû ſe diſſiper par la tranſpiration. Ceux qui ont le crâne épais, & qui ne tranſpirent pas bien de la tête ſont fort ſujets aux catharres ; de même que ceux à qui cette criſe, dont je viens de parler, n'arrive pas, ou eſt imparfaite. Je connois un homme qui de trois en trois ſemaines ſe trouve la nuit preſque ſuffoqué par un dégorgement de ſéroſité qui lui coule dans le gozier ; il

ne manquera pas de tomber dans une apoplexie mortelle s'il n'a recours à la Medecine. Ceux qui ont les entrailles échauffées & la tête froide sont souvent incommodez de fluxions. Ceux qui ont les narines fort humides sont d'une santé foible. Les maladies de poitrine, qui sont produites par des fluxions, ou qui en sont suivies, sont dangereuses & menacent de rechûte.

XVIII. La Suffusion.

Nos yeux sont sujets à un grand nombre d'accidens fâcheux, dont les plus ordinaires sont la Suffusion & l'Ophtalmie : je commenceray par la Suffusion, que les Grecs ont nommée ὑπόχυμα, où la vûë s'obscurcit insensiblement, & represente des atomes voltigeans, des mouches, des moucherons, & d'autres semblables objets, avec des fumées & des vapeurs diversement agitées. On apperçoit quelquefois comme de legers filamens & des toiles d'araignée ; quelques-uns venant à regarder une chandelle allumée voyent sa lumiere environnée de petits cercles d'obscurité. La prunelle s'obscurcit, & l'on y re-

marque une concrétion *qui refléchit les rayons de la lumiere* ; enfin les diffe entes figures de la Suffuſion font la diverſité des images que le malade apperçoit. Mais ces accidens croiſſent peu à peu, juſqu'à ce que par l'entier épaiſſiſſement de l'humeur qui offuſque la prunelle, l'on ceſſe abſolument de voir. Cette Suffuſion ne commence pas toûjours aux deux yeux en même temps, ni de la même maniere, & n'occupe quelquefois que l'un ou l'autre œil : mais auſſi elle ne ſe diſſipe jamais d'elle-même, & produit continuellement de fauſſes images, en quoi elle differe de cette ſorte de Suffuſion qui vient des fumées qu'envoye l'eſtomach, puiſquelle ſe diſſipe ſitôt qu'on a procuré la digeſtion & vuidé les matieres qui le chargeoient, & qu'elle revient lorſque les cruditez s'y ſont reproduites : cette Suffuſion eſt aux deux yeux, & ſi on les regarde on n'y verra point d'obſcurité ni de concrétion.

La vraye & ancienne Suffuſion ne peut ſe guérir que par l'abbattement, & l'on ne fait l'operation que quand la concrétion eſt formée, & aſſez

ſolide pour donner priſe à l'éguille, & pouvoir être abbatuë ; ce qu'il n'eſt pas toûjours facile de connoître: ainſi lorſque cette concrétion manque de reſſort, & qu'après l'avoir preſſée elle ne ſe remet pas, ou bien ſi l'on diſtingue encore aſſez les objets, & qu'il y ait moins de trois, quatre, ou cinq années que cet acident ait commencé, on peut croire que la Cataracte n'eſt pas mûre encore, ni par conſequent en état de ſouffrir l'operation.

Quand elle eſt auſſi trop ancienne, qu'elle n'eſt remuée ni par la compreſſion, ni par le frottement de l'œil malade, après qu'on a fermé l'autre œil, lorſque l'on n'en voit plus le moins du monde, & qu'elle remonte incontinent après qu'on l'a abbaiſſée une fois, cette Cataracte eſt alors incurable : mais on peut au contraire s'aſſurer du ſuccez de l'operation ſi la concrétion cede au frottement de l'œil, qu'elle ſe redreſſe auſſitôt après *par ſon propre reſſort*, & ſi elle eſt d'un blanc obſcur; celle qui eſt plombée, livide, ou extrêmement jaune, ne peut abſolument ſe guérir, ni par l'operation, ni par aucun remede. La Suffuſion propre-

& universelle de l'œil entier, où l'on ne remarque aucune concrétion, ni aucune obscurité qui ternisse sa transparence, cause un aveuglement dont on ne peut esperer de guérir.

Nouvelles Remarques.

LEs Anciens confondoient le Glaucôme & la Cataracte sous le nom de Suffusion : dans la suite on a donné le nom de Glaucôme à ce vice de l'œil, où le cristallin est couleur de mer. On a des exemples que cette maladie est quelquefois guérissable, & qu'on peut voir après qu'on a abbatu le cristallin, lorsque l'œil est naturellement gros & fort convexe : mais on voit les objets comme très éloignez & petits. La Cataracte est quelquefois dix années avant de permettre l'operation. Lorsqu'elle remonte après qu'on l'a abbatuë, le sçavant Oculiste Monsieur de Vvolhouse en pratique le *brisement* avec succez. La Suffusion propre de l'œil entier dont parle Lommius, n'est autre chose que ce qu'on appelle *goutte sereine*. C'est une paralysie du nerf optique (ou de la *retine*.) La Cataracte se trouve quelquefois entre l'*Iris* & la *Cornée*, mais le plus souvent derriere l'*Iris*.

XIX. l'Ophtalmie.

LA rougeur enflammée de l'œil qu'on nomme Ophtalmie a ces marques. L'inflammation eſt conſiderable, accompagnée de douleur, de tenſion, d'enflure, d'ardeur, d'une rougeur très ſenſible, & quelquefois de picotemens auſſi violens que ceux d'une éguille, ou d'une épine qu'on auroit fichée dans les yeux. Ils ſont baignez de larmes très chaudes, & il en découle tantôt plus, tantôt moins de chaſſie. La plus épaiſſe s'arrête au grand angle de chaque œil, & quand le mal s'augmente l'inflammation s'étend ſur les parties voiſines, juſques ſur les jouës : alors les arteres des environs battent violemment, les petites veines de la conjonctive groſſiſſent de maniere qu'elles deviennent ſenſibles, & qu'elles effacent preſque tout le blanc de l'œil.

On eſt menacé de cet accident ſi l'on reſſent une frequente douleur aux tempes, qu'on ſuë aiſément la nuit, & que l'on ait de la demangeaiſon au

front. C'eſt le commencement de ce mal lorſque l'œil diſtile une pituite claire & ténuë; c'eſt l'accroiſſement quand cette pituite s'épaiſſit & devient blanche; c'en eſt l'état lorſque toute épaiſſie elle coule plus abondamment, & que durant le ſommeil elle fait une glué qui attache les paupieres; enfin il eſt dans le déclin quand la pituite & les ſignes propres du mal diminuent. C'eſt une bonne marque ſi les larmes, la pituite, & le gonflement paroiſſent en même temps, ſi les premieres ſont ſeulement tiedes, mêlées d'une pituite douce & blanche, & ſi le gonflement eſt peu ſenſible, ſans avoir trop de dureté. Si durant le ſommeil les paupieres ſe collent enſemble, & que les douleurs diminuent, le mal ſera court, & nullement dangereux. Si les larmes ſont abondantes & fort chaudes avec très peu de pituite, quoique l'enflure ſoit legere, & qu'il n'y ait qu'un œil qui ſoit attaqué d'inflammation, le danger & la douleur ſont moindres à la vérité, mais le mal ſe recompenſe ſur ſa durée, & ne ſe diſſipe point avant le vingtiéme jour, ni peutêtre avant

le quarantiéme, ou même avant le soixantiéme, & l'on peut craindre que pendant ce temps il n'arrive un ulcere à l'œil.

Dans quelque Ophtalmie que ce soit, il est bon que la pituite qui découle soit blanche, molle & détrempée de larmes, sur-tout au temps de la coction. Si la pituite est plus épaisse elle cause à la vérité plus de douleur, mais le mal se termine aussi plûtôt, à moins qu'il ne se soit fait aussi un ulcere. Un gonflement considerable n'est point dangereux, s'il est sec & exemt de douleur; mais s'il fait de la douleur, & qu'il soit sec, il est mauvais, & menace l'œil d'ulcere & de concrétion : cette même tumeur de l'œil n'est pas sans danger si elle est accompagnée de larmes & de douleur, parce que les larmes chaudes & salées menacent d'ulcerer la cornée & les paupieres. Si l'enflure de l'œil cesse tandis que les larmes coulent avec encore plus d'abondance, il en arrive aux hommes un éraillement, & l'œil s'ulcere encore dans les femmes & les enfans. Le cours de ventre arrive à propos dans l'Ophtalmie : les lon-

longues & continuelles douleurs de tête préſagent l'aveuglement aux ophtalmiques ; l'inflammation paſſe ſouvent d'un œil dans l'autre ſans qu'on attende rien de fâcheux de cet accident.

Comme les maladies de l'œil, ſi on vouloit les décrire toutes, demanderoient un volume entier, j'abandonne ce ſujet aux autheurs qui ont traité des maux de l'œil, pour venir à ceux du nez.

Nouvelles Remarques.

L'Ophtalmie vient ſouvent aux vieillards par l'indiſpoſition de l'eſtomac; ils ont alors des nauſées, des vomiſſemens, ou des douleurs à cette partie. Ceux dont les yeux ſont naturellement gros, ont plus à craindre que d'autres d'une ophtalmie. Dans les payïs méridionnaux, elles ſont frequentes, & guériſſent aiſément; on les y croit contagieuſes. Si l'hyver eſt ſec & le printems pluvieux & chaud, l'ophtalmie regne dans l'Eté; ſi on la neglige, elle dégenere en cataracte, en ulcere, &c.

X X. L'Hémorragie.

LE ſang coule quelquefois par le nez ſi abondamment que la mort peut en être cauſée à l'heure même, pour lors le corps devient pâle, livide, ou verdâtre ; les extrémitez refroidiſſent, il ſurvient une ſyncope, & la mort ſuit de près. Ceux qui ſont ſujets aux hémorragies du nez ont ordinairement une tumeur de ratte, ou des maux de tête, des ébloüiſſemens frequens, & des ſuffuſions. Ceux qui dans leur enfance avoient des hémorragies du nez, & qui ceſſent d'en avoir dans un âge plus avancé, il leur arrive quelque ulcere conſiderable aux articles, ou une forte maladie. Si le ſang coule dans la bouche, ſoit de nuit ou de jour, quoyque la tête, ni les hypocondres ne faſſent point de mal, qu'on n'ait point vomi ni touſſé, & qu'on ait pas eu la moindre Fiévre, il eſt indubitable qu'il y a quelque ulcere caché dans le nez ou dans la gorge. Il eſt de mauvais préſage de vuider du ſang par le nez du côté oppoſé au

mal qui cause l'hémorragie, comme lorsque dans la mélancolie où la ratte est grosse, l'on rend du sang de la narine droite, ou bien de la narine gauche dans l'inflammation du foye.

Nouvelles Remarques.

HIppocrate appelle simplement hémorragie celle du nez ; il ajoûte le nom de la partie quand il parle des évacuations de sang par une autre voye. L'hémorragie est naturelle, critique, ou symptomatique. Les jeûnes gens sont sujets à la premiere vers l'âge de puberté, particulierement au Printemps. Elle est salutaire dans la retention des regles. Celle qui arrive dans un jour de crise, après les signes de coction, si elle est abondante, & qu'on la supporte aisément, guérit la Fiévre ardente. Si elle est trop forte & suivie d'une sueur legere, ou du refroidissement du corps, elle est symptomatique & mortelle.

XXI. Les Amygdales.

JE vay parler des maux de la gorge, & premierement du gonflement des Amygdales, qui, parce qu'il empêche d'avaler, cause beaucoup plus

d'effroy, que de peril. Cette grosseur se reconnoît à la vûë, & au toucher en introduisant le doigt au fonds de la bouche, & l'on ne peut avaler la boisson ni la salive. On n'y remarque souvent ni rougeur ni ardeur, *quand elle ne vient que du relâchement des fibres membraneuses de ces glandes à l'occasion d'une pituite qui s'y engage:* mais la tumeur est plus souvent causée par une inflammation accompagnée de douleur, & d'ardeur, d'une grande rougeur, & de la soif; ce qui ne se rencontre pas dans la précedente: quand la suppuration s'en est faite, & que l'abcez a crevé, le pus s'en répand sur la gorge & dans la bouche, & cet abcez change en ulcere sordide, dont la mauvaise odeur infecte aussi la respiration.

Nouvelles Remarques.

Cette maladie arrive particulierement aux enfans & aux personnes qui avalent trop avidement. On n'y remarque de la Fiévre que lorsque l'inflammation y arrive.

XXII. *La Luette relâchée ou enflammée.*

LA Luette est suspenduë au fonds du palais, & dans l'un & l'autre accident, sa pointe, ou plûtôt sa tête descend dans l'embouchure de l'ésophage & de la trachée, irrite ces parties, & embarasse la respiration, ensorte que le malade appréhende d'être inopinément suffoqué. Quand l'inflammation augmente, la tête de la Luette grossit & s'allonge, tandis que sa queuë s'émince & devient étroite. C'est cet accident qu'Hippocrate a nommé *grain de raysin*, en sa langue.

On meurt rarement de ce mal si l'on y remedie de bonne heure : Hippocrate nous avertit qu'il est très dangereux de porter la lancette à cette partie lorsqu'elle est rouge & enflammée de la sorte ; parce que l'inflammation s'en augmenteroit, & qu'il s'ensuivroit une hémorragie d'autant plus considerable que la personne seroit plus replete. Si l'on coupe entierement la Luette, les poûmons en

recevront du dommage, & on meurt le plus souvent de Phtysie.

Nouvelles Remarques.

QUoique l'inflammation de la Luette soit dangereuse, il n'en est pas de même du relâchement de cette partie. Si elle cause la Fiévre, avec l'ardeur, la rougeur & la sécheresse de la gorge, les suites en sont à craindre. On ne doit pas differer de couper la Luette, si elle vient à se gangrener. Il ne manque pas, quand on l'a coupée, d'entrer dans la trachée de petites parties des alimens qu'on avale; ce qui fatigue le poûmon, & cause enfin la Phtysie.

XXIII. L'Esquinancie.

DAns cette maladie la gorge, *ou le canal qui donne immediatement entrée à l'air dans la trachée, & aux alimens dans l'ésophage*, est enflammée, ensorte que pour l'ordinaire on respire & on avale très difficilement, quelquefois même la boisson ne peut passer dans l'estomac, & on la rend par les narines. Une douleur très vive accompagne la tu-

meur, la rougeur & l'ardeur de la partie, outre la fiévre & l'envie de respirer un air froid. Ce mal est peu considerable s'il ne paroît qu'une tumeur & une rougeur au gosier, & aux muscles exterieurs du coû, sans aucun autre accident. Mais l'inflammation est plus dangereuse quand au dehors & au-dedans de la gorge il y a tout ensemble, tumeur, ardeur, rougeur & douleur; elle donne encore plus sujet de craindre lorsque le mal est fixé en dedans, qu'il ne paroît aucunement au dehors, & que la racine de la langue est extraordinairement comprimée par une tumeur enflammée & sensiblement rouge, qui y cause une douleur extrême, avec une étrange difficulté de respirer. Enfin l'Angine la plus cruelle qui saisit & tuë le plus promptement, est celle où il ne paroît aucune rougeur, ni de tumeur au coû, ni dans la gorge, quoiqu'elle cause une Fiévre & une douleur très fortes, & qu'elle menace d'une suffocation très prochaine. On voit alors le malade tourner ses yeux enflammez & avancez en dehors, comme ceux d'un homme qu'on étrangle : il

pousse à peine une voix resserrée, qui n'articule rien, & qui ressemble assez aux cris d'un chat : sa bouche ouverte attend quelque rafraîchissement de l'air, & jette une salive écumeuse : sa langue sort de sa bouche, & s'agite comme celle d'un chien qu'une violente course a mis hors d'haleine. La liqueur qu'on lui donne à boire remonte par les narines, les lévres s'éteignent, le col est entieremment convulsif & inflexible, tout le corps est dans une continuelle agitation : ce malade fait souvent effort pour se lever, il supporte plus difficilement d'être couché sur le dos, que non pas d'être assis, la tête & le coû élevez ; il ne voit & n'entend que confusément, occupé de la suffocation qui le presse, il ne sçait même ni ce qu'il voit, ni ce qu'il entend, ni ce qu'il dit. Il meurt enfin opprimé par la syncope qui se joint à la suffocation, ce qui arrive quelquefois, quoiqu'on ait encore l'esprit & les sens bons, dans l'espace de dix-huit heures, suivant l'observation de quelques sçavans, ou certainement au premier, au second, ou tout au plus tard au quatriéme jour.

Les ſignes qui promettent la ſanté à ces malades ſont, la facilité de reſpirer & d'avaler la boiſſon & la ſalive, une Fiévre peu forte, la tranquilité, le ſommeil, l'amoindriſſement de la douleur, enfin toutes les marques oppoſées aux ſignes funeſtes dont j'ai fait plus haut la deſcription. C'eſt auſſi un bon ſigne que la rougeur & la tumeur ſe jettent fort en dehors au coû & à la poitrine. Il eſt pernicieux pour le malade, que ſon mal ſe diſſipe tout à coup, ſans cauſe évidente, lorſqu'on n'a point remarqué de ſignes favorables, & qu'il ſurvient avant les marques de coction, une douleur à l'un des hypocondres, avec la foibleſſe & l'engourdiſſement du corps; parce qu'alors, quoique le malade croye être guéri, il eſt inopinément ſurpris de la mort.

L'Eſquinancie n'eſt pas moins funeſte quand il n'y a point, comme j'ai déja dit, de douleur ni de tumeur ſenſible au coû ni au dedans de la gorge. Si la tumeur eſt rouge & enflammée dans la gorge ſeulement, le peril eſt auſſi conſiderable; mais le mal dure d'autant plus que la rougeur y pa-

roît davantage. La maladie doit durer également lorſque la rougeur ſe communique au coû & à la poitrine; mais on doit en eſperer la guériſon ſi ces rougeurs ne rentrent point en dedans : c'eſt ce qu'on a lieu de craindre lors qu'elles diſparoiſſent tout à coup, que la poitrine s'engage, & que l'on commence à reſpirer plus difficilement, parce qu'alors le mal ſe jette ſur les poûmons, excite le délire, rend le pouls ondulent, & ravit le malade en ſept jours de temps, ou du moins cauſe un abcez dans la poitrine, s'il n'arrive bien-tôt que l'humeur ſe diſſipe par les crachats.

On reconnoît que la ſuppuration de poitrine ſurvient à l'Eſquinancie, par la ceſſation ſubite de la douleur qui occupoit la gorge, par la diminution de la Fiévre, par un ſentiment extraordinaire de peſanteur au diaphragme, & par la véhemence de la toux qui ne produit preſque jamais de crachats : la Fiévre dégenere en une autre qui eſt dereglée, languiſſante & étique. Mais ſi dans l'Eſquinancie la douleur s'eſt diſſipée avant le temps de la coction, & dans un jour non

critique, qu'il ne paroiſſe aucune tumeur extérieurement, qu'on ne rende point de pus parmi les crachats, & que le malade ſoit tranquile & ſans douleur, il y a lieu de craindre qu'il ne meure bien-tôt ſi la rougeur ne reparoît promptement. Il eſt encore dangereux de ne rendre qu'avec de grands efforts, & long-temps après la coction, des crachats épais, collans & très blancs. Les crachats ſecs qu'on rend avec une douleur de côté & une toux violente, ou en beuvant, ſont des ſignes également mauvais : enfin toute Eſquinancie qui ſurvient à la criſe d'une autre maladie eſt mortelle.

Il y a une autre eſpece d'Angine, que nous nommons fauſſe ou bâtarde, & que nous ne comptons pas parmi les maladies aiguës : comme elle eſt produite par une humeur froide, elle eſt exempte de Fiévre, de rougeur, & d'ardeur, & n'a qu'une legere douleur. Cette ſorte d'Angine eſt plus longue, & pour l'ordinaire moins dangereuſe que la premiere.

Nouvelles Remarques.

L'Angine qui est causée par une pituite ténuë est legere & se guérit aisément ; si la pituite est plus épaisse la maladie dure 40. jours. Les hommes pleins de feu, & à la fleur de leur âge, y sont particulierement sujets, sur-tout au printems & en hyver.

XXIV. Les playes des membranes du cerveau.

LEs playes des membranes du cerveau sont suivies de ces accidens. Le blessé vomit de la bile & ressent à la tête une douleur très forte, qui augmente encore si l'on retient sa respiration, & qu'on serre étroitement les mâchoires l'une contre l'autre. Les narines & quelquefois les oreilles rendent du sang : les uns ont le regard farouche, d'autres tournent languissamment les yeux, & demeurent en quelque sorte étonnez, ou privez du sentiment, comme les Apoplectiques ; la plûpart tombent en convulsion. Lorsque l'inflammation survient, elle

se déclare par la fiévre & le délire, pendant lequel plusieurs de ces malades déchirent les bandes & les compresses dont on a couvert leur playe, & l'exposent à l'air, cherchant à temperer l'ardeur qui les inquiéte ; ce qui annonce une mort prochaine.

Si le cerveau est pareillement blessé, ce qui arrive plûtôt dans la pleine Lune, les signes précedens sont plus marquez, & tous les symptômes plus violens, sur-tout le délire qui commence au troisiéme ou au cinquiéme jour ; & quelquefois il sort par la playe une parcelle du cerveau. Si le coup porte jusques à l'un des ventricules du cerveau, & qu'il passe au travers de l'œil, on meurt à l'instant.

L'on ne guérit jamais des playes qui pénétrent dans la substance même du cerveau. S'il en arrive à quelqu'autre partie de la tête, il est heureux de n'avoir pas de Fiévre, de ne rendre point de sang par le nez, par la bouche ni par les oreilles, & s'il ne survient pas d'inflammation ni de douleur : mais lorsqu'on remarque quelques-uns de ces accidens, il est moins dangereux que ce soit d'abord,

& qu'ils ne durent pas long-temps. Si dans ces occasions l'on ressent des douleurs aiguës, l'inflammation qui y survient y est favorable, pourvû que par ce moyen le sang extravasé se convertisse en pus. La Létargie & le délire y sont de très mauvais signes, & la Fiévre y est mortelle lorsqu'elle a pris au 4, au 7, ou à l'onzieme jour; lorsqu'elle survient au 4, on doit mourir dans l'onziéme; si elle a pris au 7, l'on ne passe pas le 14., ou le 17; si c'est à l'onziéme, le malade peut aller jusqu'au 20.

Nouvelles Remarques.

GUy de Chauliac dit que les playes de tête sont plus dangereuses à Paris qu'à Avignon; elles le sont encore plus dans les lieux maritimes, selon Parée l. 10. chap. 8. M. Donat dit avoir remarqué que les playes de tête avoient été mortelles pendant quatre années consécutives dans la ville de Mantouë, & qu'ensuite elles guérissoient toutes. *l. de Variol. cap. 2.* On a des exemples que le pus & les autres humeurs qui se sont amassées dans la tête, s'échapent quelquefois heureusement par le nez, la bouche, les oreilles, ou même par les pores du crâne, selon Hipp. L'experience nous fait

connoître que les playes de tête sont dangereuses jusqu'au centiéme jour : c'est pourquoy je m'étonne que les Jurisconsultes décident que les accidens qui arrivent après le quarante-sixiéme jour ne viennent pas de cette cause. On voit souvent guérir des playes de tête, où le blessé avoit perdu une partie de la substance du cerveau, pourvû que le coup n'ait pas pénetré jusqu'à l'un des ventricules, comme le remarque *Christ. à Vega*.

Les Maladies du Cœur, & de la Poitrine.

LA Poitrine est cette partie du corps, qui par l'articulation des vrayes côtes, avec le sternum en devant, & par derriere avec les vertebres de l'épine, forme la cavité qui renferme le cœur & les poûmons, qui sont le siége de plusieurs Maladies.

I. La Pleuresie.

ON ressent une douleur de côté, qui est causée par l'irritation

& la tension des membranes enflammées, & cette douleur se communique souvent au coû & aux clavicules, ou bien aux hypocondres. Elle est accompagnée d'une Fiévre aiguë & continuë, d'une respiration laborieuse, frequente & petite, & d'une toux seche au commencement, & bientôt suivie de crachats, qui se produisent du lieu de l'inflammation. Ils sont d'abord jaunâtres, ensuite rouges & sanglans, & enfin mêlez de pus si-tôt que l'inflammation a mûri. A l'égard du pouls il est toûjours frequent, inégal, dur, tendu, & médiocrement grand. Il n'y a aucun signe plus favorable, ni qui désigne mieux le peu de danger & de durée de cette maladie, que les crachats de bonne qualité, qui paroissent d'abord, & qu'on rend avec facilité. C'est un signe tout different s'il ne se détache pas dès les premiers jours de crachats de la partie : mais que le poûmon rende seulement une pituite ténuë, ou des crachats épais & ronds par une violente toux.

C'est la marque de l'accroissement de la maladie quand les crachats mieux

cuits

cuits se détachent aisément, & en plus grande quantité, qu'ils sont jaunes, plus liez, & moins mêlez de sang qu'auparavant.

La maladie est parvenuë à son état quand les crachats sont fréquens, blancs, égaux, & uniformes, qu'on les rejette facilement, & que la douleur en est soulagée. Elle est sur sa fin si l'on est quitte de la douleur, de la Fiévre, des crachats, & des autres accidens.

Il faut toûjours dans cette maladie faire attention à la qualité des crachats: les plus favorables sont ceux que nous avons dit qui paroissent dans la vigueur du mal, aprés lesquels il n'y en a pas de meilleurs que ceux qui sont d'abord fort mêlez de jaune: mais s'ils ne deviennent de cette couleur que long-tems après l'attaque du mal, ou que ce jaune ne soit pas bien mêlé dans les crachats, & que ceux-ci excitent une toux violente, ils sont indubitablement mauvais. Les crachats qui sont mêlez distinctement de jaune & d'un peu de sang sont salutaires au commencement de la maladie, & dangereux au septiéme, & au

de-là du ſeptiéme jour. Ceux qui ſont d'abord mêlez d'un peu de ſang ne ſont nullement mauvais: mais ceux qui ſont purement jaunes ou ſanglans, ſont à craindre, encore que les derniers le ſoient moins que les autres qui ſont purement jaunes.

Les crachats qu'une pituite cruë rend entierement blancs, n'ont rien de bon, ni ceux qui ſont petits, ronds, & collans. Les autres qui ſont d'un verd pâle ſont encore moins bons; comme les crachats écumeux, livides ou érugineux. Le crachat épais qui paroît auſſi-tôt aprés la coction, avant le cinquiéme jour, eſt aſſez bon; mais s'il eſt ſanglant il eſt dangereux. Enfin tout crachat dont les couleurs ſont confonduës & nullement diſtinctes eſt pernicieux; ainſi le plus mauvais eſt celui qui paroît uniforme & d'une ſeule couleur, ſoit qu'il ſoit jaune, ou ſanglant, ou collant, ou écumeux; ſi avec cette uniformité de couleur & de conſiſtance il eſt noir, & même fétide, cette eſpece de crachat eſt abſolument funeſte.

Les crachats qui n'apportent pas de ſoulagement ſont toûjours fort

mauvais, & ceux qui soulagent sont salutaires. Lors qu'au commencement de la Pleurésie on rend des crachats tout de pus, on doit mourir au troisiéme, ou au cinquiéme jour, & si l'on passe ce terme, on peut tomber dans la suppuration de poûmon au septiéme, au neuviéme, ou à l'onziéme, ce qui n'est pas une fort heureuse ressource, outre qu'il est très rare qu'après avoir craché le pus au septiéme ou auparavant, l'on passe le quatorziéme jour.

Les douleurs de la Pleurésie sont ordinairement moindres le jour que la nuit. La pleuresie qui cause le Tetanus, ou la convulsion spasmodique, est funeste, de même que lors qu'elle dégenere en Péripneumonie. La maladie est également mortelle quand l'humeur se porte au cerveau, & qu'elle produit le délire & la phrénésie, ou lorsque le mal est fixe dans le dos: le frisson saisit alors avec tremblement, & ensuite le Fiévre avec une toux très fâcheuse; le dos fait mal comme si on l'avoit frappé de plusieurs coups, & la respiration est entrecoupée de soûpirs: l'on rend aussi en toussant

quelques crachats, tantôt d'un verd pâle, tantôt mêlez de sang ; on vient à ressentir de la douleur aux aînes, & à rendre des urines sanglantes au troisiéme ou au quatriéme jour ; l'on a des lassitudes dans tous les membres, & l'on meurt le cinquiéme ou le septiéme au plus tard. On peut esperer la guérison si l'on passe le septiéme jour; ce qui n'arrive que très rarement dans cette occasion.

La Pleuresie est mortelle aux vieillards, & aux femmes qui sont fort avancées en âge, sur-tout lorsque c'est pour la seconde ou la troisiéme fois qu'on en est attaqué. L'inflammation de la plévre cause la mort, ou par la violence de ses symptômes, ou par la suffocation, ou par le transport de l'humeur (à quelque partie noble) qui produise l'inflammation du poûmon, la phtysie, la syncope, ou la phrénésie.

J'ay fait voir les occasions où la mort est certaine, voici celles où le danger est moins évident: Lorsque la matiere des crachats est abondante & murmure dans les poûmons, que le visage du malade est fort abbatu,

& ses yeux jaunes, il est en grand danger de la vie : il en est de même lorsqu'il ne peut produire de crachats, encore que le poûmon soit rempli d'une humeur qu'on y entende bouilloner. Il est également dangereux de cesser de cracher, si la pesanteur de poitrine & la douleur continuent. L'on a pareillement beaucoup à craindre lorsque les membres sont très froids, tandis que la poitrine est très ardente ; si la douleur augmente incessamment & que soit du côté malade, ou de celui qui ne l'est pas, on ne peut, quand on est couché, souffrir de chevet ; ou si après les commencemens de la maladie, & les forces étant déja très épuisées, il survient un cours de ventre dont le corps ni la respiration ne soient nullement soulagez.

Le malade n'est pas moins exposé si les douleurs se communiquent aux clavicules, ou aux épaules, ou qu'il ne paroisse point de crachats, à moins que la pleuresie ne soit si legere, qu'il n'y ait que peu d'humeur à évacuer. Le danger est plus grand lorsque l'inflammation est au côté gauche, que quand elle est au côté droit : mais elle peut

mûrir & se terminer aussi plûtôt si elle est du côté gauche, que de l'autre. Enfin le danger n'est pour l'ordinaire jamais plus grand qu'au septiéme ou au neuviéme de la pleurésie, *parce qu'elle exerce alors toute sa violence.*

Après avoir décrit les symptômes les plus dangereux de la pleurésie, il est temps de rapporter les signes qui présagent la santé. On peut s'assurer de la guérison lorsque dès le premier jour le malade crache facilement, que ses crachats sont mêlez de jaune, que la douleur en est soulagée, si l'on supporte aisément le mal, si l'on respire assez bien, si la soif est naturelle, qu'on n'entende point de bruit dans la poitrine ; enfin si le sommeil, les sueurs, les urines & les selles, sont aussi naturels, & tout le corps modérément chaud & moû.

Quand les douleurs de la pleurésie ne s'appaisent nullement par les saignées, par les crachats, par la diéte, par les fomentations, ni par aucun remede, bien que le malade n'ait d'ailleurs aucun symptôme funeste, l'humeur se convertit en pus, & il s'en fait un abcez. On peut ajoûter à ces

ſignes, ſi devant le quatorziéme jour l'humeur ceſſe de ſe purger par les crachats. Si après la ſuppuration l'humeur ſe diſſipe entierement par les crachats en quarante jours, depuis la rupture de l'abcez, l'on recouvre la ſanté ; & ſi après ce terme l'abcez ſuppure encore, la Phtyſie s'enſuit. La ſuppuration qui ſurvient lorſque l'on rend des crachats bilieux, ſoit que ceux-ci ſoient purement bilieux, ou mêlez de pus, eſt très dangereuſe, ſur-tout, quand au ſeptiéme de la maladie, des crachats de cette nature l'ont produite ; & s'il n'arrive quelque accident ſalutaire, il eſt à craindre que le malade ne meure au quatorziéme jour.

Je rapporteray ici les ſignes de la ſuppuration naiſſante. On ne rend que peu, ou point du tout de crachats, quoiqu'on ſoit continuellement obligé de touſſer. La Fiévre eſt véhemente ; une nouvelle peſanteur ſe joint aux douleurs, & elle eſt plus ſenſible la nuit, où la difficulté de reſpirer eſt auſſi plus grande : les veines de deſſous la langue (les ranules) ſont blanchâtres & les joües rouges, l'ardeur de

la soif, le dégoût des alimens, les insomnies, & les sueurs le long du coû & des clavicules travaillent ce malade.

Quand le mal est confirmé les yeux s'enfoncent, les ongles des mains se racornissent, & les bouts des doigts deviennent froids, enfin l'on suë ordinairement de tout le corps, & les pieds commencent à enfler. L'humeur qui suppure excite l'inflammation à la partie, avec une douleur & une ardeur beaucoup plus sensible que par-tout ailleurs ; & si le malade se couche sur le côté sain, il sent comme un poids qui l'opprime. Le pus étant formé la Fiévre & la douleur s'appaisent un peu, & l'on croit même quelquefois qu'elles ont quitté entierement : mais le lieu de l'abcez devient pesant de plus en plus, la toux est seche & véhemente, quoiqu'elle détache quelquefois une legere portion de l'humeur, de quoy le malade semble recevoir du soulagement.

Si-tôt que l'abcez rempli de pus vient à crever, il se fait un frissonnement par tout le corps, la Fiévre re-

redouble violemment, le cœur palpite, & la force du malade semble l'abandonner ; il ne respire plus que foiblement, & se sentant blessé par l'entrée de l'air dans les poûmons, ses discours en sont troublez & interrompus ; enfin son pouls est foible, lent, & rare.

Encore que ces accidens paroissent terribles, on ne doit pas s'en effrayer d'abord, pourvû que l'abcez qui s'est ouvert en soit la cause, & non pas l'accablement des forces : il est même permis d'esperer si l'on remarque des signes favorables dans les crachats, & dans les autres circonstances de la maladie ; parce que l'on présume que l'orage s'appaisera bien-tôt. Lorsque l'abcez a crevé, le pus en découle sensiblement du côté que l'on est panché, ou pur, ou mêlé de féculences. La rupture de l'abcez se fait rarement au quatorziéme jour de la suppuration: mais plus ordinairement le vingtiéme ; quelquefois au quarantiéme, ou même au soixantiéme jour.

On ne peut se méprendre au temps que la suppuration a commencée si on le compte du jour que la partie af-

fectée a produit un sentiment de pesanteur, au lieu de la douleur qui l'occupoit seule auparavant, & que les autres signes de la suppuration ont paru. L'éruption du pus est d'autant plus prompte, que ces signes (dont les premiers & les plus importans sont la Fiévre, la difficulté de respirer, & les douleurs) sont plus vehemens; & plus ils sont foibles, plus aussi l'épanchement est retardé: c'est pourquoy si la douleur, la toux, la difficulté de respirer sont violentes dès le commencement, il faut attendre la rupture de l'abcez le vingtiéme jour au plus tard. Il est rare, mais non pas sans exemple, que l'abcez de la plévre se vuide par les intestins avec les excrémens, & celui du poûmon avec les urines par la vessie. Le pus se décharge presque toûjours dans l'espace qui se trouve entre les poûmons & le diaphragme; & s'il ne s'épuise pas en quarante jours par les crachats, la Phtysie s'ensuit necessairement, comme j'ai déja remarqué.

La rupture de l'abcez menace moins de danger celui dont la Fiévre s'appaise le même jour, qui en recouvre

l'appetit, qui rend des déjections molles, liées & bien figurées, & qui jette par les crachats un pus blanc, leger, sans odeur, sans aucune varieté de couleur, & sans mêlange de pituite : mais si la Fiévre ne quitte point, ou qu'elle redouble après qu'elle a paru éteinte, si le malade manque d'appetit, qu'il ait beaucoup de soif, que ses selles soient liquides, & qu'il rende par l'expectoration un pus verdâtre, livide, pituiteux, ou écumeux, sa mort est prochaine. Le danger n'est pas moindre, de quelque qualité que soit le pus, s'il est trop abondant, lorsque les forces sont épuisées d'ailleurs, ou s'il fait sur une glace de miroir une ternissure pareille à celle que la fumée y auroit laissée.

Nous avons jusques ici remarqué ce qui dépend de l'inflammation qui vient du sang, & particulierement d'un sang bilieux retenu entre les côtes & la membrane qui les couvre, qu'on nomme la Plévre, ou bien de ce même sang fermenté entre les fibres des muscles intercostaux, *ou enfin entre celles de la membrane externe des poûmons* : je vay maintenant parler d'une

autre espece de Pleuresie, qu'on nomme bâtarde, ou fausse.

Nouvelles Remarques.

LA Fiévre redouble tous les trois jours, le malade ne peut demeurer couché du côté opposé à la douleur. Si l'on crache bien, avant le troisiéme jour, la crise arrive le septiéme. La Pleuresie séche, dit Hipp. est dangereuse: celle qui est bilieuse, ou de sang, se termine souvent sans danger le neuviéme ou l'onziéme jour; la bilieuse est néanmoins plus exempte de peril que celle de sang. La mollesse du ventre est un bon signe dans la pleuresie, de même que si le corps est également moû & chaud, le sommeil facile, la respiration dégagée, & la soif mediocre, la Pleuresie se termine quelquefois par l'hémorragie, les selles ou les urines, selon Gal. & Avic. Si l'on vient à rendre du pus lorsque les crachats sont encore bilieux, l'on a tout à craindre, soit qu'on rende le pus parmi ces crachats, ou l'un après l'autre. Le bruit dans la poitrine, le visage triste, l'œil jaune, & inquiet, sont des signes d'une mort prochaine. Un pouls petit & dur est mortel. Ceux qui ont le ventre libre, ou des rapports aigres sont rarement attaquez de Pleuresie, celle d'Hyver est plus dangereuse que celle d'Eté. Si les douleurs se communiquent aux clavicules la

ſaignée y convient moins que l'émetique. La Pleureſie du Diaphragme eſt la plus fâcheuſe ; la ſyncope y eſt funeſte.

II. *La fauſſe Pleureſie.*

QUoiqu'il y ait inflammation, comme dans la précedente, elle a néanmoins cela de different, que quelque fluxion, ou des vents en ſont la cauſe, & qu'elle n'occupe que les muſcles externes de la poitrine. La douleur s'augmente alors par la ſeule preſſion du côté malade, ſur lequel on s'appuye plûtôt que ſur l'autre. On diſtingue encore la Pleureſie fauſſe de la véritable, parce qu'on pourroit appuyer ſur les côtes ſans aigrir la douleur, & que tous les ſymptomes ſont beaucoup plus forts dans la vraye, que dans celle-ci. Le pouls eſt frequent & inegal : mais parce que les membranes ne ſont point offenſées, il n'a point de tenſion ni de dureté.

Toute douleur de côté qui eſt excitée par des vents, ou par un dépôt de pituite eſt autant exemte de Fiévre que la douleur le peut permet-

tre. Cette douleur eſt toûjours violente lorſque les vents en ſont la cauſe : mais elle s'appaiſe, ou ſe diſſipe même par le ſeul frottement, & n'eſt pas fixe dans un endroit. Lors qu'elle vient d'une fluxion d'humeur froide, elle eſt précedée de quelque cauſe ſenſible ; en effet la douleur s'eſt fait ſentir d'abord au coû, ou aux épaules, d'où l'humeur s'eſt jettée ſur les muſcles externes de la poitrine, & y a produit la douleur de côté qui s'aigrit par la compreſſion de la partie, & ne cede pas aux fomentations comme celle qui vient des vents.

L'on remarque auſſi que ſi ces douleurs ſont trop fortes ou trop longues, ſoit qu'elles naiſſent de fluxion, ou de vents, elles donnent ſouvent naiſſance à la véritable Pleureſie. La douleur de côté peut venir pareillement de la groſſeur du foye, ou de la ratte, lorſque ces viſceres par leur peſanteur cauſent une trop forte tenſion à la plévre : mais ces accidens ont leurs ſignes particuliers que nous obſerverons en temps & lieu.

Nouvelles Remarques.

SI l'on ne remarque pas de Fiévre, ce n'est qu'un Rhumatisme. Si la personne est maigre, & que la maladie vienne de catharre, celle-ci peut devenir interne & causer la mort ; la saignée y est utile sitôt que la Fiévre se declare & que l'inflammation est grande.

III. La Péripneûmonie.

PArlons maintenant de la Péripneûmonie, qui est l'inflammation *de la substance même* du poûmon, *& non pas seulement de sa membrane externe, comme le mot de Péripneûmonie le signifie.* On la reconnoît à ces marques, qui sont, une Fiévre aiguë & continuë, la difficulté, la frequence, & l'ardeur de la respiration, la toux, la pesanteur des hypocondres, & de toute la poitrine, accompagnée d'une tension presque toûjours exempte de douleur ; la rougeur & l'enflure des jouës, que cause l'ardeur qui se communique à cette partie ; les narines élevées, les yeux ar-

dens & enfoncez, la sécheresse de la langue, qui d'abord est d'un rouge jaunâtre, épaisse, & noire dans l'accroissement de la maladie, & enfin se fend, & s'attache aux doigts quand on la touche. On ressent aussi quelque douleur au milieu des épaules, avec un grand dégoût & un desir pressant de boire de l'eau froide, & de respirer un air frais. Le pouls est ondulent, moû, grand & prompt, souvent intermittent & intercurrent; rarement à deux pulsations. Ce qui se détache du poûmon par la toux est écumeux, tantôt sanglant, & tantôt jaune. Le malade se couche sur le dos, parce que lorsqu'il est sur le côté il lui semble d'être sur le point de perdre la vie avec la respiration.

Quand le mal est plus fort on est travaillé d'une insomnie qui ne laisse que quelques momens de sommeil : on rend des crachats très rouges & sanglans, les extrémitez deviennent froides, & les ongles livides & racornis. Si par hazard il survient une abondante hémorragie, avec des selles liquides, mêlées de beaucoup de bile & écumeuses, on peut esperer la

guérison, qu'on ne peut attendre autrement, parce que le malade meurt le quatriéme ou le septiéme jour au plus tard. Ce sont les mêmes signes dans la Péripneûmonie que dans la Pleuresie; si ce n'est que dans celle-là ils sont plus moderez & plus pernicieux en même temps. En effet dans la Péripneûmonie le danger est plus grand que la douleur n'est sensible, & quoique cette maladie soit d'ordinaire funeste, elle l'est particulierement lorsqu'elle excite la Phrénésie. Elle tuë aussi en sept jours, ou dégenere en Phtysie; si elle succede à l'Esquinancie. Il est dangereux que les fluxions & les éternûmens précedent cette maladie ou y surviennent, principalement si ceux-ci donnent lieu à une selle imprévûë & subite.

Il est encore plus pernicieux dans l'inflammation du poûmon, & dans la Pleuresie, que dans toute autre maladie aiguë de ne pouvoir demeurer couché de quelque maniere que ce soit: mais de vouloir toûjours être assis. Le mal est moins dangereux lorsque la poitrine se dégage par des crachats de bonne qualité, & il ne

faut pas s'effrayer dans les commencemens de la maladie, quand les crachats sont mêlez de rousseurs & de sang, pourvû qu'on les rende d'abord & facilement.

L'on peut aussi recouvrer la santé, si les crachats, quoique purulens, soulagent la douleur, pourvû que la respiration soit aussi dégagée, l'expectoration prompte, & qu'avec des forces superieures à la maladie, on la supporte aisément.

Si dans cette maladie il se fait un abcez, qui vienne à suppuration, & mûrisse exactement, soit auprès de l'oreille, soit aux parties inferieures, où venant à crever il forme une espece de fistule, il y a grande apparence qu'on guérira : mais lorsque les crachats ne viennent pas à propos, que la Fiévre & la douleur continuent, qu'on ne rend point de matieres bilieuses par les selles, que les urines sont encore dépourvûës d'un sédiment abondant, & qu'on ne remarque cependant aucun symptôme funeste, la suppuration doit certainement arriver, & par ce moyen le malade peut guérir, si, ce qui n'est pas sans exemple

quoique rare, la matiere suppurée rentre dans les vaisseaux, & se précipite avec les excrémens, ou les urines; ou si, ce qui est plus ordinaire, l'abcez s'ouvre dans la poitrine, d'où le pus s'échape par les crachats en quarante jours.

Si malheureusement ce crachement n'arrive pas, & que le pus n'affecte aucune issuë, il arrive necessairement que le poûmon s'ulcere, & produit la phtysie, ou que l'amas du pus se dégorge soudainement dans les organes immediats de la respiration & suffoque par consequent le malade, qui ne peut manquer de périr de la sorte, quand la respiration devient de jour en jour plus embarassée, qu'elle fait bruit dans la gorge, & qu'enfin l'abondance de la matiere qui s'épanche sur les bronches, ferme absolument à l'air l'entrée dans les poûmons.

Si aprés un temps considerable l'abcez n'a pû s'ouvrir ni de lui-même, ni par les remedes, le malade qui est affoibli par les grandes douleurs qu'il souffre, par la toux & la Fiévre, & parce que les parties ne se réparent

pas manquant de nourriture, se consume insensiblement, *& perd enfin le peu de vie qui lui restoit.*

Il périt tout de même si étant ainsi exténué, l'abcez creve inopinément, lorsque ce malade est couché. Si l'éruption d'un pus entierement cuit se fait de bonne heure, & qu'il s'épanche en partie sur le diaphragme, le malade paroît en être aussitôt soulagé: mais encore que le pus s'épuise par les crachats, & que la poche qui le renfermoit se desseche & se cicatrise, si l'on cesse de pouvoir cracher, la mort est assurée.

Si dans cette occasion on fait l'operation de l'empyême, on est soulagé : mais ordinairement le malade n'échape pas pour long-temps à la mort qui le poursuit. Les suppurations qui naissent des maladies du poûmon emportent souvent les vieillards, & quelquefois les jeunes gens, *qui survivent rarement aux suppurations des autres parties.*



Nouvelles Remarques.

LA Péripneûm. est particulierement funeste aux jeunes gens au dessous de ving-cinq ans. Les femmes au dessous de cet âge en sont rarement attaquées & aisément guéries. Un parotide ou d'autres tumeurs aux jambes ou aux bras, qui surviennent à la Péripn. y sont salutaires si la respiration devient plus libre. La Péripn. est pernicieuse aux atrabilaires. Hipp. recommande le bain dans les inflammations de poitrine, *Acutorum tertio.* Quoique les péripneûmoniques paroissent foibles & qu'ils tombent souvent en Lypothimie, on ne risque rien à les saigner. Cette maladie est sur-tout dangereuse lorsqu'elle succede à la Pleuresie. Les personnes fortes & addonnées à un travail violent meurent plûtôt d'une Péripn. que ceux qui vivent dans l'oisiveté. Si le pus qui est formé dans la poitrine s'échape par les selles ou les urines, il y à moins á craindre que s'il s'évacuë par les crachats, selon Egin. l. 3. ch. 32.

IV. *L'Erésipelle du poûmon.*

CEtte maladie est accompagnée d'une Fiévre très ardente, & d'une douleur aiguë, qui se fait sentir

dans toute la poitrine, particulierement vers l'épine du dos : encore que la poitrine ne soit pas extrémement oppressée, on est obligé de respirer, la tête & le coû élevez ; l'ardeur est si pressante que le malade ouvre les narines comme un cheval hors d'haleine, & avance la langue comme un chien altéré. On vomit quelquefois des matieres sanguinolentes ou livides, ou seulement de la bile & de la pituite: &c, ce qui est un symptome ordinaire dans cette maladie, l'on tombe souvent en défaillance; on est attaqué d'une toux qui est seche, ou qui détache des crachats jaunes, mêlez d'un peu de sang. On meurt en peu de jours, & presque infailliblement de cette maladie, & l'on ne peut en guérir que quand l'Erésipelle abandonne le viscere pour se jetter en dehors.

Nouvelles Remarques.

HIppocrate au premier livre des maladies, dit que dans l'Erésipelle du poûmon la Fiévre continuë de la même force : mais Baillou remarque que cela n'est pas toûjours vray, il en rapporte des exemples. On peut distinguer cette

maladie en celle qui est accompagnée d'une grande toux, & en celle qui n'en a qu'une fort legere. Dans la premiere la Fiévre est moins forte en apparence, la chaleur plus foible, on ne crache presque rien, & l'on meurt inopinément. La mort n'est pas si soudaine dans la seconde, quoiqu'elle ne soit pas moins funeste. Si cette maladie arrive aux personnes naturellement bilieuses, la Fiévre est égale & très ardente. La pesanteur, & la difficulté de respirer y sont moins grandes que dans la Péripneûmonie.

V. Le Catharre du poûmon.

N'Oublions pas de parler ici de cette maladie du poûmon, que produit l'épanchement d'une humeur acre, ténuë & abondante qui tombe du cerveau sur cette partie, & y cause une ardeur accompagnée d'une Fiévre lente, qui consume peu à peu le malade, jointe à la toux, & à la difficulté de respirer ; quoiqu'il n'arrive aucun ulcere au poûmon, & qu'on ne rende point de crachats sanglans.

Nouvelles Remarques.

LOmmius ne nomme pas cette maladie ; il entend parler d'une fluxion qui eſt ſouvent la cauſe que le poûmon ſe flétrit peu à peu, & que l'on devient étique preſque imperceptiblement, ſi ce n'eſt qu'il monte de temps en temps des feux au viſage, & que l'on reſſent des douleurs dans le dos.

VI. Le Tubercule crud du poûmon.

LE poûmon eſt auſſi quelquefois travaillé d'un *Tubercule crud.* La douleur dans ce rencontre eſt d'abord peu conſiderable, la toux eſt ſeche, & aſſez difficile, avec des chaleurs, & des douleurs obſcures, tant au devant qu'au derriere de la poitrine. Au reſte les ſignes de cette maladie ſont preſque les mêmes que ceux de l'Aſthme, ſi ce n'eſt que dans le Tubercule crud du poûmon le mal croît de plus en plus, ſans être prévenu d'aucun ſigne de fluxion, & que la reſpiration ne produit ni de ſiflement, ni de mur-

mure dans la poitrine.

Si le Tubercule eſt ſitué bien avant dans le poûmon, le pouls eſt dereglé, inégal, intermittent, ou même entrecoupé, comme il arriva au Medecin Antipatre. Il n'eſt pas alors ſurprenant que les défaillances, & la palpitation de cœur ſurviennent, puiſque les petits vaiſſeaux du poûmon ſont bouchez *par cette humeur glaireuſe qui les empêche de fournir au cœur le tribut du ſang qu'ils doivent lui rapporter ; c'eſt auſſi ce qui porte le mal à ſon dernier période, & ce qui le rend preſque toûjours funeſte.*

On peut cependant eſperer un ſuccez favorable ſi l'humeur eſt répanduë dans les bronches, qu'elle ſe cuiſe bien-tôt & ſorte par les crachats, & que le pus qui s'en eſt produit s'échape entierement par l'expectoration ; ſi en même temps la poche où il s'étoit formé ſe deſſeche, & ne laiſſe pas d'ulcere au poûmon : mais s'il en arrive autrement, le malade eſt peu à peu conſumé par la Phtyſie, qui le conduit à la mort.

Nouvelles Remarques.

LE Tubercule ſe forme inſenſiblement avec une difficulté de reſpirer, qui ne quitte point comme dans l'Aſthme. Capivaccius dit que plus le Tabercule eſt moû, plus il eſt dangereux, parce qu'alors il s'en produit une ſuppuration qui eſt preſque toûjours ſuivie de la phtyſie. Cardan fait mention d'un jeune homme qui étoit mort d'une langueur avec une Fiévre & une très grande toux, à qui l'on ne trouva point d'ulcére aux poûmons, mais cinq petits Tubercules pleins de ſanie, avec une parcelle du poûmon livide ou brune, & cinq autres Tubercules au foye.

VII. La Vomique du poûmon.

LA Vomique du poûmon eſt une maladie d'autant plus à craindre, qu'elle jouë plus ſûrement ſa tragedie ſous les ſignes trompeurs d'une parfaite ſanté. C'eſt un petit abcez qui ſe forme dans le poûmon, où il eſt couvert d'une membrane qui l'embraſſe étroitement. Cet accident arrive ordinairement aux poûmoniques, & à

ceux qui ont quelque petite veine rompuë dans la poitrine.

Long-temps devant que la Vomique creve l'haleine est de mauvaise odeur, on crache par intervalles un sang délayé, le corps est toûjours appesanti, & une toux presque continuelle travaille le malade, & quelquefois elle procure l'expectoration de l'abcez : ce qui cause une Fiévre assez forte, des crachats sanglans, & de grandes agitations de corps; mais qui peut néanmoins rendre la santé. Quelquefois aussi la poche de la Vomique s'étant inopinément rompuë, livre ce qu'elle contenoit d'humeur aux vaisseaux *sanguins, d'où il est porté dans le ventricule gauche, dont il éteint les mouvemens avec la vie du malade.*

Nouvelles Remarques.

Q. Serenus, Scrib. Largus, & Cor. Celse parlent de cette maladie. Ce dernier Auteur dit que si la douleur du poûmon ne se dissipe pas par les remedes ordinaires, on doit soupçonner la Vomique. V. Max. raporte qu'un nommé Jason Phœreus se trouva guéri par l'expecto-

ration d'une Vomique. Un ancien Auteur dit que ces malades ont une toux continuelle qui les fait maigrir, qu'ils sentent un poids dans la poitrine, & qu'ils ne crachent rien de purulent : mais que quand la Vomique s'est ouverte ils crachent, & meurent ensuite pour la plûpart.

VIII. L'Hémoptysie.

LE crachement de sang ou l'Hémoptysie est une autre source de péril, sur-tout lorsque le sang vient de la poitrine ; c'est pourquoy il est à propos d'examiner si ce sang ne peut venir d'ailleurs.

Il est probable qu'il descend de la tête par les veines, lorsqu'on ressent un chatouillement au palais, que l'on crache souvent du sang parmi la salive, ou qu'avec beaucoup d'envie de tousser, une toux néanmoins peu considerable rappelle dans la bouche le sang qui avoit passé dans la trachée artere, & qui en revient aussitôt en forme de crachat rond, noirâtre, assez abondant, mêlé de pus & de pituite, & dont on rend quelque peu en se mouchant parmi la mucosité du nez.

Cet épanchement de ſang eſt pour l'ordinaire précedé d'une douleur, ou d'une peſanteur de tête qui s'appaiſe après l'éruption.

Le ſang qui procede de la gorge ou de la luette eſt repouſſé dans la bouche par une forte expiration, & un mouvement du goſier; celui qui vient de la bouche même eſt ſimplement rejetté avec la ſalive; on le vomit s'il ſort de l'eſtomac; on le crache en touſſant foiblement, s'il coule de la trachée artere; on s'en délivre par une forte toux lorſqu'il a ſa ſource dans les poûmons: enfin on ne le vomit qu'en petite quantité s'il vient d'entre les fibres muſculeuſes du ventricule, & plus abondamment s'il y eſt apporté du foye, ou de la ratte; & ſi l'un ou l'autre de ces viſceres eſt en même temps atteint d'inflammation, il eſt ordinaire de rendre encore de l'écume; circonſtance funeſte dans cette occaſion, comme dans toute ſorte de Fiévre aiguë.

Le ſang vient certainement du poûmon s'il eſt rejetté par intervalles en touſſant, & ſans douleur, écumeux, délayé, & d'un beau rouge.

S'il coule de quelque veine ouverte ou rompuë, qui ſoit conſiderable, il ſort par ſanglots comme ſi on le vomiſſoit, quelquefois en aſſez grande abondance pour pouvoir en emplir des baſſins. Cet accident expoſe le malade au dernier péril, ſoit que tout le ſang s'échape par cette voye, & le laiſſe ſans vie, ſoit qu'étant ſupprimé il s'engorge dans ſes vaiſſeaux, & cauſe l'oppreſſion du cœur, la ſyncope, & l'entiere ſuffocation du malade : mais quoique par l'abſence de ces accidens il évite un trépas ſi ſubit, il ne peut manquer, ſi l'on n'y apporte promptement le remede, de ſe former dans le poûmon des ulceres incurables & funeſtes.

Malgré l'impoſſibilité apparente de guérir la rupture d'un gros vaiſſeau du poûmon, même au commencement, il eſt pourtant certain que pluſieurs en ont guéri par les remedes convenables donnez dans les trois premiers jours, au-delà deſquels tout l'art du Medecin eſt inutile.

L'ouverture des petits vaiſſeaux du poûmon fournit peu de ſang à proportion, & cauſe moins de danger.

On peut attribuer l'épanchement à l'érosion de ces vaisseaux, quand il est précedé de signes évidens, tels qu'une fluxion de pituite âcre, la Fiévre, les crachats purulens, ou semblables à de la lavûre de chair, lorsqu'ensuite l'on vient à cracher quelque parcelle du poûmon.

Le sang se mêle bientôt parmi les crachats en petite quantité, si la corrosion est seulement dans *les membranes qui forment* le *tissu réticulaire des vésicules* du poûmon, & plus abondamment si quelque petite veine en est déchirée : mais si c'est quelque gros vaisseau, l'épanchement du sang sera très considerable : enfin ce qu'on crache en consequence d'une érosion est en même temps de mauvaise couleur, & d'une odeur très désagréable.

On reconnoît encore à ces marques la grande érosion de la substance du poûmon. On crache d'abord le sang en petite quantité, mais frequemment à l'aide de la toux ; quelques jours après on le crache plus abondamment, sans pouvoir l'attribuer à aucune cause externe, com-

me seroit une chûte, une course violente, &c.

Lorsque le crachement de sang ne vient pas de l'érosion, ni du déchirement d'une veine du poûmon, mais seulement de quelque vaisseau anastomosé, *c'est à dire de l'effusion de ce sang par les orifices de ces vaisseaux,* on le crache alors en plus petite quantité dans les commencemens, qu'il n'arrive quand la veine est rompuë. Ce sang est aussi plus épais, & d'un rouge plus obscur, que si la substance du poûmon avoit été percée de quelque coup d'épée, ou que si une érosion en étoit la cause, puisqu'il seroit dans ces occasions délayé, jaunâtre, d'une couleur très vive, écumeux, & tout semblable au sang arteriel. Il faut donc observer que l'anastomose des veines est ordinairement précedée de la plénitude des vaisseaux, & d'un appesantissement de corps sans douleur, & que la bonne disposition revient aussitôt après l'effusion du sang. Cette évacuation est ordinaire aux femmes malades de la suppression de leurs regles ; elles s'en trouvent soulagées & guéries sans qu'on doive appré-

appréhender pour elles ni l'ulcere du poûmon, ni la Phtysie.

Le sang qui vient du poûmon est toûjours plus ou moins écumeux, comme j'ai déja dit ; on le rejette sans douleur, & seulement par une forte toux. Celui qui s'échape de la trachée artere est aussi quelquefois écumeux : mais il est en moindre quantité, il produit toûjours quelque douleur, & monte dans la bouche, après une toux legere, par une forte expiration. On tousse beaucoup, & avec violence pour amener le sang du fonds des poûmons, comme il arrive dans la Pleuresie & la Péripneûmonie ; ce qui se fait plus facilement à proportion que la matiere du crachat est plus prochaine *de l'origine des bronches, c'est à dire*, de la partie du poûmon la plus élevée. Le sang qui vient des muscles de la poitrine est plus épais, noirâtre, par grumeaux, avec fort peu d'écume, & en petite quantité : mais on le crache peu à peu après une violente toux, & l'endroit affecté produit un sentiment de douleur, qui s'augmente dans le temps du sommeil. Le danger est

moindre dans ce rencontre que lorſque le ſang vient de la ſubſtance du poûmon, & l'on en guérit plus promptement, ou s'il s'en produit un ulcere, au moins n'eſt-il pas ſi pernicieux que celui qui ſeroit dans l'interieur du viſcere, puiſque la Phtyſie, la Fiévre étique, la langueur, & la mort même en ſeroient les ſuites funeſtes.

Le ſang en grumeaux & noirâtre que l'on rejette par la toux, n'a pas toûjours ſa ſource dans la poitrine, & il ſe peut faire qu'ayant coulé du nez dans la gorge, & de là ſur les poûmons, il y ait pris la figure de grumeaux. Ceux qui crachent le ſang en rendent plus abondamment, pour l'ordinaire, s'ils ſe panchent ſur le côté. Ceux à qui il s'eſt ouvert dans la poitrine quelque veine qui s'eſt refermée d'elle-même ; par le retour des mêmes cauſes qui ont produit la premiere effuſion du ſang, en éprouvent ſouvent d'autres, lorſque le même vaiſſeau vient à s'ouvrir : pour lors le ſang ſort tout à coup, & quelquefois ſi abondamment, qu'on le rend par bouïllons comme ſi on le vomiſſoit,

en ſorte qu'il arrive ſouvent d'en être ſuffoqué, ou qu'il ſe change en un pus épais & abondant, qui conduit à la mort par la Phtyſie. Hippocrate a fort bien remarqué que le ſang qui s'épanche dans le ventre ſuperieur, *ou dans la poitrine*, ſe change en pus, mais non pas toûjours.

Il eſt preſque au deſſus des reſſources de la Medecine de guérir ceux qui crachent le ſang pur, à l'occaſion d'une forte éroſion du poûmon: mais la guériſon n'eſt pas impoſſible ſi l'on y apporte le remede de bonne heure, tandis que la playe (encore recente) eſt ſans inflammation & ſans pus : parce que la ſimple ouverture d'un vaiſſeau ne ſçauroit produire la Phtyſie, quand d'ailleurs le poûmon eſt entierement ſain & exemt d'alteration. Mais quand le ſang extravaſé a ſéjourné dans ce viſcere, il enflamme & corrompt les membranes qui l'environnent, & le crachement de ſang qui dure trop long-temps ne manque pas de produire la Phtyſie; d'où Hippocrate a jugé qu'après le crachement de ſang vient celui de pus.

Nouvelles Remarques.

LA toux & le mouvement assidu du poûmon rendent le crachement de sang difficile à guérir. C'est un bon signe qu'il ne soit pas accompagné de Fiévre, & si la toux & la douleur sont legeres. Si ce crachement arrive l'Autonne, il y a plus de danger pour la Phtysie qu'en d'autres saisons. Il n'y a pas d'apparence que le sang qu'on rejette par la toux ait coulé du nez dans la trachée artére, comme dit Lommius, puis qu'aussi-tôt qu'il y est entré la moindre goutte d'eau, l'on est obligé de tousser jusqu'à ce qu'on l'ait rejettée. Il est bien vrai que ceux qui ont les narines bouchées & qui manquent d'odorat rendent souvent du sang par la bouche, qui est même quelquefois grumelé ; mais il est faux qu'il ait pris cette consistance dans les poûmons.

IX. La suppuration de poitrine.

PArlons presentement de la suppuration de poitrine, à qui l'on a conservé le nom d'*Empiême*. Voici les signes qu'elle presente. Le malade est attaqué d'une Fiévre lente, inégale, assiduë, qui consume de même que la Fiévre étique, dont

elle a tout le caractere, & qui est plus foible le jour que la nuit, avec une toux véhemente & très réïterée qui ne détache rien. L'on a aussi souvent des sueurs par tout le corps, ensuite desquelles le malade ressent quelquefois un frissonnement & de la douleur à divers endroits de la poitrine, avec une respiration redoublée, & très embarassée, en sorte que la parole est prompte & interrompuë, que l'air rapproche les narines dans la respiration, & qu'il y cause en passant une espece de sifflement. D'ailleurs le visage est enflammé, les mains & les pieds sont ardens, les bouts des doigts deviennent pâles lorsqu'on les étend, la main & les ongles se racornissent, l'on a un dégoût continuel, & dès qu'on a mangé le corps devient pesant; la toux, comme je viens de le dire, est seche, si ce n'est lorsque le pus paroît, & alors on le crache tantôt pur, & tantôt mêlé d'un limon grossier, tel que celui que produit l'ulcere interne du poûmon. Quand la suppuration est commencée le pouls devient inégal, déreglé, & entierement semblable au pouls de la

Fiévre étique ; lorſque la ſuppuration eſt faite il devient aſſez égal, & aprés la rupture de l'abcez il eſt plus grand, plus tardif, plus rare, & plus languiſſant ; enfin quand le mal eſt parvenu à ſon dernier degré, les chairs ſe fondent & ſe conſument par les ſueurs, les pieds deviennent enflez comme ceux des hydropiques, ou bien il s'éleve des puſtules par tout le corps.

L'Empiême auquel l'Eſquinancie, ou la Péripneûmonie a donné lieu, occupe ordinairement les deux côtez de la poitrine que partage le mediaſtin ; mais la ſuppuration qui ſuccede à la pleureſie ne paſſe pas du côté que l'inflammation n'a point endommagé. Nous avons déja traité ſuffiſamment de la ſuppuration qui a pour cauſe ces ſortes de maladies ; examinons preſentement celle qui eſt cauſée par d'autres accidens.

Ainſi lorſqu'une fluxion de pituite fait éclorre la ſuppuration dans la poitrine, elle doit avoir porté preſqueimperceptiblement dans les poûmons ſon caractere morbifique, en y cauſant ſeulement (d'abord) une toux legere, ſuivie de crachats liquides &

plus ſalez que de coûtume, & quelquefois avec une mediocre chaleur ; peu de temps après, le poûmon s'eſt engagé, & la pituite qui eſt devenuë épaiſſe & collante s'eſt attachée aux bronches, & en s'y fermentant les a ulcerées. On a reſſenti dès-lors une peſanteur dans la poitrine, & une douleur également répanduë ; bientôt le corps s'eſt échauffé, affoibli, & exténué ſenſiblement ; déja la reſpiration eſt accompagnée d'un ſifflement, comme ſi on la faiſoit par l'organe d'un roſeau, & l'on crache le pus d'autant plus pur que le mal eſt plus invéteré. La Fiévre augmente auſſi, & avec elle la toux & la ſoif. L'on a quelquefois beaucoup envie de manger, ou quelquefois de boire du vin pur ; aſſez ſouvent le malade s'exténuë par les ſueurs ; enfin les pieds enflent, il ſurvient un dévoiment, la ſuppreſſion des crachats, & la mort enſuite.

Ces ſortes de malades meurent ordinairement dans l'année : mais on peut ſe promettre leur guériſon ſi l'expectoration de la pituite précede celle du pus, ou ſi cette pituite après s'être

mûrie durant l'espace ordinaire de vingt jours, s'évacuë aussi par les crachats : mais s'il en arrive autrement, & que cette humeur soit acre, elle ulcere le poûmon, & produit la Phtysie, ou bien si elle est lente, glaireuse, & sans acreté, elle devient le germe de l'Asthme.

Il arrive aussi quelquefois qu'une pituite de catharre se jette sur l'un des côtez de la poitrine, où elle est retenuë entre des membranes, y fermente & se change en pus, & pour lors l'inflammation survient de ce côté-là; la respiration devient frequente, & la voix rauque & cassée ; le malade se panche un peu du côté où est le mal, les pieds & les genoux enflent, l'on a quelquefois des frissonnemens, & plus souvent des sueurs abondantes. Le malade est toûjours foible, & on le trouve tantôt chaud & tantôt refroidi, ses ongles se racornissent, le ventre s'échauffe, & la mort survient par une prompte suffocation, ou par l'épuisement des forces, si ces symptômes ne sont prévenus & détournez de bonne heure par l'ouverture de l'abcez, ou l'évacuation totale du pus par

des crachats favorables.

L'ulcere & la suppuration du poûmon, qui sont causez par la rupture d'un vaisseau sanguin, offrent ces signes. Une partie du sang épanché est enlevée par la toux, & ce qui en reste dans le poûmon y fermente & s'y convertit en pus, suivant l'aphorisme d'Hippocrate, que j'ai déja cité, (*ensuite de l'Hémoptysie vient le crachement de pus*); quelque temps après on crache le pus tout pur, ou bien mêlé d'un peu de sang : mais si la veine qui s'est ouverte est considerable ou trop pleine, on rejette par l'expectoration une assez grande quantité de sang, & bientôt un pus grossier & épais. Cet accident est plus ordinaire, plus violent, & plûtôt funeste aux jeunes gens qu'aux vieillards, encore qu'il soit également pernicieux aux uns & aux autres, sur-tout si le mal n'est pas nouveau, que la tête en ait reçû quelque fâcheuse impression, & que le corps tombe en langueur. Une semblable suppuration peut arriver à l'occasion d'une playe faite à la poitrine, parce que le sang, qui en a coulé dans la cavité de ce ventre, ne

peut manquer de se changer en pus. On peut même appréhender que cela n'arrive après qu'on est guéri d'une playe de poitrine, quoiqu'elle n'ait été qu'exterieure, & nullement pénetrante.

Il se forme assez souvent des varices aux veines du poûmon, & des côtez ; & dans cette occasion on ressent d'abord une tension vive de ces parties, qui est suivie d'une legere douleur & d'une toux seche. Après que le mal a été negligé quelque tems, comme l'on fait d'ordinaire, on crache un peu de sang noirâtre, si le mal est à la plévre, bientôt après on le rend très pur, enfin on crache le pus, & la mort n'est pas fort éloignée, comme nous l'avons fait observer plus haut, lorsque nous avons traité de ces accidens produits par d'autres causes.

J'ajoûterai ici quelques remarques génerales sur les Empyïques. Si l'on agite la poitrine de ceux à qui le pus s'est amassé dans cette partie, & qu'il s'y fasse assez de bruit, le pus n'est pas encore fort abondant. Le malade respire avec quelque liberté, & la cou-

leur de ſon viſage eſt aſſez bonne : mais lorſque les ſecouſſes n'excitent aucun murmure, & que l'abcez eſt ouvert depuis long-temps, ces malades reſpirent très difficilement, leurs ongles deviennent livides, & l'amas du pus doit bientôt les ſuffoquer. Du côté où eſt le pus, là eſt la peſanteur & la chaleur. Si le malade ſe couche du côté ſain il éprouve une toux, une peſanteur, & une oppreſſion plus grande que lorſqu'il ſe couche du côté malade, c'eſt pourquoi il affecte de ſe ſituer ſur celui-ci, parce qu'il y a moins de peine à cracher, moins de douleur, plus de facilité pour reſpirer & pour dormir, & que le pus s'en cuit mieux, & ſort plus aiſément par les crachats.

Les Fiévres intermittentes, qui ſurviennent à la ſuppuration, ſont pour l'ordinaire accompagnées de ſueurs abondantes. La ſuppuration des poûmons, & celle qui ſuccede aux douleurs des hypocondres, ſont également pernicieuſes, & quoique toutes ſortes de tumeurs tendent à ſe changer en pus, néanmoins celles de ces parties y ont encore plus de diſ-

position, *& se mûrissent presque toûjours par cette voye.*

Si l'on donne issuë au pus & qu'on acheve de le vuider tout d'un coup, le malade ne survit pas long-temps à cette évacuation : mais il tombe en une syncope, dont il meurt à l'heure même. Si l'on partage l'évacuation, & qu'on n'en ôte que peu à la fois ; si le pus est sanguinolent, ou livide, ou noir, boûeux & fétide, on ne peut faire qu'un sinistre présage de l'effet de l'operation, particulierement quand la syncope y survient. On peut au contraire esperer la guérison du malade, lors qu'étant plein de forces il rend un pus par-tout également blanc.

Si l'Empyïque tousse beaucoup sans pouvoir rendre de crachats purulens, & qu'il soit déja fort affoibli, cela est mortel. Quand ces sortes de malades semblent être en meilleure disposition & qu'ils guérissent en apparence, si leurs crachats sont de mauvaise odeur, sur-tout lorsqu'on les jette sur des charbons ardens, on doit attendre une rechûte mortelle.

La Phtysie & le dévoiment après le crachement de pus, sont de per-

nicieux ſymptomes, & ſi le malade vit juſqu'à l'Autonne, il ſuccombera ſans doute dans cette ſaiſon, qui eſt de toutes les ſaiſons celle qui épargne le moins ces ſortes de malades.

Nouvelles Remarques.

AEtius parle d'une ſuppuration de poitrine qui s'étoit produite ſans Fiévre par un épanchement de ſéroſité ou de pituite dans la cavité de ce ventre ; mais Fernel dit fort bien que ce ne pouvoit être une véritable ſuppuration. Dans celle-ci les yeux deviennent enfoncez avec une rougeur aux jouës, &c. Ceux dont la Fiévre s'appaiſe après l'éruption du pus, qui n'ont point de ſoif extraordinaire, qui ont appetit, & qui crachent & reſpirent aiſément, ſont en état de guérir.

X. La Phtyſie.

IL eſt temps de parler de la Phtyſie, puiſqu'elle ſuit naturellement l'ulcere du poûmon, & le crachement de ſang. Dans ſa naiſſance elle eſt accompagnée d'une toux frequente, & de crachats ſanglans que l'on rend

sans douleur, mais qui bien-tôt sont sordides, & enfin purulens. Dans cet état le corps emmaigrit, il est travaillé d'une Fiévre lente, continuë, & étique, qui redouble la nuit, & après les repas, & dans laquelle les exercices immoderez, les efforts de toux, ou la colére font rendre quelquefois du sang parmi les crachats de pus.

Le danger est très present lorsque le mal qui s'est accrû produit le dégoût, & une soif ardente, que les yeux s'enfoncent, que les tempes se dessechent & se creusent, que les narines s'aiguisent & s'affilent, que la peau du front se tanne, que les omoplates avancez en dehors semblent s'élever du dos en forme d'aîles; quand la pesanteur de la poitrine est très sensible, que les crachats de pus sentent fort mauvais, sur-tout lorsqu'on les jette sur le brazier; que les ongles deviennent pâles & racornis, que le ventre est trop libre, que les pieds s'enflent, & que l'on crache le poûmon; enfin lorsque les crachats cessent le malade expire.

Cette maladie est du nombre des *chroniques*: mais elle est mortelle. La

Phtysie n'arrive ordinairement qu'entre la dix-huitiéme & la trente-cinquiéme année. Les personnes disposées à la Phtysie sont maigres, & d'une taille délicate ; ils ont la poitrine étroite, le col long ; ils en sont encore plûtôt atteints s'ils ont les épaules décharnées, les jambes voûtées en dehors, & s'ils sont sujets aux fluxions de poitrine.

L'Autonne donne naissance à ce mal, & cette saison est funeste à ceux qui en sont attaquez ; les enfans en guérissent le plus aisément, & de tous les Phtysiques les filles & les femmes, à qui la suppression de leurs regles a donné occasion à ce mal, en sont le plus rarement délivrées. Il n'est point de Phtysique dont on puisse juger plus heureusement, que de celui qui rejette avec facilité un pus blanc, très égal dans sa couleur, & dans sa substance, lorsque, s'il en rend par les narines en se mouchant, celui-là même est de cette qualité. Il est très salutaire d'être sans Fiévre ou d'en avoir une si legere, qu'elle n'ôte aucunement l'apetit & n'excite point la soif : il est encore favorable que les déjections

ſoient liées, peu frequentes, & proportionnées à la quantité des alimens: la liberté du ventre eſt au contraire pernicieuſe, de même que les vomiſſemens frequens, ſur-tout s'ils ſont mêlez de ſang. Si le gonflement des hypocondres eſt un mauvais ſigne dans toutes les maladies, il l'eſt particulierement dans la Phtyſie; la demangeaiſon de tout le corps y eſt également dangereuſe, lorſqu'elle ſurvient au dévoiment.

Les crachats purulens & fétides, dont la ſeule vapeur eſt capable d'infècter du levain de la Phtyſie ceux qui s'expoſent imprudemment à la reſpirer, avec une Fiévre conſtante, qui ne laiſſe aucun intervalle favorable pour prendre des nourritures, & qui excite beaucoup à touſſer, annoncent un trépas évidemment prochain.

Le péril eſt égal lorſque les crachats, qui ſont purulens, ſe précipitent dans l'eau, où on les a jettez, ſur-tout ſi cette eau eſt imbuë de ſel marin; ou s'ils viennent à être ſupprimez tout à coup: le délire arrive, & le malade meurt pour l'ordinaire dans le quatriéme jour, lorſque le de-

dévoiment a rendu la presence de l'esprit, qui est telle que le malade comprend & répond fort bien, ou qu'il s'occupe de ses affaires à l'heure même que la mort va le saisir : c'est pourquoy dans cette maladie il est mal-aisé de déterminer le dernier moment de la vie.

La Phtysie passe ordinairement des parens à leur posterité, de sorte que l'on voit des familles entieres atteintes de cette maladie, qu'ils ont reçûë avec l'héritage de leurs peres. *Parmi ces infortunez successeurs de parens phtysiques*, les uns crachent tout d'abord le sang & le pus ensuite, d'autres crachent long-temps une humeur liquide & jaunâtre, & le sang enfin avec le pus ; quelques autres deviennent insensiblement phtysiques, sans avoir auparavant craché de sang, & sans pouvoir s'en prendre à aucune fluxion ; en un mot ils tombent dans une Phtysie qui les consume peu à peu, soit qu'elle soit précedée de crachats sanglans ou non, comme il arrive lorsqu'on a les poûmons foibles & infirmes, moux, languissans & vitiez.

Nouvelles Remarques.

LE pouls est petit, languissant, & mou ; c'est un signe pernicieux si les cheveux viennent à tomber. Les demangeaisons qui arrivent par tout le corps ne permettent pas d'esperer la guérison. L'orsqu'un ulcere du poûmon se guérit, ce qui arrive rarement, il laisse un cal où dans la suite l'ulcere se reproduit à la moindre occasion. Si après un Eté froid & sec l'Autonne est pluvieux, la Phtysie est frequente l'Hyver suivant, dit Hipp. Aph. 15. l. 3.

X I. La Toux.

EXaminons *cet accident qu'on appelle* la Toux, *pour en connoître les causes, les accompagnemens, & les suites.* Lorsqu'un dégorgement d'humeur sur la trachée artére, & les poûmons, produit la toux, on ressent à la gorge je ne sçai quel chatouillement, qui est souvent accompagné d'une ardeur fâcheuse ; bientôt la respiration devient embarassée, & si l'humeur est trop fluide, la Toux ne peut la pousser dans la bouche, ou n'en enleve que fort peu.

La Toux est aussi seche pour l'ordinaire quand elle est causée par la compression du Diaphragme, & des autres instrumens de la respiration, ou par l'impression que fait sur ses organes le vice du foye, de la ratte, du ventricule, ou de la matrice, ou par l'irruption d'un air froid, par un tubercule du poûmon, ou enfin par une playe faite à la poitrine. Mais si la trop grande fluidité de l'humeur cause la secheresse de la Toux, le trop grand épaississement, & la viscosité de cette même humeur, peut produire un pareil effet ; ce qui est d'autant plus dangereux, que le malade se fatigue inutilement pour détacher cette colle *qui remplit & offusque les bronches :* en effet il succombe bientôt, & la vie expire avec les forces.

La Toux la moins suspecte, est celle où par une Toux foible & peu frequente, on rejette des crachats dont on se sent soulagé, & où il ne se rencontre ni douleur ni rougeur aux yeux ; si ces signes sont contraires, elle est très mauvaise. Si la Toux qui est humide devient seche inopinément, ensorte que la poitrine s'appesantisse &

s'engage, cet état menace de Fiévre putride, de Phtysie, ou d'un ulcere au poûmon. La Toux qui prive du sommeil est mauvaise. Une Toux fatigante & opiniâtre, soûtenuë d'une fluxion, est également dangereuse; le crachement de sang & la Phtysie en sont les suites ordinaires. Si le poûmon est alteré, ou que la poitrine souffre d'une obstruction invéterée, l'on touffe continuellement & sans relâche. La Toux que produit la fluxion revient deux ou trois fois l'année, par le retour de la même cause. Une Toux seche, très véhemente, & qui ne détache presque rien, est l'effet d'une pituite épaisse qui produit, outre la difficulté de respirer, un râllement dans la poitrine, & un siflement de l'air, en passant par la trachée, semblable à celui qu'on entend dans la vîtesse de respiration, dont nous allons parler.

Nouvelles Remarques.

LE changement de saison produit souvent la Toux, selon Hipp. Le catharre, l'enrouëment & la Toux sont ordinaires au printems, dit cet auteur l. 3. Aphor.

20. Les vents de nord donnent lieu à la toux. Elle est frequente après un Eté froid & sec. Il en est de même lorsque les vents sont tantôt froids, tantôt chauds. Ceux qui sont travaillez d'une toux seche dans une Fiévre ardente, n'ont que fort peu de soif. Ceux dont les testicules sont affectez, ont une toux seche. On tousse dans les Fiévres où il survient des tumeurs aux aînes. La toux qui arrive aux hydropiques est de mauvais présage, surtout si la langue devient seche. Cette Fiévre est maligne, qui est accompagnée d'une petite toux, & d'une legere sueur vers les redoublemens. Un dévoiment guérit la toux seche dans ceux qui ont une fluxion aux amygdales : elle quitte aussi lorsqu'il arrive un abcez à l'un des testicules.

XII. La courte haleine, & l'Asthme.

LA difficulté de respirer est un accident ordinaire dans plusieurs maladies de poitrine, dont nous avons donné la description. C'est ici le lieu de traiter de cette affection des poûmons, où ceux-ci remplis d'une pituite trop épaisse *perdent beaucoup de leur mouvement de dilatation &*

de contraction, ce qui rend la respiration difficile, symptôme que les Auteurs Grecs ont nommé *Dyspnée*, en leur langue, & que nous nommons *courte haleine* quand le mal est peu considerable. On le nomme Asthme, ou *Anhelation*, lorsque la difficulté de respirer est plus grande, que l'air fait du bruit dans la poitrine, & qu'il excite un siflement dans la trachée artére.

L'Ortopnée est cette même difficulté de la respiration, qui s'est accruë de sorte, qu'on ne peut respirer qu'en haussant la tête & les épaules: ainsi dans l'Asthme la poitrine est engagée, & quoique l'on soit sans Fiévre, la respiration est frequente & prompte, & si l'on s'exerce à quelque travail, elle est précipitée, de même que si l'on s'étoit mis hors d'haleine à force de courir, & l'on est contraint d'élever la tête & de se redresser pour rappeller la respiration, qui est si embarassée, que l'air n'entrant qu'avec peine dans les poûmons, y excite une espece de siflement. Outre cela l'on ressent dans la poitrine, & aux hypocondres quelque

douleur, quelquefois aussi, & par intervalles, aux épaules; enfin il y survient encore une petite toux.

Quand cette maladie est invéterée elle remplit les vésicules pulmonaires d'une pituite, qui durcit, & se congele en maniere de grelots, qui deviennent durs comme des pierres: c'est ce qu'on a observé par la dissection anatomique des cadavres de plusieurs de ces malades, qui par une forte toux, ensuite d'un exercice violent, avoient rendu pendant leur vie de ces pierres de la grosseur d'un grain d'orge, ou même d'un pois. La *Dyspnée* dure quelquefois fort longtemps sans causer aucun accident étrange: mais l'Asthme & l'Ortopnée, quoique ce soient de longues maladies, sont toûjours plus dangereux, & quand ils sont invéterez ils produisent souvent une suffocation soudaine & imprévûë. Ces mêmes maladies ont leurs paroxismes & resaisissent par intervalles, mais plûtôt dans un air froid & humide, particulierement après les excez de vin & de bonne chere. S'il survient à ces malades une nouvelle fluxion, ils en

ſont infailliblement ſuffoquez, c'eſt pourquoy on l'appelle alors *Catharre ſuffoquant*.

La tranquilité du corps, le jeûne d'abſtinence, & la ſérénité de l'air, ſont toûjours favorables aux aſthmatiques. Les perſonnes qui ont les poûmons reſſerrez, qui ſont ſujettes à la toux & aux fluxions, ſur-tout les vieillards, ont une pente prochaine à devenir aſthmatiques. Cette maladie eſt encore ordinaire à ceux, qui par tempérament, par oyſiveté, ou par excez de nourritures, ſont devenus replets & maſſifs. L'Aſthme eſt fatal à la plûpart des vieillards, & ſe guérit très difficilement dans un âge moins avancé.

Dans l'Aſthme, la reſpiration qui eſt tremblante, l'inégalité, le déréglement, l'intermiſſion, & la défaillance du pouls, ſont des ſignes de danger, & à proportion de la force du mal, le pouls eſt plus languiſſant & plus tardif. La ſyncope y eſt pernicieuſe. Les progrez de l'Aſthme ſont arrivez au comble lorſque la reſpiration eſt petite, tardive, & froide, & que le pouls, de lent qu'il étoit, devient

vient très vite, petit, foible, & d'ailleurs tout semblable au pouls dont nous venons de parler.

L'expérience fait voir que l'Asthme se change quelquefois en inflammation du poûmon. Si avant l'âge de pubérté l'on devient bossu à l'occasion de cette maladie, on paye bientôt le tribut à la mort.

Nouvelles Remarques.

LEs enfans sont sujets à l'Asthme, ses attaques sont plus frequentes la nuit & l'hyver, que dans l'Eté & durant le jour. Si un jeune homme en est travaillé, il ne vit pas long-temps. Les jeunes filles, dont les ordinaires sont supprimez, & les femmes âgées, qui sont trop grasses, deviennent souvent asthmatiques : il y a deux sortes d'Asthme, l'un convulsif, l'autre pneûmonique. Vvillis remarque que la cause de l'asthme convulsif est souvent une sérosité acre, qui picote les membranes du cerveau, dans l'endroit où les nerfs, qui servent à la respiration, prennent leur origine. L'asthme peut dégénerer en phtysie, en hydropisie de poitrine, ou en quelque maladie soporeuse ou convulsive. Quand l'asthme est devenu convulsif & pneûmonique tout ensemble, il est presque incurable.

XIII. *La playe du poûmon.*

La playe du poûmon se reconnoît à ces marques. On rend par la bouche un sang écumeux, & celui qui sort par la playe est d'un beau rouge. La respiration se fait difficilement & avec bruit. On se panche naturellement du côté de la playe, & l'on peut alors parler plûtôt que dans une autre situation. Si l'on ne meurt pas, peu de temps après la blessure, par l'effusion de tout le sang, la Fiévre & l'atrophie conduisent évidemment à la mort.

Nouvelles Remarques.

Dans cette occasion l'on a recours à l'opération de l'empyême, & si le blessé n'est pas intemperant, qu'il prenne peu de nourriture, & ne s'agite pas, il peut guérir. Si le dedans est bien guéri, & qu'on cicatrise la playe extérieure, il n'y a rien à craindre : mais si l'on ferme la playe tandis que le dedans suppure encore, le pus s'amasse dans la poitrine, & l'ulcere se reproduit lorſ-

que la cicatrice du dedans eſt foible, inégale & livide, dit Hippocrate.

XIV. La playe de poitrine.

DAns la ſimple ouverture de la poitrine, lorſque le bleſſé reſpire, il ſort des vents par la playe, & ſi l'on y met de l'aloë, l'amertume s'en communique à la bouche.

XV. La Défaillance.

LE moindre accident qui arrive au cœur peut cauſer un juſte effroy. La Lypotymie, ou la Défaillance n'eſt indifferente qu'autant qu'elle dure peu, & on ne la ſupporte que parce que toutes les forces ne tombent pas tout d'un coup, comme dans la ſyncope, d'autant que celle-là n'eſt produite que par le défaut d'eſprits, & que ſouvent ceux qui en ſont ſurpris diſtinguent encore les objets, & entendent aſſez bien.

Nouvelles Remarques.

ON donne ſouvent le nom de vapeurs aux Défaillances qui arrivent par des chaleurs d'entrailles. Cet accident n'eſt point dangereux lorſqu'il vient de l'irritation que la bile cauſe dans l'eſtomac. La Défaillance eſt une legere ſyncope, & elle a coûtume de la devancer.

XVI. La Palpitation de cœur.

C'Eſt un accident dangereux, où le cœur treſſaille & palpite. Les arteres battent violemment par tout le corps, particulierement vers la tête, où elles font auſſi des anevriſmes, plûtôt qu'en aucun autre endroit. Cet accident s'appaiſe le plus ſouvent par le repos, & ſe reproduit par le trop d'exercice, par l'excez du vin, par le commerce des femmes, par les bains, & par la colére. Si la palpitation du cœur continuë, elle menace d'une mort prochaine ; elle eſt auſſi pernicieuſe lorſqu'elle revient ſouvent enſuite d'une maladie, qu'elle excite des

naufées & le vomiſſement de bile, ſur-tout ſi ce vomiſſement n'ôte point les nauſées ni la palpitation.

Ceux qui retombent dans cet accident après quelques mois, ou même d'une année à l'autre, meurent (avant la vieilleſſe) de mort ſubite, les uns emportez par de violentes Fiévres, & les autres par une ſyncope qui les ravit en peu de momens.

Les perſonnes de quarante à cinquante ans qui ſont ſujettes à la mélancolie de vents, & qui ont la ratte enflée d'atrabile, ſont expoſées aux palpitations de cœur. La ſyncope a coûtume de la préceder, ou de la ſuivre.

Nouvelles Remarques.

La Palpitation arrive à pluſieurs parties du corps. Dans une Fiévre, les treſſaillemens des mains marquent qu'elle ſera longue : mais dans les maladies où l'on voit des ſignes funeſtes, cet accident indique une mort prochaine, dit Hipp. Les Palpitations du ventre, avec la tenſion & le gonflement (en longueur) des hypocondres, préſagent une hémorragie. Les égaremens de l'eſprit, avec des tremblemens & des palpitations annoncent la phrénéſie. Dans une Fiévre, les palpita-

tions d'entrailles causent le délire. Les Palpitations par tout le corps, si la parole manque, sont suivies de la mort. Hipp. dit que la Palpitation de cœur peut venir d'une fluxion de pituite froide. Les mélancoliques sont sujets à la Palpitation de cœur ; parcequ'une vapeur atrabilaire en est souvent la cause.

XVII. La Syncope.

LA Syncope est un soudain accablement des forces de tout le corps, où le pouls manque, ou du moins devient très rare, très obscur, & entierement formicant : le visage du malade est éteint comme celui d'un homme mort. La cessation du mouvement & du sentiment y est entiere & universelle. Les extrémitez refroidissent, & il paroît une sueur froide aux tempes, au col, & à la poitrine.

La Syncope qui survient à l'affection de l'estomac, & qui excite des nausées, est *la plus ordinaire*, & la moins dangereuse, on la nomme *Syncope d'estomac*. Celle qui ne vient pas du vice de cette partie, qui n'a point d'autre cause manifeste, & qui sur-

vient aux palpitations de cœur, établit un pronoſtic funeſte, & parce qu'elle eſt produite par l'affection propre du cœur, nous la nommons Syncope cardiaque: celle-ci eſt ordinaire aux vieillards, aux convaleſcens, & à ceux dont les forces ſont épuiſées par quelque cauſe que ce ſoit. Si l'on en éprouve ſouvent les attaques, la mort ſubite en eſt le déplorable effet, ſuivant cet oracle d'Hippocrate qui dit, que ceux-là meurent preſque toûjours ſubitement, qui tombent ſouvent en de longues défaillances.

Celui qui pendant la Syncope a le teint livide, verdâtre, ou noir, touche à ſa derniere heure, ſi quelque puiſſant ſternutatoire introduit dans ſes narines ne peut le faire éternuer, ſi la reſpiration & le pouls ceſſent abſolument, & que la tête ſe panche ſur les épaules, ou ſur la poitrine. La Syncope qui ſurvient à la palpitation de cœur eſt mortelle, particulierement ſi l'un de ces accidens ayant quitté l'autre recommence.

Nouvelles Remarques.

LEs violentes passions peuvent causer la syncope, comme un plaisir excessif, une crainte & une tristesse extrême, une vive douleur, le travail, le long jeûne, une évacuation immoderée, en un mot tout ce qui peut dissiper les esprits peut aussi produire la syncope; de même que l'inflammation & l'eresipelle de l'estomac, ou une humeur corrosive qui séjourne dans quelque partie du corps.

XVIII. La Playe du cœur.

QUand le cœur est blessé le sang coule abondamment par la playe, sur-tout lorsqu'un gros vaisseau est ouvert : le pouls s'affoiblit, le teint pâlit extrêmement; il s'éleve une sueur froide, & de mauvaise odeur : enfin quand les membres sont devenus froids on rend les derniers soûpirs. Si le coup n'a point porté jusqu'au ventricule du cœur, on ne meurt quelquefois qu'environ douze, ou vingt-quatre heures après : mais si l'une des cavitez du cœur est pénetrée, les membres s'é-

tant refroidis à l'heure même, annoncent le dernier moment de la vie.

XIX. La Playe du diaphragme.

QUand le diaphragme est percé de quelque coup, il coule de la playe un sang plein d'écume; la respiration devient rare & difficile; les hypocondres se soûlevent; on ressent des douleurs dans le dos, on crache le sang, on tombe dans le délire, on tousse quelquefois : enfin si, comme il arrive au playes du poûmon, le blessé ne meurt pas dans les commencemens, la Fiévre & la Phtysie hâteront son désastre.

LES MALADIES de l'estomac & des intestins.

I. L'Intemperie, & la foiblesse d'estomac.

L'Intemperie chaude du ventricule produit un desir continuel de boi-

re de l'eau froide, le manque d'appetit, l'ardeur de la gorge, les rapports d'œufs gâtez; & dans ces rencontres les boissons froides sont employées utilement, & soulagent, au lieu que celles qui sont chaudes y sont contraires.

L'Intemperie froide de l'estomac a des signes tout differens. Les marques d'une humeur trop abondante dans cette partie sont, le manque de soif, la quantité de salive qui oblige de cracher souvent, & l'utilité qu'on reçoit des alimens secs. La secheresse de l'estomac a des signes opposez. Si quelque humeur corrompuë y abonde, on a des nausées, on vomit, on a des rapports, particulierement après le repas. Quand une bile jaune regorge dans l'estomac, elle a les mêmes accidens de l'Intemperie chaude, & la bouche est amere; si l'on vomit, c'est une humeur pleine d'amertume: on ressent un déchirement à l'estomac, sur-tout lorsqu'on est à jeûn; la syncope stomachique peut même y survenir, principalement si l'on a l'orifice superieur de ce ventre d'un sentiment fort vif. Si la pituite occupe l'estomac

on ne ſent point de déchirement, ni de picotement, ni de ſoif extraordinaire, à moins que cette pituite ne ſe ſoit aigrie & fermentée; mais on crache ſeulement beaucoup de ſalive, ſans touſſer; l'on eſt auſſi incommodé de rapports aigres & d'indigeſtions, du gonflement & de la tenſion du ventricule. Quand ce vice s'eſt accrû conſiderablement, il produit, quelques heures après le repas, de grandes tenſions, & des douleurs très ſenſibles à cette partie: de-là naiſſent ſouvent de très grands maux, comme l'Hydropiſie, & le Volvulus. Quand une humeur atrabilaire s'eſt amaſſée dans l'eſtomac elle y excite une faim extraordinaire, la ſalive eſt d'une odeur de poiſſon corrompu, on reſſent une palpitation au méſentere: c'eſt là le principe de la Mélancholie, ou de l'Epilepſie; de là les rêves fâcheux durant le ſommeil, les crampes douloureuſes, enfin les triſteſſes accablantes & les terreurs paniques.

L'eſtomac eſt foible, ſoit pour avoir bû trop d'eau froide, ou même pour avoir fait un uſage trop frequent de Thé ou de Caffé.

II. *La faim, & le dégoût.*

IL y a quelques observations à faire touchant l'appetit & le dégoût. Il est avantageux dans toute sorte de maladies, dit Hippocrate, de conserver l'appetit, & de prendre sans repugnance les alimens necessaires : il est très dangereux, soit durant, ou après de longues maladies, de manquer d'appetit, ou de le perdre tout d'un coup, ou même de rejetter avec dégoût ce qu'on avoit demandé avec empressement. Quelque legere qu'une maladie soit en apparence, on ne peut se tromper d'en craindre les progrez quand elle est accompagnée d'un long dégoût, particulierement si elle vient d'une cause froide.

Il est également dangereux d'être attaqué de la Faim canine, ou de la Boulimie. La premiere est une faim extrême, où l'on mange beaucoup, jusqu'à ce que l'estomac, trop chargé du poids des viandes, les vomit à demi digerées ; ou bien cela n'arrive qu'après qu'on a cessé de manger, &

quand l'estomac s'est soulagé, la faim recommence, & n'est pas plûtôt satisfaite que les alimens sont encore rejettez de même qu'auparavant: ce qui arrive aux chiens qui ont trop mangé. Cet accident produit souvent la boulimie, les maladies soporeuses, la lyenterie, l'hydropisie, l'atrophie, & la mort même. La Boulimie est une faim opiniâtre & insatiable, suivie de la défaillance, du manque de la respiration, & du refroidissement des membres; la syncope, & la mort n'en sont pas éloignées.

Nouvelles Remarques.

SI l'appetit qu'on avoit perdu revient vers le déclin de la maladie, on a lieu d'esperer; si on le perd alors, la rechûte est à craindre. Le malade est très en danger, si malgré l'accablement extrême où il est, il recouvre inopinément l'appetit. La Boulimie est très dangereuse dans une maladie chronique; un long dévoiment la peut guérir. On la distingue de la Faim canine, parce que celle-ci est accompagnée de vomissemens; ce qui n'arrive pas dans l'autre, où la défaillance est ordinaire.

III. Le Hoquet.

Nous avons quelques obſervations à faire ſur le Hoquet. Il eſt ordinaire aux enfans, & *ſurvient ſouvent ſans danger dans les autres âges*. Dans les maladies aiguës, les Fiévres ardentes, & principalement les Fiévres peſtilentielles, il eſt preſque toûjours funeſte. Il eſt dangereux enſuite d'une hémorragie, d'une diarrhée, ou de quelqu'autre évacuation immoderée. Il en eſt de même quand il eſt cauſé par l'inflammation du foye, par des vomiſſemens d'une humeur ſimple, comme de bile, de pituite, &c. Si l'éternûment arrive durant le hoquet, le hoquet ceſſe: mais ſi le délire ou la convulſion ſurvient au hoquet, il eſt mortel.

Nouvelles Remarques.

Hippocrate dit qu'enſuite d'un vomiſſement, le hoquet avec la rougeur des yeux eſt de mauvais préſage; il y a de même à craindre s'il ſurvient à une hernie ſoudaine, à la paſſion iliaque, & aux autres douleurs des inteſtins, à

un froid violent, & aux boissons extrémement rafraîchissantes. S'il arrive aux vieillards, pour avoir été trop purgez, ce n'est pas un bon signe. Le hoquet est ordinaire dans l'inflammation du foye. Avec le hoquet, & la difficulté de respirer, le délire est mortel. Quand le hoquet vient de plénitude, il n'est point dangereux, & se dissipe par la purgation.

IV. *Le Vomissement.*

A L'approche du Vomissement, l'on crache souvent, l'on a des nausées, l'estomac & les hypocondres se soûlevent, & la lévre inférieure a un mouvement involontaire. Le vomissement mêlé de bile & de pituite, s'il est moderé, n'est nullement dangereux : celui d'une seule humeur est mauvais, particulierement avec le hoquet, ou la convulsion spasmodidique. Le vomissement porracé ou livide est de mauvais présage. *On meurt le lendemain qu'on a vomi de l'atrabile, on la reconnoît à sa couleur noirâtre, & parce qu'elle cautérise presque les parties en sortant :* il semble que sa couleur soit produite

du mêlange de toutes les couleurs pernicieuſes, & elle eſt en effet pire que la bile noire.

Le vomiſſement d'une humeur noire & fétide eſt ordinaire dans les Fiévres peſtilentielles, & annonce une mort prochaine. Hors de la Fiévre le vomiſſement peut être ſalutaire, lorſqu'il vient d'un heureux effort de la nature qui chaſſe au dehors ce qui eût pû la troubler dans ſes fonctions; & cette humeur qu'elle évacuë peut avoir eû ſa ſource dans le foye, dans la ratte, dans le méſentere, les inteſtins, le cerveau même, ou avoir été apportée de tout le corps dans l'eſtomac. Mais ſi l'humeur vient du foye ou de la ratte, & qu'il n'y ait point de tumeur, cela eſt heureux. Qu'une femme vomiſſe pluſieurs jours de ſuite le matin avant que d'avoir mangé, ſi elle n'a point de Fiévre, & qu'elle ne ſoit pas enceinte, elle rend (bientôt après) des vers ronds par la bouche, ſi elle n'en a pas encore vomi. Le vomiſſement qui n'eſt pas frequent eſt ſalutaire, & maintient la ſanté : celui qui eſt trop ordinaire affoiblit, énerve l'eſtomac, & le

le rend l'égoût de toutes les impuretez du corps.

Les vomissemens, sur-tout ceux de bile porracée, ou érugineuse, sont souvent la crise des convulsions spasmodiques, de l'épilepsie, & des maladies soporeuses. Le vomissement naturel qui évacuë l'humeur vitiée, qui est dans l'estomac, soulage & on le supporte aisément : s'il ne tire rien de la partie affectée, il en arrive tout le contraire.

Le hoquet & la convulsion, qui surviennent au vomissement, sont de mauvais signes : mais ils le sont encore plus, si ce qu'on vomit est une humeur simple & égale. On vomit aussi quelquefois du sang ; ce qui n'arrive jamais que le malade ne soit en danger.

Le sang qu'on rejette avec les alimens ou la boisson, ou qui est mêlé de pituite, qui est grossier, grumelé & noirâtre, & dont ce qu'on rend ensuite par les selles est noir & lié comme de la poix, donne lieu de s'étonner de ce qu'il n'arrive pas de frequentes défaillances. Le sang qui vient du foye est plus rouge & plus pur ;

celui qui vient de la ratte eſt obſcur, noirâtre & aſſez ſouvent acide. Si le ſang vient immediatement de l'eſtomac, on y a reſſenti quelque douleur. Si une femme vomit du ſang, l'éruption de ſes ordinaires doit en tarir la ſource.

Nouvelles Remarques.

LOrſqu'on vomit du ſang, il y a particulierement à craindre s'il eſt fluide, délié, & noir comme de l'encre : s'il eſt ſeulement grumelé, groſſier & noir, il faut avoir égard aux autres ſignes pour connoître s'il y a du danger. Dans la petite vérole, la rougeolle, les taches de pourpre & les puſtules pétéchiales, une évacuation de ſang par haut & par bas eſt funeſte. Le vomiſſement livide & celui de vers eſt pour l'ordinaire un très mauvais ſigne, ſur-tout dans les Fiévres malignes.

V. L'inflammation de l'eſtomac.

L'Inflammation arrive rarement à l'eſtomac, & cet accident eſt très dangereux. Le malade a une Fiévre très ardente, & une extrême douleur

qui ne s'appaiſe point par les fomentations. L'on ſent en touchant l'endroit où eſt le mal, une tumeur conſiderable qui paroît même quelquefois au dehors ; ce qu'on boit ou qu'on mange, on le vomit, ou bien on le rend par les ſelles preſque auſſitôt qu'on l'a pris, à moins que la tumeur (par ſa ſituation) ne permette point à ce qui eſt entré une fois dans l'eſtomac d'en ſortir ni par haut ni par bas. Dans les commencemens, une grande chaleur, la ſoif, & des nauſées; dans l'accroiſſement, le délire & les frequentes défaillances accompagnent cette inflammation ; & ſitôt que les membres deviennent froids, la mort eſt prochaine. S'il ſe forme un abcez il creve enfin dans le ventre ou dans l'eſtomac, d'où le pus remonte par la bouche, ou s'écoule par les ſelles : mais ſi l'abcez dégénere en ulcere, il doit cauſer la mort : en effet une Fiévre lente continuë conſume le malade, l'eſtomac s'affoiblit, on y reſſent des douleurs par intervalles, on vomit très ſouvent, & on rend encore plus frequemment des déjections liquides. Le pouls eſt vîte & frequent, & tout le corps

étant privé d'une partie de sa nourriture, qui se change en pus, s'emmaigrit insensiblement & tombe dans une langueur qui cause la mort.

Nouvelles Remarques.

LOrsqu'on traite l'inflammation de l'estomac par des remedes trop froids, comme les gens sans science qui se mêlent de voir des malades ont coûtume de faire, il en arrive le plus souvent un schirre, dont la guérison ne peut être que l'ouvrage d'un habile Medecin. Si l'on use de remedes trop chauds, on précipite la suppuration & la mort. Cette maladie est une de celles qui font voir que le grand secret de la Medecine est la prudence, & que si cette vertu étoit plus commune on ne verroit pas tant de personnes commettre leur vie entre les mains de ces hommes, qui n'ont pas même la qualité de Medecins.

VI. Le Cholera Morbus.

VEnons maintenant aux maladies des Intestins : ce sont des maladies longues, ou de courte durée. La plus aiguë de toutes est le *Cholera Morbus*. C'est une éruption par haut

& par bas d'une bile qui eſt d'abord ténuë, pâle & jaunâtre, plus groſſiere enſuite & d'une couleur plus forte, jaûne, verte, bleuë, ou même noire. Cette évacuation eſt accompagnée de douleurs aiguës, de tranchées, & de gonflement, particulierement dans les inteſtins grêles. L'on eſt travaillé d'une grande ſoif, le pouls eſt vîte, frequent, petit & court; on ſuë ſouvent par tout le corps. Quand le mal eſt plus violent on ne ſent preſque plus de pouls, les jambes & les bras ſe mettent en contraction, il s'éleve des ſueurs froides, & l'on tombe en défaillance, & même dans la ſyncope quand le mal eſt parvenu à ſon plus haut point. Il n'eſt pas ſurprenant que tant de maux cauſent bien-tôt la mort.

Cette maladie eſt ordinaire l'Eſté, & l'Autonne; elle eſt plus frequente aux enfans, & moins funeſte qu'aux perſonnes d'un âge plus mûr. L'ardeur de la ſoif eſt ſeulement fâcheuſe dans cette maladie, le ſommeil y eſt très utile: ſi le vomiſſement quitte on peut eſperer la guériſon. Souvent l'humeur corrompuë qui a produit

ces ſymptômes ſe jette ſur la veſſie, & cauſe l'ardeur d'urine. Le mal eſt déſeſperé ſi la ſyncope y ſurvient, ou ſi ce qu'on vomit eſt fétide, ou ſemblable aux matieres du ventre : mais ſi le vomiſſement n'eſt pas de mauvaiſe odeur, il n'eſt dangereux qu'autant qu'il peut être trop abondant & trop long.

Nouvelles Remarques.

LA fermentation que les fruits d'Autonne produiſent dans le ſang, peut donner lieu au *Cholera-morbus*, parce qu'il s'en ſepare beaucoup de bile, qui venant à ſe vuider dans l'inteſtin, y excite une nouvelle fermentation avec le ſuc pancreatique, en ſorte que l'inteſtin eſt gonflé, & que ſon reſſort fait remonter une partie des matieres en enhaut, & precipite le reſte en enbas. Lorſque l'humeur dont la nature ſe dégage eſt en quelque ſorte corroſive, les accidens ſont terribles, & menacent d'une mort très préſente. J'ai traité un homme attaqué d'un *Cholera* qui reprenoit tous les ans dans la canicule. Si le Cholera arrive au commencement d'une Fiévre maligne, il eſt pernicieux : il peut tenir lieu de criſe vers le déclin de la maladie.

VII. Le Dévoiment.

Lorſque le ventre rend des matieres liquides & en quantité, ſans inflammation, ſans ulcere, & ſans de grandes tranchées, c'eſt une diarrhée, ſoit que l'évacuation ſoit de pituite, de bile jaûne ou d'atrabile. Cette humeur qui fait le dévoiment peut arriver de pluſieurs ſources aux inteſtins; ſi elle a ſon origine dans le cerveau, c'eſt une pituite ténuë, écumeuſe & détrempée, qui s'échape plus abondamment le matin, après le ſommeil de la nuit, ſuivant l'obſervation d'Hippocrate. L'écoulement ſe fait auſſi par intervalles & à diverſes repriſes, il eſt précedé d'une fluxion, & de douleurs de tête, ſur-tout ſi l'on a paſſé ſoudainement du chaud au froid ou du froid au chaud. Si l'humeur vient du méſentere, des inteſtins, ou de l'eſtomac, trop affoiblis, c'eſt une pituite épaiſſe & glaireuſe, qui coule déréglément, & plûtôt le jour que la nuit.

Lorſqu'une bile jaûne, ou citrine,

ou ardente, coule du foye dans l'intestin, elle n'y cause point de douleurs ni de tranchées, & sort par intervalles réglez & durant la nuit : mais ce cours de ventre a plûtôt cessé que celui qui est produit par le vice de l'estomac. Il en arrive de même dans la diarrhée, qui est causée par l'atrabile, qui passe de la ratte & du mésentere dans l'intestin ; avec cette difference que cette derniere humeur cause un désordre proportionné à sa mauvaise qualité. Il faut prendre garde de ne la confondre pas avec le sang qui s'est épaissi & recuit en maniere de poix noire, par le long séjour qu'il a fait dans les boyaux, avant d'arriver au sphincter du rectum. Il faut donc remarquer que si c'est de ce sang que l'on rejette, & non pas l'humeur atrabilaire, l'on a ou l'on a eû sans doute quelque vomissement qui auroit donné la couleur rouge au linge qu'on y auroit trempé, au lieu qu'on ne remarque point cela si c'est de l'atrabile.

Le dévoiment qui ne dure qu'un jour (ou peu au-delà) est souvent salutaire, on le supporte aisément pourvû qu'il

qu'il ne passe pas le septiéme jour, qu'il ne se reproduise point après avoir cessé, & qu'il ne cause pas une extrême soif, ni la Fiévre. S'il continuë il devient dangereux, parce qu'enfin il cause la Fiévre & la dysenterie, & dissipe les forces. Les déjections bilieuses, ou cruës & pituiteuses, sont aussi dangereuses si la Fiévre y survient, ou que l'évacuation étant cessée le cours de ventre recommence de nouveau. Le peril est égal si la diarrhée se joint à l'inflammation du foye, des hypocondres, ou de l'abdomen, & si les déjections sont diversement colorées, & qu'on les rende de cette qualité long-temps, & avec douleur.

La prompte suppression d'un cours de ventre n'est pas sans un grand risque ; l'estomac en effet en ressent souvent le dommage, la Fiévre s'en excite, & les visceres en conçoivent l'inflammation. Quelquefois même l'humeur se porte à la tête, y cause de vives douleurs, & produit la phrénésie, ou la létargie, selon la qualité de cette humeur. Il est utile dans la diarrhée que les selles se fassent sans

éruption de vents, qu'elles soient peu frequentes, & sans excez dans leur quantité. Le dévoiment, qui importune souvent, affoiblit & prive du sommeil; mais quand les selles sont frequentes & copieuses en même temps, s'il survient une défaillance, il y a sujet de craindre.

Le vomissement naturel arrête le dévoiment invéteré. La diarrhée est salutaire quand elle quitte sitôt que l'humeur superfluë est vuidée, ce qu'on connoît lorsqu'en appuyant la main sur le ventre, on n'y sent plus de vents, & que leur éruption a terminé la derniere selle. Il est bon dans le dévoiment que les matieres deviennent de meilleure qualité; il est dangereux que le contraire arrive. Une surdité soudaine garantit du flux bilieux, & cesse par le retour du même flux. Le long dévoiment est principalement ordinaire à ceux dont la langue est épaisse, & la parole embarassée; il s'appaise, comme j'ai déja remarqué, sitôt que le vomissement y survient. Les rapports aigres marquent toûjours le retour de la santé dans la lyenterie, & dans toute sorte de dé-

voiment invéteré. La ſuppreſſion extraordinaire des ſelles menace de Fiévre, ou d'une évacuation ſubite par en bas. Le dégoût ou le hoquet qui ſurvient aux grandes dejections eſt dangereux. Ceux qu'une maladie aiguë ou chronique, ou qu'une hémorragie, ou quelqu'autre ſemblable cauſe a fort extenuez, meurent le lendemain qu'ils ont rendu par le ventre de l'atrabile en maniere de ſang noir, fluide, & ténu.

Ces ſortes de déjections de couleur noire, comme d'un ſang brûlé, ſont toûjours pernicieuſes, ſoit qu'elles viennent naturellement ſans Fiévre ou avec Fiévre : mais elles le ſont encore plûtôt lorſque cette couleur ſemble produite par le mélange confus de toutes les couleurs qui ne ſont point bonnes. C'eſt au contraire une évacuation utile que celle de pluſieurs matieres de qualitez & de couleurs mauvaiſes, quand elle vient d'un purgatif donné à propos. Il eſt mortel au commencement d'une maladie de rendre ainſi de l'atrabile ; le péril eſt égal, ſi, malgré la liberté du ventre, l'on a des nauſées, des vomiſſemens & le

délire, ou si l'on est tellement affoibli que le pouls soit toûjours vermiculaire & formicant, à moins qu'il ne saillisse plus vivement après qu'on a mangé. Le dévoiment subit ensuite d'une longue maladie, ou qui y survient sans apporter de soulagement, est d'un péril d'autant plus certain, qu'on le supporte plus difficilement, & que le malade en est plus travaillé.

C'est un accident également déplorable que le cours de ventre donne lieu à l'hydropysie, ou qu'il survienne à quelque ulcere, (*causé par un acide corrosif, qui soit dans les humeurs*) ou à l'érosion d'un intestin grêle, particulierement du jejunum; ou que dans un cours de ventre les pustules, qui s'étoient élevées, disparoissent; ou que dans un vieillard la diarrhée continuë long-temps; ou enfin de rendre des déjections grasses, en maniere d'onguent, après avoir rendu d'abord des humeurs liquides & claires comme de l'eau. Ces excrémens gras & huileux sont ordinaires dans les Fièvres ardentes, pestilentielles, colliquatives, & étiques, dans la phtysie, l'atrophie, & même dans les inflam-

mations des visceres.

On remarque communément que les déjections homogenes & trop soûtenuës, produisent des dysenteries; accident funeste aux femmes enceintes, & qui peut bien à la vérité épargner leur vie, mais jamais celle de leur fruit. Les pieds enflent pour l'ordinaire dans les longs dévoimens.

Nouvelles Remarques.

JE connois une personne qui a tous les mois le dévoiment; ce qui arrive, suivant les principes de Sanctorius, parce que sitôt qu'il s'est amassé dans les vaisseaux une quantité d'humeurs dont la nature n'a pû se dégager par la transpiration journaliere, ces humeurs, par une espece de crise, se séparent de la masse du sang, & prennent leur issuë par le ventre, dans les uns, & dans les autres par les urines, &c. Quelquefois après une suppuration de poitrine, ou dans les ulceres aux articles, le pus s'échape par les selles en maniere de diarrhée. Ceux qui sont sujets au dévoiment transpirent peu, soit qu'ils ayent la peau trop serrée, qu'ils soient foibles, &c. Le sang trop brisé par la fermentation laisse échaper sa sérosité, ce qui cause souvent, dans les maladies aiguës, un flux d'urine ou la diarrhée. La meilleure maniere de guérir le dévoiment

qui dure trop eſt de rétablir les forces, & de procurer la tranſpiration, ou de détourner les humeurs par les urines, &c.

VIII. La Lyenterie.

C'Eſt un accident très dangereux, où l'on ne rend pas ſeulement comme dans la ſimple diarrhée, des humeurs excrémentitielles : mais même la boiſſon & les alimens, tels qu'on vient de les avaler, ou ſeulement à demi digérez, détrempez & délayez de beaucoup d'eau, ſans douleur & ſans mélange de ſang, ni de bile; c'eſt ce qu'on nomme la Lyenterie. Dans cette maladie le corps ne prend point de nourriture, & tombe dans la langueur; une ardeur ſenſible occupe les hypocondres, & une ſoif extrême travaille le malade : la mort eſt ſouvent très prompte, & quelquefois plus tardive. On guérit plus aiſément de la lyenterie dans la jeuneſſe, principalement ſi l'on commence à uriner beaucoup, & à recevoir quelque ſoulagement des nourritures : mais dans un âge avancé, cette maladie ſe

guérit très difficilement, sur-tout lorsqu'elle arrive après une longue dysenterie. Le malade est très en danger si les selles sont si frequentes qu'elles ne laissent point d'heure pour le repos, ni le jour ni la nuit. Il en est de même si les matieres sont fort cruës, noires, ou legeres, comme la fiente de bœuf, & fétides; si l'on perd absolument l'appetit, & qu'en même temps l'on soit pressé de la soif, si l'on n'urine pas à proportion de la boisson qu'on a prise, si la bouche s'ulcere, si le visage s'enflamme, & se couvre d'un grand nombre de taches de toutes couleurs; si le ventre s'amollit, qu'il devienne sale & ridé; enfin si le mal n'est pas nouveau, ni le malade jeune, ces signes sont très mortels. Les rapports aigres qui surviennent dans la Lyenterie présagent la guérison, comme j'ai déja remarqué. La quantité de l'urine qui est proportionnée à celle de la boisson, si l'on n'a pas de Fiévre, que la couleur du visage soit naturelle, & que les forces reviennent par les nourritures, sont des marques que l'on doit guérir. Dans La lyenterie, comme dans les

autres dévoimens, on juge que la maladie est terminée, lorsqu'en appuyant sur le ventre, on n'y sent plus de mouvement, & que la fin de la derniere selle a emporté beaucoup de vents. Si dans une longue lyenterie l'on vient à rendre des vers, & qu'on ait des tranchées aiguës, on devient enflé sitôt que les douleurs ont cessé. Si dans cette maladie il survient une douleur de côté avec une grande difficulté de respirer, il est à craindre que la phtysie ne s'ensuive.

La corruption de l'air produit souvent des Lyenteries épidemiques, dont on meurt ordinairement, consumé par la longueur de la maladie. Quelquefois elle survient à la vomique du poûmon, à l'abcez de l'abdomen, à la suppuration des reins, ou à celle de poitrine : elle est toûjours funeste avec de semblables causes.

Nouvelles Remarques.

LA Lyenterie vient de l'irritation, ou du relâchement de l'estomac. La premiere cause fait la Lyenterie des scorbutiques, &c. La seconde, quand la Lyenterie arrive pour avoir trop bû d'eau, ou dans

les vieillards en qui la nature manque, ou dans ceux qui se sont épuisez par des excez de volupté. J'ay vû une personne guérir d'une Lyenterie déseſperée en ne prenant aucune nourriture pendant huit jours : mais c'eſt le fait d'un habile homme de connoître les occaſions où cette diéte convient.

IX. *La Dyſenterie & le Téneſme.*

LA Dyſenterie eſt cette maladie où les ſelles ſont douloureuſes, frequentes, mêlées de ſang, avec des tranchées, & des ulceres aux inteſtins. Elle commence par un dévoiment de bile, ou par l'évacuation de la pituite, qui enduit les inteſtins ; déja les ſelles paroiſſent graſſes & mêlées d'un peu de ſang ; bientôt le velouté de l'inteſtin eſt déchiré en petits lambeaux qui ſortent parmi les excrémens avec le ſang & le pus, la ſubſtance même de l'inteſtin ſouffre de l'éroſion, & il s'en détache des parcelles, avec une aſſez grande quantité de matiere purulente. Cependant on rejette toûjours quelque peu de ſang, tantôt parmi les excrémens, qui ſont liqui-

des & délayez, (si ce n'est quand l'ulcere est dans le rectum, & bien au-dessous de l'endroit où les excrémens se forment) & tantôt ce sang est mêlé de mucosité, de pus, & de parcelles de l'intestin.

On ressent alors une vive douleur au fondement, & des envies frequentes & importunes d'aller du ventre; dans ces épreintes on n'évacue que très peu de matiere. La douleur est plus forte après la selle, mais diminue aussitôt; il arrive souvent que le malade étant agité par la Fiévre, ou inquiété par les douleurs de ventre qui le pressent d'aller à la selle, ne peut trouver un moment de repos ni prendre un quart d'heure de sommeil.

Si les intestins grêles sont ulcerez, il ne reste aucune ressource pour la guérison: mais si l'ulcere est aux gros boyaux, l'on a encore assez d'esperance: c'est pourquoy nous donnerons ici les signes qui peuvent faire connoître où est l'érosion. Quand un intestin grêle est affecté, on ressent autour de l'ombilic une douleur profonde qui n'est suivie de la selle que longtemps après; le sang & ce qui est enlevé

de l'inteſtin eſt mêlé très exactement aux féces, le délire y ſurvient le plus ſouvent ; il eſt même aſſez violent dans cette occaſion, & la ſoif & la Fiévre ſont très fortes. La déjection eſt cruë, de mauvaiſe odeur, aſſez ſemblable à de la lavûre de chair ; elle eſt bilieuſe, porracée, de diverſes couleurs, avec beaucoup de tranchées, & un accablement de corps, dont la défaillance eſt prochaine.

Quand l'ulcere eſt au jejunum les matieres ſont plus cruës, exactement mêlées d'un ſang noirâtre, & d'une bile très jaûne ; on a auſſi des nauſées & une ſoif plus fortes, avec un grand dégoût, on vomit même quelquefois. On reſſent au-deſſus du nombril une douleur qui produit une Fiévre cachée & maligne. La couleur du malade eſt éteinte, & il ſuë juſqu'à tomber en défaillance. Parmi tant de maux les forces périſſent, & ce qui reſte de vie ſe diſſipe bientôt. L'ulcere qui eſt à l'un des gros inteſtins eſt moins dangereux : alors les excrémens ne ſont pas inégaux, mais purs, abondans, liez, parſemez de gouttes de ſang, & ſortent avec des vents,

ils sont aussi quelquefois écumeux, & toûjours mêlez d'une matiere grasse. Le sang ne se mêle pas exactement avec eux, mais il est épars sur leur surface ; il sort presque aussitôt après qu'on a senti la douleur, par la premiere selle que l'on fait.

La Dysenterie est une maladie longue & difficile à guérir ; on peut néanmoins y réussir par des remedes convenables, si le malade n'est pas encore fort affoibli : mais s'il manque de forces, s'il est déja très exténué par la maladie, & que l'ulcere soit profond & invéteré, quel Esculape pourroit rendre la santé ? Dans cet état les selles sont de très mauvaise odeur, cruës, legeres, noirâtres, & on rend par intervalles beaucoup de sang.

Si l'atrabile a donné lieu à la Dysenterie, & qu'on remarque parmi les matieres des parcelles de chair, ou que ce flux ait succedé à quelque maladie chronique, durant laquelle les forces se soient épuisées, on a tout à craindre. Il est également funeste que les selles soient supprimées, si l'on en est plus travaillé, que le flux n'ait

quitté que quelques jours, & qu'il revienne pour durer long-temps.

La Dysenterie est dangereuse lorsqu'elle surprend avec la Fiévre, une forte douleur, & des selles frequentes & inégales; sur-tout si elle cause encore une ardeur au foye, aux hypocondres ou au ventre; enfin lorsqu'on ne sçauroit prendre de nourriture, & que la soif & le dégoût sont extrêmes. Le péril n'est pas moindre si l'on rend incessamment du ventre, soit qu'on dorme ou qu'on veille, soit le jour ou la nuit, si l'appetit manque tout à coup en même temps que la soif augmente, si l'on n'urine pas à proportion de la boisson; si le corps étant fort affoibli & exténué l'on vient à faire une selle de matieres noires, ou si dans la durée de cette maladie, la lyenterie ou l'hydropysie survient.

Si les selles s'arrêtent inopinément & à contre-temps, il en arrive un abcez aux côtes, dans les visceres, ou aux articles. Une Dysenterie qui ne dure point trop est utile aux mélancoliques, si elle continuë long-temps elle est dangereuse. Dans la Dysenterie, si le

sang s'arrête & se fige dans l'intestin, le ventre s'emplit de vents, les membres se glacent, la force & le pouls du malade manquent en même temps ; *qu'est-il besoin d'autres symptômes pour attendre la mort ?*

Le Ténesme a beaucoup de rapport avec la Dysenterie qu'il précede, & où il survient pour l'ordinaire, *il est à l'égard du Rectum ce qu'est la Dysenterie à l'égard des autres intestins.* C'est une envie frequente d'aller du ventre comme dans la Dysenterie : mais sans rien vuider, ou seulement un peu de pituite épaisse, avec quelques gouttes de sang, jusqu'à ce que l'ulcere (s'étant accru) y ajoute du pus : cette matiere se joint quelquefois avec les excrémens naturels, bien liez & figurez. Si le Ténesme arrive aux femmes grosses, il peut causer l'avortement : c'est pourtant un mal qui de lui-même n'est point mortel ni difficile à guérir, sur-tout si le malade est sans Fiévre & sans dégoût : néanmoins dans l'Autonne il est ordinairement contagieux, particulierement s'il dégenere en Dysenterie, & alors il est dangereux,

pour toute sorte de personnes, & funeste aux enfans. Le Ténesme invétéré produit quelquefois le Volvulus, ou bien une colique, s'il vient de la pituite; l'on a plûtôt à craindre la Dysenterie si la bile y a donné lieu. Si l'on néglige le Ténesme, il s'en produit un ulcere sordide, qui cause une fistule à l'anus, dont on ne guérit que par l'opération.

Nouvelles Remarques.

LA Dysenterie est frequente l'Autonne à cause des fruits que l'on mange, comme les prunes, les melons, &c. qui s'aigrissent d'autant plus dans l'estomac, qu'ils étoient doux au goût : mais la Dysenterie qui vient d'une semblable cause n'est point maligne, & se guérit aisément. La contagieuse est souvent mortelle, parce que toute la masse du sang se trouve infectée d'un levain corrosif capable d'ulcerer profondement les intestins, &c. J'ay vû une personne qui depuis près de trois années avoit une Dysenterie périodique aux temps de ses regles qu'elle avoit perduës par une frayïeur. *Beniv. c.* 95. rapporte qu'un homme, dont le velouté des intestins s'étoit déchiré dans une Dysenterie de quarante jours, demeura toute sa vie incommodé

d'une liberté de ventre, où les matieres se précipitoient, sans qu'il pût les retenir un moment.

X. *Le Volvulus.*

Le Volvulus ou la passion iliaque a ces signes. On ressent une douleur très vive au-dessus ou au-dessous de l'ombilic, où l'inflammation arrive. Il paroît au dehors une tumeur, il semble que l'intestin soit replié en maniere de corde ; *du moins* le passage des excrémens est tellement fermé qu'ils ne peuvent descendre, ni les clysteres monter plus haut ; les vents ne peuvent s'échaper par en bas, & l'on vomit les excrémens, avec de la bile & de la pituite. Ce vomissement est précedé de nausées, de rapports, & commence par la pituite de l'estomac. On respire difficilement, & l'on rejette ce qu'on a pris d'alimens & de boisson, parce que ces matieres ne pouvant pas descendre sont repoussées en enhaut, & si elles avoient passé l'estomac, elles sont impures & fétides lorsqu'on les vomit. Quand la cause du

du mal occupe la partie ſuperieure du duodenum, les matiéres n'ont point de mauvaiſe odeur, & ne ſont pas mêlées avec les impuretez du ventre : mais ſi le mal eſt plus bas on vomit auſſi les excrémens. A quelque endroit de l'inteſtin que ſoit le mal il eſt très violent & funeſte, ſi l'on vomit des vers après les excrémens, ſi l'urine eſt ſupprimée, le vomiſſement continuel, le ſphincter de l'anus très exactement fermé, la bouche infectée de même que les rapports, enfin ſi tout le corps tranſpire une vapeur très fétide. Le hoquet, le délire, la convulſion, une ſueur froide, le refroidiſſement des membres, la palpitation & la ſyncope annoncent la mort.

Le Volvulus eſt le plus violent des maux qui arrivent aux inteſtins, & s'il ne ſe termine pas dans le ſeptiéme jour, il eſt toûjours mortel. Il eſt pernicieux dans les vieillards : mais plus ordinaire aux enfans. Les vomiſſemens trop frequens & la ſurdité y ſont à craindre. On peut ſe promettre un ſuccez heureux ſi quelque purgatif pris par la bouche force l'obſtacle & facilite les ſelles, ſur-tout ſi les autres

signes font présumer de la guérison : il vaut mieux aussi que la douleur change de lieu que si elle étoit fixe.

Nouvelles Remarques.

COlomb. liv. 5. de l'Anat. dit que les intestins grêles étoient entrez l'un dans l'autre, plus de la longueur du doigt, dans un homme qu'il ouvrit qui étoit mort d'un Volvulus. Cette maladie est quelquefois contagieuse, comme le remarque Alex. Benoît, liv. 19. chap. 8. Les intestins étant attachez au mesentere ne peuvent se tordre comme le vulgaire se l'imagine. Si l'inflammation des intestins & la gangrene qui s'en ensuit font le Volvulus, la mort est prochaine. Sydenham défend les purgatifs, jusqu'à ce que l'irritation soit appaisée.

XI. La Colique.

LEs cruelles douleurs que l'on ressent à l'intestin colon, en prenant le nom de Colique, cette douleur est soudaine, profonde, accompagnée de tension, & de gonflement dans toute la circonference du ventre, particulierement du côté droit, où

eſt le ſiége du mal, & où commence cet inteſtin, qui de là s'avance en forme *d'arc ou* d's romaine vers la region gauche des iles, juſqu'au deſſous du ventricule, enſorte qu'il parcourt preſque toute la cavité de l'abdomen, & embraſſe les autres inteſtins. C'eſt pourquoy la Colique ſe fait ſentir le long des reins vers le dos, & occupe une grande partie du ventre, ſoit au-deſſus ou au-deſſous de l'ombilic, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & ſans ſe fixer en nul endroit, principalement ſi les vents en ſont la cauſe, leſquels roulent dans le ventre ſans trouver d'iſſuë ni par haut ni par bas. Quelquefois la Colique eſt fixe en un ſeul endroit, où elle produit des douleurs très vives qui ne s'appaiſent point par la ſortie des vents. L'inteſtin eſt alors ſi penetré de la douleur, qu'il ſemble en être déchiré, & que le malade en eſt tout hors de lui. Cette Colique excite ſouvent des vomiſſemens, où l'on évacuë des matieres pituiteuſes de diverſes couleurs, porracées, ou couleur de rouille. Ces douleurs ont coûtume d'arriver à l'occaſion d'une pituite épaiſſe, ténace

ou vitrée. Dans l'une & l'autre Colique il est ordinaire d'avoir du dégoût & de l'aversion pour tout ce qui est doux & gras, de ressentir des élancemens continuels à l'estomac, & une soif très pressante, que la boisson n'apaise pas. Il est encore ordinaire de rendre par la bouche des vents qui sont quelquefois supprimez lorsqu'ils étoient prêts de sortir ; le ventre est encore tellement resserré qu'il ne peut rien rendre, pas même de vents ; ou si l'on rend quelque matiere par l'effet d'un remede, ou par un effort naturel, elle est seche, & par globules en maniere de fiente de brebis, ou bien elle approche de celle de bœuf, legere, pleine de vents, & qui surnage l'eau.

L'urine à l'occasion de la violente douleur reçoit une forte teinture de bile, & quelquefois elle est entierement supprimée par la compression que les arteres emulgentes reçoivent de la liaison des reins avec l'intestin colon. S'il survient des sueurs froides, un hoquet opiniâtre, le délire, la convulsion, le refroidissement des membres, & la syncope, on ne peut

éviter de mourir bientôt : mais si les excrémens ne sont pas entierement supprimez, que la douleur change de lieu, ou laisse quelque moment de relâche au malade, s'il est soulagé par la sortie des vents & des excrémens; enfin s'il en est moins agité, & qu'il respire toûjours librement, ce sont de puissans préjugez pour sa guérison. La Colique cause (souvent) la convulsion ou la goutte, l'Epilepsie ou l'Hydropisie; quelquefois aussi elle produit le Volvulus avant le septiéme jour.

Je dois rapporter ici les signes qui marquent la difference de la passion iliaque d'avec la Colique. Le Volvulus a des symptômes bien plus pressans que la Colique; ici le ventre est supprimé, les douleurs sont très vives, & les vomissemens fréquens : mais dans l'autre, comme l'intestin grêle est d'un sentiment très vif, les douleurs sont encore plus fortes, & causent bien-tôt la mort : ainsi cette maladie est très aiguë, au lieu que l'autre peut menacer long-temps avant d'attenter à la vie. D'ailleurs, dans le Volvulus la douleur est moins fixe,

ſoit qu'elle ſoit du côté droit, ou de l'autre; elle ſe porte davantage au-deſſus de l'ombilic, & ſe guérit plûtôt par les remedes pris par la bouche, que par les clyſteres. Les nauſées & les vomiſſemens y ſont auſſi plus réïterez; le délire, les ſueurs froides, & la ſyncope plus preſens que dans la Colique.

Il y a d'autres ſignes qui font diſtinguer une Colique, d'une Nephrétique, & d'autres qui leur ſont communs: c'eſt pourquoy ſi l'on ne rejette point par les urines ni de pierre ni de gravier, les douleurs néphrétiques en impoſent ſouvent aux plus habiles Medecins ſous les apparences de la Colique.

Il faut dans ces rencontres obſerver ces differences; la nauſée, le vomiſſement, & le dégoût ont plus de véhemence dans la ſimple Colique, où la douleur commence pour l'ordinaire à la région inférieure du ventre du côté droit, d'où elle s'étend en ligne demi-circulaire vers le côté gauche. Souvent elle occupe tout le contour du ventre, plus ſenſible néanmoins tantôt à un endroit, & tan-

tôt à un autre. La Néphrétique au contraire est permanente & toûjours fixe au même lieu : si ce n'est qu'elle se continuë quelquefois au testicule, ou dans l'intérieur de la hanche du même côté, parce qu'ordinairement elle n'interesse que l'un ou l'autre rein.

Dans la Néphrétique, de même que dans l'affection du colon, les clysteres sont à la vérité d'usage : mais l'évacuation des matieres & des vents qu'ils produisent, soulage bien moins dans la premiere. L'urine enfin dans la Néphrétique est d'abord ténuë & aqueuse, elle coule en petite quantité, quelquefois même elle est entierement supprimée : mais elle s'échape bientôt en abondance, & devient épaisse, chargée de bulles & de gravier.

Ainsi la qualité de l'urine peut déterminer le genre de la maladie, puisque dans la Colique la douleur est quelquefois arrêtée, sur-tout lorsqu'elle vient d'une pituite vitrée qui s'est collée aux parois de l'intestin : mais comme l'éruption d'une urine graveleuse ôte la douleur, les déjections glaireuses dissipent aussi la Colique. Il est encore bon de sçavoir que la

Colique saisit moins frequemment la même personne que la douleur des reins.

Outre cette espece de Colique dont nous venons de parler, qui vient de la crûë des glaires ou des vents, & qui est proprement appellée Colique, on en compte une autre espece, qu'on attribuë à une humeur acre, ou à la bile même. Elle cause une petite Fiévre, des ardeurs, la soif & l'insomnie. La douleur ne parcourt pas les intestins, mais elle demeure fixe, & s'aigrit toûjours par les selles; l'urine est très acre & bilieuse: l'usage des boissons & des alimens chauds n'y convient pas.

Si le colon est enflammé on reconnoît l'endroit par la douleur; cet accident est très funeste, & cause souvent le Volvulus: une Fiévre ardente & déclarée en marque le danger; on ressent des élancemens à l'endroit de l'inflammation. La soif, la nausée, les vomissemens, particulierement s'ils sont de bile pure, contribuent au mauvais présage. Le ventre & la vessie retiennent encore leurs excrémens.

D'habiles Medecins ont observé que le

le péritoine est souvent attaqué de douleurs très vives, qui quoiqu'étrangeres au colon, peuvent néanmoins trouver ici leur rang après les especes de colique, puisqu'elles ont beaucoup de convenance avec elles, par leur violence & par le lieu qu'elles affectent. Les douleurs sont également violentes, longues & rebelles aux remedes de la colique, soit purgatifs, ou lavemens, ou fomentations. Elles succedent pour l'ordinaire aux Fiévres chroniques, & aux maladies opiniâtres (causées par la bile.) On les a vû souvent tenir lieu de crise aux Fiévres tierces, aux quartes, aux continuës, de maniere cependant que ces douleurs s'aigrissoient encore après un temps considerable aux jours marquez pour les retours des accez.

Nouvelles Remarques.

PLine dit que l'Empereur Tibere fut le premier attaqué de la Colique. Selon Mercurial les anciens n'ont pas connu cette maladie sous le nom de *Colique* : mais fort bien sous celui de εἴλεος, qu'on a substitué pour signifier le χόρδαψος des Grecs, & le Volvulus des Latins.

XII. Les Vers.

IL y a des Vers de differentes sortes qui se produisent dans les entrailles du corps humain ; les uns sont longs & ronds, les autres plus courts & larges comme les pepins de citroüille, d'où vient qu'on les appelle *Cucurbitins*, les autres sont petits, grêles & ronds, ce sont les *ascarides*. Voici les signes communs de ces deux dernieres especes de Vers. On grince les dents durant le sommeil, la salive abonde dans la bouche, & l'on avale souvent comme si l'on mangeoit ; on a des demangeaisons aux narines pendant le jour, la soif est si grande qu'on ne peut l'appaiser par la boisson, le ventre s'emplit quelquefois de vents qui causent souvent des tranchées, & il s'étend assez souvent en maniere d'hydropisie seche. Cet accident est suivi de la lyenterie, de la suffusion, de la pâleur du visage, & d'une sueur froide & fétide ; quelquefois même d'un délire, où néanmoins l'on ne ramasse point de flocons comme dans celui des

Fiévres aiguës, & où l'on n'a point de forte douleur de tête.

On rend encore des Vers tantôt par la bouche, tantôt par les selles, & quelquefois par les narines, on en est plus incommodé la nuit que le jour. Ils remontent en en-haut lorsqu'on est à jeûn; & par leurs morsures ils picotent alors les intestins, travaillent les hypocondres & l'estomac, & causent les défaillances, ou l'étouffement, le tremblement, l'épilepsie, ou enfin la syncope même. Ces maux sont ordinaires aux enfans, qui en meurent souvent.

Outre les symptômes dont je viens d'attribuer la cause aux vers, autorisez par de frequentes observations, j'y ajoûterai la colique, la faim canine, la boulimie, la palpitation de cœur, les Fiévres malignes, pestilentielles & épidémiques.

Il n'y a guéres que les vers longs qui se produisent dans les intestins grêles, qui les piquent quand ils sont vuides, qui se glissent quelquefois dans l'estomac, & y excitent de la douleur, la nausée, le vomissement, le hoquet, une toux seche, courte & legere. Ils sont aussi

qu'on avale avec peine lorſqu'ils ſont dans l'eſtomac ; outre cela on s'éveille quelquefois par les treſſaillemens, & les cris qu'on fait durant le ſommeil, où l'on rentre auſſitôt ; on en voit qui tirent la langue en dormant, d'autres grincent les dents, ou tiennent des diſcours égarez, & s'agitent continuellement dans leur lit. Les enfans remuent alors la bouche, de même que pour ſuccer la mamelle, il s'éleve à la plûpart des rougeurs ſoudaines & paſſageres aux joües & dans les yeux, qui ſont ordinairement pâles dans ces perſonnes.

Le pouls eſt inégal, caché, défaillant & recurrent ; dans quelques-uns les alimens ſe corrompent *plûtôt que de ſe digerer, & s'évacuent par les ſelles ainſi fermentez*, après avoir produit quantité de vents, dont le ventre demeure rempli, le reſte du corps emmaigrit ſenſiblement ſans aucune cauſe évidente. Si la Fiévre y ſurvient elle eſt dereglée & ſans ordre dans ſes redoublemens, qui reprennent trois ou quatre fois la nuit, avec un grand refroidiſſement des membres.

Les vers longs ſont moins dange-

reux que les cucurbitins, ils ſont auſſi plus frequens que ces derniers, & travaillent particulierement les enfans juſqu'à l'âge de puberté.

Les cucurbitins, qui ſe forment dans le cæcum & dans les cellules du colon, outre les ſignes qui leur ſont communs avec les vers longs, en ont d'autres qui leur ſont propres & eſſentiels, comme de bleſſer continuellement la perſonne par leurs morſures, & de cauſer une faim importune, parce qu'à peine a-t-on digeré qu'ils épuiſent la nourriture, & qu'inſatiables, ils recommencent auſſitôt à piquer les inteſtins.

Ces vers ſont ſouvent aſſemblez, & attachez les uns aux autres d'une façon ſurprenante, *& dans une quantité ſi prodigieuſe qu'ils ſemblent faire un nouvel inteſtin.*

L'emmaigriſſement, la foibleſſe du corps & la rudeſſe de la peau accompagnent toûjours le ver plat : mais lorſque ces vers délicats qu'on nomme *aſcarides* ſe ſont formez dans le rectum, ils y excitent des demangeaiſons, & au fondement, d'où ils paſſent quelquefois dans les cuiſſes, ou s'inſi-

nuent dans les muſcles feſſiers. Ils s'échapent le plus ſouvent par les ſelles avec les excrémens, ce qui arrive même aux perſonnes avancées en âge: cependant on a des envies frequentes d'aller à la ſelle, & l'on ſe ſent ſoulagé par les déjections.

Les enfans ſont plus ſujets que d'autres à avoir des vers, ſur-tout lorſqu'ils ont beaucoup de cruditez, & par le long uſage des alimens de mauvais ſuc, comme le fromage, les fruits cruds, &c.

Nouvelles Remarques.

BEniv. fit rendre cent trente-huit vers par une medecine compoſée d'aloë, de myrrhe & de ſaffran. Alex. Benoît dit qu'une femme devint muette & comme cataleptique,& qu'elle ne fut guérie qu'après avoir rendu un peloton de quarante vers. Duret, Donat,&c. diſent que les vers cauſent quelquefois de violentes palpitations à l'épigaſtre & dans l'abdomen.L'œil eſt brillant, le viſage pâle vers les tempes, l'on mange beaucoup & l'on emmaigrit. Les tranchées continuent après des convulſions, lorſque les Vers percent & ulcerent les inteſtins; il ſort enſuite du pus parmi les excrémens. L'on a ſouvent des Vers pour avoir mangé des alimens où les mouches avoient dépoſé leurs œufs.

XIII. Les Hémorroïdes.

JE vais parler de cette maladie du fondement, où les veines trop dilatées & engorgées de ſang le répandent en abondance ; ce qu'on appelle Hémorroïdes. Mais parce que quand le ſang eſt porté plus que de coûtume à cette partie, il ne s'en échappe pas toûjours, on a nommé Hémorroïdes aveugles celles qui ſont en dedans, ce qui produit une vive douleur au fondement, mais qui eſt plus violente lorſqu'on rend des excrémens durs & liez. Cette douleur eſt quelquefois ſi conſiderable, que le ſphincter de l'anus s'en enflamme : mais quand l'Hémorroïde a crevé, l'éruption du ſang accompagne toûjours les matieres dans les efforts des ſelles, & particulierement ſur la fin de la déjection ; néanmoins il coule quelquefois ſeul & de lui-même. Le ſang ſort d'abord ſéparément, noirâtre & mélancolique, il eſt enſuite plus pur, & de belle couleur ; quelquefois il eſt grumelé, lorſqu'il s'eſt figé dans

l'inteſtin. Ainſi on le diſtingue du ſang qui coule du foye, ou du méſentere, ou des parties ſupérieures (dans l'inteſtin) ; en effet celui qui vient du méſentere eſt en petite quantité. On attribuë au foye ces flux de ſang qui ne ſont que de fréquentes évacuations d'une ſéroſité ſanguinolente, & preſque ſemblable à de la lavûre de chair ; & le ſang qui vient des parties ſupérieures par la rupture de quelque veine, acquiert, par le ſejour qu'il fait dans l'inteſtin avant qu'on le rejette, la noirceur & la conſiſtance de la poix.

Les Hémorroïdes externes ſont avancées en dehors, mais celles qui ſont internes ſont exemptes de tumeur ſenſible, fluent preſque ſans douleur, & rendent un ſang qui ſe joint aux déjections ſans ſe mêler aux matieres. Si l'hémorragie eſt exceſſive le danger eſt très grand, les forces périſſent, le viſage s'éteint. Quelle peſanteur au haut des cuiſſes, quelle foibleſſe aux jambes ? Le ſang n'eſt plus groſſier ni obſcur ; il eſt pur & vif : c'eſt le tréſor ſi néceſſaire à la vie. Si cette hémorragie dure long-

temps elle produit l'hydropiſie. Le ſang des purgations hémorroïdales, qui ſont ſuprimées dans ceux à qui elles étoient ordinaires, ſalutaires, & nullement ſymptomatiques, remonte aux hypocondres & dans les viſceres, & produit des accidens très fâcheux, & particulierement l'anaſarque, ou la phtyſie: c'eſt pourquoy Hippocrate a judicieuſement averti de guérir les Hémorroïdes de maniere qu'on en laiſſe une ouverte.

L'éruption des Hémorroïdes prévient les pleureſies, les péripneûmonies, les ulceres rongeans, les cancers, la lépre, l'élephantie, la galle, la manie, & la Fiévre quarte; triſtes maux que cette évacuation arrêtée à contretemps excite ou rappelle.

Les Hémorroïdes ſurviennent heureuſement aux mélancoliques, aux maniaques, & aux néphrétiques preſque déſeſperez. L'écoulement des ordinaires, ou l'hémorragie du nez peuvent ſuppléer au défaut du flux hémorroïdal.

Nouvelles Remarques.

ZImara dit avoir connu un homme qui avoit tous les mois (à l'âge de 80. ans) un flux d'Hémorroïdes. On voit des femmes qui dans leurs grossesses ont des Hémorroïdes au lieu des regles. Il ne faut pas arrêter les Hémorroïdes de quelque maniere qu'elles puissent être critiques.

XIV. L'Inflammation, & la fistule de l'Anus.

LE muscle de l'Anus s'enflamme quelquefois lorsqu'il a été violenté par les douleurs des hémorroïdes aveugles, ou par quelque course sur un cheval trop décharné. La tumeur de l'Anus suspend alors les excrémens durant plusieurs jours, ou ne leur donne issuë qu'en faisant souffrir extrémement le malade. Ces douleurs, quoique très vives d'ailleurs, s'aigrissent encore plus par l'effort de la selle, & par la pression de cette partie. Cet accident produit une Fiévre interne & obscure, sur-tout lorsqu'il y a déja long-temps que le ventre est resserré.

L'abcez que cette inflammation a produit s'ouvre dans l'inteftin, & l'ulcere étant devenu fordide, continuë à rendre du pus. Bientôt l'ulcere de l'Anus dégénere en une fiftule que l'on ne peut guérir que par le fecours de la Chirurgie : quoique la douleur ceffe le pus s'y renouvelle inceffamment, & ce qui s'en eft amaffé fort avant les excrémens à chaque déjection, ou s'il ne coule qu'avec les excrémens, il ne s'y mêle pas.

Nouvelles Remarques.

SI l'on néglige le Ténefme il en arrive fouvent un ulcere qui dégénere en fiftule, & qui pénetre quelquefois jufques dans la veffie, & pour lors on rend des vents par la verge comme par le fondement ; il fe mêle même parmi l'urine un peu d'excrément & de pus. J'ai vû devenir hydropique pour s'être guéri d'une fiftule qu'on avoit depuis dix ans.

XV. Les playes de l'éfophage, de l'eftomac & des inteftins.

IL me refte à parler des playes qui peuvent arriver dans l'étenduë du

canal qui se continuë depuis la bouche jusqu'à l'Anus. Si l'ésophage est blessé, les viandes ni la boisson ne peuvent descendre dans l'estomac : mais on les rejette presque aussitôt qu'ils sont avalez : le hoquet, la défaillance, ou la convulsion arrive bientôt. Si la playe est à l'estomac l'on vomit souvent de la bile ; le hoquet survient, on vomit sur le champ ce qu'on a pris par la bouche, le pouls s'affoiblit, des sueurs froides occupent les membres, & la mort s'ensuit.

Les signes équivoques de la playe des intestins grêles, ou de celle du ventricule, sont que les alimens sortent par l'ouverture, & tombent dans l'abdomen également dans l'une & dans l'autre, c'est pourquoy le ventre & les hypocondres se soûlevent toûjours de plus en plus, & ensuite l'on vomit de la bile. Si les autres intestins sont ouverts ils donnent par la playe issuë aux excrémens, ou du moins à l'odeur stercorale.



Nouvelles Remarques.

Les playes de l'estomac & des intestins ne sont mortelles que lorsque l'hémorragie est trop grande. Skenkius rapporte des exemples de playes aux intestins, dont même une portion avoit été emportée, qui guérirent en s'attachant au péritoine.

XVI. *Les Maladies du mésentere.*

Les Maladies du mésentere méritent nôtre attention, puisque les vaisseaux s'y déchargent souvent des matieres impures, qui deviennent les sources des plus cruelles maladies, comme du *Cholera Morbus*, de la mélancolie, du dévoiment, de la dysenterie, de la cachéxie, de l'atrophie, de la langueur, des Fiévres lentes & erratiques, & d'autres semblables maux. Lorsqu'il arrive un schirre au mésentere la tumeur est d'abord lâche & molle: dans la suite l'humeur s'épaissit & durcit; on s'en apperçoit au toucher d'autant plus aisément que

la partie où la tumeur est formée, étant sans douleur & sans inflammation, permet d'appuyer la main pour la découvrir, *ce qu'il est necessaire de faire, parce qu'*elle est située profondement, & au-dessous des intestins qu'elle comprime, de maniere que les excrémens ont peine à sortir : ce qui n'arrive pas quand la tumeur est aux muscles de l'abdomen, ou que le ventre est grossi par la graisse : d'ailleurs on peut empoigner la graisse avec la peau, & la soûlever de dessus les muscles du ventre ; on la sent d'abord, & pour peu qu'on appuye la main, on ressent de la douleur, & on l'augmente s'il y en avoit auparavant. Cette tumeur s'éleve aussi en dehors suffisamment pour la sentir en appuyant foiblement la main ; outre cela elle s'étend en long selon la direction du muscle qu'elle occupe.

L'inflammation arrive quelquefois au mésentere, pour lors on y ressent à la vérité une pesanteur profonde, mais nullement de douleur sensible : il s'éleve une petite Fiévre qui ne produit aucun orage, & qui n'empêche pas d'agir comme à l'ordinaire. On rend

d'abord par les selles une espece de sanie rouge : mais quand la suppuration est faite il sort un pus blanc qui délaye les excrémens, où qui coule abondamment sans se mêler aux déjections, comme il arrive d'ordinaire quand l'abcez est près du rectum. On est assuré que le pus vient du mésentere, parce qu'il ne peut couler d'autre part sans douleur, sans mélange, & sans une Fiévre plus marquée que celle qui paroît ici.

Nouvelles Remarques.

Dodonée dit qu'une femme qui avoit eû une inflammation au mésentere, rendit par les selles, deux ou trois fois le jour, pendant plus de quatre ans, des matieres purulentes, très fétides, & sans mélange d'excrémens. On a trouvé quelquefois cette partie remplie de pus dans des personnes qui étoient mortes d'Atrophie.

XVII. Les Maladies du foye.

Le foye est sujet à diverses maladies qui ont des circonstances dignes de remarque. Si ce viscere a

une trop grande chaleur la diete est très contraire, quoiqu'on ait un grand dégoût, particulierement pour les viandes; outre cela la soif est continuelle, tout le corps est échauffé, surtout les plantes des pieds, & les mains, qui sont encore humides, si l'humidité accompagne la chaleur du foye, ou seches, si cette chaleur est jointe à la sécheresse. L'intemperie froide du foye est plus rare, & se reconnoît à des marques toutes contraires aux précedentes. Si l'intemperie n'est pas simple, mais qu'elle se soûtienne par quelque humeur, c'est la bile lorsque la chaleur domine : cette bile doit s'échapper par le vomissement ou les selles; elle est d'abord pâle & délayée, ensuite grossiere, jaûne & fétide; la bouche est pleine d'amertume, la soif & le dégoût sont en même temps plus sensibles; il arrive assez souvent une Fiévre tierce intermittente, ou vague & incertaine. Quand l'humeur s'est engagée profondement dans les plus secrets reduits de la substance du foye, elle excite une Fiévre lente qui méne insensiblement à l'atrophie.

Une humeur acide ou froide est la cause

cauſe de l'intemperie du foye, ſi les ſelles ſont petites, peu frequentes, ſans mauvaiſe odeur & blanchâtres; ſi la Fiévre tierce ne ſurvient pas, (il eſt rare qu'elle ſoit l'effet d'une pareille cauſe) ſi la perſonne n'a aucune diſpoſition à la maigreur, & que tous les ſignes ſoient contraires à ceux des cauſes de chaleur.

La foibleſſe du foye a pluſieurs marques, dont les plus eſſentielles ſe tirent de la couleur du corps, ſur-tout de celle du viſage, & de la qualité des ſelles. Le viſage eſt livide ou verdâtre, les ſelles ſont liquides en maniere de crême, ce qui ne vient que de ce que le foye filtre, au lieu de la bile, ou avec elle, une humeur graſſe, qui ſe mêle enſuite avec les excrémens, ainſi cela n'arrive point par aucun vice du ventricule ni du méſentere. En effet ſi l'eſtomac eſt auſſi mal diſpoſé, les alimens ne ſe digerent pas, & on les rend comme on les a pris. Si *la ſeroſité du ſang qui eſt défait paſſe des veines du foye dans le canal excrétoire de la bile, & de là dans les inteſtins, ce qui arrive lorſque* le foye a perdu ſon reſſort, il ſe fait

un flux de ventre très opiniâtre, qu'on nomme flux hépatique. Les déjections sont d'abord liquides comme une eau teinte de sang; dans la suite elles prennent diverses qualitez, selon les differentes intemperies du foye: s'il est échauffé, les matieres sont plus recuites, & mêlées d'un sang mélancolique: mais quand la mort est prochaine, une déjection d'atrabile en est la marque assurée. Dans cette maladie *tous les sucs s'atténuent*, & tout le corps se fond; la Fiévre, le dégoût, la soif y surviennent; le pouls est prompt, l'urine bilieuse. Au reste si la foiblesse du foye n'est pas jointe à la chaleur, le relâchement qui arrive à ce viscere produit l'évacuation d'un sang limoneux & par grumeaux; les déjections sont petites, peu fréquentes, & de toutes les couleurs d'excrémens; elles sont plus abondantes par intervalles, & n'ont que fort peu d'odeur. Cette maladie dure long-temps, & commence sans Fiévre, si ce n'est peut-être une Fiévre lente qui vienne de la corruption du sang au dedans du foye.

Si la sécheresse du foye produit le

flux hépatique, la déjection en est plus seche, & plus épaisse. Si l'abondance d'humeurs en est la cause, la matiere est plus liquide. Il me paroît facile de discerner le flux hépatique, de la dyssenterie : ici le sang est en très petite quantité, & souvent avec des douleurs, des épreintes, & des raclures de boyaux ; au lieu que dans le flux hépatique les déjections sanglantes se font sans douleur, sans raclures, tout d'un coup, & par intervalles éloignez, comme de deux ou de trois jours.

Lorsqu'une veine ouverte ou même rompuë est la source du sang qu'on évacuë, il sort par les selles presque pur & sans noirceur, si la playe n'est pas loin du fondement : s'il vient des parties superieures, il est noir, semblable à de la poix, mais la tache qu'il fait au linge est rouge, à quoy seulement on le distingue de l'atrabile. Si après l'amputation d'un membre, ou la suppression d'une hémorragie périodique & salutaire, le sang s'épanche dans l'intestin, il est pur & naturel ; son éruption est soudaine, abondante, précipitée, & re-

vient par intervalles très éloignez. Le sang sort en petite quantité, & peu à peu d'un ulcere au foye ; il est délayé d'un pus trouble & virulent, on ressent aussi quelque legere douleur à l'endroit du foye, où plusieurs signes ont indiqué l'ulcere, avant que la sanie sanguinolente en ait coulé ; & l'inflammation de ce viscere a dû se déclarer par ses signes particuliers.

Ces observations bien entenduës font un discernement exact des flux de sang hépatiques, d'avec toutes les autres effusions de cette humeur par les selles. Au reste, la même foiblesse de foye, dont nous avons parlé, prépare souvent des hémorragies par les narines, par la matrice, par les hémorroïdes, ou par l'expectoration. Si cette maladie continuë longtemps sans causer la mort, il en arrive la cachexie, ou l'hydropisie. Si l'atrabile a commencé le flux hépatique, le malade meurt bien-tôt.

C'est ici le lieu de parler de ce vice de la sanguification dont on accuse la foiblesse du foye, *ou plûtôt la dépression du suc bilieux qui domine naturellement dans ce viscere, & d'où le*

ſang empruntoit ſon elaſticité, & le chyle ce levain fermentatif qui le convertiſſoit en ſang. Dans cette foibleſſe du foye, & cet affadiſſement du ſuc bilieux, le chyle, qui eſt mal cuit & indigeſte, augmente inceſſamment la crudité, *& l'inaction de tous les ſucs du corps, enſorte que les fibres charnuës & membraneuſes perdent peu à peu leur reſſort, & admettent dans leurs interſtices ce ſang viſqueux & impur qui* enfle d'abord les pieds, & bientôt toute l'habitude du corps. Cette eſpece de cachexie eſt très ordinaire à ceux qui ont échapé de quelque maladie aiguë ou chronique, ou à ceux que l'hydropiſie, les tumeurs ſchirreuſes du foye & de la ratte, ou la jauniſſe ont fort affoiblis, *appeſantis & énervez.*

Il n'y a point de viſcere où les obſtructions ſe forment plus aiſément que dans le foye; vous reconnoîtrez à ces marques l'engagement qu'il a contracté. On reſſent à l'endroit du foye, particulierement ſi l'on s'agite après le repas, une peſanteur accompagnée d'une tenſion; & cette douleur

eſt obſcure, ſans tumeur & ſans Fiévre. Dans cette occaſion le viſage devient d'une pâleur affreuſe, la reſpiration eſt quelquefois embaraſſée, ſurtout ſi l'on s'exerce à marcher ou à monter. L'urine eſt claire & aqueuſe.

Si la partie concave du foye a conçû l'obſtruction, les ſelles ſont abondantes, liquides, en maniere de crême, & même auſſi ſanguinolentes : mais ſi l'obſtruction eſt à la partie convexe du foye, les excrémens ſont ſecs & liez. Si l'une & l'autre partie de ce viſcere eſt également engagée, le ventre eſt tantôt reſſerré & tantôt libre. Ce vice du foye donne naiſſance à mille maux conſiderables ; en effet ſoit qu'il s'y faſſe une inflammation ou une tumeur ſchirreuſe, ou qu'il arrive une hydropyſie, ou la Fiévre, l'atrophie, ou des dévoimens (à l'occaſion du foye) ce ſont toûjours des ſuites de ſes obſtructions.

La dureté, ou la tumeur indolente du foye, qu'on nomme *ſchirre*, ſe produit pour l'ordinaire d'une obſtruction invéterée de ce viſcere.

Le ſchirre ſe découvre au toûcher par le ſentiment d'une dureté auſſi

étenduë que le foye, & exempte de douleur, tandis qu'on ne la presse point jusqu'à fouler la partie ; on s'en apperçoit mieux si le malade est appuyé sur le côté gauche que lorsqu'il est couché sur le dos, & ce ne seroit, qu'en pressant fortement qu'on sentiroit la tumeur ; il est encore fort aisé de la reconnoître, avant qu'elle ait donné lieu à l'hydropisie, & pourvû que la personne ne soit point trop grasse. Au reste le malade se couche plus commodément du côté droit que du côté gauche ; son visage est d'une pâleur obscure, il respire difficilement, il manque d'appetit, & ce qu'il mange lui charge l'estomac ; il se porte mieux dans la diete. Quand le mal est invéteré l'on mange avec peine les alimens, on commence à uriner moins que de coûtume, bientôt le ventre, les jambes & les pieds deviennent enflez, tandis que les bras & la poitrine s'exténuent. Telle est la situation de l'hydropique, dont le mal, s'il est negligé dans sa naissance, triomphe enfin du pouvoir des remedes. Il est également dangereux que le schirre du foye ait produit la jaunis-

se, ou qu'il y soit survenu; une hydropisie d'eaux en est la triste consequence.

Lorsqu'une humeur acide qui a séjourné long-temps dans le foye y a germé insensiblement le schirre, le malade ne s'apperçoit pas sitôt du danger qui le menace, il ne se défie point de la santé dont il joûit : mais son mal s'explique enfin, & le schirre qu'il fomente cause la cachexie, & bientôt la leucophlegmatie.

Quand le foye est attaqué d'inflammation, il s'en excite une Fiévre ardente & aiguë ; on découvre au toûcher une tumeur à l'hypocondre droit, d'où la douleur se continuë aux fausses côtes du même côté ; une toux legere, frequente & seche, la difficulté de respirer, une soif ardente, & le dégoût sont les signes de cette maladie. Dans cet état la langue devient rude & se charge d'une gluë, qui est jaûne d'abord, ensuite noirâtre : il y survient un hoquet frequent, des naussées, des vomissemens de bile pure, soit jaûne, ou couleur de rouille, ou noire si la maladie est très forte. Cette bile noire fait ensuite une violente

lente éruption par les ſelles, & cauſe un dévoiment dangereux ou la dyſenterie ; l'urine eſt épaiſſe, rouge & trouble, & tout le corps eſt ſouvent imbu d'une couleur de ſaffran ; quelquefois auſſi le redoublement des accez produit le délire, avec des urines très acres.

Lorſque l'inflammation occupe la partie convexe du foye, on ſent une tumeur à l'hypocondre droit en touchant ſeulement la partie, & quelquefois la vûë ſuffit pour la découvrir. La toux en eſt plus fréquente, & la reſpiration plus difficile. La douleur n'occupe pas ſeulement les fauſſes côtes : mais elle ſe communique encore au coû & à l'épaule du même côté. Il eſt ordinaire d'avoir de douloureuſes convulſions à la main droite. On reſſent une aſſez grande peſanteur où eſt l'inflammation ; on urine peu ou même point du tout, lorſque la tumeur eſt devenuë fort groſſe ; il ſurvient un hoquet petit & rare, tout le corps perd ſa couleur naturelle ; le malade ſupporte avec peine d'être couché ſur le côté droit, parce-qu'alors la preſſion augmente la douleur.

Si l'inflammation eſt plus près de la partie concave du foye, la peſanteur eſt à la vérité moins ſenſible : mais en recompenſe le dégoût, la ſoif, la nauſée & le vomiſſement de bile, travaillent plus fortement le malade, & peu s'en faut que le hoquet ne le livre à la mort, en le ſuffoquant : ſa langue eſt auſſi plus noire, ſes déjections ſont bilieuſes, le refroidiſſement des extrémitez du corps & la ſyncope ſont plus preſens ; le malade ſouffre impatiemment d'être couché ſur le côté gauche.

Il y a moins de riſque d'une inflammation à cette partie du foye, qu'à ſa convéxité. Si elle occupe la partie convexe elle peut ſe diſſiper par les ſueurs ou par les urines, ou par une hémorragie critique du nez : mais outre les ſueurs, le dévoiment ou le vomiſſement peuvent ſervir de criſe à l'inflammation qui eſt à la partie convexe du foye.

Nous avons juſqu'ici décrit les ſignes d'une forte inflammation du foye ; la pratique de la médecine nous en a ſouvent fait obſerver une eſpece, qui eſt ſi legere, que la douleur, &

la pesanteur n'y sont presque pas sensibles, & que l'on peut moins s'en appercevoir par le toucher qu'en faisant faire au malade une forte respiration. Tous les symptômes sont alors moderez, & le mal se soûtient souvent durant plusieurs mois. Dans toutes les inflammations du foye où la crudité de l'humeur, & l'accablement des forces donnent lieu à un dévoiment, le péril est manifeste, l'émaciation du corps n'y est pas moins dangereuse, sur-tout si l'on est enrhûmé, & qu'on tousse beaucoup. C'est un signe mortel si l'on rejette par la toux un sang écumeux, ou des crachats pourris ou simplement bilieux dans le commencement de l'inflammation. Si elle ne se dissipe point par quelque crise, la suppuration s'en produit ordinairement, & l'abcez qui s'en est formé est absolument funeste. Lorsque cet abcez commence, les douleurs & la Fiévre augmentent, & il ne se détache presque rien de la partie affectée; le malade supporte difficilement toute sorte de situation: il a des frissons irréguliers dont il n'y a point de cause sensible, qui sont sui-

vis d'une grande chaleur. Quand la suppuration est faite les douleurs & les ardeurs se rallentissent à la vérité; mais les forces du malade suivent souvent le même sort, ce qu'on remarque sensiblement à la fréquence, à la petitesse, à la foiblesse du pouls, & aux fréquentes défaillances : elles reprennent encore plus souvent lorsque le pus s'écoule de l'abcez, & dégénerent presque en syncope, symptôme qui est alors d'autant plus terrible, que cet accident n'épargne que très rarement la vie : si néanmoins le malade échape d'un péril si pressant, le pus s'évacuë, tantôt par les selles, tantôt par les urines, & quelquefois aussi par le vomissement. Assez souvent après voir ulceré la substance du foye, il coule dans le ventre, & y produit une pernicieuse hydropisie, qui remplit peu à peu toute la cavité de l'abdomen, & cause une pesanteur fort sensible aux aînes, & au pubis. Cet ulcere, qui s'est produit dans le foye, ne se guérit jamais, le malade se consume insensiblement & périt enfin; ses déjections sont putrides, sanieuses, & peut-être sanguinolentes, comme

l'eau dont on a lavé des chairs corrompuës : l'urine eſt auſſi chargée de ſanie, ſur-tout ſi l'ulcere eſt à la partie convexe du foye.

Le foye, de même que le poûmon, peut ſe corrompre entierement, ce qui cauſe à la perſonne une langueur incurable. Cette maladie ſe dévelope inſenſiblement, de maniere qu'on n'eſt pas obligé dans les commencemens de garder le lit, qu'on peut même agir à ſes affaires, & remplir tous les devoirs de la vie civile, d'autant plus aiſément qu'on ne ſent point encore de Fiévre : mais dans la ſuite, le mal étant conſiderablement augmenté, on eſt travaillé d'une Fiévre lente, ſemblable à la Fiévre étique, dont nous avons parlé dans la premiere partie. On n'a pas non plus de ſoif extraordinaire, ni de tumeur à l'hypocondre, l'on a de la paſſion pour le vin pur, & un extrême dégoût pour les viandes, particulierement lorſqu'elles ſont chauffées. La perſonne a le corps & l'eſprit languiſſans ; elle tombe ſouvent en foibleſſe, & cet accident étant enfin dégeneré en ſyncope cauſe une ſueur froide qui eſt ſuivie de la mort,

Nouvelles Remarques.

LE poûmon s'attache quelquefois à la plévre, & le foye au péritoine, selon la remarque de Colomb (*Anat. l.* 15.). Skenk. parle d'un homme qu'on trouva après la mort sans foye & sans ratte; ses inteſtins étoient seulement plus charnus que d'ordinaire. Galien (*liv.* 5. *de Loc. aff. chap.* 7.) détrompa un Medecin qui se croyoit attaqué de pleurésie, ayant la respiration petite & fréquente, avec une legere toux, & une pesanteur à l'hypocondre droit: il le fit convenir qu'il avoit une inflammation au foye. Skenk. parle d'une vomique du foye qui causa la mort. Eraſtus dit avoir vû guérir d'un abcez au foye en vuidant par la toux quantité de pus mêlé de sang. J'ay vû un pareil exemple d'un homme à qui l'on trouva après la mort le poûmon attaché au diaphragme, avec une fistule qui pénétroit fort avant dans le foye. Peucer parle d'une grosse pierre qu'on trouva dans le foye d'un cadavre.

XVIII. Les maux de la ratte.

LA ratte est plûtôt attaquée que le foye d'une tumeur, soit molle & œdemateuse, ou dure & schir-

reuse. Dans l'une & l'autre occasion, soit qu'on ait couru, qu'on prenne quelque éxercice pénible, ou qu'on soit couché sur le côté droit, la respiration est frequente & difficile: L'appetit n'est point dérangé, pour l'ordinaire, mais la digestion se fait mal, produit beaucoup de salive à la bouche, & engendre des vents, qui murmurent dans l'hypocondre gauche, & font irruption par haut & par bas.

Quelquefois la matiere qui fait la tumeur s'exalte & devient maligne, ensorte que s'étant répanduë dans toute l'habitude du corps, elle y cause une jaûnisse, ou une cachéxie qui ôte à la peau sa couleur naturelle. Dans cette cachéxie la bouche sent mauvais, les gencives se pourrissent, & découvrent entierement les dents, le dessous de la paupiere inférieure enfle, il se fait une éruption de sang par quelqu'endroit, mais le plus souvent par les narines. Lors qu'après le repas les viandes se cuisent dans l'estomac, on rejette par la bouche des matieres aigres, bien que d'ailleurs l'on ne vomisse pas facilement dans cette mala-

die. Le ventre n'eſt preſque jamais libre, il eſt plus tendu du côté gauche, & plus élevé que de l'autre, les jambes s'enflent auſſi tant ſoit peu ſur le ſoir, le viſage eſt d'une couleur ſale & obſcure, enfin le ſommeil eſt troublé de rêves étranges & fâcheux. Mais ſi la bouche n'eſt pas infectée, & qu'il n'arrive point d'hémorragie, il ſe fait aux jambes des ulceres incurables, ou qui du moins ne ſe guériſſent que très difficilement.

La tumeur dure & indolente de la ratte, qu'on appelle *ſchirre*, occupe quelquefois tout ce viſcere, (ce qu'on reconnoît par ſa ſituation, & par ſon volume égal à celui de la partie) quelquefois auſſi ce ſchirre a gagné tout l'hypocondre gauche.

Cette tumeur eſt plus longtemps à ſe former que celle qui eſt lâche, outre qu'elle eſt dure, & que ſes accidens ſont plus forts & plus ſenſibles. Rien ne déſigne mieux les altérations du foye, ou de la ratte, que la couleur du malade, & même elle peut ſuffire pour les connoître ſans l'aide du toucher.

Les ſaignées trop fréquentes, &

ses Fiévres vagues & irrégulieres, sur-tout les pestilentielles, exposent au danger d'une tumeur de ratte; celle de ce viscere est cependant plus chronique & moins pernicieuse que celle du foye: mais si l'enflûre des pieds y survient, il en arrive l'hydropisie. Il est dangereux qu'une tumeur de ratte n'ait pû se guérir par les meilleurs remedes dont on auroit fait un long usage. Il est aussi de mauvais présage dans cette maladie de rendre pendant longtemps des urines crües & aqueuses. Une dysenterie de peu de durée y est favorable, ou même souvent salutaire; mais elle est dangereuse si elle dure trop, & elle devient absolument incurable lorsque la lyenterie ou l'hydropisie s'en est produite. Les tumeurs de ratte, bien qu'encore recentes, cedent difficilement aux remedes, & ne se dissipent presque jamais lorsqu'on leur a donné le temps de jetter de profondes racines dans le viscere. Si la tumeur diminuë, & que les urines, qui étoient auparavant aqueuses & limpides, deviennent rouges ou épaisses, féculentes & copieuses, le succez en est heureux. Le

corps s'exténuë à proportion que la ratte grossit davantage, ce qui est une preuve de la corruption génerale de l'une des humeurs. Les accidens qui accompagnent la tumeur de ratte sont differens suivant la nature de l'humeur qui fait la maladie. La ratte s'enfle & se desenfle par intervalles dans les uns; & dans les autres, malgré tous les remedes, elle demeure toûjours également grosse; les derniers sont plus en danger, & menacez d'hydropisie. On voit des personnes ne ressentir aucune incommodité pendant toute leur vie d'un schirre à la ratte.

Si (bien que cela arrive rarement) la ratte s'est enflammée, on sent à l'hypocondre gauche une tumeur dure avec des battemens douloureux, & le malade a une Fiévre véhemente & continuë, avec une soif très ardente. Bien-tôt la langue est chargée d'une gluë noire, l'appetit manque, la respiration devient difficile, & presque éteinte, comme il arrive aux enfans qui se pâment de colére avant de crier. Si l'abcez & l'ulcere ont succedé à l'inflammation de la ratte, on

peut s'en raporter à des signes presque semblables à ceux que nous avons décrits à l'occasion de l'abcez & de l'ulcere du foye.

Nouvelles Remarques.

COlomb a vû des rattes d'hommes qui pesoient plus de 20. livres, & qui étoient couvertes d'un cartilage. S'il arrive un abcez à la ratte, le pus qui en sort n'est pas bien cuit, mais blanchâtre & cendré, ou féculent & livide. Les maux de ratte causent souvent de grandes hémorragies.

XIX. La maladie d'atrabile.

JE parlerai d'autant plus volontiers de la maladie d'atrabile, que quoiqu'elle arrive souvent, (ce qui est étonnant) à peine trouveroit-on deux auteurs qui l'ayent décrite. Dans cette maladie l'hypocondre gauche n'est point enflé, ni tendu, ni affaissé ; il n'est jamais douloureux, ou ne l'est que très foiblement ; mais on ressent une ardeur à la région épigastrique, sur-tout lors qu'on a bû des liqueurs chaudes, ou mangé des ragoûts épi-

cez, qui se digerent alors difficilement, & produisent quantité de rapports & de vents incommodes. Les arteres battent fortement à l'épigastre jusqu'à l'ombilic; le cœur souffre des palpitations violentes qui reprennent souvent, & qui produisent des défaillances qui appaisent aussi-tôt les battemens de cœur Outre ces symptômes l'esprit se dérange quelquefois, & se forme une vaine tristesse, & des terreurs paniques. Cette maladie est longue, & après avoir cessé d'elle-même, ou par les remedes, elle se reproduit souvent à la premiere occasion.

Nouvelles Remarques.

IL y a lieu de croire que le pancréas, plûtôt que la ratte, est le siege de cette maladie, & qu'elle ne vient pas de l'atrabile, mais d'une aigreur extraordinaire du suc pancréatique. Je croy avoir remarqué cette maladie dans un homme sexagenaire, qui mourut ensuite d'hydropisie.

XX. La Jaûniſſe.

TRaitons maintenant des maladies qui peuvent venir du vice du foye ou de la ratte ; je commence par la jaûniſſe, ou l'ictere des anciens : c'eſt une bile jaûne ou noirâtre, qui infecte tout le corps de ſa couleur, principalement le blanc des yeux & les environs des tempes. Si la bile jaûne produit l'ictere, il eſt accompagné de la ſoif, & de la douleur de tête ; les veines de deſſous la langue ſont plus remplies que de coûtume, le corps eſt lourd, & fatigué du moindre exercice, l'eſprit ſemble être émouſſé, on reſſent une legere demangeaiſon par tout le corps, encore que l'on ſuë très rarement. Mais, de quelque cauſe que vienne la maladie, les membres ſont toûjours pareſſeux & comme énervez, la reſpiration eſt même embaraſſée, ſitôt que l'on s'agite plus que d'ordinaire, Dans la ſuite le corps devient d'une pâleur affreuſe. Si par hazard on a de la Fiévre, elle eſt très lente & preſque imperceptible, l'urine eſt

trouble, groſſiere & ſaffranée, & ſi l'abondance de bile a cauſé la maladie les ſelles ſont bilieuſes ; mais ſi la Jaûniſſe vient de l'obſtruction des vaiſſeaux qui déchargent la bile dans l'inteſtin, les ſelles ſont blanchâtres, glaireuſes, en petite quantité & fréquentes : l'urine eſt pour lors d'un rouge foncé, & tellement chargée qu'elle en paroît noire ; on reſſent auſſi une peſanteur à l'hypocondre droit, ſans y remarquer de tumeur ſenſible. Lorſque la Jaûniſſe vient d'une affection de ratte la couleur de la peau eſt d'abord obſcure, & devient enſuite brune & noirâtre. Alors l'hypocondre gauche ſouffre ordinairement une peſanteur & quelquefois une tumeur aſſez dure, l'eſprit eſt triſte & rempli d'idées mélancoliques. Le corps eſt moins appeſanti que dans l'autre jaûniſſe ; l'urine & les déjections ſont tantôt naturelles, & tantôt noirâtres : mais le ventre eſt le plus ſouvent reſſerré. Cette Jaûniſſe eſt plus fâcheuſe & plus long-temps à guérir que la premiere. Le flux des hémorroïdes qui y ſurvient eſt ſalutaire. Jamais la ratte ne produit la

Jaûniſſe jaûne, mais le foye cauſe ſouvent la Jaûniſſe noire, qui eſt à la vérité moins noire lorſqu'elle vient du foye que quand elle vient de la ratte. Quelle que ſoit la Jaûniſſe, elle prépare l'hydropiſie, lorſque l'on rend longtemps des urines aqueuſes, ou du moins fort claires. L'hydropiſie n'eſt pas moins à craindre pour ceux qui ont depuis long-temps une forte Jaûniſſe, parce qu'il ſe peut former quelque pierre dans le véſicule du fiel de ces perſonnes ; ce qui ſeroit une cauſe prochaine d'hydropiſie. Que la dureté du foye cauſe la Jaûniſſe, ou qu'elle y ſurvienne, l'un & l'autre eſt également pernicieux, & d'un préſage très ſiniſtre. L'hydropiſie qui ſe joint à la Jaûniſſe eſt auſſi dangereuſe, ſur-tout lorſqu'on a déja eſſayé inutilement de guérir cette nouvelle maladie. Le danger eſt égal ſi l'on eſt travaillé d'inſomnie depuis longtemps, ſi l'on a un dégoût géneral pour tous les alimens, ou qu'il ſoit ſurvenu une paralyſie de la langue, qui empêche le malade d'articuler les ſons pour former la parole : mais que peut-on eſperer ſi le délire accompagne ces

accidens ? La Fiévre qui survient à la Jaûnisse ne peut être que dangereuse ; elle est même pernicieuse s'il reste quelque dureté à l'hypocondre droit.

Outre la Jaûnisse jaûne il y en a d'autres espéces qui sont moins simples, & qui arrivent plus rarement ; en effet lorsque le foye est attaqué d'inflammation, la bile torréfiée *& exaltée par la fermentation excessive du sang* s'engage dans les plus petites veines de la peau, qu'elle empreint de sa couleur. Dans cette occasion une Fiévre ardente & forte survient à la pesanteur, la tension & la douleur de l'hypocondre droit ; les excrémens du ventre & de la vessie sont bilieux ; & tous les signes que nous avons rapportez en parlant de l'inflammation du foye, concourent dans cette maladie.

Il arrive quelquefois une autre espece de Jaûnisse dans la crise des Fiévres que la bile a produites, lorsque par un heureux effort de la nature cette humeur est séparée du reste des sucs, & chassée à la superficie du corps, qu'elle teint de sa couleur.

Cette Jaûnisse paroît tout à coup, & à moins qu'elle n'arrive à contretemps elle tient lieu de crise à la Fiévre. Hippocrate nous apprend qu'elle paroît toûjours à propos au septiéme, au neuviéme, à l'onziéme, ou au quatorziéme jour, pourvû néanmoins que les hypocondres n'ayent aucune dureté: mais qu'au contraire c'est un symptôme dangereux lorsqu'elle devance le septiéme jour.

Nouvelles Remarques.

L'Urine des Ictériques est couleur de feuilles-mortes, opaque, sordide, & nullement jaûne. La Jaûnisse est symptomatique, si, lors qu'elle arrive, les urines sont cruës. C'est un bon signe dans la Jaûnisse noire si l'on vient à rendre des urines noires & troubles.

XXI. L'Hydropisie.

L'Hydropisie est une maladie très dangereuse, & qui demande une description exacte; on en compte de trois sortes. La premiere, qu'on nomme *Ascite*, est un amas d'eaux renfer-

mées dans la capacité du bas ventre sous le péritoine, qu'elles étendent quelquefois extraordinairement. La seconde sorte d'Hydropisie, qu'on nomme *Tympanite*, vient des vents qui grossissent aussi l'abdomen. La troisiéme espece, qu'on appelle *Anasarque* ou *Leucophlegmatie*, est une lymphe épanchée abondamment sous la peau, & entre les fibres des muscles.

Dans cette derniere Hydropisie, une enflûre édemateuse & molle gagne tout le corps, & occupe principalement les jambes & les pieds, surtout lorsqu'on a beaucoup marché, ou qu'on a demeuré long-temps assis ou debout. Si l'on appuye sur la peau avec le doigt, il s'y fait une enfonçure, qui conserve l'impression du doigt, & qui ne se remplit que long-temps après. Cette enflure entreprend d'abord les cuisses & les bources; mais quoique les pieds soient enflez le soir considerablement, ils le sont fort peu le matin au sortir du lit. Le ventre paroît (au toucher) gros & rempli, quoiqu'il ne le soit pas plus que les autres parties du corps, qui est par tout également moû, défait & pâle;

il eſt ſi languiſſant qu'il ne peut ſupporter le moindre exercice, qui lui eſt pourtant fort utile. La reſpiration eſt grande & plus prompte que de coûtume, particulierement après le repas: outre cela une Fiévre lente continuë rend le pouls ondulent & petit, fréquent & inégal ; enfin les déjections ſont cruës, ſouvent mêlées de ſang, & les urines ſont claires & aqueuſes. Cette ſorte d'Hydropiſie vient le plus ſouvent après de longues Fiévres, par un vice de l'eſtomac, la longue ſuppreſſion, ou le grand écoulement des ordinaires & des hémorroïdes ; elle ſurvient aux longues difficultez de reſpirer, à l'aſthme, & aux veilles immoderées, elle attaque fort ſouvent les enfans, & differe ſeulement par ſon extenſion de la ſimple cachexie pituiteuſe, où l'enflure n'eſt pas ſi conſiderable. Il eſt ordinaire à ces ſortes de malades d'être tantôt moins, & tantôt plus travaillez en un même jour ; au reſte avant le progrez de cette maladie un dévoiment naturel promet & rend la ſanté.

Venons aux ſignes qui diſtinguent l'Hydropiſie Aſcite. L'enflure du ven-

tre est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, &, si on le frappe legérement avec la main, on entend le bruit des eaux agitées, comme si l'on avoit frappé sur une bouteille de cuir, qui ne soit pas entierement pleine d'eau. Quelquefois les eaux sont toutes contenuës dans la capacité du ventre, & quelquefois il en a passé dans les bources, dans les cuisses & les jambes, sur-tout après des exercices de corps: souvent aussi les eaux pénetrent dans la poitrine, & aux femmes dans la matrice, principalement lorsque le mal s'est augmenté avec le temps. Si l'on appuye sur le ventre d'un hydropique il respire plus difficilement. Une soif extraordinaire & continuelle accompagne toûjours cette maladie. Le pouls est fréquent, petit, assez dur & tendu, l'urine coule en très petite quantité, & pour l'ordinaire elle est grossiere & rouge, sur-tout si le foye est la source du mal. D'ailleurs tout le corps s'exténuë & se fond, pour ainsi dire, à mesure que le ventre grossit davantage; enfin il s'excite une petite Fiévre par la corruption des eaux qui croûpissent dans cette partie. Cette

sorte d'Hydropisie est produite fort souvent par les obstructions invéterées, ou les schirres du foye, du mésentere, de la ratte, ou de la matrice, ou-bien elle est causée par les Fiévres ardentes, ou par une jaûnisse contractée par les engagemens des visceres. Cette Hydropisie est moins ordinaire aux enfans que dans un âge plus avancé : ceux qui rendent frequemment du sang par les selles ou par le vomissement à l'occasion d'une veine rompuë dans les visceres, ont coûtume d'en être attaquez.

Il nous reste à parler de la troisiéme espece d'Hydropisie, qui étant formée par les vents qui sont retenus dans le ventre, a le nom de Tympanite : bien que le ventre soit moins élevé que dans l'Ascite, il est néanmoins tendu de maniere à retentir comme une caisse de tamboür, pour peu qu'on le frappe. On n'y entend point le choc des eaux comme dans l'Ascite : mais seulement un murmure leger avec quelque roûlemens de vents. Le malade fait souvent des vents par la bouche, & il paroît en être soulagé, les pieds sont à peu près enflez comme dans les autres

especes d'Hydropisie, & le reste du corps s'exténuë de même que dans l'Ascite. Cette maladie prend souvent naissance du gonflement du ventricule & du colon, ou des longues Fiévres. Hippocrate a fort bien observé que les coliques de vents, & les douleurs vers l'ombilic & les lombes, qui ne se dissipent point par les remedes ni d'elles même avec le temps, ont coûtume de dégénerer en Hydropisie séche.

Rappellons ici les differences de l'Hydropisie d'eaux, de la Tympanite, & de la Leucophlegmatie : ici tout le corps grossit également sous une enflûre mollasse, & le ventre n'excede son volume naturel qu'à proportion des autres parties : mais dans les deux premieres especes le ventre s'étend, & quoique l'enflûre se communique aux pieds, tout le reste du corps s'exténuë sensiblement. Dans l'Anasarque le pouls est ondulent, mou, plus lâche & plus étendu ; dans l'Ascite il est petit, fréquent, presque dur & tendu ; dans la Tympanite il est long, vîte & fréquent, nullement foible, ni dur, ni tendu.

Passons aux observations qui regardent l'Hydropisie en géneral. Bien que cette maladie n'ait pas encore paru, on appréhende néanmoins avec raison qu'elle n'arrive bientôt, lorsque les évacuations ordinaires des superfluitez de la nature sont supprimées, principalement les hémorroïdes, & les régles; ou si ces évacuations sont excessives en durée, ou en quantité. L'on a également à craindre s'il y a un schirre au foye, ou à la ratte; s'il arrive une jaûnisse ou une lyenterie qui persevere malgré les remedes. La corruption des humeurs, & le vice universel du corps, dont la premiere est nommée *Cacochymie*, & le dernier a le nom de *Cachéxie*, préviennent aussi souvent l'Hydropisie: elle est prochaine si avec l'une de ces dispositions il arrive une bouffissure aux parties viriles, ou bien des changemens fréquens d'un excez de faim à un excez de dégoût: mais lorsque l'Hydropisie commence, de quelque espece qu'elle soit, l'enflûre se produit depuis le ventre jusqu'aux pieds, la respiration est difficile, la couleur de la

peau se change en une pâleur verdâtre ; le dégoût, la soif, & la toux y sont ordinaires ; la soif est neanmoins plus particuliere à l'Ascite, & la toux séche à la Tympanite. Il y a encore d'autres accidens communs à ces maladies, comme les vices du foye, & l'abondance d'humeurs qui empêche la guérison des playes ou des ulceres qu'on ait à quelque partie du corps que ce soit, interne, ou externe.

L'Hydropisie arrive d'elle-même, ou survient aux longues maladies, & le plus souvent à la Fiévre Quarte. Ceux qui ont souffert de grandes hémorragies, soit par haut ou par bas, & qui sont attaquez de Fiévre, sont aussi très exposez à l'hydropisie, qui dans ces occasions est absolument mortelle. Elle est moins funeste à ceux qui étoient sujets aux gonflemens de ratte, qui se dissipoient & reprenoient de temps en temps ; c'est néanmoins ce qui trompe souvent le malade, qui néglige d'appeller le Médecin, dans la confiance que les succez précedens lui ont donnée qu'il guérira comme auparavant. L'hydropisie qui est causée par la tumeur de ratte est moins dangereuse

gereuse que celle qui vient du vice du foye : mais la maladie est très guérissable, si elle n'est pas survenuë à une autre, si les visceres ne sont point flétris, si l'on respire avec facilité, si l'on ne tousse point, qu'on n'ait pas de soif ni la langue seche, surtout après le sommeil auquel temps cette sécheresse de la langue est ordinaire. Il en est de même si l'on n'a point de dégoût pour les alimens, & qu'on n'en soit pas incommodé après les avoir pris. Le danger est éloigné si le ventre est moû, ou qu'il se dégage, si les purgatifs ont beaucoup d'effet, ou si l'on rend des excrémens moûs & figurez ; si les urines changent de qualité selon la diversité des boissons, ou par l'usage des remedes peu de temps après les avoir pris ; enfin si le malade est exempt de douleurs, de chaleurs, de lassitudes, & qu'il supporte aisément sa maladie. Celui qui a tous ces signes favorables n'est certainement pas dangereusement attaqué. Il est bon, si l'on a des tumeurs dans cette maladie, de n'en avoir point d'internes, il vaut mieux de n'en avoir point du tout. Le dévoi-

ment qui soulage & diminuë le mal est heureux : mais s'il affoiblit & énerve, on a tout à craindre. Le danger est extrême, lorsque le malade est de temperament chaud & sec & que le vice du foye consiste dans l'excez de ces mêmes qualitez, ou si quelque maladie aiguë a donné lieu à l'hydropisie, ou qu'elle soit survenuë au schirre du foye ou de la ratte ; la mort est presque inévitable dans ces occasions. La toux seche & le flux de sang ou de quelque autre humeur, dont on ne reçoit aucun soulagement, augmentent le péril : mais encore plus si la respiration demeure embarassée, & que le cours de ventre se change en dysenterie : ce malade survit rarement au troisiéme jour. On ne peut que craindre (dans l'hydropisie) des atteintes d'épilepsie, de la puanteur de l'haleine, de celle des crachats, de la sueur, ou de l'insensible transpiration. Il est également dangereux que la Fiévre y survienne, & qu'on ne rende que peu d'urine trouble & confuse, ou si, lorsque la moitié du corps est atteinte du mal, il arrive quelque hémorragie par haut ou par bas. Le malade n'est

pas moins en danger si l'enflûre après s'être dissipée & reproduite plusieurs fois demeure enfin stable, & plus forte que tous les remedes les plus convenables. Le mal est désespéré lorsqu'un cours de ventre (qui survient) augmente l'accablement du malade qui respire déja très difficilement, ou lorsqu'il se forme des ulceres considerables & malins à la bouche, aux gencives, aux jambes, ou enfin à d'autres parties du corps; si l'on rend par les selles du sang caillé ou grumelé, ou si l'urine est colorée diversement dans la hauteur de l'urinal, soit qu'elle soit rouge au-dessus, & livide au fond, ou tout au contraire. On meurt à l'heure même que l'on donne issuë par une seule effusion à toute l'eau renfermée dans la capacité du ventre.

Nouvelles Remarques.

SI la Tympanite vient de l'irritation des intestins par l'acreté des matieres qui s'y sont dégorgées, comme il arrive souvent au déclin des Fiévres ardentes, Blaglivi défend avec raison les remedes capables d'échauffer ; on employe dans ces occasions les remedes raffraîchis-

sans. L'Ascite est incurable sitôt que les petites veines de la peau du ventre sont devenuës fort sensibles, que l'ombilic est plus élevé que le ventre; ou si les eaux qu'on tire par la ponction sont glaireuses, grasses, ou fort troubles & fétides.

XXII. Les playes du foye & de la ratte.

Si l'on a reçû quelque playe superficielle au foye ou à la ratte, voici les accidens qui en arrivent. Les hypocondres se contractent vers l'épine du dos, on rend le sang par le vomissement & par les selles, on ressent dans le côté blessé une douleur par élancemens, qui se continuë dans quelques-uns jusqu'à la gorge: cependant l'on tombe souvent en défaillance; la Fiévre, le dévoiment surviennent; si le malade ne meurt pas les premiers jours, il périt enfin de langueur, *parce que le baûme des parties ne se repare pas suffisamment:* mais si le coup a pénétré plus avant dans le viscere, le sang coule en abondance par la playe, & l'on vomit ensuite de la bile; le malade se couche sur le

ventre avec quelque sorte de plaisir, il survient une défaillance qui reprend plusieurs fois, & qui termine enfin la vie par une sueur froide.

Nouvelles Remarques.

FAllope (chap. 12. des playes) dit que les playes de la ratte ne sont mortelles que lorsqu'un gros vaisseau y est ouvert. Rousset (*de partu Cæs.*) assure qu'on peut vivre long-temps après qu'on s'est fait ôter la ratte; plusieurs auteurs, outre celui que je viens de nommer, en citent des exemples. Il n'est pas fort rare de guérir d'une playe au foye, dont l'hémorragie auroit même été considerable.

XXIII. Les Maladies des reins & de la vessie.

LEs affections des reins durent long-temps, sur-tout dans les personnes d'un âge avancé. Bien que cette partie soit rarement attaquée d'inflammation, voici les signes qui accompagnent cet accident. Il y survient une Fiévre continuë & irréguliere dans ses redoublemens, tantôt

plus forte & tantôt plus legere. On ressent des ardeurs & une douleur aiguë, par élancemens, un peu au-dessus des fausses côtes dans le dos & (si l'inflammation est au rein droit) aux environs du foye : mais si le rein gauche est enflammé, les aînes, la vessie, les parties naturelles, & les cuisses sont particulierement attaquées. Cette douleur s'aigrit par l'éternûment & la toux, elle est sans relâche ou s'appaise par intervalles : mais elle est quelquefois si violente qu'elle cause des défaillances & des sueurs qui dissipent entierement les forces. Outre cela l'on est travaillé d'un dégoût étrange, de nausées, de douleurs d'estomac, & de vomissemens de bile. Le ventre est entierement supprimé, & rempli de vents qui reviennent continuellement par la bouche. L'on a de même des envies fréquentes d'uriner, quoiqu'on ne le fasse qu'avec douleur ; l'urine que l'on rend cause le plus souvent dans l'uretre, & au coû de la vessie des picotemens très sensibles par son acrimonie ; elle est d'abord claire & sans sédiment, ensuite plus rouge, enfin épaisse & pleine

de matiere glaireufe. Les extrémitez, particulierement les pieds, refroidiffent très fouvent, la jambe eft alors engourdie, & à peine peut-on fe foûtenir ni marcher. On fe couche plus commodément du côté malade, & plûtôt fans chevet que la tête élevée. On s'apperçoit que l'humeur s'eft mûrie & que le mal fe diffipe heureufement, par la ceffation des douleurs que l'on reffentoit auparavant, par l'abondance & la groffiereté de l'urine, qui laiffe dans l'urinal un fédiment de bonne qualité; ce qui eft une marque de la guérifon. Il y a du rifque au contraire fi les vomiffemens de bile font fréquens, fur-tout fi le délire furvient, & qu'en même temps les extrémitez deviennent froides. La mort eft inévitable lorfque le rein trop enflé vient à créver, il n'y a rien de plus fâcheux que quand les remedes ne peuvent appaifer l'inflammation, & qu'on reffent toûjours la douleur & la pefanteur, que la Fiévre loin de diminuer augmente plûtôt, & qu'avec beaucoup d'envie d'uriner, on ne le peut fans reffentir de vives douleurs. Ne doutez pas qu'il n'arrive une fuppuration

dans le rein, après laquelle il ne reſtera plus que la peſanteur, la douleur ayant ceſſé & la Fiévre ayant beaucoup perdu de ſa violence : mais lorſque l'abcez doit s'ouvrir on eſt ſaiſi d'un friſſonnement, la Fiévre & la douleur ſe réveillent, elles s'appaiſent néanmoins auſſitôt que l'abcez a crévé, & l'urine devient trouble, épaiſſe, ſanguinolente & abondante : elle eſt chargée d'un pus blanc, égal, leger, uniforme & ſans mauvaiſe odeur ; ce qui promet une parfaite guériſon. Mais ſi ce pus revient en partie par les inteſtins, ou qu'étant ſeulement mêlé parmi l'urine, il la rende fétide, de couleur livide, & chargée inégalement de mucoſitez, il eſt conſtamment pernicieux, & marque un ulcere conſiderable aux organes de l'urine. Il eſt ordinaire alors de voir dans l'urine des caroncules de la ſubſtance même du rein ou de la veſſie ulcerée, & des filamens en maniere de cheveux. Mais il arrive ſouvent que l'inflammation mal guérie ceſſe avant le temps de ſa maturité, auſſi bien que la douleur & la Fiévre, & qu'il y reſte une tumeur ſchirreuſe

avec une grande pesanteur à la partie : l'on est confirmé dans l'attente de cet événement, si les douleurs s'appaisent d'elles-mêmes, sans aucun signe de suppuration ni de la dissipation de l'humeur, si les urines sont long-temps aqueuses & en petite quantité, & que toute la cuisse, depuis la fesse jusqu'au pied, est engourdie, foible, & fort amaigrie : cet accident est sans ressource, & produit dans la suite une hydropisie mortelle.

XXIV. La pierre des reins.

VOici les signes de la Néphrétique. On ressent à l'endroit du rein une douleur très cruelle & comme d'une aiguille qu'on y auroit fichée. Cette douleur s'étend quelquefois aux iles vers l'*ischium*, ou au testicule du même côté. On ne remarque aucune tumeur au dehors, & l'on courbe difficilement l'épine. Les uns ressentent comme un engourdissement à la cuisse du même côté, d'autres une crampe fort douloureuse. On a des rapports fréquens, avec

un extrême dégoût. Durant la violence des douleurs l'on vomit d'abord de la pituite, enſuite de la bile jaûne, & enfin de la bile érugineuſe, après quoy les douleurs diminuent. Le ventre eſt reſſerré en ſorte que le rein eſt preſſé par les matieres ou par les vents qui ne peuvent s'échaper, ce qui augmente la douleur: mais ſi par hazard on fait quelque ſelle, la déjection en eſt aſſez bilieuſe, & mêlée de vents. La douleur n'eſt pas ſi forte lorſqu'on ſe couche ſur le côté malade, ou bien quand l'eſtomac & les inteſtins ſont vuides & deſemplis, au lieu qu'elle eſt beaucoup plus forte ſi-tôt qu'on ſe couche de l'autre côté, ou lorſqu'après le repas les alimens étant digerez commencent à deſcendre dans les inteſtins.

Au commencement de l'accez on rend quelque peu d'urine cruë & claire, mais dans le fort de la douleur elle eſt entierement ſupprimée. Si-tôt que la pierre eſt deſcenduë dans la veſſie, l'urine vient abondamment, elle eſt groſſiere & chargée de ſables & de graviers, qui entraînent

bientôt avec eux de petites pierres inégales, ou des éclats d'une plus grosse pierre. Ces urines sont quelquefois pleines de bulles, & fétides; elles causent aussi des envies fréquentes, & une ardeur au col de la vessie; elles s'empreignent quelquefois de sang, sur-tout après un exercice violent, ou si l'on a été à cheval sur une selle trop dure. Ceux qui sont sujets aux douleurs néphrétiques rendent longtemps des urines presque toûjours grossieres & rougeâtres, avec une écume épaisse & ténace, & lorsqu'elles sont reposées elles laissent un sédiment qui est quelquefois rouge, assez lié, & mêlé de sables; quelquefois elles demeurent troubles, & si on les passe à travers un linge, elles y laissent une crasse pareille au sédimeut dont nous venons de parler. Des urines de cette nature peuvent continuer plusieurs années sans danger pour la vie, sans douleur aux reins, & sans donner d'autres signes de pierre: mais l'on est enfin surpris, lorsqu'on s'y attend le moins, d'une douleur très aiguë à l'un ou l'autre rein, le ventre se resserre en même

temps, & la cuisse du même côté devient engourdie & insensible. Il arrive assez souvent que cette douleur recommence de temps en temps sans qu'on rende de pierre, & alors l'urine est grossiere, trouble, & quelquefois sanglante, sur-tout lorsqu'on a fait quelque course à cheval sur une selle trop dure. Le sang parmi l'urine est souvent la seule marque de la pierre des reins, lorsqu'on n'a pû la reconnoître par la douleur, ni par aucun autre signe : mais si la douleur néphrétique a cessé lorsque la pierre s'est dégagée du rein, cette pierre peut s'engager de nouveau dans le col de la vessie, & pour lors on ne rend qu'une urine claire, en petite quantité, si elle n'est pas entierement supprimée : mais si-tôt que la pierre rentre dans la vessie, l'on rend aussi-tôt des urines grossieres comme celles dont parle Hippocrate, quand il dit que la douleur soudaine des reins, qui arrête les eaux, présage des graviers, & d'autres grossieretez dans l'urine.

La pierre est quelquefois si grosse qu'elle ne peut sortir de l'endroit

du rein, où elle s'eſt formée, ni deſcendre dans ſa cavité ; c'eſt pourquoy on ne reſſent preſque aucune douleur : mais l'urine eſt ſeulement épaiſſe, trouble, rougeâtre comme celle dont je viens de parler, ou même ſanglante, avec un ſédiment ſemblable à du ſang caillé, lorſqu'on a eſſuyé la fatigue du cheval ou pris quelque violent exercice. Si-tôt que la pierre s'eſt groſſie après qu'elle eſt deſcenduë dans la cavité du rein, elle eſt pouſſée dans l'urétere où elle s'arrête & empêche les eaux de couler dans la veſſie, en ſorte que l'urine eſt ſupprimée ou du moins plus claire, en moindre quantité que de coûtume, & l'on ſouffre une douleur très cruelle : mais ſi la pierre eſt trop petite pour s'arrêter, ou qu'encore naiſſante elle ne ſoit pas en état d'être chaſſée du ſinus renal dans l'uretere, l'urine eſt groſſiere, confuſe, rouge, ou preſque livide, & obſcure. Au reſte les pierres qui ſont rondes & polies s'échappent plûtôt que celles qui ſont longues & inégales. Leur figure, leur groſſeur & leurs éminences ne ſont preſque jamais les mêmes, &

varient dans tous les ſujets. Ceux qui depuis long-temps ſont attaquez de douleurs néphrétiques, en ont les conduits de l'urine plus ouverts, & ſi leurs douleurs ſont très fortes, c'eſt la marque d'une groſſe pierre plûtôt que d'une mediocre : ceux au contraire à qui ces douleurs ſont nouvelles, ou rares, peuvent les reſſentir très vivement à l'occaſion d'une fort petite pierre. Toutes les pierres ſont pour l'ordinaire rougeâtres au ſortir des reins ; néanmoins s'ils étoient purulens la pierre pourroit en avoir quelque blancheur ; on en rejette auſſi quelquefois de noires ou de griſâtres. Plus dans cette maladie l'urine reſſemble à l'eau, qu'elle coule long-temps de cette qualité & qu'elle a moins de ſédiment, plus auſſi la pierre des reins s'endurcit, groſſit & ſe dégage difficilement : mais à la vérité ceux qui ſont ſujets aux violentes douleurs de néphrétique rendent bien rarement des urines claires. Les douleurs néphrétiques ſont aſſez ordinaires aux perſonnes graſſes & aux vieillards ; elles n'arrivent pas ſouvent aux enfans ni aux jeunes gens, ni dans l'âge de conſiſtance ; elle n'eſt

pas moins rare à ceux qui vomissent souvent, & qui ont le ventre libre & reglé. Tous les maux des reins guérissent fort difficilement dans les personnes âgées : mais la néphrétique est principalement incurable dans la vieillesse, ou si l'on y est sujet d'origine ; en effet il est presque impossible d'en guérir si la naissance de parens graveleux & néphrétiques est la premiere cause de cette maladie.

Nouvelles Remarques.

IL y a environ un an qu'on trouva plus de deux cent pierres dans le bras d'un Religieux Benedictin ; elles pesoient toutes ensemble cinquante livres. La Pierre se produit particulierement dans les reins du mêlange d'une matiere tartareuse avec un esprit de sel. Les douleurs sont si grandes lorsque la pierre des reins s'est engagée dans les ureteres, que Cardan assure qu'une femme lui avoüa qu'elles surpassoient les douleurs de l'enfantement. Le délire & la syncope en arrivent quelquefois avec un grand danger de la vie. Gerard de Bergues dit qu'une femme travaillée de la néphrétique, à qui la jambe étoit engourdie, ce qui marquoit la pierre dans le rein, mourut par l'ignorance de ceux qui la traiterent comme d'une colique avec

des remedes chauds & secs, & que l'ayant ouverte on lui trouva une pierre dans le bassin du rein. Les vrais Médecins sont bien éloignez de donner dans la Néphrétique ces remedes acres dont les Empiriques font des secrets pour briser, disent-ils, la pierre dans les reins, puisqu'ils sont plûtôt capables d'exciter l'inflammation dans ces parties, qui y sont déja très disposées.

XXV. L'ulcere des reins.

LEs reins peuvent s'ulcerer de plusieurs causes, particulierement à l'occasion de la pierre, ce qu'on reconnoît à ces marques. L'urine est chargée, trouble & colorée lorsqu'on s'exerce au travail. Cette urine ayant reposé laisse un sédiment épais, & paroît assez claire au-dessus. Si l'ulcere est nouveau & simple l'urine est sanglante : s'il est profond & sordide elle est plus épaisse, blanche, fétide, purulente & comme du lait, le sédiment est tout de pus : mais si l'ulcere a pénétré davantage dans la substance du rein & qu'il soit devenu très sordide & fistuleux, outre ces qualitez

de l'urine elle laisse encore un sédiment lié comme la pituite du nez, ou semblable au blanc d'œuf. Le rein se corrompt souvent de maniere qu'il se détache enfin entierement, & n'a plus que sa membrane externe qui sert comme de poche à quantité de pus & aux pierres qui s'y sont formées. Si ce pus est repris par les veines, & porté dans tous les vaisseaux avec le sang, il cause une cachéxie pareille à celle qui précede ordinairement la leucophlegmatie : mais lorsque le pus s'épanche dans l'abdomen, il le remplit quelquefois en maniere d'hydropisie, & s'échape ensuite par le vomissement ou par les selles. Durant le cours de la maladie on urine tantôt librement, & tantôt goutte à goutte & avec des envies presque continuelles. On ressent aux lombes une douleur jointe à quelque pesanteur. Si dans ces rencontres on évacuë du sang après une urine purulente, c'est la marque d'une grande érosion. Quand l'ulcere des reins & de la vessie est invéteré, (ce qui arrive ordinairement) on n'en guérit pas.

Nouvelles Remarques.

VAlleriola, liv. 6. obs. 1. rapporte un exemple d'un ulcere (invéteré) au rein, qu'il guérit. Il n'est pas vray, comme dit Lommius, que le rein puisse se détacher entierement, & sortir par l'uretre en maniere de bource pleine de pus, comme le Latin le fait entendre. Bayr, liv. 20. chap. 4. de sa prat. dit qu'il faut ouvrir avec la lancette les abcez aux reins, & n'attendre pas que l'ulcere s'y soit formé.

XXVI. Le sang qui vient des reins.

ON peut aussi faire quelques remarques importantes sur le sang qui vient des reins. Ce sang se mêle avec l'urine de telle sorte qu'elle ne semble plus être qu'un sang délayé, & il se précipite au fonds presqu'aussitôt, de belle couleur, liquide & nullement figé: ce que je remarque pour le distinguer du sang qui vient du col de la vessie, d'où il coule pur & sans être mêlé également avec l'urine, il devient aussi en grumeaux lorsqu'il est reposé. Si

la pierre des reins cause l'hémorragie comme il arrive le plus souvent, si ce n'est lorsqu'elle vient d'une chûte ou de quelque coup, il faut en observer les signes particuliers. Quoique souvent la pierre des reins ne se declare que par le sang qui coule de la vessie, si cependant ce sang vient d'une veine rompuë par quelque cause violente, comme une chûte, un effort, &c. il sort tout d'un coup & en abondance. Il est tout à fait rare que l'anastomose des veines, la foiblesse du foye, le défaut d'une évacuation accoûtumée, la vie oisive & sedentaire, ou enfin l'amputation d'un membre, soit la cause de cette hémorragie. Quelquefois l'érosion du rein donne lieu à l'écoulement du sang : mais il coule alors en petite quantité, longtemps, & mêlé de pus. Ainsi quand le sang est mêlé de pus, après l'ouverture d'un abcez au rein, on peut croire que l'hémorragie ne vient pas d'un ulcere de cette partie, si elle se termine au plus tard le troisiéme jour. Hippocrate dit qu'il est dangereux d'uriner le sang, souvent, avec Fiévre & douleur : on peut s'attendre à

vuider du pus, & pour lors la Fiévre diminuë beaucoup. Le même autheur a très bien remarqué qu'il y a rarement du danger de rendre par intervalles du sang avec l'urine si l'on n'a pas de Fiévre ni de douleur ; parce que cette sorte d'évacuation est assez ordinaire dans les lassitudes, qui s'en dissipent entierement.

Nouvelles Remarques.

J'Ay vû une femme âgée de 66. ans qui rendoit à peu près tous les mois des urines sanglantes. Quand le foye est obstrué l'urine est souvent rouge comme de la lavûre de chair. C'est pour les vieillards l'indice d'une mort prochaine, quand leur urine devient sanglante & noirâtre. Lorsque l'urine sanglante a sa cause dans le relâchement des vaisseaux des reins, cette urine n'est telle que quelques heures après le repas, & elle est pure & aqueuse dans un autre temps, suivant la remarque d'Aëtius.



XXVII. Le Flux d'urine.

DAns le flux d'urine, que les Grecs ont nommé Diabete, on rend abondamment, sitôt que l'on a bû, une urine aqueuse, cruë, & sans couleur. La soif est continuelle, & la quantité de l'urine passe même souvent celle de la boisson. Tout le corps se consume bientôt & semble se reduire tout en eaux, quelquefois aussi les lombes, les îles, les bources, particulierement les pieds, s'enflent un peu & les visceres ont une ardeur sensible. Cette maladie vient principalement du vice des reins; elle est longue, & se peut guérir dans sa naissance: mais nullement quand elle est ancienne, & que tout le corps s'est desseché & atrophié. On veut que cette maladie soit très rare, je n'en ai vû qu'un exemple depuis que je fais la médecine.

Nouvelles Remarques.

CEtte maladie peut venir de plusieurs causes, mais plus rarement par la foiblesse des reins, que par la fonte du sang, ou le raprochement de ses parties sulphureuses qui laissent échaper la sérosité. Un Medecin de Paris, pour qui j'ai une profonde vénération, m'a dit qu'il avoit eu ensuite d'un saisissement un flux d'urine prodigieux, dont il s'étoit guéri par des remedes capables de rétablir l'élasticité du sang, & de procurer la transpiration; comme sont les cordiaux.

XXVIII. La playe des reins.

DAns la playe des reins l'on ressent de la douleur aux aînes & aux testicules, on urine difficilement, & l'on rend quelquefois le sang pur.

Dodonée rapporte qu'une femme qui avoit rendu le sang & ensuite le pus, à l'occasion d'une playe au reins en avoit été guérie parfaitement.

XXIX. La Phtysie Dorsale.

AVant de parler des maladies de la vessie, je ne veux pas oublier de donner mes observations sur la Phtysie Dorsale. C'est une étrange maladie que nos autheurs n'ont point décrite : mais qu'Hippocrate a parfaitement bien désignée & que j'ay remarquée plus d'une fois dans l'exercice de ma profession. Le malade souffre une cruelle douleur de tête, & il lui semble quelquefois qu'il en descend comme des fourmis dans le dos. Le coû, les reins, les muscles des lombes & les jarrets sont aussi de la douleur, ensorte qu'on a peine à les fléchir. Le ventre est paresseux & resserré, l'on n'urine qu'avec difficulté : mais soit qu'on se dégage le ventre ou la vessie, il s'écoule une semence ténuë assez abondamment, ce qui arrive aussi durant le sommeil, soit qu'on soit occupé de quelque rêve voluptueux ou non. Si ce malade connoît une femme, la matrice ne garde pas la semence qu'elle a reçûë : enfin

cette personne se sent très foible ; s'il monte un lieu élevé il est aussitôt hors d'haleine, il se sent la tête lourde & ses oreilles brouïssent. Ces sortes de malades, quoiqu'ils soient sans Fiévre & sans dégoût, ne tirent aucune nourriture des alimens qu'ils prennent & tombent dans une extrême langueur, ils se portent mieux & souffrent moins dans les commencemens du mal : mais plus il s'invétere, plus le malade est travaillé, les jambes lui enflent comme dans la leucophlegmatie, il vient à quelques-uns des ulceres aux lombes, qui se reproduisent ailleurs tandis qu'ils guérissent en un endroit ; il arrive enfin une suffusion qui rend entierement aveugle. Cette phtysie est très souvent le fruit de l'intemperance des jeunes mariez, & des autres qui donnent tête baissée dans le plaisir. On observe que cette maladie cesse quelquefois & revient dans la suite ; ce que j'ai vû arriver au bout de sept années à un Medecin de ma connoissance, qui en avoit perdu la vûë, & qui éprouva sur lui-même le triste événement de cette maladie, qu'il avoit auparavant remarquée dans plusieurs autres.

Nouvelles Remarques.

LE marasme arrive également de cette Phtysie, comme de celle qui vient de la suppuration de quelque viscere, parce que le corps s'étant épuisé d'esprits, les fibres nerveuses se relâchent, le ressort des visceres qui dépend d'elles s'affoiblit, le sang ne se dépure plus à l'ordinaire, & le baûme des parties devient incapable de la fonction à laquelle il est destiné. On peut encore tomber dans une espece de phtysie pour avoir respiré l'haleine d'un chat, comme l'assurent Avenzoar, proœm. liv. 1. theuz. Math. sur Diosc. liv. 6. chap. 25. & Paré liv. 20. chap. 24.

XXX. La pierre de la vessie.

LA pierre de la vessie est un des plus redoutables maux *qui soient sortis de la boëte de Pandore*; il est de longue durée, & se renouvelle le plus souvent après qu'on s'en est délivré la premiere fois. Lorsqu'on est attaqué de la pierre, si elle a déja quelque grosseur, on ressent dans la vessie une pesanteur qui incommode, sur-tout lorsqu'on s'agite. L'on sent

une espece de chatoûillement vers le pubis & le périnée ; l'on a continuellement des envies & une difficulté d'uriner ; on rend l'urine comme goutte à goutte, elle s'arrête inopinément, & l'évacuation est plusieurs fois interrompuë. On sent alors dans l'étenduë de la verge beaucoup de douleur, particulierement au gland à la fin de la miction, & dans le même temps on se sent pressé d'aller à la selle, il y en a qui urinent mieux de bout qu'autrement, sur-tout si la pierre est fort grosse, d'autres se courbent pour uriner plus facilement, & pour se soulager de la maniere qu'ils peuvent ils pressent & étendent la verge avec les doigts, les femmes qui ont la pierre portent fort souvent la main aux parties naturelles pour se gratter, & elles sentent la pierre lorsqu'elles avancent le doigt vers le col de la vessie. On voit de ces malades qui pendant leurs grandes douleurs contournent leurs jambes & les entrelacent souvent l'une dans l'autre ; l'urine qui s'échape ensuite est souvent blanche, épaisse, trouble, avec un sédiment purulent ou glaireux ; il y a quelque-

fois du ſang délayé dans l'urine, ou bien elle eſt chargée de petits grumeaux de ce même ſang.

Cette maladie eſt plus ordinaire aux enfans qu'en un âge plus avancé, & aux hommes qu'aux femmes. La pierre de la veſſie eſt plus blanchâtre, plus groſſe & plus dure que celle qui vient nouvellement des reins. Une petite pierre s'engage plus aiſément dans le col de la veſſie, & arrête plûtôt l'urine qu'une groſſe pierre, qui eſt auſſi plus facilement repouſſée & éloignée par une ſituation commode, ou par la ſonde.

La pierre n'eſt pas un mal qui ſoit indifferent pour la vie, parce que les douleurs exceſſives & fréquentes qu'elle excite diſſipent les forces, & les urines venant à être ſupprimées par l'obſtruction que la pierre peut faire dans l'uretre, la mort eſt très prochaine. Les douleurs de la pierre de la veſſie ont ſouvent produit le teneſme ou la chûte du rectum, l'experience nous fait connoître qu'on peut porter très long-temps la pierre ſans en être beaucoup incommodé.

Nouvelles Remarques.

LOrsque la pierre est herissée de pointes, les douleurs sont très violentes, elle déchire même souvent la vessie, d'où il coule ensuite une humeur glaireuse qui envelope la pierre, se desseche, se durcit à la longue, & augmente le volume du calcul lorsque ses pores se sont rassasiez des esprits salins de l'urine: c'est de cette maniere que se produisent les diverses couches qu'on remarque aux pierres de la vessie. Fernel prétend qu'il n'y en arrive jamais qui n'ait été précedée de douleurs néphretiques, & que c'est toûjours la pierre des reins qui s'est accruë dans la vessie: Valerius, Rondel. & Jul. Alex. sont d'une opinion contraire.

XXXI. L'Inflammation de la vessie.

L'Inflammation est un accident très dangereux qui n'arrive pas à la vessie, comme l'on croit ordinairement, mais au muscle de son col; il s'excite une Fiévre aiguë & ardente, la douleur occupe les environs du périnée & du pubis, elle est jointe quel-

quefois avec une ardeur & une tension qui gagnent jusqu'au nombril : on a souvent des envies d'aller à la selle, & l'on ne rend rien qu'avec beaucoup de peine. On urine aussi très difficilement, la vessie retient souvent les eaux, sur-tout lorsque le malade est couché ; elles distilent quelquefois goutte à goutte, non pas sans de grands efforts de la part du malade : mais outre ces accidens, le délire, le vomissement de bile, & le refroidissement des membres y surviennent. Cette inflammation est très rare, si ce n'est aux enfans qui ont la pierre, lorsque les grandes irritations qu'elle cause au sphincter de la vessie y ont donné lieu. Une urine purulente, qui donne un sédiment blanc & égal, éloigne le péril dans cette maladie : mais si la douleur ne s'appaise pas, & que la vessie ne s'amolisse point, je crains que le malade ne meure aux premiers redoublemens de la Fiévre. Il ne reste aucune esperance lorsque la Fiévre, qui est aiguë, se soûtient long-temps dans toute sa force, & que les selles & les urines sont obstinément supprimées ou lorsque l'urine

ne donne aucun ſigne de coction & que les douleurs augmentent de jour en jour ; il y ſurvient ſouvent une gangrene funeſte. Lorſque la ſuppuration ſe fait, ce qui eſt encore très fâcheux, tous les ſymptômes ſont plus preſſans : mais ſi l'abcez s'ouvre heureuſement, le malade évite le trépas ; les douleurs & les autres accidens ſe calment, l'urine coule abondamment avec le pus. On voit de ces abcez ſe faire jour par le périnée, & l'urine couler enſuite (par l'ouverture) le long de l'anus.

Nouvelles Remarques.

Lommius ne veut pas dire qu'il n'arrive jamais d'inflammation au corps de la veſſie ; il auroit du moins grand tort de le prétendre, puiſqu'il eſt conſtant, par les obſervations d'un grand nombre d'auteurs, qu'il s'y produit des abcez, des ulceres, & la gangrene : mais il ſe perſuade avec raiſon que cette inflammation eſt plus ordinaire au col de la veſſie, & il en donne les ſignes : ſi la veſſie eſt enflammée, le délire, le vomiſſement de bile pure, la difficulté de reſpirer, & le froid des membres en ſont les marques certaines.

XXXII. Le ſang qui vient de la veſſie.

LA veſſie rend du ſang pour pluſieurs cauſes, mais particulierement à l'occaſion des déchiremens très douleureux que la pierre fait au col de la veſſie. Ce ſang ne ſe mêle pas parfaitement avec l'urine, & tombe bientôt au fond du vaiſſeau, en forme de grumeaux : on rend même quelque peu de ſang tout pur. L'urine dans cette maladie ſort pour l'ordinaire à diverſes fois, & comme goutte à goutte. Elle fait de la douleur en ſortant, & cauſe une ardeur ſenſible à la racine de la verge : mais ſi le ſang s'eſt figé dans la veſſie, les ſymptômes ſont terribles ; il en arrive desdéfaillances fréquentes, un reſſerrement de poitrine qui ôte la reſpiration : le pouls eſt obſcur, petit & frequent ; les envies de vomir, l'égarement de l'eſprit, & la ſueur froide s'enſuivent ; tout le corps s'affoiblit, devient pâle, & les membres refroidiſſent.

C'eſt pour l'ordinaire par quelque

accident qu'eſt arrivé l'hémorragie, le ſang s'eſt arrêté enſuite & s'eſt figé dans la veſſie : c'eſt dans ce temps-là qu'a pris le friſſon, aprés lequel tous les ſymptômes que nous venons de dire ſurviennent. Le ſang qu'on croit venir de la veſſie coule plus longtemps que celui qui vient des reins.

Nouvelles Remarques.

LEs Chirurgiens doivent éviter, lors qu'ils introduiſent la ſonde dans la veſſie, d'en offencer le ſphincter : il pourroit en arriver une hémorragie, ou une inflammation. Si l'uretre eſt percée dans le corps caverneux de la verge, l'hémorragie qui s'enſuit eſt très abondante. Après une évacuation trop grande de ſemence le ſang vient au lieu de cette humeur. Voyez Skenkius *de coitu.*

XXXIII. L'ulcere de la veſſie.

L'Ulcere de la veſſie eſt ſouvent une ſuite des autres maux de cette partie dont on a donné les ſignes. Celui du muſcle de la veſſie, qui vient d'un abcez que l'inflammation y a produit, eſt plus conſiderable & plus

fâcheux que celui du corps de la vessie, que l'acreté de l'urine, ou les meurtrissures & les déchiremens que la pierre peut avoir faits, y a causé. Si donc un abcez produit un ulcere au còl de la vessie, il devient creux & sordide, il en sort une sanie & quantité de pus fétide qui se mêle avec l'urine & qui en fait le sédiment: mais si la membrane interne de la vessie est déchirée, même legerement, l'urine est grossiere, & mêlée d'un peu de pus ou de sang, & si-tôt que l'ulcere a gagné on remarque dans l'urine des pellicules & des grossieretez en maniere de son. Ces pellicules sont plus épaisses & plus grandes, si l'ulcere est au fond de la vessie, que s'il est seulement à l'entrée, vers son col & à l'uretre. Outre cela l'on a une continuelle envie d'uriner, & de la peine à s'en abstenir: mais lorsqu'on urine on ressent une douleur très vive au périnée & au pubis, sur-tout à la fin de la miction: cette douleur augmente de même si-tôt qu'on se tient debout. Si l'ulcere est devenu rongeant, l'urine est chargée d'une sanie mêlée de sang, & d'un pus fétide:

mais très souvent, lorsque l'ulcere est fort sordide, sur-tout s'il vient d'une gonorrhée virulente, il y a dans l'urine des especes de filamens, qui sont d'abord déliez, & ensuite plus grossiers & qui épaississent l'urine ; enfin elle est chargée de mucositez qui sont liez comme le glaire d'œuf. Ces filamens dont je viens de parler paroissent encore dans l'urine long-temps après que l'ulcere a été guéri.

On peut distinguer l'ulcere des reins de celui de la vessie. Quand les reins sont ulcerez l'urine sort plus librement, & ce qui s'est détaché de leur substance est rouge, soit que ce soient des caroncules ou des filamens semblables à des cheveux ; la douleur est plus foible, le sang s'échape plus souvent, en plus grande quantité, & plus exactement mêlé avec l'urine : mais dans l'ulcere de la vessie, l'envie & la difficulté d'uriner sont plus fréquentes & plus fortes, ce qu'on rend est blanc, encore que les reins puissent aussi en être la source ; mais venant de la vessie les douleurs sont plus pressantes, il y a moins de sang, qui est aussi moins mêlé avec l'urine. Lorsque l'un

des conduits de l'urine qu'on nomme ureteres est ulceré, l'urine est assez grossiere, mêlée d'un peu de sang ou de pus, qui surnage l'urine en forme de cheveux : on rend aussi alors des pellicules & une maniere de son : mais on ressent la douleur entre le rein & le pubis. Les ulceres des reins & des ureteres se guérissent plûtôt que ceux de la vessie, & si l'on a vû de jeunes gens guérir de ceux-ci, ils sont incurables dans les vieillards.

Nouvelles Remarques.

SI un abcez, l'acrimonie de l'urine ou la pierre causent l'ulcere de la vessie ou de la partie interne de son col, cet ulcere est long-temps à se produire : les cantharides au contraire l'ont bientôt causé. Cet accident peut se guérir par les injections que l'on fait dans la vessie : mais lorsqu'il s'est reproduit plusieurs fois, ou qu'il est inveteré, il devient funeste. Si l'ulcere est au col de la vessie on ressent de la douleur au périnée, le tenesme survient quelquefois, la verge se roidit souvent dans les hommes, & les femmes font des efforts comme pour accoucher.

XXXIV. *La retention d'urine.*

L'Ecoulement de l'urine est empêché de plusieurs manieres : elle distille peu à peu ou avec beaucoup de douleur, ou elle est entierement supprimée. Le premier accident s'appelle *strangurie*, le second *dysurie*, & le dernier *ischurie*. Les deux précedens peuvent être supportables, le troisiéme est très dangereux, & s'il continuë il cause la mort. Lorsque l'embarras est dans les reins on ressent une pesanteur ou quelque douleur aux lombes, ou du moins les signes de l'affection des reins ont précedé l'interception de l'urine. Dans cette occasion la vessie n'est ni remplie, ni tenduë, ni douloureuse, & la sonde ne fait rien écouler; on n'a même aucune envie d'uriner, qui seroit très grande si l'obstruction du col de la vessie arrêtoit l'urine, toute la région de l'hypogastre seroit fort tenduë & douloureuse, & la sonde feroit couler des eaux en abondance. Si le tenesme

furvient à la fuppreffion de l'urine, on doit mourir dans le feptiéme jour, fi la Fiévre ne vient à propos pour dégager les obftructions.

Dans la *dyfurie* l'urine ne fort que difficilement & avec une grande douleur, foit peu à peu ou tout à la fois : la ftrangurie eft un écoulement d'urine qui fe fait goutte à goutte & toûjours avec quelque effort, ou fans douleur, ou avec une douleur véhemente; s'il y a de la douleur, elle approche de la dyfurie, & s'il n'y en a point, de l'ifchurie. Si le volvulus furvient à la ftrangurie le malade meurt en fept jours, à moins que la Fiévre ne procure l'éruption des urines. Cette maladie eft plus longue dans les vieillards que dans les jeunes gens. Elle n'eft funefte par elle-même ni aux uns ni aux autres : mais fi quelque grumeau de fang arrêté dans le col de la veffie en eft la caufe, il y furvient des fymptômes terribles; la couleur naturelle s'éteint, le pouls eft petit, frequent, foible, & devient enfuite infenfible, le friffon furvient & bientôt une Fiévre lente; les naufées, les défaillances, les fueurs froides, & géneralement tout ce que

nous avons dit qui arrive quand le sang s'eſt figé dans la veſſie, ſont les ſuites de cet accident.

L'urine coule quelquefois involontairement ſans acrimonie & ſans douleur. Cette incontinence d'urine ne reçoit point de guériſon dans les vieillards, & ſi elle ſurvient dans les Fiévres aiguës, lorſque les forces manquent, c'eſt un ſigne funeſte.

Nouvelles Remarques.

SI dans une maladie aiguë il ſurvient un friſſon à la ſuppreſſion de l'urine, Hippocrate avertit qu'on doit attendre une criſe par les ſueurs ou les ſelles, & que s'il ne doit point arriver de criſe, ce ſymptôme eſt mortel. Les vieillards ſont ſujets à la ſtrangurie, lorſque la veſſie devient incapable d'une grande extenſion; c'eſt pour eux la marque d'une mort prochaine ſi leur urine n'eſt alors nullement ardente.

XXXV. La playe de la veſſie.

DAns la playe de la veſſie on ſent de la douleur aux aînes, & la

région de l'hypogastre devient enflée, l'urine sort par la playe, on rend le sang au lieu d'urine; le vomissement de bile, le hoquet, le délire & la mort s'ensuivent.

Nouvelles Remarques.

FAllope, traité des playes du ventre chap. 20. dit avoir vû guérir une playe de la vessie, qui avoit été faite par une balle de plomb, & quoiqu'Hippocrate s. 6. Aph. 18. prétende que les playes de la vessie sont incurables, cela n'est pas toûjours vrai, comme le remarque fort bien Galien sur cet endroit d'Hippocrate.

LES MALADIES des parties naturelles.

XXXVI. La Gonorrhée.

L'Ecoulement de la semence, ou la Gonorrhée, est toûjours une maladie longue & souvent dangereuse. C'est une effusion involontaire, constante & démesurée de l'humeur se-

minale, sans érection, sans volupté, & qui continuë même la nuit, sans que les songes y ayent aucune part. Ce flux est quelquefois si long & si abondant qu'il en arrive une maigreur extrême, particulierement aux lombes. Cette semence est cruë, aqueuse, liquide, ténuë, & n'est pas entierement blanche. Cet écoulement est ordinaire à ceux qui se sont livrez au plaisir avant l'âge de puberté. Les siécles modernes en ont vû naître une espece qui vient de contagion, & qui conduit au mal Vénerien, juste châtiment de la licence & du libertinage. Dans cette Gonorrhée Vénerienne un virus blanc & jaûnâtre coule incessamment, tant la nuit que le jour, & la même humeur s'étant enfin corrompuë & aigrie déchire & ulcere l'uretre; ce qu'on connoît par la douleur qu'on ressent, lorsque dans l'érection la verge se tord en maniere de corde. Cette douleur est plus grande & plus vive au commencement & à la fin de la miction, de même que celle de la strangurie ou de la pierre. Cette maladie est commune aux hommes & aux femmes: mais les femmes en sont plûtôt atta-

attaquées, & en guériſſent plus difficilement.

Ce flux convient avec les fleurs blanches en ce qu'il dure également : mais il y a cela de propre à la Gonorrhée, que le virus en eſt plus épais, & que ſon acrimonie cauſe le plus ſouvent des ulceres ; outre cela la Gonorrhée ſe continuë dans le temps des ordinaires, au lieu que les fleurs blanches ceſſent de paroître dans ce temslà & même ne reviennent que quelques jours après.

Les ulceres internes de la verge ſont longtemps à ſe guérir, & quelquefois, ſur-tout dans la Gonorrhée virulente, ils creuſent ſi avant qu'ils percent en dehors & ouvrent la peau. Si l'on neglige ces ulceres il ſe forme ſouvent dans l'uretre un tubercule charnu, ou bien une eſpece de verruë qui ferme le paſſage aux urines, de maniere qu'étant retenuës entierement, ou pouſſées dans un canal trop reſſerré, elles cauſent des douleurs qu'on ne peut éviter quelque ſituation que l'on prenne. On ſent le tubercule, ſoit en preſſant la verge, ou en y introduiſant la ſonde.

Nouvelles Remarques.

LA Gonorrhée continuelle n'est pas un écoulement de la semence, mais seulement du glaire des prostates, qui dans l'état naturel sert à défendre le canal de l'uretre de l'acrimonie de l'urine, & à faciliter (dans les mâles) l'éjection de la semence. Lorsque cette humeur s'est aigrie par le ferment vérolique, elle irrite continuellement les fibres du corps glanduleux, qui venant à se contracter expriment cette humeur dans l'uretre par les petites ouvertures qui sont aux côtez de la caroncule des vésicules seminales. Je ne nie pas cependant que ce ne soit la semence qui s'écoule dans ceux qui la rendent par intervalles avec quelque sorte de plaisir, & qu'elle ne se mêle quelquefois avec le glaire des prostates.

XXXVII. Le Satyriasis.

LA verge est quelquefois attaquée d'une maladie où elle reste dans une tension convulsive, accompagnée d'une palpitation voluptueuse. Cet accident est le Satyriasis des Grecs. Le Priapisme en est différent, par le défaut de volupté dans l'érection, & par l'extrême roideur de cette partie qui

eſt attaquée alors d'une convulſion permanente, qui ſelon quelques obſervations peut cauſer la mort.

Nouvelles Remarques.

L'Uſage des médicamens chauds & acres, l'abondance de la ſemence, l'inflammation des proſtates, l'obſtruction des corps caverneux, une doſe trop forte d'opium, &c. peuvent cauſer cette tenſion involontaire de la verge, dont parlent Galien liv. 6. *de loc. aff.* Cœlius Aur. liv. 3. chap. 18. *acut. morb.* Fernel, liv. 6. *Path.* chap. 13. &c.

XXXVIII. La Hernie.

Les bources ſont ſujettes à l'inflammation, ou ſans elle à la tumefaction, ou à l'expanſion qu'on nomme *Hernie*. Il y en a de differentes ſortes, & elles peuvent venir de pluſieurs cauſes. Lorſque le péritoine, cette membrane qui renferme les inteſtins, & qui empêche qu'ils ne tombent ſur les parties inférieures, s'eſt une fois rompu, ou relâché, il deſcend auſſi-tôt, ou ſeulement l'é-

piploon, ou l'inteſtin, & une de ces parties ou pluſieurs enſemble ſe gliſſent le long de l'aîne dans le ſcrotum; ſi néanmoins elles ne s'arrêtent pas à l'aîne, où la Hernie prend le nom de *Bubonocéle*. *De quelque partie inteſtinale que ſoit formée la Hernie*, c'eſt toûjours également, dans l'aîne, ou dans les bources, une tumeur ſenſible & inconſtante, qui groſſit par la courſe, le travail, la repletion des viandes, & la retention de l'haleine; & qui, lorſqu'on garde une ſituation égale & par le repos du corps, ſe diſſipe de nouveau, ſoit d'elle-même, ou par l'impulſion des doigts, *en aidant doucement la partie qui s'eſt engagée à rentrer dans le ventre.* Si l'épiploon fait la Hernie, il remonte difficilement, ſoit par la diete, ou par quelque ſituation que l'on puiſſe prendre: mais s'il rentre, c'eſt ſans le moindre bruit. Cette tumeur eſt encore inégale au toucher, molle, & gliſſante: les Grecs l'appellent *Epiplocéle*.

Si l'inteſtin deſcendu dans les bources fait la Hernie, c'eſt une *Entérocéle*; la tumeur eſt ſans douleur & ſans inflammation, tantôt moindre,

tantôt plus grosse ; & soit durant la veille ou durant le sommeil, elle disparoît entierement, mais plûtôt & plus longtemps lorsqu'on garde le lit. Les efforts de voix, les grands repas, les mouvemens excessifs, & la trop grande contention des muscles à l'occasion d'un fardeau, *reproduisent* ou augmentent la tumeur : elle se resserre au froid, & se dilate à la chaleur : pour lors le scrotum est arondi & lisse au toucher : ce qu'il contient échape aux doigts qui le pressent, & rentre quelquefois dans le ventre naturellement ou par une legere impulsion, avec quelque murmure de vents. Le mal devient dangereux lorsque l'intestin s'engorge de vents & d'excrémens qui le grossissent, & ne lui permettent pas de rentrer dans le ventre, ce qui cause un *Volvulus* dont la mort n'est pas éloignée. On ressent alors de grandes douleurs aux bources, aux aînes, & dans le ventre ; l'estomac vient à se soûlever, on vomit de la bile qui est d'abord rousse, ensuite verte, ou même noire.

On peut reconnoître si la Hernie vient de la rupture, ou seulement

du relâchement & de la dilatation du péritoine. Si la Hernie est arrivée soudainement & toute entiere, après quelque violent effort, que la tumeur soit grosse & inégale, que quand le malade est couché l'intestin étant repoussé remonte avec bruit & reproduise la Hernie si-tôt qu'on est debout, ou en toussant seulement, ou en retenant sa respiration, il est constant qu'il y a une rupture au péritoine. Voici les signes du relâchement de cette membrane : la Hernie se forme peu à peu, quoy que ce soit qui y ait donné occasion, la tumeur est plus égale & plus dure dans son milieu, elle ne ressort pas avec bruit & ne retombe pas si-tôt lorsqu'on est debout : mais la Hernie qui vient de cette cause descend rarement plus bas que l'aîne, & celle qui vient de rupture s'y arrête aussi rarement. Celle-ci se peut plus aisément guérir dans les premiers sept jours ; sur-tout dans les enfans : mais lorsqu'elle est invéterée, il n'y a plus de ressource que dans la Chirurgie, quoique l'operation en soit dangereuse. Il arrive quelquefois que l'omentum & l'intestin

deſcendent en même temps ; ce que les Grecs ont nommé *épiploënterocéle.*

Il y a encore des Hernies où le péritoine n'eſt en aucune ſorte endommagé : en effet il s'amaſſe quelquefois dans les bources des eaux qui l'étendent, & quelquefois c'eſt une excroiſſance de chair, ou des varices. Si la tumeur vient des eaux, ce que l'on nomme *hydrocéle*, elle eſt preſque ſans douleur, & tout le *ſcrotum* eſt exactement tendu : mais quoiqu'elle diminuë le jour par la diéte, ou à l'occaſion d'une Fiévre, particulierement aux enfans, il eſt très rare qu'elle ſe diſſipe tout à fait. Cette tumeur recule au toucher lorſqu'il n'y a qu'une petite quantité d'eau ; mais ſi-tôt qu'il s'en eſt amaſſé ſuffiſamment, c'eſt comme une bouteille qui reſiſte à la preſſion, & qui paroît tranſparente comme de la corne, en la regardant d'un côté oppoſé au jour. Si l'un & l'autre côté des bources eſt rempli, il y a deux Hernies d'eaux. Lorſque cette humeur a ſéjourné long-temps, elle s'altere & corrompt même le teſticule. L'*hydrocele* eſt très dangereuſe dans les perſonnes cacochymes,

particulierement s'ils ont de la dispo-sition à l'hydropisie. Ainsi il est inutile de tirer ces eaux par la ponction, si l'on ne corrige la mauvaise qualité des sucs de tout le corps, parce que l'humeur se renouvelle toûjours si l'on n'ôte la premiere cause. Outre la hernie d'eaux il y en a une de vents qui produisent une tension très douloureuse : on appelle cette expansion, *Hernie de vents*. C'est toûjours trop souvent, quoique rarement en effet, que la tumeur vient d'une excroissance de chair entre les envelopes du testicule; c'est ce que les Grecs ont nommé *Sarcocéle*, *Hernie de chair*. Cette tumeur est permanente comme l'autre ; mais plus pesante, plus dure, plus opaque, & d'égale couleur dans toute sa masse : elle ne resonne pas si on la touche, & se forme peu à peu. Il nous reste à dire que la Hernie variqueuse, ou la *Circocéle* des Grecs, est une tumeur dure, oblongue, partagée en manieres de verges, ou de cordons rassemblez, & dont il est très rare de guérir.

Nouvelles Remarques.

LEs efforts de voix, les gemissemens des enfans, les chûtes, les courses violentes, un fardeau trop pesant & une forte toux, sont les causes les plus communes de la *hernie intestinale*, qu'on nomme vulgairement *descente de boyau*. Ceux qui s'asseoient fort rarement y sont particulierement sujets, & les petites personnes plûtôt que les grandes. Je connois un homme qu'une Fiévre ardente a guéri parfaitement d'une *hernie d'eau* qu'il avoit. Platerus fait mention d'une hernie ventrale par la rupture du péritoine à côté de l'ombilic. Si la hernie est à l'ombilic même, on l'appelle *Exomphale*.

XXXIX. *L'inflammation du testicule.*

LE testicule est quelquefois attaqué d'inflammation; alors une douleur aiguë, la rougeur, la chaleur, & l'enflure jointe à la dureté, en sont les signes d'autant plus évidens que l'inflammation entreprend davantage sur le scrotum, ou plus obscurs au contraire à proportion que le mal

eſt plus concentré dans le teſticule, n'y ayant que le Medecin qui puiſſe s'en appercevoir à l'aide du toucher. Suivant que l'inflammation eſt plus ou moins grande, la Fiévre s'en excite, ou non: mais ſi l'on uſe de remedes qui ne conviennent pas, & qui étouffent le mal ſans le diſſiper, il en demeure ſouvent une tumeur dure, ſans chaleur ni rougeur, qu'il eſt impoſſible de bien guérir.

Nouvelles Remarques.

L'Inflammation du teſticule peut venir du froiſſement de cette partie, d'une playe, ou d'une gonorrhée virulente. La ſuppuration n'y eſt pas moins à craindre que le ſchirre. Jacotius *in coac. p.* 826. parle d'un jeune homme qui mourut d'une tumeur très douloureuſe à l'un des teſticules, à l'occaſion d'un ulcere au péritoine, qu'on découvrit après la mort.

XL. L'inflammation de l'uterus.

LA matrice eſt ſujette à quantité de maladies qui ſont également longues & dangereuſes. L'une des plus

considerables est l'inflammation de toute cette partie, & non pas seulement de son coû, qui en est plus souvent attaqué. La douleur que ressent la malade est très vive, & par élancemens; elle se fait même sentir jusqu'au pubis, quand l'inflammation est plus grande à la partie antérieure de l'uterus, & elle cause alors la difficulté d'urine, ou une strangurie. Si la partie postérieure est plus fortement enflammée, le ventre en est supprimé, & la douleur se porte aux lombes: mais si l'un des côtez est particulierement attaqué, la tension est sensible à l'aîne, & l'on remuë difficilement la cuisse & la jambe qui sont pour lors engourdies. La personne est travaillée d'une Fiévre aiguë & d'une grande douleur de tête, particulierement en devant, vers la racine des yeux. La douleur se communique aussi au bas ventre, au pubis, aux îles, & à toutes les parties qui environnent l'uterus, ausquelles on ressent de la tension, & quelque pesanteur. On remarque une ardeur considerable dans les flancs; l'estomac commence à s'attaquer, il survient

des nausées, & le hoquet. La malade ne trouve aucune situation qui lui convienne; elle souffre également soit assise, couchée, ou debout; si elle marche, elle se soûtient à peine, & elle est obligée de boîter: elle est plus incommodée lorsqu'elle se couche du côté où elle a moins de mal. Si l'inflammation est au coû de la matrice, où, comme j'ai déja dit, elle arrive plus communément & le plus souvent par les emportemens d'une passion indiscrete, le ventre est alors plus douloureux, de même que l'entrée de l'uterus, où si l'on porte le doigt, on le trouve fermé & l'on y sent une ardeur & une dureté considerable. Cette inflammation se peut guérir, mais l'autre est incurable. Ces inflammations produisent souvent le schirre, quelquefois elles se convertissent en cancers, mais ordinairement elles font un abcez qui redouble aussitôt les élancemens, aigrit la Fiévre, qui souvent est interrompuë de frissons, avec des redoublemens fréquens, inégaux & irreguliers. Tous ces symptômes diminuent sitôt que le pus est formé, & recommencent dans le

temps de son éruption. Alors les urines ou les excrémens sont quelquefois retenus, il paroît souvent une tumeur vers le pubis, & l'on sent à cet endroit la fluctuation du pus de l'abcez, il ne tarde pas à s'ouvrir soit au dedans de la matrice ou dans l'abdomen, où le pus s'amasse souvent en si grande quantité qu'il grossit le ventre en maniere d'hydropisie : mais si le pus s'écoule par le coû de la matrice, la malade guérira pourvû qu'il soit blanc, égal, ténu & sans mauvaise odeur ; si au contraire il est virulent, fétide & de diverses couleurs, on a tout à craindre. Après que l'abcez s'est ouvert, & que le pus en est sorti, il s'y fait un ulcere sordide, & l'on ressent une douleur rongeante à cet endroit ; il en sort une sanie qui change souvent de couleur & de consistance, & qui ne coule pas toûjours également : l'odeur en est quelquefois très forte, ou bien elle n'en a point, ensorte qu'on croiroit que ce soient des fleurs blanches. Si l'ulcere est dans la longueur du coû de la matrice, on peut le sentir avec le doigt : mais s'il est plus avant, on s'en rapporte à la

qualité de l'écoulement : ainſi lorſque c'eſt un ulcere ſimple, qui ne vient pas d'un abcez, & où il n'y a que la membrane interne de l'uterus ou du vagin qui ait ſouffert de l'éroſion, il n'en ſort qu'un peu d'humeur blanchâtre, égale & épaiſſe : mais ſi c'eſt un ulcere ſordide, qui vienne d'un abcez, il en découle une ſanie plus abondante, quoiqu'avec peu de douleur, & pour lors l'ulcere acquiert ſouvent une telle malignité qu'il corrompt les membranes voiſines & gagne continuellement : cet ulcere, qu'on appelle dépaſcent, eſt bien plus ſordide, plus fétide, & plus difficile à guérir que le premier. Dans ce rencontre, comme lorſqu'il y a depuis long-temps un ſchirre à la matrice, il y a beaucoup de diſpoſition au cancer. S'il arrive qu'il s'y forme un cancer, on a des douleurs aux aînes, au bas-ventre, & aux lombes ; on ſent dans la matrice un poids très incommode, la Fiévre ſurvient, qui eſt moins ardente que dans l'inflammation, & on vit long-temps avec ce mal. Si le cancer s'ouvre & s'ulcere, outre la douleur & la dureté, les bords de l'ulcere

deviennent élevez, livides & sales, il en découle une humeur fétide, ténuë, noire ou peut-être jaûne. Ce vice de la matrice est incapable de guérison, au jugement même d'Hippocrate.

Nouvelles Remarques.

HIppocrate, *lib.* 1. *de morb. mul.* dit que s'il arrive une inflammation à la matrice d'une femme nouvellement accouchée, le ventre est ardent, tendu, élevé, & que l'on ressent à l'estomac & au diaphragme une oppression qui empêche de respirer librement : mais si des ulceres à la matrice y produisent l'inflammation, le pus qui en sort est fétide & mêlé de sanie, les ulceres gagnent & causent enfin la mort, ou si la malade en guérit, les cicatrices des ulceres la rendent sterile. Hippocrate dit encore, *lib.* 2. *de morb. mul.* que lorsque l'uterus s'est enflammé, les petites veines de son coû deviennent sensiblement rouges, & font nn rézeau en maniere de toile d'araignée, &c.

XLI. Le schirre de la matrice.

QUelquefois le schirre vient d'une inflammation qui n'a pû se re-

ſoudre ni ſe convertir en abcez, & il occupe ou toute la matrice ou une partie ſeulement. C'eſt une tumeur dure qui n'eſt preſque point douloureuſe : mais on n'urine & l'on ne rend du ventre qu'avec effort. Lorſque la perſonne eſt debout, elle ſent un poids qui preſſe les parties naturelles, & qui lui ſemble prêt à tomber. Elle a de la peine à remuer, particulierement à marcher ; quelquefois le ventre devient enflé comme d'une hydropiſie, qui à la fin ne manque pas d'arriver.

Le ſchirre de la matrice eſt quelquefois d'une groſſeur ſi conſiderable, qu'on pourroit croire que ce ſoit une mole renfermée dans la capacité de l'uterus. Ambr. Paré en rapporte un exemple, livre 23. chapitre 36. Le ſchirre invéteré de la matrice n'admet qu'une cure palliative & & dégénere ſouvent en cancer.

XLII. Les vents dans la matrice.

LA matrice demeure quelquefois enflée & tenduë pendant toute la

vie, d'une grosseur extraordinaire: alors tout le bas-ventre est extrémement tendu & douloureux. Cette douleur s'étend jusqu'au diaphragme & à l'estomac, on la ressent aux deux côtez & à l'un ou l'autre aîne, quelquefois aussi à tous les deux; outre cela l'ombilic, les lombes, le pubis & la tête même en souffrent. On remarque qu'il sort par intervalles des vents de la matrice; lorsque la malade se baisse, il s'y fait un mouvement & un murmure comme dans les tranchées du ventre; si l'on frappe sur l'abdomen, il retentit comme un tambour, ce qui marque qu'il y a des vents dans l'uterus. Si la substance de la matrice s'en est remplie de même que sa capacité, les douleurs sont très aiguës. Cette maladie est assez ordinaire aux nouvelles accouchées, & les expose à un danger très present.

Nouvelles Remarques.

QUand les vents étendent la matrice le sein grossit (avec douleur) & désenfle à proportion que le ventre se gonfle ou s'abat. Cette enflure arrive tout d'un coup, soit après une évacuation im-

moderée, ou ensuite d'un accouchement laborieux, l'enflure est tantôt moindre, tantôt plus grande sans aucune fluctuation ni dureté, & la tension est égale par toute la circonference de l'uterus, &c. M. Donat, *lib.* 4. *hist. mir. med. cap.* 25. rapporte l'histoire d'une enflure pareille avec de fréquentes palpitations dans l'abdomen, quoique la malade n'ait point cessé d'être reglée. Voyez encore Paré, liv. 25. chap. 34. Dod. obs. chap. 49. &c.

XLIII. L'Hydropisie de matrice.

LA matrice est attaquée d'une hydropisie plus véritable lorsque sa capacité est remplie d'eau. Le ventre est enflé sensiblement, on y ressent une grande pesanteur, & quand on remuë le corps on entend le bruit des eaux qui s'entrechoquent. On a vû des femmes qui se purgeoient naturellement tous les mois des eaux qui s'amassoient dans leur matrice, sans menacer la vie, suivant l'observation de quelques sçavans.

Nouvelles Remarques.

HIppocrate, *l. 1. de nat. mul.* donne ces signes de l'hydropisie de matrice. Les ordinaires, dit-il, viennent dans les commencemens en petite quantité & mal conditionnez, bientôt ils ne paroissent plus, le ventre s'étend, le sein diminuë, le corps emmaigrit. Si les eaux sont contenuës dans la capacité de l'uterus, son entrée est fermée très exactement; au lieu qu'elle est lâche & entr'ouverte si ces eaux sont renfermées dans des vésicules, ou entre les membranes de ce ventre.

XLIV. La Mole.

LA Mole n'arrive jamais que par un commerce des deux sexes. C'est une masse (informe) de chair entourée de peau & de membranes, & parsemée de quantité de veines sans os & sans intestins. Cette chair croissant de jour en jour *par la nourriture que le sang lui apporte* grossit jusqu'à étendre la matrice comme un fœtus de huit mois. La mole demeure quelquefois très long-temps sans interesser la vie en aucune sorte; on en a vû tomber

d'elles-mêmes après quatre ou cinq ans, elles se détachent le plus souvent au troisiéme ou au quatriéme mois, non pas sans exposer la personne à un très grand danger. Les ordinaires retenus, la grosseur & la fermeté des mamelles, les dégoûts, la pâleur du visage, l'accroissement du ventre, devoient tromper l'esperance du pere : mais si ces marques confondent le faux germe avec la véritable conception, d'autres signes ôtent le doute. Dans la Mole la tumeur est plus dure, & la production est par elle-même sans mouvement ; c'est un fardeau qui n'a qu'un mouvement de masse quand on le pousse ou que la femme change de situation. Alors le mouvement n'est pas doux & leger comme celui d'un enfant : mais le poids tombe rudement du côté qu'on est panchée: enfin la malade se délivre de cette chair informe, ou des amas de sang & d'humeurs, & quelquefois aussi de quantité de vents. Ces vents peuvent causer des douleurs pareilles à celles de l'accouchement : mais la malade emmaigrit toûjours, de quelque cause que vienne la grosseur contre nature, le marcher de-

vient pénible à cause du fardeau que le ventre supporte, & sitôt que le foye s'est flétri, l'hydropisie ne manque point d'arriver. Si l'on differe de faire sortir la Mole, souvent on y vient trop tard. Si dans l'absence des signes d'une véritable conception les mois sont arrêtez, & que le ventre grossisse sans hydropisie, il est évident que la matrice souffre une extension contre nature, soit d'un faux germe, d'une Mole, ou par les vents.

Nouvelles Remarques.

AVic. *l.* 10. *de anim.* croit avec Plutarque & Pline *hist. nat. l.* 10. *c.* 6. que la Mole s'engendre sans le concours du mâle, par le mélange du sang & de la semence de la femme: mais Hippocrate, *l. de ster. & de morb. mul.* prétend qu'elle ne se produit que de la semence masculine trop foible & délayée. Actuarius tient là-dessus le parti d'Hippocrate: pour moy je pense qu'à la vérité il n'arrive point de Mole aux filles qui n'ont pas été corrompuës: mais qu'une femme qui est privée depuis long-temps du commerce de son mari, ayant encore le sang empreint des esprits de la semence virile, peut produire une Mole. Donat est ridicule d'attribuer aux Moles une ame sen-

sitive, puisqu'elles n'ont pas même les organes des sens.

XLV. Les convulsions & la suffocation de matrice.

LA matrice quitte quelquefois sa situation naturelle, & descend, remonte, ou s'appuye sur l'un des côtez. Cette convulsion est quelquefois si forte qu'elle soûleve la matrice & la pousse contre l'estomac, d'où on l'écarte avec la main. Dans cette maladie l'épigastre fait de la douleur, la respiration est très difficile, & la malade tombe en une foiblesse qui n'ôte pas la presence de l'esprit : mais lorsque l'uterus descend en enbas, si la personne est debout, elle sent comme une masse qui presse sur les parties naturelles, par où on peut la sentir avec le doigt si on le porte au fonds du canal. Quand la malade est couchée, ou qu'elle va à la selle, elle ressent une forte pression à l'intestin droit, mais si elle est couchée sur le ventre, elle ne peut uriner qu'avec beaucoup de peine. Cette maladie est encore plus

fâcheuſe quand la matrice eſt renverſée, & qu'elle avance en dehors, ce qui n'arrive que rarement : pour lors la douleur eſt très grande au pubis, la malade a des convulſions & des mouvemens involontaires, le fonds de l'uterus paroît en dehors, à la portée du doigt, de la groſſeur d'un œuf d'oye, ou même d'autruche : ſi l'on ne remet bientôt la partie, il ne ſera plus poſſible de la reduire à ſon état naturel. Lorſque l'uterus eſt pouſſé par la convulſion vers l'un ou l'autre aîne, tout le membre du même côté, particulierement la cuiſſe, reſſent un engourdiſſement mêlé de froid. L'aîne & quelquefois l'interieur de la hanche ſont pénétrez d'une douleur très vive, qui augmentant de plus en plus cauſe une convulſion aux nerfs, & produit ce qu'on appelle la fureur uterine.

La ſuffocation de matrice eſt une maladie très fâcheuſe. Les premiers ſymptômes ſont les nauſées qui ſont rarement ſuivies du vomiſſement, enſuite le dégoût avec des mouvemens de vents dans le ventre. La reſpiration devient difficile, fréquente & courte,

elle s'affoiblit de plus en plus, il ſemble que la poitrine ſoit oppreſſée, & la malade preſque ſuffoquée. Il ſurvient même une legere défaillance qui ne change pas beaucoup le pouls: enfin la tête eſt attaquée & l'eſprit s'égare dans des idées tantôt de fureur & tantôt de crainte ou d'autres paſſions ſemblables: mais il arrive le plus ſouvent un profond aſſoupiſſement durant lequel la malade pâlit, perd la parole, le ſentiment & le mouvement: on la croiroit tombée du haut mal, ou ſurpriſe d'apoplexie. Sa reſpiration eſt très foible, rare, & ſi obſcure qu'on croit facilement qu'il ne s'en fait plus. Le pouls s'affoiblit de même, & ſemble éteint, quoiqu'à la vérité quand l'attaque eſt legere il ne change preſque pas. Sitôt que le paroxiſme ceſſe la matrice ſe relâche peu à peu, & laiſſe couler quelque humidité: pour lors on entend murmurer les inteſtins, les yeux s'ouvrent & les jouës reprennent une couleur plus vive. Le ſentiment, le mouvement, & la preſence de l'eſprit reviennent; la malade recouvre alors ſon premier état, & ſe ſouvient parfaitement de tous les acci-
dens

dens de ſa maladie, qui differe de l'épilepſie en ce qu'ici l'on ne roûle point les yeux comme dans le haut mal, qu'on n'a point d'écume à la bouche, & que la convulſion eſt beaucoup plus legere. Cette ſuffocation de matrice a des retours fréquens dans quelques perſonnes, & peut même devenir funeſte, ſoit durant l'accez ou quelques heures après. Il y a des ſignes pour connoître ce danger, comme ſi l'attaque dure long-temps, que la reſpiration ſoit extrémement difficile, que le pouls ſoit prompt & déréglé, ou qu'il ſoit devenu imperceptible & qu'alors le ſentiment & le mouvement périſſent. En effet il ſurvient une ſueur froide aux extrémitez, & la ſyncope annonce la mort. Le mal eſt moins déplorable tandis que la reſpiration eſt libre, ſurtout ſi l'on ne perd pas le ſentiment ni le mouvement, quand même on remarqueroit tous les autres ſymptômes. Cette maladie a des paroxiſmes comme l'épilepſie; & revient plus ſouvent dans l'hyver & dans l'autonne: mais elle attaque particulierement les filles nubiles qui ſont de tempérament chaud & humide, & les jeunes

femmes qui sont privées depuis quelque temps du commerce de leur époux, de même que celles que les médicamens plûtôt que l'âge ont rendu stériles.

Nouvelles Remarques.

GAlien, *de loc. aff. c.* 5. ne convient pas avec Hipp. que la matrice remonte vers le diaphragme, & quoique Fernel, 6. *path. c.* 16. se croye obligé de chanter la palinodie, & d'abandonner le sentiment de Galien, il ne me persuade point que la matrice, qui est arrêtée dans sa situation par des ligamens très forts, puisse monter jusqu'au diaphragme, & que n'étant pas naturellement plus grosse qu'un œuf de poulle dans les filles, la grosse boulle que l'on sent, dans ces prétenduës convulsions de matrice, soit cette partie même. Je croy bien plûtôt que ce sont les intestins qui entrent dans des mouvemens spasmodiques, lorsque le levain d'une semence corrompuë est porté dans les vaisseaux du mésentere & dans les glandes intestinales. Mais si cette humeur corrosive passe dans le cœur & le poûmon, le pouls & la respiration sont interrompus. Si le cerveau en reçoit la maligne impression, il arrive un délire très violent, qu'on appelle fureur uterine. Il y a trois degrez de suffocation de matrice. Le premier, lorsque la respiration est difficile, le pouls petit, & que le sentiment n'est pas perdu. Le 2. quand le

pouls & la respiration manquent, qu'il ne reste qu'un petit mouvement de la poitrine & que les extrémitez refroidissent. Le 3. quand avec ces accidens les bras & les jambes sont en convulsion.

XLVI. Les ordinaires.

Voici le lieu de parler des écoulemens ordinaires au sexe. Quand le sang des regles est de bonne & d'égale couleur, que l'écoulement se fait tous les mois régulierement en la même quantité & à pareils jours qu'il a accoûtumé d'arriver ; il est dans l'ordre de la nature & utile à la santé. Lorsque ces regles doivent paroître, on ressent des frissonnemens, des lassitudes, une pesanteur de tête & des douleurs au coû : mais si les ordinaires coulent trop long-temps ou trop abondamment, ou qu'ils soient depuis long-temps supprimez, il en arrive de très grandes maladies. Hipp. a donc eu raison de dire que soit que les regles coulent trop abondamment ou trop peu, c'est la cause des maladies où la matrice a toûjours beaucoup de part. Si les regles ne viennent point dans le

temps & l'âge où elles doivent paroître, tout le corps s'appesantit ; la tête est aussi douloureuse, particulierement vers le coronal, & à la racine des yeux, de même que le coû, les aîcelles & les lombes. Souvent la personne a des frissonnemens comme une femme enceinte, des envies fréquentes de vomir & du dégoût, ou même un peu de Fiévre, elle est triste, inquiete, & desire le commerce d'un homme ; son urine est épaisse, trouble, rouge & quelquefois noirâtre. La longue retention des mois est la source des plus fâcheuses maladies, comme de la manie, de la mélancolie, de l'épilepsie, de la paralysie, de la suffusion, de la toux, de l'asthme, de la suffocation uterine, des schirres dans les visceres, de l'hydropisie, de la goutte, de la palpitation, de la syncope, & d'autres semblables maux. La femme dont les mammelles rendent du lait quoiqu'elle ne soit pas enceinte, ni nouvellement accouchée, a sans doute une retention de ses ordinaires qui lui causera de très vives douleurs de tête, ou d'autres desordres dans quelqu'autre partie ; si cependant elle vient à rendre du sang

par les narines, il n'y a plus rien à craindre. Celles qui n'ont point encore enfanté sont plus dangereusement & plus facilement surprises d'une retention de leurs regles que celles qui ont engendré, parce que dans celles-ci les vaisseaux sont plus ouverts qu'aux autres.

Il est également dangereux que les ordinaires excedent leur durée ou leur quantité, tout le corps s'en affoiblit, la couleur s'éteint, l'appetit se perd, la digestion se fait mal, il s'en excite des ressentimens de Fiévre, les pieds deviennent œdemateux & enflez, il arrive enfin une leucophlegmatie universelle. Si le flux de sang survient après l'accouchement, il n'est pas dangereux & cesse de lui-même : mais si l'avortement l'a causé, il expose la malade au danger d'une mort précipitée. Si elle a quelque gros vaisseau rompu, le sang coule avec profusion : mais si le vaisseau ouvert est petit, le sang ne sort que peu à peu & en petite quantité. Si l'érosion donne lieu à l'écoulement, le sang vient peu à peu & avec douleur. Les ordinaires durent plus long-temps aux femmes qui sont

de temperament humide, & si-tôt qu'ils sont supprimez, elles deviennent leucophlegmatiques.

Nouvelles Remarques.

SI les regles ne viennent pas à l'ordinaire, il faut particulierement distinguer si la grossesse n'est pas la cause de leur suppression. Ainsi l'on doit remarquer que dans la grossesse la couleur a coûtume d'être assez vive, que l'esprit ne souffre aucune alteration, & que les accidens cessent après les premiers mois, au lieu que dans la retention symptomatique des ordinaires la couleur se déprave, l'esprit est triste & inquiet, & les autres accidens sont d'abord peu considerables & croissent de plus en plus.

XLVII. Les fleurs blanches.

LEs femmes sont sujettes à un flux symptômatique, qu'on nomme *fleurs blanches*. Ce n'est pas un sang pur comme celui des regles : mais une humeur vitiée qui coule (à toute heure) plus ou moins abondamment. Cette humeur est tantôt liquide comme une crême, tantôt jaûnâtre ou pâle,

acre & mordicante, sans odeur, ou avec une grande féteur. De telle nature que soit ce flux, les parties naturelles en sont toûjours mouillées, cette personne devient pâle & sans couleur, elle perd le goût des viandes, & emmaigrit sensiblement par le défaut de suc nourricier. Quand cet écoulement est invéteré, les yeux deviennent gros & enflez & la respiration s'engage de plus en plus. Non-seulement les adultes sont sujettes aux fleurs blanches, mais encore les jeunes filles avant l'âge de puberté, ce qui cause aux unes & aux autres une affreuse pâleur.

Nouvelles Remarques.

CE flux cause la tristesse, la crainte, la pesanteur du corps & la stérilité si l'humeur coule de la matrice même & non de son coû. Quand l'humeur est blanche & visqueuse, le vice de l'estomac peut y donner lieu; si elle est plus délayée ou roussâtre, on peut en accuser les obstructions du foye: mais le plus souvent ce flux est causé par la pituite qui abonde dans les vaisseaux, jointe avec la foiblesse de l'uterus. Dans les commencemens de cette maladie les mois paroissent à l'or-

dinaire : mais dans la suite ils ne viennent plus, & il arrive une petite Fiévre déréglée ou une Fiévre aiguë accompagnée de frissonnemens, de dégoût, de douleurs à l'estomac, aux lombes & aux aînes, & quelquefois de vomissemens, avec une oppression de poitrine & des vertiges.

XLVIII. *La stérilité & la conception.*

AVant de parler de l'avortement & de l'accouchement difficile, nous traitterons des empêchemens de la conception & des signes qui l'accompagnent. Une femme ne peut concevoir si sa matrice est froide & épaisse, parce qu'alors la semence, qui est portée à cette partie, perd sa force, & le feu caché qu'elle renferme s'y éteint aussitôt : mais si la matrice est trop seche & trop échauffée, le germe s'y corrompt par le défaut de nourriture. Si la personne est trop grasse, & que l'uterus soit pressé par l'omentum, ou si cette femme est trop maigre & délicate ; si ensuite des ordinaires le coû de la matrice demeure humide & ne seche point, la conception ne sçauroit

ſe faire. Lorſqu'une femme n'eſt pas enceinte, quoiqu'elle ſe perſuade de l'être depuis pluſieurs mois, parce que ſes ordinaires ſont ſupprimez & que ſon ventre groſſit, certainement elle a des douleurs à la tête & à l'épigaſtre, & ſi elle a du lait, c'eſt en petite quantité & un lait ſéreux : celle au contraire qui a conçû en effet eſt exempte de ces douleurs, à moins qu'elles ne lui ſoient ordinaires, & ſon lait eſt de bonne qualité. La fécondité maintient la ſanté & avance la vieilleſſe ; la ſtérilité conſerve plus long-temps les agrémens de la jeuneſſe, mais elle rend valétudinaire.

Voici les ſignes de la conception. Une femme a conçû lorſqu'au milieu des embraſſemens de ſon mari elle a rendu ſa ſemence avec une extrême volupté au moment ou preſque auſſitôt qu'elle a reçû celle du mâle, & ſi l'une & l'autre eſt reſtée dans la matrice, dont le col ſoit demeuré ſec après l'action. Cette femme ſe ſent le même jour ſaiſie de friſſonnemens par tout le corps, & ſa matrice ſe reſſerrant, elle y a ſenti quelque ſorte de chatouïllement. L'entrée de la matri-

ce se ferme alors si exactement qu'on auroit peine à y introduire la pointe d'un stylet, & elle se contracte quelque temps après, ensorte que la sage-femme ne pourroit observer ces parties. Cependant les regles ne paroissent plus à l'ordinaire, si ce n'est peut-être aux premiers ou aux derniers mois de la grossesse, quoiqu'à la vérité cet écoulement ne vienne que des veines du coû & non du corps de la matrice, & qu'alors il ne soit pas plus dangereux qu'aux filles. Bien-tôt les mammelles grossissent, les lombes & tout le ventre s'étend, sans aucune pesanteur fâcheuse, en quoy la véritable conception differe de la mole & de l'hydropisie : mais outre ces marques le front se couvre quelquefois de taches citrines ou livides, les yeux sont ternis, languissans & comme meurtris : l'urine est citrine, ou d'une couleur pâle & obscure, elle est trouble & grossiere, la moindre agitation y fait des bulles, ou fait tomber au fonds des grossieretez qu'on voyoit à sa superficie disposées en maniere de cercle. Le sédiment en est épais, & ressemble à un amas de flocons de laine

mal unis. Si l'on y verse du vin blanc elle devient comme le boüillon de féves cuites ; enfin l'enfant commence plûtôt ou plus tard à remuer : mais il se déclare presque toûjours par ses mouvemens vers le milieu de la grossesse.

Ce sont là les signes de la conception, & l'enfant cause déja de grandes incommoditez à sa mere. Si elle étoit auparavant sujette à quelque indisposition, elle ne manque pas d'en ressentir des atteintes vers le second ou le troisiéme mois. Elle commence d'avoir des lassitudes, elle souffre des douleurs & de la pesanteur aux reins, aux aînes & dans les cuisses, elle est fortement assoupie pendant le jour, elle a du dégoût & des nausées qui sont quelquefois suivies d'un vomissement de bile ou de pituite : mais s'il n'arrive pas alors de vomissement, cette femme commence aussitôt à respirer avec peine, il survient des vertiges, des étourdissemens & même une legere défaillance. Cette personne est dégoûtée des meilleurs alimens, & leur préfere des choses dont on ne fait point d'usage, comme la craye, le

charbon, la terre & autres choses semblables : mais tous ces accidens ont coûtume de cesser au quatriéme ou au cinquiéme mois.

Si les mammelles d'une femme enceinte viennent tout àcoup à diminuer, elle est au risque d'avorter. Si lorsqu'elle porte deux enfans l'une des mammelles s'exténuë, si c'est la mammelle droite, dit Hippocrate, elle avorte d'un garçon, si c'est la mammelle gauche, d'une fille, parce qu'ordinairement les garçons sont placez sur le côté droit, & les filles de l'autre. Il y a lieu de craindre l'avortement si la mere est attaquée d'une maladie aiguë ou si on la saigne mal à propos, ou qu'on lui donne de violens purgatifs, particulierement au commencement de la grossesse, & sur la fin lorsque l'enfant a passé le septiéme mois. Un dévoiment peut encore causer l'avortement, le flux des hémorroïdes est aussi dangereux aux femmes enceintes, & un éréſipelle de matrice leur est funeste pour l'ordinaire.

Si le lait coule, sur-tout s'il est aqueux, c'est une marque de la foiblesse de l'enfant, comme la fermeté

des mammelles en eſt une du contraire. Il eſt difficile que l'enfant ſe porte bien, ſi durant la groſſeſſe les regles viennent comme auparavant. Si la Fiévre ſurvient à une femme groſſe, ou que ſans cauſe manifeſte elle emmaigriſſe conſiderablemnt, l'accouchement ſera difficile & dangereux, ſi elle avorte elle court riſque de la vie. Les femmes qui ſont fort maigres & délicates avortent le plus ſouvent ſans danger, juſqu'à ce qu'elles ayent acquis quelque embonpoint : mais ſi celles qui ſont mediocrement graſſes avortent le ſecond ou le troiſiéme mois, quoiqu'il ne leur ſoit pas arrivé d'accident extraordinaire, c'eſt ſans doute parce que les cellules du placenta ſont remplies d'une lymphe épaiſſe & muqueuſe, enſorte que cette partie, devenuë elle-même peſante, ne peut plus ſoûtenir le poids de l'enfant. Quelque accident qui arrive aux femmes enceintes, on ne doit pas deſeſperer du ſuccez de leur groſſeſſe, ſi ce n'eſt lorſque les mammelles viennent à ſe deſemplir.

Si le fœtus eſt mort dans le ventre de la mere, elle ne ſent plus de

mouvement dans cette partie, qui est lourde, comme si elle alloit tomber, & paroît (de même que dans l'hydropisie) enflée, tenduë & chargée d'un poids très incommode. Pour lors les côtez du ventre sont extraordinairement froids, l'haleine est de mauvaise odeur, les yeux s'enfoncent & font de la douleur, les oreilles & les narines sont froides, *les lévres livides* & la couleur du visage blafarde : cette femme ressent des frissonnemens par tout le corps, elle tombe en foiblesse, & quelquefois dans des convulsions pareilles à l'épilepsie, il lui est impossible de prendre le repos du sommeil.

Nouvelles Remarques.

Les femmes qui ont la voix grosse, rauque & forte, qui ont de la barbe, ou les cheveux & le poil noirs, épais & crêpus, sont ordinairement stériles. Si l'on fait recevoir par la matrice la fumée de quelque aromat, comme l'encens & le styrax, & que l'odeur de cette suffumigation passe jusqu'aux narines, & le goût jusques dans la bouche, cette femme n'est pas stérile, dit Hippocr. On peut ajoûter aux signes de la conception que Lommius rapporte, que les yeux sont plus enfoncez

& plus écartez qu'à l'ordinaire, la salive abonde dans la bouche, les veines des mammelles deviennent verdâtres, le pouls est aussi plus grand, plus prompt & plus fréquent, & si les ordinaires paroissent, c'est en moindre quantité qu'avant la conception. Si la femme est enceinte d'un garçon, la mammelle droite est plus grosse, & l'œil du même côté plus élevé & plus brillant que l'autre, outre cela le teint est plus vif & le corps plus alerte que si elle est enceinte d'une fille.

XLIX. L'avortement & l'accouchement difficile.

Voici les signes qui précedent l'accouchement difficile. Les mammelles s'exténuent d'elles-mêmes ou répandent un lait aqueux, les côtez & le haut du ventre sont oppressez, on ressent aux reins & dans les îles une pesanteur extraordinaire qui ne permet presque pas de marcher; si l'enfant est encore en vie, il ne remuë que foiblement; enfin il vient à couler une eau sanieuse & ténuë, ensuite une eau sanglante, après quoy il sort du sang, avec des caillots qui sont suivis de l'exclusion du fœtus.

Lorſque l'enfant eſt parvenu ſans danger juſqu'au terme que la nature a preſcrit pour ſa naiſſance, la femme qui en eſt en travail ſouffre davantage à le mettre au monde, ſi c'eſt une fille que ſi c'eſt un garçon. Elle accouche plus difficilement ſi elle eſt graſſe que ſi elle eſt maigre : mais beaucoup moins pour l'ordinaire lorſque l'accouchement eſt naturel que dans l'avortement. L'accouchement eſt difficile, ſi les eaux ſe ſont toutes écoulées avant la ſortie de l'enfant, ou ſi elle eſt précedée d'une longue & abondante effuſion de ſang, ou ſi cette femme a ſouvent reſſenti des friſſonnemens & une legere douleur pendant un temps conſiderable avant l'enfantement. Hippocrate a fort bien remarqué que les foibles douleurs (dans le travail d'enfant) donnent une vaine confiance & ſont en effet dangereuſes, parce qu'elles ne ſont pas telles qu'elles devroient être. Si la mere ne ſe vuide pas bien après l'accouchement, le ventre & ſouvent les cuiſſes deviennent enflées, la douleur & le froid occupent les reins & le bas ventre, quelquefois la défaillance s'enſuit. Si la Fiévre prend

après l'accouchement & avec une douleur de tête continuë & véhemente, certainement il y a peu d'esperance pour la vie de la mere.

Nouvelles Remarques.

UN dévoiment excessif, la rougeur extrême du visage dans une Fiévre, la douleur au fond de l'œil, une maladie aiguë, sur-tout au huitiéme mois, menacent de l'avortement, de même qu'une forte toux, un effroy, une chûte, des ris immoderez, les efforts des muscles, la course à cheval, les éternûmens, &c. peuvent le causer. Lorsqu'une femme ne peut porter son fruit, si elle est enceinte d'une fille, l'avortement arrive les premiers mois de la grossesse, si c'est d'un garçon, il se fait plus tard. Si l'hyver est chaud & pluvieux, & le printemps sec & froid, les femmes enceintes courent risque d'avorter, particulierement celles qui sont à leur premiere grossesse.

E. La playe de matrice.

LOrsque la matrice a reçû quelque playe, on ressent de la douleur aux aînes, dans les hanches & aux cuisses, le sang coule en partie par

la playe & en partie par le vagin, il survient un vomissement de bile, & quand la mort est prochaine on remarque les mêmes accidens qui arrivent aux playes du cœur.

LA GOUTTE.

IL y a plusieurs sortes de Goutte, celle des mains, celle des pieds, & la Sciatique. Cette maladie qui attaque les articles est toûjours de longue durée, elle passe du pere au fils dans plusieurs générations plus qu'aucune autre maladie, & durant ses accez elle cause des douleurs très aiguës. La Goutte se jette quelquefois soudainement sur tous les articles : mais elle prend le plus souvent peu à peu & par degrez; pour lors elle commence par de legeres douleurs aux mains ou aux pieds, particulierement à ceux qui ont naturellement beaucoup de chaleur, ensorte qu'à moins qu'on ne se soit déja senti des atteintes de Goutte, on ne croiroit pas que la douleur qu'on

reſſent vînt de cette cauſe. La douleur gagne inſenſiblement les autres articles, cette maladie attaque particulierement ces endroits, où elle exerce toute ſa cruauté. Quand la Goutte eſt invéterée, les vertebres de l'épine, les jouës & quelquefois la gorge reſſentent la douleur, toutes les jointures en reçoivent les douloureuſes impreſſions. L'endroit que la Goutte a une fois attaqué ſouffre à la moindre occaſion, & eſt également bleſſé du froid comme du chaud. Mais ſoit que le mal ait vieilli avec la perſonne, qu'il ſoit ſurvenu dans la vieilleſſe ou dans un autre âge, il eſt certainement incurable ſi-tôt qu'il s'en eſt formé des duretez *ou nœuds* qui ſont ordinaires dans la Goutte. Ce ſont ces *nœuds* qui écartent les jointures, qui diſloquent en quelque façon les os des articles & dépravent leurs mouvemens. Il n'eſt pas fort difficile de ſoulager les jeunes gens qui ont la Goutte, lorſqu'ils aiment le travail, qu'ils menent une vie reglée & qu'ils ont le ventre libre, ſur-tout ſi l'humeur qui produit la Goutte n'eſt pas mélangée de differens ſucs, & pourvû qu'il n'y ait aucune

callosité. La dysenterie est très favorable dans cette maladie, ou quelqu'autre dévoiment : mais rien n'y est plus pernicieux que le trop grand usage du vin ou des femmes. Une Fiévre peut causer la Goutte ou en guérir. C'est un signe très salutaire dans les maladies des articles s'il arrive des varices, ou un flux d'urines qui soient troubles & grossieres.

Nous avons observé tout ce qui convient à la Goutte en général, venons maintenant à ce qui est particulier dans chaque espece. La Chyragre ou la Goutte aux mains s'arrête au carpe ou au métacarpe, ou aux articles & aux ligamens des doigts. L'enflûre, la rougeur, la chaleur, & une douleur par élancemens y sont les signes de la Goutte. La podagre ou la Goutte au pied attaque la malleole ou la plante, particulierement la jointure du poûce, on la remarque aux mêmes signes dont nous venons de parler. Les Eunuques, les enfans avant qu'ils ayent fait usage des plaisirs de l'amour & les femmes qui n'ont pas leurs regles, sont rarement atteints de la Goutte. Dans l'une & dans l'autre

Goutte, la partie qui eſt ordinairement attaquée, s'affoiblit & s'exténuë. Les atteintes de Goutte ceſſent au bout de quarante jours : elles ont coûtume de revenir au printemps & dans l'autonne plûtôt qu'en une autre ſaiſon. La Sciatique ou la Goutte à l'iſchium ne ſe fait pas ſentir à l'article de la cuiſſe : mais au haut de la feſſe, & ſe communique auſſi à la cuiſſe, à la jambe & au pied. Cette douleur ſe porte quelquefois aux aînes, & cauſe une difficulté d'urine en irritant la veſſie. Alors la cuiſſe eſt tantôt froide & tantôt chaude : rarement voit-on de tumeur en dehors, & plus rarement encore de rougeur ni de chaleur.

La Sciatique eſt de toutes les eſpeces de Goutte celle qui cauſe pour l'ordinaire de plus grandes douleurs ; elle vient ſouvent après de longues maladies par un dépôt d'humeurs ſur l'iſchium. Pour lors elle dure très long-temps, & paſſe quelquefois l'année, ſur-tout ſi l'on a un grand engourdiſſement à la partie malade, ſi toute la cuiſſe (juſqu'à la hanche & au rein) eſt refroidie, ſi le ventre eſt pareſſeux, & qu'il ne rende rien qu'on

n'ait pris auparavant quelque purgatif, & que l'excrément ne soit qu'une matiere glaireuse, enfin si la verge est incapable d'érection, & que le malade ait plus de quarante ans. Il est rare de guérir d'une Sciatique l'hyver ou l'autonne : mais plûtôt au printemps & en Eté. Les jeunes gens en ressentent des douleurs aussi vives que les vieillards : mais ils en guérissent plûtôt, & ordinairement en quarante jours : ils sentent aussi moins de froid & d'engourdissement dans la cuisse & au rein. Si la douleur cesse d'attaquer le côté & descend plus bas, il y a lieu de bien esperer : mais si sans quitter l'ischium, elle se continuë aux parties superieures, c'est une fâcheuse marque. Quand le mal est invéteré, si la tête du *fémur* quitte la boëte de *l'ischium*, la cuisse se flétrit, & l'on ne peut marcher qu'on ne boîte, si l'on ne travaille à rétablir la partie. L'on sçait par plusieurs observations que l'hydropisie vient souvent d'une Sciatique. Si la goutte se jette sur l'os de l'épaule on n'y voit point de chaleur, de rougeur ni de tumeur. Lorsqu'elle afflige le coude ou le genou, l'enflûre

& la douleur sont très sensibles : mais il n'y a qu'une rougeur & qu'une chaleur legere.

Nouvelles Remarques.

LA Goutte est une humeur très acre qui irrite violemment les membranes qui environnent les articles & les tendons qui y aboutissent, & parce que ces parties sont d'un sentiment très vif, les douleurs de la Goutte sont aussi très aiguës, sur-tout dans la chyragre, ou lorsqu'on met l'article en mouvement. Il faut prendre garde qu'en fortifiant ces parties pour y empêcher le dépôt, ou en détourner l'humeur de la Goutte, elle ne se porte dans les visceres, où le danger en seroit plus grand : ainsi lorsque la goutte est confirmée & qu'elle reprend par intervalles, il vaut mieux n'en essayer pas la guérison que de s'exposer à la faire rentrer en dedans. La Sciatique du côté gauche est plus véhemente qu'au côté droit, selon Avicenne. Il est très vrai que les Eunuques peuvent être attaquez de la Goutte, Skenk en fournit des preuves. Mizault. (*Mem. cent.* 1. *aph.* 50.) dit que la Goutte n'est absolument funeste que lorsque l'humeur s'est jettée du côté gauche de la poitrine, & que le doigt annulaire de la main gauche est devenu enflé & noüeux; Levin Lemne dit la même chose.

REMARQUES SUR les maladies de la peau.

I. La Galle.

LA peau du corps humain est sujette à un grand nombre d'incommoditez qui marquent la mauvaise qualité des humeurs, mais qui par elles-mêmes sont le plus souvent sans danger. La Galle est une grande âpreté de cuir avec de petits ulceres accompagnez de demangeaison & quelquefois d'érosion. La peau se couvre de pustules, tantôt plus humides & tantôt plus séches : mais qui s'étant ouvertes, laissent de petits ulceres qui rendent de la sanie, & qui bientôt se couvrent d'une croute dure & solide. Le mal est d'autant plus grand que les galles sont plus nombreuses, que la demangeaison est plus forte, qu'il y a moins de parties qui en soient exemptes, & que le sommeil est plus troublé.

blé. Cette Galle a de mauvaises sources & se guérit difficilement : c'est aussi pour cette raison qu'on la nomme Galle férine ou sauvage. Quelquefois cette galle se guérit tout-à-fait, & quelquefois elle revient à certains temps de l'année : les vieillards s'en délivrent rarement. La plus mauvaise est celle qui vient à la tête.

Comme les véritables causes & les remedes des maladies de la peau sont aussi peu connus que leurs signes sont manifestes, je me propose d'en donner quelque jour au public un traité particulier, suivant mes principes appuyez de l'experience ; c'est pourquoy je n'ajoûterai point ici de remarques sur ces maladies.

II. L'Impetigo.

L'Impetigo est encore un mal plus fâcheux que la galle, il paroît en mille endroits de la peau des duretez seches qui la rendent très inégale, l'on est encore fatigué par les demangeaisons qui importunent à tout moment. Cette *gratelle* vient souvent aux mains

ou aux pieds. Elle renferme quatre especes dont la moins fâcheuse aproche assez de la galle, rend la peau âpre & rouge, lui ôte la souplesse & cause des envies de gratter très pressantes, *d'où vient qu'on la nomme vulgairement gratelle*. La seconde espece plus mauvaise encore, est lorsque la peau est plus âpre, plus rouge, & couverte de pustules plus élevées, cette autre espece de gratelle s'appelle dartre, c'est l'Impetigo des Latins, & le λειχὴν des Grecs. La peau est fort âpre, elle souffre une forte érosion, & fournit de petites écailles qui se détachent, tandis qu'il s'en forme d'autres audessous, lorsqu'on gratte plus fortement. La *dartre* s'étend & entreprend sur les parties voisines, elle se dissipe & paroît vulgairement à certains temps.

La troisiéme sorte est plus incommode encore que les précedentes. Elle occupe les tempes (ou tout le haut de la tête jusqu'aux tempes) & ne se guérit jamais parfaitement; la peau est dense, épaisse, dure, élevée, & crevassée par trop de secheresse; elle produit des écailles noirâtres en maniere de gros son, avec une forte éro-

sion de la peau, c'est une espece de galle que les Grecs nomment φῶερ.

La lépre est aussi comprise sous le genre d'*Impetigo*. Elle gagne insensiblement par tout le corps, dont elle rend la peau toute galleuse de couleur blaffarde, & la corrompt de maniere qu'elle ressemble à la peau des Elephans : en effet elle devient extrémement dure, épaisse & s'ouvre en mille parts, toute couverte d'écailles pâles ou blanchâtres, qui étant détachées laissent couler le sang.

Les *dartres* négligées dégénerent souvent en *galle ferine*, & celle-ci en *lépre*. Ceux qui sont ataquez de la *lépre* ou de la *galle férine* maigrissent de plus en plus, & tombent dans une espece de langueur. L'*Impetigo* différe de la galle proprement dite, en ce que celle-ci a des pustules seches, d'où il ne sort pas de sanie, & c'est le *Scabies* des Latins.

III. Le Vitiligo.

L'*Alphe* ou le *Vitiligo*, est un vice de la peau, où elle se couvre

de taches diverſement arrangées, diſtinctes les unes des autres, & qui changent ſouvent de place. La partie eſt inſenſible de telle ſorte qu'on peut la percer avec une aiguille, ſans y cauſer de douleur. J'en compte deux eſpeces : la premiere eſt proprement dite *Alphe*, & la ſeconde *Leuce*. Dans la précedente les taches ſont plus ſuperficielles, & il ſemble que ce ſoit une ombre d'une couleur particuliere qui ſoit arrêtée ſur la peau, & qui lui ôte ſon coloris naturel : mais ces taches ſont ou blaffardes ou noires : ſi elles ſont noires, c'eſt proprement ce qu'on appelle *melas* en grec, & l'on en fait une troiſiéme eſpece d'*alphe*. L'autre eſpece qu'on nomme *leuce* n'eſt pas ſeulement ſuperficielle à la peau, mais toutes les chairs juſqu'à l'os en ſont pénétrées. La premiere ſorte d'*alphe* peut ſe diſſiper par les remedes, la ſeconde ne ſe peut guérir, ou laiſſeroit du moins des veſtiges ineffaçables de ſa couleur au même endroit. Dans cette ſeconde eſpece les poils ſont toûjours blancs, & dans l'autre ils ne perdent pas leur couleur naturelle. Si dans l'*alphe* on perce la

peau avec une aiguille il en sort du sang ; ce qui n'arrive pas dans la *leuce*, où l'on en tire seulement une sanie fort délayée ; l'un & l'autre est inconstant & change de place : mais dans les uns leur mouvement est plus lent & plus vîte dans les autres. On use de cette experience pour connoître si le mal est guérissable ou non ; on incise la peau, ou bien on la perce seulement avec une aiguille, & s'il en sort du sang, ce que nous avons dit qui arrive le plus souvent dans l'*alphe*, on peut esperer la guérison, & nullement s'il n'en sort qu'une sanie blanche & délayée. Il est aussi inutile de recourir aux remedes si le mal est invéteré, s'il occupe une grande étenduë de la peau à plusieurs endroits du corps, s'il a pénétré bien avant dans la chair, si la couleur est fort differente de la naturelle, & qu'on n'y remarque aucunement de rouge, enfin si la peau étant frottée d'un linge rude ne change point du tout de couleur. La cachéxie produit souvent ce vice de la peau, qui sous cette cause ne promet rien que de fâcheux.

IV. Les Exanthêmes.

PRoposons maintenant nos remarques sur les Exanthêmes. Avant qu'ils paroissent le corps devient pesant, l'on ressent des pointillemens universels, avec une grande douleur de tête & à la poitrine, dans la gorge, & au dos, où elles sont moins sensibles, la bouche est si séche qu'on ne rejette qu'à peine les crachats, les yeux s'avancent hors de la tête, les narines demangent, la voix est rauque, la respiration est fréquente & tout le visage enflammé : cependant l'on est accablé de sommeil, & saisi d'une Fiévre qui a toutes les marques de la Synoque.

Lorsque l'humeur corrompuë commence à pousser au dehors, tous les symptômes dont je viens de parler sont plus forts, particulierement la douleur de tête & la difficulté de respirer ; le pouls seul demeure également fréquent, fort & vîte, comme auparavant. Si-tôt que les Exanthêmes paroissent ils couvrent tout le

visage de taches qui sont autant de pustules qui s'élevent en pointe, ou s'étendent en largeur ; les unes sont nommées *pustules larges*, & les autres *pustules sublimes* ; les dernieres s'ulcerent & demangent, ce qui n'arrive pas aux autres. La crise de cette maladie se fait ou par les selles qui évacuent les matieres corrompuës, ou par des sueurs abondantes. Cette maladie est ordinaire dans la jeunesse, & il y a fort peu de personnes qui n'en soient attaquées : les enfans & ceux du premier âge y sont le plus sujets ; elle arrive rarement aux personnes avancées en âge & leur est funeste, sur tout dans la vieillesse. Quoique les Exanthêmes puissent attaquer dans toutes les saisons, ils sont cependant plus fréquens au printemps & sur la fin de l'autonne, & arrivent plûtôt aux corps humides qu'aux tempéramens secs. Il y a moins à craindre lorsque les Exanthêmes paroissent de bonne heure, ce qui se fait quelquefois du moment de l'invasion : mais plus souvent au troisiéme ou au quatriéme, & quelquefois au cinquiéme jour de la maladie. Il n'y a de même aucun

danger lorſque les puſtules ſont élevées en pointe, qu'elles mûriſſent aiſément & bientôt, qu'elles ſont rouges, grandes & éloignées les unes des autres, ou que la Fiévre n'eſt pas violente, & qu'elle ceſſe ſi-tôt que les Exanthêmes ont paru. Ceux qui ne paroiſſent que tard & peu à peu ſont dangereux, ſur-tout s'ils ſont de couleur de pourpre, il ne manque pas d'y ſurvenir de fréquentes défaillances. Si ces puſtules ſont livides, vertes ou noirâtres, elles ſont pernicieuſes comme celles qui rentrent après avoir paru. Que peut-on eſperer ſi la Fiévre eſt forte, que la difficulté de reſpirer ſoit très grande, ſi l'on remarque une inquiétude extraordinaire, une ſoif ardente, & un grand affoibliſſement? Tous ces ſymptômes joints enſemble établiſſent un pronoſtic funeſte, ſur-tout ſi les puſtules ſont larges. La ſyncope, ou les urines vertes, lorſque le malade eſt affoibli, ſont ici des ſignes d'un état déplorable. Il eſt auſſi pernicieux de rendre une urine noire, après qu'on en a rendu de rouges comme du ſang. On doit particulierement obſerver dans cette maladie la reſpiration

& la voix : plus l'une & l'autre approchent de l'état naturel, moins il y a de danger ; & plus on y remarque d'altération, moins il reste d'esperance. Ceux qui succombent à cette maladie demeurent suffoquez, comme d'une esquinancie, ou périssent par des tranchées, & des dévoimens qui ôtent les forces de la nature. Souvent les Exanthêmes se répandent dans le public sans aucune marque de peste, & alors ils n'ont rien de funeste : mais souvent ils surviennent dans la peste, & aux mauvaises crises de la Fiévre *de sang*. On en guérit pour l'ordinaire lorsque les pustules sont sublimes : mais rarement si elles sont larges & plates.

*Hip. Aet. &c. confondent sous les noms d'*extymes *& d'*exanthêmes *toutes les efflorescences de la peau, soit taches ou pustules. Lommius n'employe que le mot d'*exanthêmes *pour marquer les unes ou les autres : mais on entend à present par* exanthêmes *les taches de pourpre, & par* extymes *ce qu'on appelle* rougeolle *&* petite vérole.

LES MALADIES *qui attaquent indifferemment diverses parties du corps, & qui ne sont particulieres à aucune.*

I. L'Inflammation.

L'Inflammation que l'on nomme aussi *Plegmon* se reconnoît à ces signes. La partie affectée s'enfle, & resiste à la compression ; on y remarque une tension, une chaleur & une rougeur sensible, avec une douleur par élancemens. L'Inflammation se dissipe quelquefois heureusement par la resolution insensible de l'humeur, ou elle acquiert une malignité pernicieuse, ou étant mal guérie elle dégénere en schirre, ce qui est toûjours fâcheux.

Les mêmes raisons qui m'ont empêché d'ajoûter mes remarques sur les maladies de la peau ont lieu pour

la plûpart de celles-ci, outre que ce que Lommius en a écrit me paroît remplir suffisamment le dessein de cet ouvrage.

II. La Gangrene & le Sphacele.

LA Gangrene & le Sphacele sont souvent les déplorables suites d'une inflammation. Dans la premiere, la partie est mortifiée & a perdu sa chaleur naturelle ; alors la couleur vive de l'inflammation, la douleur & les battemens sont dissipez : mais dans le Sphacele, que les Latins ont nommé *Syderatio*, la partie après avoir perdu entierement le sentiment, le mouvement & la vie, devient toute noire, molle, corrompuë, fétide & cadavereuse. Cet accident méne à la mort si l'on ne peut retrancher à l'heure même la partie où il est survenu.

III. Le Charbon.

AVant que le Charbon paroisse, l'on ressent une grande deman-

geaiſon à l'endroit où il doit s'élever. Bien-tôt on y remarque une rougeur obſcure comme celle de la poix réſine ou du bitume, & l'on commence à y reſſentir une douleur très aiguë. Une ou pluſieurs puſtules très ardentes ſoûlevent tout à coup la peau à une hauteur mediocre; la couleur en eſt noire, quelquefois livide ou pâle. Quand la puſtule s'eſt ouverte il s'en fait un ulcere qui ſe couvre d'une croute épaiſſe comme celle qu'auroit faite un fer ardent. Les bords du Charbon ſont tellement enflammez que la peau ſe brûle & ſe recuit avec la chair qui eſt deſſous, de maniere que ſi on veut la détacher on arrache neceſſairement avec elle toute la chair. Les parties voiſines du Charbon participent de la chaleur & de la douleur qu'il excite: mais outre ces accidens il ſurvient un friſſonnement qui agite le malade, & qui eſt ſuivi d'une grande Fiévre, accompagnée de nauſées, d'aſſoupiſſement & de palpitations. Le Charbon ne ſuppure pas: mais il s'en détache à la fin quelque partie comme d'une chair corrompuë & cautériſée, & il devient un ulcere creux & ſor-

cide. Cette maladie eſt très aiguë & pernicieuſe, ſur-tout quand la Fiévre s'en excite, & que le Charbon n'eſt pas éloigné des principaux viſceres, comme aux aiſelles, & aux aînes, parce qu'il rentre plûtôt étant en ces endroits, qu'ailleurs; ce qui eſt très funeſte, principalement ſi l'on remarque encore pluſieurs mauvais ſignes: ſouvent même lorſque le Charbon paroît vers l'eſtomac ou à la gorge, il n'y a aucun intervalle entre ſon éruption & la mort. Le Charbon le moins dangereux eſt celui qui eſt rouge; s'il eſt pâle on peut encore eſperer: mais celui qui eſt noir eſt très peſtilentiel. Devant & durant les temps de peſte on voit des Charbons de toute eſpece, qui pour lors ſont tous funeſtes: mais quand il en arrive dans un autre temps, où il n'y a point de ſoupçon de peſte, quoique les douleurs qu'il cauſe puiſſent effrayer, on peut néanmoins le guérir aſſez facilement.



IV. L'Erésipele.

DOnnons maintenant nos remarques sur l'Erésipele, soit simple ou accompagné d'ulcere. Il y a cela de commun à l'un & à l'autre, qu'il commence ordinairement par un frissonnement suivi de la Fiévre; que la douleur & l'enflûre y sont moins grandes que dans l'inflammation, & qu'il gagne la peau de plus en plus. La couleur de l'Erésipele est d'un rouge mêlé de jaûne, qui disparoît quand on presse la peau, & qui revient dès qu'on retire la main. Outre cela dans l'Erésipele simple, comme dans celui où il y a ulcere, il n'y a point de tension ni de battemens. L'un & l'autre entreprend également sur les parties voisines, & quitte à proportion de la place qu'il occupoit.

L'Erésipele simple cause une legere inflammation, & une rougeur sans ulcere, on l'appelle *Goutte rose* (ἐπιφλόγισμα dans Hippoc. *in Aph.*) Hippoc. dit que c'est un signe funeste lorsque dans une esquinancie il a paru un Eré-

ſipele (à la poitrine) qui vient à rentrer en dedans. Quand l'Eréſipele eſt accompagné d'éroſion, on le nomme feu ſacré ; pour lors il n'y a que la ſurface de la peau qui ſoit endommagée, & ſur laquelle il ſe fait des croutes furfureuſes, ou bien toute l'épaiſſeur de la peau s'ulcere, & ſe couvre de petites puſtules qui rendent de la ſanie. L'Eréſipele vient ordinairement au viſage plûtôt qu'ailleurs, & ſe répand quelquefois ſur toute la face, qui s'enfle dans cette occaſion, & ſi l'on n'y remedie au plûtôt, le mal gagne quelquefois de maniere qu'on a à craindre que la perſonne n'en ſoit ſuffoquée.

Il eſt toûjours bon que l'Eréſipele ſorte en dehors, & dangereux qu'il rentre en dedans. Il eſt toûjours mauvais que la partie attaquée d'Eréſipele vienne à ſe corrompre ou à ſuppurer : cela n'arrive point d'ordinaire dans l'Eréſipele ſimple, parce qu'il eſt plus à la ſuperficie de la peau, & que l'humeur tranſpire plus aiſément.

V. Le Herpes.

IL y a un autre vice de la peau qui approche assez de l'Erésipele, on le nomme *Herpes* & *Papules* après Celse. Il en est de deux especes, l'un simple & plus superficiel, l'autre rongeant & malin. Dans le *Herpes* simple la surface de la peau se couvre de très petites pustules qui la hérissent, la corrodent legerement, & y causent de la rougeur & des démangeaisons. Ce mal s'étend en rond, & quitte souvent le milieu pour s'élargir tout autour. Ces petites pustules ressemblent assez aux grains de millet, d'où vient qu'on les nomme pustules miliaires. Mais dans le *Herpes* rongeant, non-seulement la superficie de la peau s'ulcere comme dans l'autre espece : mais elle est même toute pénétrée tant de la rougeur que de l'érosion. Quand les pustules sont ouvertes il n'en sort point de sanie ni de pus ; & quoique ce vice du cuir soit d'ailleurs fort semblable au *feu sacré*, il est aisé néanmoins de l'en distinguer, parce que

l'éréſipele a de plus grandes puſtules, qu'elles ſe rempliſſent d'humeur, & qu'en s'ulcerant elles rendent une ſanie purulente.

Le *Herpes* de l'une & de l'autre eſpece eſt le moins dangereux de tous les ulceres rongeans qui ſerpentent ſur la peau : il n'eſt pourtant pas facile de le guerir tout d'abord, ſur-tout lorſqu'il ne s'étend pas en rond, & ſi on veut le guérir avant le temps, on le fait changer en *Impetigo*.

VI. L'Oedeme.

L'Oedeme eſt une tumeur lâche, molle & blanche, ſans douleur, ſans chaleur, & où le doigt s'imprime aiſément. Cette tumeur vient aſſez ſouvent aux jambes & entreprend quelquefois tout le corps comme il arrive dans la *leucophlegmatie*, dans la *phtyſie* & la *cachéxie*. La tumeur ſe diſſipe par la tranſpiration ou la reſolution de l'humeur ; ou bien elle dégénere en nœuds & en duretez : elle eſt plus ordinaire l'hyver à ceux qui donnent dans la crapule, & aux vieillards.

VII. Le Schirre.

LE Schirre eſt une tumeur dure, maſſive & ſans douleur, lorſqu'il eſt formé ; il eſt de couleur entre le rouge & le noir, il eſt petit dans les commencemens & s'augmente peu à peu. Le foye & plus ſouvent la ratte contractent cette tumeur qui donne occaſion à de très grands maux ; elle arrive auſſi aux autres parties du corps lorſqu'on a mal panſé une inflammation ou un éréſipele. Le Schirre qui eſt encore nouveau peut ſe guérir, lorſqu'en appuyant ſur la partie il fait de la douleur : mais quand il eſt confirmé, & tout-à-fait inſenſible, il n'eſt plus guériſſable. Quelquefois le Schirre ſe reſout de lui-même ; mais pour l'ordinaire il perſiſte dans ſa dureté, ou même il prend la nature du cancer.

VIII. Les Ecrouëlles.

LEs Ecrouëlles ont quelque reſſemblance avec le ſchirre, ce ſont

des tumeurs dures qui arrivent particulierement aux glandes du col ; où elles s'arrangent les unes auprès des autres ; elles gagnent quelquefois les aîcelles, la poitrine, & le sein dans les femmes ; quelquefois elles naissent aux aînes. Les Ecroüelles sont moins fâcheuses lorsqu'elles sont égales, rondes, élevées & dégagées, d'une mediocre dureté, sans inflammation, sans douleur, & toutes semblables au schirre : mais lorsqu'enfin l'humeur s'en est aigrie, il se forme un ulcere qui ronge les chairs voisines, & qui approche quelquefois de la malignité du cancer. Alors la Fiévre y survient, la tumeur est inégale, elle a des battemens douloureux, & l'on y voit de grosses veines noirâtres sur toute sa surface. Le mal s'aigrit à force qu'on le touche, il dure autant que la vie parce qu'il ne mûrit jamais, & soit qu'on le guérisse par les topiques ou par l'extirpation, il renaît auprès de la cicatrice. Quelles que soient les Ecroüelles il est difficile de s'en délivrer ; elles arrivent souvent aux enfans, à qui elles sont moins dangereuses ; mais elles viennent plûtôt à ceux

qui ont le coû court, les tempes applaties & les machoires larges : elles arrivent plus rarement aux personnes d'un âge avancé, sur-tout aux vieillards : mais s'il leur en vient elles sont incurables. On veut aussi que les Ecrouëlles schirreuses soient moins traitables que d'autres.

IX. Le Cancer.

LE Cancer est un mal qui n'apporte pas moins de danger, que sa durée cause d'ennuis ; les autheurs Grecs l'appellent καρκῖνον. La tumeur en est dure, ronde, inégale, plus affreuse que le Charbon : mais non pas aussi brûlante. Il cause de la douleur aux parties voisines, & quoiqu'il paroisse mollasse à la vûë, il est très dur au toucher ; il est environné de veines gonflées & tenduës, ou pâles ou livides, & qui semblent courbées en maniere de pattes d'écrevice. Quand le Cancer commence à paroître il est de la grosseur d'un pois, dur, rond, d'une couleur obscure, sans douleur ni chaleur, ou bien avec l'une & l'au-

tre : mais il augmente bientôt au volume d'une féve, ensuite à la grosseur d'une noix ou même davantage. Quelquefois le Cancer n'est pas ulceré ; mais s'il le devient, outre les accidens que j'ai déja marquez, l'érosion pénetre & creuse peu à peu la partie, qui paroît une chair corrompuë, d'où il sort une sanie très empestée, ténuë, noire ou jaûne, & détestable par son odeur & sa quantité : l'ulcere est inégal ; ses bords sont calleux, noirâtres & arrondis, le dedans est couvert d'une ordure épaisse & noirâtre qui fait horreur à voir. Une Fiévre lente n'abandonne point, avec de fréquentes défaillances, sur-tout si le Cancer n'est pas loin du cœur. Quelquefois l'érosion ouvre une grosse veine, d'où il s'ensuit une hémorragie : mais le Cancer gagnant toûjours de plus en plus il ne manque point de causer la mort. On observe qu'encore que le Cancer puisse arriver indifferemment à toutes les parties du corps, il se forme néanmoins le plus souvent aux mammelles dans les femmes, à la bouche, aux yeux, à la matrice, à la verge ou à l'anus, sur-tout lorsque les ordinaires

ont été long-temps supprimez, ou si l'on a guéri d'anciennes hémorroïdes, ou qu'on ait essuyé une longue Fiévre quarte.

Le Cancer recent, & qui n'a pas encore jetté de profondes racines se peut guérir: mais quand il s'est affermi & fortifié, pour ainsi dire, contre les remedes, ou qu'il s'est ulceré, il ne reste d'autre ressource que d'en faire l'extirpation: en effet tous les remedes ne font qu'irriter le mal, loin de le guérir. La Chirurgie même y est souvent dangereuse: si on y applique le cautere, il s'enflamme aussitôt & acquiert une nouvelle malignité qui précipite la mort; si on en fait l'extirpation, il renaît de la cicatrice, & germe infailliblement la perte du malade.

X. La Playe.

N'Oublions pas ce qui concerne les playes & les ulceres. La Playe la moins dangereuse est celle qui est faite en ligne directe dans la chair, & qui n'a fait que diviser les

fibres ſans les froiſſer ni les déchirer : en effet lorſqu'un fer aigu a fait une playe, elle eſt plus aiſée à guérir que ſi c'étoit un fer émouſſé. Une playe eſt mauvaiſe quand un morceau de la partie eſt emporté, ou qu'étant détaché d'un côté il pend de l'autre. La playe la plus dangereuſe eſt celle qui eſt faite en rond. Une playe eſt mortelle au cœur, au cerveau, à l'eſtomac, à la veine porte, à la moëlle de l'épine, au travers du poûmon, des inteſtins grêles, ou à quelque veine ou artere conſiderable de la gorge. Le péril eſt auſſi certain, mais plus éloigné, quand les membranes du cerveau ſont endommagées, ou la ſubſtance du foye, les reins, la ratte, la matrice, la veſſie ou le diaphragme. Le même accident eſt dangereux aux aîcelles & aux jarrets, s'il y a à ces parties quelque gros vaiſſeau ouvert, ou ceux de l'anus ou des teſticules, parce qu'on ne pourroit empêcher l'hémorragie. La playe n'eſt pas moins dangereuſe aux endroits décharnez, comme aux jointures, au poignet, à l'épaule, à l'aîne, aux tendons, aux nerfs, aux arteres, aux membranes, aux os & aux cartilages.

Il y a du danger dans toutes les grandes playes. Les enfans & les jeunes gens guérissent plûtôt de quelque playe que ce soit que les vieillards, un homme robuste plûtôt qu'un homme foible, un homme charnu plus aisément qu'un autre qui est ou trop grêle ou trop massif : enfin si le blessé est temperant & sobre, plûtôt que s'il est adonné au vin & aux femmes. On guérit bientôt d'une playe dans le printemps, plus tard en été ou en hyver, & très lentement en autonne. La convulsion qui y survient est mortelle. Hippocrate veut encore que la suppression des selles y soit de mauvais présage.

XI. L'Ulcere.

L'Ulcere n'est pas toûjours simple, mais l'enflure & la meurtrissure l'accompagnent quelquefois, ou bien il se couvre d'une chair superfluë ; ailleurs on y remarque des varices, & assez souvent des bords durs & livides : quelquefois peu de temps après que la cicatrice s'en est faite, l'inflammation

mation y revient & l'Ulcere se renouvelle; ce qui arrive très certainement lorsqu'il y a carie à l'os qui se trouve dessous : on peut prévenir cette cause si l'on sçait que quand l'os devient gras, il noircit & se carie ensuite.

L'Ulcere malin ou *cacoëtique* se cicatrise difficilement, d'où il prend le nom de *dysepulotique* ; il arrive particulierement dans la *cacochymie*, ou dans les maux du foye & de la ratte, pour lors il a presque toûjours des bords calleux , ou des varices alentour, & tout le corps devient d'une pâleur extrême. Cet Ulcere devient rongeant, & non-seulement il reduit en sanie les chairs corrompuës, mais il mange encore les chairs vives des environs ; on le nomme alors Ulcere dépascent : cette malignité lui vient quelquefois de l'imprudence du Chirurgien qui a aigri les humeurs par des purgatifs trop acres, donnez mal à propos à des blessez. L'ulcere cacoëtique peut aussi avoir lieu dans l'érésipele qu'on nomme *feu sacré*, ou après ces pustules, dans lesquelles l'acreté de la bile avoit causé de grandes demangeaisons. L'ulcere phagédenique

eſt dans le même genre ; il ſerpente çà & là dans la peau dont il ronge ſeulement la ſuperficie. C'eſt auſſi quelquefois un ulcere caverneux, dont l'orifice extérieur eſt étroit, & qui a pluſieurs traces profondes dans les chairs, où il ſe forme des ſinus dont les parois deviennent durs & calleux, & alors on lui donne le nom de *fiſtule*, ſur laquelle on peut faire quelques importantes obſervations. Il y a une fiſtule qui eſt facile à guérir, une plus difficile, & une troiſiéme eſpece qui eſt incurable. La guériſon eſt aſſurée & prompte lorſqu'on l'entreprend pour une fiſtule ſimple & nouvelle dans la chair, ſur-tout ſi la perſonne eſt ſaine & jeune: il y a plus de riſque pour une fiſtule qui eſt à l'os, au cartilage ou au nerf, de même que ſi elle eſt à la veſſie ou aux articles, aux poûmons, à la matrice, ou qu'elle endommage quelque gros vaiſſeau, ſoit veine ou artere, ou qu'elle ſoit dans la poitrine, à l'eſtomac, au goſier, aux inteſtins, ou à d'autres endroits décharnez. Dans ces rencontres, ou le péril eſt grand ou la mort eſt aſſurée, particulierement ſi le malade eſt

fort âgé, si le corps est cacochyme ou languissant.

S'il sort de la fistule plus de matiere qu'un seul sinus n'en peut fournir, il est évident qu'il y en a plusieurs. Lors donc qu'il en découle un pus blanc, leger & abondant, il s'est produit dans la chair seulement : mais si le lieu est nerveux le pus est à la vérité de la même qualité, mais plus ténu & en moindre quantité. Celui qui vient du nerf même est gras & semblable à de l'huile, outre qu'on ressent de la douleur. S'il y a quelque veine endommagée le pus est mêlé de sang, si l'os en est atteint il en coule une liqueur ténuë : mais pour l'ordinaire l'ulcere quel qu'il soit, particulierement s'il est profond, étroit & calleux, a gagné l'os, quand il y a plus d'un an qu'il dure, & alors pour ne s'appuyer pas sur de simples conjectures, on introduit la sonde dans la fistule, & l'on est convaincu qu'il y a carie, si la pointe de l'instrument ne glisse point sur l'os, mais demeure arrêtée à l'endroit où on l'a portée d'abord, ce n'est cependant encore qu'un commencement de carie : mais si la sonde tou-

che une surface inégale, & qu'elle enfonce plus en des endroits qu'en d'autres, la carie est plus considerable. Il est très difficile de guérir une fistule invéterée, qui a jetté de profondes racines, & qui a plusieurs sinus. Un ulcere qui se renouvelle après qu'on l'a amené à la cicatrice tend à former une fistule. Les ulceres deviennent quelquefois si malins & si virulens qu'ils causent la mortification & la gangrene. Un ulcere de cette nature a je ne sçai quelle viscosité, ou des chairs molles, ou bien il s'y forme une croûte d'une odeur de chair corrompuë, cet ulcere peut changer bientôt en phacele & donner la mort. Il est certain que tout ulcere est mauvais lorsqu'il dure long-temps, qu'il s'est formé ensuite d'une maladie, ou qu'il a des bords visqueux & sordides. Quand les poils renaissent dans l'ulcere, dont ils étoient tombez, c'est un bon signe. L'hémorragie qui survient après des battemens violens (dans un ulcere) passe pour dangereuse. Si au-dessus des ulceres il y avoit des tumeurs qui ayent disparu soudainement, si elles étoient à la poitrine il

en arrive une pleuréſie ou le délire ; ſi elles étoient au dos il y a à craindre une convulſion ou le tetanus : un dévoiment naturel donneroit alors quelque eſperance au Medecin. Il eſt d'un préſage ſiniſtre qu'une longue inſomnie, la difficulté de reſpirer, la ſoif, le dégoût & la Fiévre travaillent ceux qui ont des ulceres, ou s'il en ſort un pus noir, ou féculent & fétide : mais rien n'eſt plus dangereux qu'une défaillance.

Il convient ici de donner quelques remarques ſur le ſang, le pus & la ſanie, qui ſont des ſignes communs aux ulceres & aux playes : tout le monde ſçait aſſez ce que c'eſt que le ſang. La ſanie qu'on nomme en grec ἰχῶϱ eſt non-ſeulement plus ténuë que le ſang, mais même qu'aucune autre humeur ; elle n'eſt pas glutineuſe, mais blanchâtre, ou tire ſur le rouge.

Les Grecs appellent μελικηϱὸν à cauſe de quelque reſſemblance avec le miel blanc, une humeur qui eſt plus épaiſſe que la ſanie & comme glutineuſe, que nous nommons *virus*, d'où l'on a dit, *un ulcere virulent*.

Le *pus* eſt encore plus épais & plus

blanc, sans être néanmoins aucunement visqueux comme est l'ordure qui s'attache & se colle aux chairs ulcerées, dans cet ulcere qu'on nomme sordide.

Le meilleur sang est celui qui est chaud, rouge, mediocrement épais, & nullement ténu, celui-là est au contraire mauvais qui est trop ténu ou épais, livide, noir ou chargé de pituite, ou de diverses couleurs. Les mauvaises qualitez de la sanie sont d'être trop abondante, trop ténuë, livide, pâle, noire, glutineuse, fétide, chaude, rongeante & acre; elle est meilleure si elle est en petite quantité, médiocrement épaisse, rougeâtre ou blanchâtre. Le virus qui est abondant & trop épais est de mauvaise qualité, il n'en est pas de même de celui qui a des qualitez contraires. Le pus est par lui-même de bonne qualité, il est d'autant meilleur qu'il est en moindre quantité, qu'il est plus épais & plus blanc; on veut encore qu'il soit leger, égal, d'une seule couleur, & sans odeur: outre cela il doit convenir avec sa cause, tant à l'égard de sa quantité, que pour le temps & le lieu de sa for-

mation & de son éruption, d'autant qu'il en sort davantage d'une grande playe & lorsque l'inflammation n'est pas encore éteinte, que dans des circonstances contraires : cependant le pus est plus mauvais quand il est trop ténu & délayé en forme de sérosité, particulierement s'il paroît tel d'abord, ou s'il est pâle, livide, féculent ou fétide. Il faut aussi remarquer qu'il peut couler du sang d'une playe qui est prête à se fermer, tout de même que lorsqu'elle est nouvelle : mais qu'il ne coule pas de pus d'un ulcere, si ce n'est quand il se guérit, que la sanie en sort quand il est nouveau & tandis qu'il est crud ; enfin que le virus vient d'un ulcere cacoëtique & malin.

XII. *La varice & l'anevrisme.*

PArlons en dernier lieu de la dilatation de la veine & de celle de l'artere, l'une est appellée *varice*, & l'autre *anevrisme*. Dans l'une & l'autre le vaisseau s'engorge & se remplit de sang, celui de la veine est plus grossier & celui de l'artere plus spiritueux. Ici

l'on remarque une pulsation, grande, pleine & souvent douloureuse, ce qui n'arrive point dans la Varice. Dans l'une & l'autre la partie est tuméfiée, sans douleur, la tumeur s'abaisse en la pressant & revient aussitôt sous le doigt lorsqu'on la quitte. Les jambes sont plus sujettes aux Varices que les autres parties, particulierement aux femmes enceintes, & aux hommes qui ont eû une Fiévre quarte, ou à qui l'on a fermé d'anciennes hémorroïdes. L'Anevrisme est tantôt aux arteres des parties externes, comme au coû, à la poitrine, aux bras, aux jambes, & tantôt dans les parties internes, particulierement au-dedans de la poitrine, auprès de la ratte & au mésentere dans le ventre inférieur.

Fin de la seconde partie.



TABLEAU DES MALADIES,

TROISIEME PARTIE.

OU L'ON VOIT les obſervations qui font connoître le caractere, & juger de l'évé-nement tant de pluſieurs maladies en général que de chacune en particulier.



PRE'S avoir parlé dans les livres précedens des Maladies qui affligent tout le corps, ou qui en attaquent ſeulement une partie ; il me paroît d'autant plus à propos de venir aux obſervations génerales des unes & des autres, qu'il

eſt très important au Médecin de bien connoître la force de chaque maladie, leurs mouvemens ou précipitez ou tardifs ; comme auſſi d'en prévoir l'événement & de ſçavoir en quelle autre maladie elle peut changer, à quel âge elle attaque plus ſouvent, quelle ſaiſon elle affecte, quels lieux, quels changemens de l'air la produiſent. Il eſt encore de la prudence du Médecin d'examiner la ſituation de l'eſprit, les mœurs, le diſcours, les rêves, le viſage, la conſtitution preſente des viſceres, la reſpiration, le pouls, la faim, la ſoif ou les dégoûts du malade, la diéte qu'il obſerve, ſes geſtes, ſes mouvemens, les poſtures qu'il prend, enfin ſa diſpoſition preſente, & tout ce qu'il rend, pour en tirer de juſtes indications. C'eſt de tout cela que j'entreprends de traiter dans cette derniere Partie.

Maladies aiguës & mortelles. Les Maladies aiguës, & qui raviſſent le jour à la plûpart de ceux qu'elles ſaiſiſſent, ſont la Fiévre peſtilentielle, l'apopléxie, l'inflammation du cerveau qu'on nomme vulgairement Phrénéſie, l'inflammation de la veſſie, & le *Tetanus*.

Il y a encore des Maladies aiguës qui le sont moins à la vérité, & moins pernicieuses que les précedentes : mais dont l'on peut également mourir ou se délivrer ; telles sont la Fiévre ardente, la létargie, l'inflammation de la luette, l'esquinancie, la pleurésie, la péripneûmonie, l'inflammation du ventricule, du foye, de la ratte, des reins, de la matrice ; outre cette maladie, qu'on nomme *cholera*, dont l'événement est également douteux, mais qui néanmoins est beaucoup plus aiguë que les précedentes. *Malad. aiguës & douteuses.*

Les maladies courtes & d'un succez heureux sont la Fiévre éphemere & la véritable tierce intermittente : il en est d'autres plus longues & sans aucun danger, tandis qu'il n'y survient aucun accident ; telles sont la Fiévre quarte, le rhûme du cerveau, la paralysie, la goutte, soit d'un article ou de tout le corps ; de même que la galle, la gratelle, & presque tous les autres vices de la peau. *Maladies salutaires, soit courtes ou longues.*

Les maladies chroniques & douteuses sont l'épilepsie, la mélancolie, tous les catharres, excepté le rhume du cerveau ; outre cela l'abcez dans *Malad. longues & douteuses.*

la poitrine, la colique, le dévoiment, la dysentetie, la lyenterie, l'hydropisie, le schirre du foye, de la ratte & des reins, l'ulcere & la pierre des reins & de la vessie ; de même que le flux symptomatique des hémorroïdes & des régles ; enfin l'éléphantie même, & les maux Véneriens.

Maladies mortelles & longues.

Les maladies pernicieuses & longues sont la Fiévre étique confirmée, l'ulcere du poûmon, la corruption tant de sa substance que de celle du foye ; la phtysie, la langueur, le cancer ulceré & celui qui est occulte ; enfin l'hydropisie qui est survenuë à la Fiévre aiguë, ou au schirre du foye ou de la ratte. Une Maladie longue quand elle est confirmée est autant difficile à guérir qu'une maladie aiguë : mais comme celle-ci se dissipe plus aisément lorsqu'elle est ancienne, l'autre se guérit de même lorsqu'elle est nouvelle.

Changemens d'une maladie dans une autre.

Les maladies se changent quelquefois réciproquement des unes aux autres, tantôt elles se succedent & tantôt elles se rassemblent plusieurs à la fois dans un même sujet : ainsi la Fiévre diaire peut dégénerer en une Fiévre ou étique ou putride : sou-

vent la Fiévre erratique, qui eſt produite du vice de differens ſucs, ſe change en Fiévre quarte, celle-ci quelquefois en quotidienne. Toute Fiévre peut auſſi dégénerer en goutte ou en paralyſie ou en abcez. La Fiévre ardente, la pleuréſie & l'eſquinancie peuvent cauſer la péripneûmonie, & celle-ci enſuite la phrénéſie. La pente eſt auſſi facile de l'épilepſie à la mélancolie, & de celle-ci à la premiere. La pleuréſie & la péripneûmonie produiſent ſouvent l'empiême, & celui-ci la phtyſie ou un dévoiment. Outre cela, après de vieilles fluxions, la phtyſie a coûtume d'arriver; après le crachement de ſang vient celui de pus & bien-tôt la phtyſie. La paralyſie ſuccede de même à l'apoplexie & à la colique, & après cette derniere, la goutte vient auſſi ſouvent, ou l'épilepſie ou le volvulus ou l'hydropiſie. La dyſenterie ſuit pluſieurs ſymptômes; mais entr'autres les déjections d'une humeur ſimple. La lyenterie ſurvient à la dyſenterie, & l'hydropiſie à celle-là, comme au ſchirre du foye & de la ratte, à la jaûniſſe & à la cachéxie pituiteuſe, parce que ſi cette derniere

eſt produite par la mélancolie elle menace plûtôt de l'éléphantie. A la dyſenterie ſuccede le teneſme, & réciproquement la dyſenterie à ce dernier ſi la bile en eſt la cauſe : mais s'il eſt produit par la pituite, la colique & le volvulus ſont à craindre. Après une longue ſciatique l'on devient boîteux ou hydropique. L'hydropiſie eſt encore ſouvent la ſuite d'une effuſion de ſang trop abondante par la matrice, par les hémorroïdes, &c. l'inflammation de l'anus peut être l'effet des hémorroïdes internes, la gangréne & le ſphacele celui d'une trop grande inflammation, & la lépre d'une gratelle. Une maladie produite par une autre eſt le plus ſouvent funeſte, parce que la nature peut s'être épuiſée dans la premiere & n'être plus en état d'en ſoûtenir une ſeconde : cependant parmi ces changemens d'une maladie dans une autre, il s'en trouve qui ſont heureux.

Malad. qui ſurviennent à d'autres avec ſuccez. C'eſt un bon ſigne dans la péripneûmonie qu'il y ſurvienne un abcez auprès de l'oreille, lequel puiſſe mûrir & ſupputer, ou s'il ſe fait aux parties inférieures & s'y convertit en ulcere.

Il est aussi salutaire qu'il arrive un abcez aux articles dans la fiévre continuë qui a passé le 20. jour. La jaûnisse qui survient à la Fiévre aiguë après le septiéme jour de la maladie, & lorsque les visceres n'ont encore contracté aucun embarras, n'est point dangereuse. Outre cela la Fiévre est utile dans la paralysie & la convulsion, à moins qu'elle ne soit causée par l'inanition & la séchere sse. La paralysie & la colique garantissent de l'apopléxie, & le dévoiment de l'ophtalmie. Le ténesme n'arrive point à contretemps dans la dysenterie, ni les varices, les hémorroïdes & la dysenterie dans la manie, ni l'éternûment dans le hoquet, ni le vomissement dans les longs cours de ventre, ni la surdité au flux bilieux, ni les ordinaires dans le vomissement de sang, ni la dysenterie à la tumeur de ratte, ni enfin la Fiévre à la douleur des hypocondres qui ne vient point d'inflammation, ni à la passion iliaque qui est causée par la difficulté d'urine. Dans la plûpart de ces rencontres les maladies accidentelles guérissent celles qui leur ont donné lieu.

Changemens dangereux dans les maladies. Remarquons maintenant qu'il eſt dangereux qu'une maladie paſſe d'une partie moins eſſentielle dans une autre plus noble, comme de la ſuperficie du corps dans les viſceres, & dans les parties neceſſaires aux fonctions de la vie. C'eſt le même péril quand une maladie chaude eſt ſuivie d'une maladie où le froid a plus de part, comme l'hydropiſie qui ſurvient à la Fiévre aiguë, ou le ſchirre du foye qui eſt produit par l'inflammation de ce viſcere.

Malad. difficiles ou faciles à guérir. Les maladies qui ne ſe relâchent point ſous de bons ſignes, & qui s'affoibliſſent ſous de mauvais, ſont pour l'ordinaire de difficile guériſon : les maladies les moins fâcheuſes ſont celles qui naiſſent du trouble des eſprits ; celles qui viennent d'atrabile ſont très pernicieuſes ; les autres humeurs en produiſent de douteuſes.

Préſages de la rechûte. La rechûte ſuit ſouvent de près une maladie qu'on a guérie : on doit apprehender qu'elle n'arrive, ſi le convaleſcent demeure foible, qu'il ne ſe fortifie point par les nourritures qu'il prend, ou qu'il ſoit dégoûté, qu'il digere mal, & qu'il ait des nau-

ſées & des rots nidoreux ou acides : mais il retombera certainement ſi avec ces marques il a l'haleine infectée, s'il eſt travaillé de la ſoif, & qu'il ne puiſſe repoſer la nuit, s'il a les hypocondres tendus, enfin s'il a le viſage enflé, particulierement à la paupiere ſupérieure. Toutes ces remarques préſagent d'autant mieux la rechûte prochaine, qu'elles ſont plus ſenſibles dans les temps où la maladie étoit dans la vigueur de ſes accez : mais lorſque l'on a lieu de croire qu'il eſt reſté une partie du levain de la maladie, on peut encore plûtôt s'aſſurer qu'on y doit retomber. Pour cette raiſon les Fiévres auſquelles l'inflammation étoit jointe, & qui avant de quitter ont laiſſé des impreſſions de chaleur dans les viſceres, ont coûtume de revenir : ainſi l'épilepſie, les vertiges, la migraine, les anciennes douleurs de tête, le catarre, l'aſthme, la colique, la néphrétique, la goutte, &c. renouvellent plus d'une fois leurs attaques. L'autonne eſt la ſaiſon où les rechûtes ſont plus fréquentes, celle que les erreurs dans la diete ont produite, ſans qu'il y eût aucun reſte

de la maladie précedente, eſt moins dangereuſe : mais le péril eſt d'autant plus grand que la rechûte eſt plus prompte, & que les forces ont été moins réparées. Une maladie qui quitte d'elle-même tout à coup, ſans avoir donné des marques de coction, ne peut manquer d'avoir ſa rechûte.

Préſages des malad. tirez de l'âge, de la ſaiſon, &c.

Il y a des âges, des ſaiſons, des conſtitutions de l'air & des climats, &c. dans leſquels certaines maladies ſont plus ordinaires, d'où l'on obſerve qu'il eſt moins dangereux d'être attaqué d'une maladie qui ſoit conforme à l'âge, ou au temperament, ou à l'habitude ou à la ſaiſon, &c. Ainſi les enfans, & ceux qui ſont encore à la mammelle, ſont ſujets au vomiſſement, à la toux, aux inſomnies, aux frayeurs, aux humiditez d'oreilles, aux chancres de la bouche, aux inflammations du nombril, & lorſque les dents paroiſſent, aux démangeaiſons des gencives, aux convulſions, aux cours de ventre & aux Fiévres. Mais ces accidens ſont d'autant plus fâcheux que l'enfant eſt plus rempli, & qu'il a le ventre moins libre. Dans un âge un peu plus avancé, quoiqu'encore au-

dessous de celui de puberté, les maux ordinaires sont, l'inflammation des amygdales, les luxations des vertebres de l'épine, le rachitis, l'asthme, les vers, les stranguries, les pierres de la vessie, les Ecroüelles, les verruës, les froncles & beaucoup d'autres tumeurs. Dans l'âge de puberté, outre plusieurs des maux de l'enfance, les longues Fiévres & les saignemens du nez sont ordinaires.

L'adolescence est exposée aux maladies les plus aiguës, aux crachemens de sang, & à la phtysie, outre l'épilepsie.

Les jeunes gens sont sujets à la léthargie, à l'inflammation de la plevre & des poûmons, à l'asthme, à la phrénésie & aux Fiévres ardentes; de plus aux longs dévoimens, au cholera morbus, à la dysenterie, à la lyenterie & aux hémorroïdes.

Les vieillards ont le plus souvent des difficultez de respirer, des toux de catharre, des vertiges, l'apopléxie, les insomnies, les larmoyemens, les humiditez d'oreilles & celles du nez, la foiblesse de vûë & d'ouye, les douleurs néphrétiques, la strangurie &

la dyſurie, mais particulierement la lyenterie, la dyſenterie & les autres dévoimens ſont leurs maladies ordinaires. Outre cela ils ſont fort ſujets aux gouttes, aux démangeaiſons par tout le corps & à la cachéxie. Au reſte les vieillards ſont moins ſouvent attaquez de maladies: mais auſſi quand quelque maladie chronique leur arrive, il eſt rare qu'ils en guériſſent.

La vieilleſſe eſt expoſée aux maladies chroniques & opiniâtres; l'adoleſcence aux maladies aiguës; l'âge qui tient le milieu eſt celui où les maladies ſont moins fréquentes & moins dangereuſes. Les maladies des petits enfans ſe terminent ordinairement en quarante jours ou en ſept mois, ou en autant d'années, ou continuent juſques à l'âge de puberté: mais celles qui ne quittent point à cet âge, ni aux premiers eſſays de l'amour, ou aux premiers écoulemens des ordinaires, durent le plus ſouvent pendant toute la vie.

Mal. des perſonnes maigres ou graſſes. Dans quelque âge que ce ſoit, les perſonnes maigres & délicates ont plus de diſpoſitions à la phtyſie, à l'atrophie, aux dévoimens, aux cathar-

tres, aux pleuréfies & aux inflammations des viſceres, & les perſonnes repletes à l'aſthme, & à la ſuffocation de poitrine (qui cauſe le plus ſouvent la mort ſubite) ce qui arrive très rarement aux gens maigres : au reſte ces derniers ſont foibles & les autres ſont lourds & peſans.

A l'égard des differens temps de l'année, quoiqu'il n'y ait point de maladie qui ne puiſſe arriver dans toutes les ſaiſons, le printemps néanmoins rappelle plûtôt celles qui s'excitent par le mouvement des humeurs, comme les fluxions, la toux, les hémorragies, les puſtules, les abcez, enfin toutes les maladies des nerfs & des articles qui ont des paroxiſmes éloignez les uns des autres ; il produit outre cela des ophtalmies, la phrénéſie & la mélancolie, l'épilepſie, l'eſquinancie, la gratelle, la lépre, &c. Le printemps eſt la ſaiſon la plus ſalutaire de l'année, & autant que cela ſe peut les maladies de cette ſaiſon ne ſont point mortelles. *Mal. ordinaires au printemps.*

Outre que l'Eté peut donner lieu à beaucoup de maladies qui ſont ordinaires dans le printemps, il y arrive *Malad. ordinaires en Eté.*

des Fiévres continuës & ardentes, quantité de Fiévres tierces, des ophtalmies, des vomissemens, des inflammations aux parties naturelles, & toutes les maladies qui peuvent s'ensuivre des sueurs trop abondantes, ou celles dans lesquelles il s'en produit qui sont capables d'épuiser les forces, telles que sont les Fiévres colliquatives, qui seront d'autant plus fréquentes que l'Eté sera plus semblable au printems; au reste l'Eté est plus dangereux que l'hyver, & il l'est moins que l'autonne.

Malad. ordinaires en Autonne. Toutes les maladies de l'Eté ne sont pas moins communes dans l'autonne: mais cette saison produit particulierement des Fiévres erratiques & quartes, des épilepsies, la manie, la mélancolie, l'asthme, les tumeurs de ratte, l'hydropisie, l'atrophie, la difficulté d'urine, la passion iliaque, la lyenterie & les sciatiques. L'autonne est une saison pernicieuse, il n'y a point dans l'année de temps plus propre à la peste; les personnes qui sont exténuées par de longues maladies périssent le plus souvent dans cette saison, & ces maladies s'y produisent de

même, sur-tout la Fiévre quarte : enfin elle est très fatale aux phtysiques, aux atrophiez & aux étiques : l'on diroit qu'elle ne fût pas plus féconde en fruits qu'elle l'est en maux.

L'hyver cause des douleurs de tête, les vertiges, l'apopléxie, la létargie, les rhûmes du cerveau, les enrouëmens, les toux, il aigrit les maux de gorge, de poitrine & ceux du ventre. Cette saison est moins salutaire que le printemps : mais elle est préferable à l'Eté, & par consequent bien moins dangereuse que l'autonne. *Malad. fréquentes en hyver.*

On peut observer sur toutes les saisons en géneral, & sur chacune en particulier que lorsqu'elles ne se dérangent point du tempérament qui leur est propre, & qu'elles gardent constamment leur ordre naturel, les maladies qui y arrivent sont de même constantes, regulieres, & d'une crise facile, & qu'au contraire les variations de l'air ont des influences certaines sur les maladies, & qu'elles en pervertissent l'ordre & le jugement : mais si l'année insinuë & ramene insensiblement les saisons sous une égale temperature, les maladies seront de *Remarques générales sur les saisons.*

même uniformes, & d'un ordre assuré dans leurs mouvemens. Je ne dois pas oublier de dire que les enfans, & ceux qui sont d'un âge peu éloigné de l'enfance, sont en meilleure santé dans le printemps & au commencement de l'Eté ; les vieillards depuis le printemps jusques vers le milieu de l'autonne, & ceux qui sont d'un âge entre l'adolescence & la vieillesse, depuis le milieu de l'autonne jusques au printemps.

Présages tirez des constitutions de l'air. On peut aussi présager diverses maladies selon la diversité des intemperies de l'air & des saisons ; si après un hyver sec & dominé par les vents du nord, le printemps est pluvieux & échauffé par les vents du midi, on peut dire que l'Eté sera fécond en Fiévres aiguës, en ophtalmies, en dysenteries, particulierement dans les femmes & aux hommes d'un temperament humide : mais si l'hyver est plus doux, qu'il donne des vents chauds, & que le printemps plus sec produise des vents froids, les femmes qui doivent enfanter au printemps courent risque d'avorter, & s'il arrive que leur enfant vienne à terme, il sera infir-

infirme & ne sera pas de longue vie. A l'égard des hommes il seront attaquez d'ophtalmies seches & de dysenteries, & s'ils sont parvenus à la vieillesse ils leur arrivera des fluxions qui causeront la mort à la plûpart. Après un Eté froid, où les aquilons ont dominé, si l'autonne est pluvieux & chaud, l'hyver suivant causera des douleurs de tête, des toux, des fluxions, des enrouëmens, la phtysie à quelques-uns. Que si ensuite d'un Eté sec & froid l'autonne a une pareille intemperie, cette constitution de temps ne sera qu'avantageuse aux temperamens humides, particulierement aux femmes: mais il arrivera des ophtalmies seches, des Fiévres aiguës & chroniques, & toutes les maladies que l'atrabile excite.

On observe encore que les diverses qualitez de l'air, soit qu'il soit serein ou nebuleux, ou pluvieux, & suivant les differens vents qui soufflent, aident beaucoup à juger de l'événement des maladies qui regnent alors. Il est favorable que l'air soit serein & pur, c'est pourquoy l'on préfere l'air de la campagne à celui de la ville, les lieux

champêtres aux lieux marécageux, les climats de pleine terre aux côtes maritimes, les lieux montagneux aux endroits voisins des lacs & des étangs, l'air de terre à celui de riviere, l'air sec aux temps pluvieux, la pluye aux brouillards, l'air du midi à celui du matin, & celui du jour à celui de la nuit. Le bon air contribuë beaucoup à la bonne santé, & même à la guérison des maladies dont on est attaqué. Le meilleur temps d'hyver est lorsqu'il ne fait point du tout de vent; en Eté, c'est lorsqu'il souffle un vent d'orient. Après un temps serein le meilleur est celui qui est égal, soit qu'il soit froid ou chaud: le plus mauvais de tous est celui qui est le plus inégal & inconstant, d'où vient que la plûpart des malades meurent dans cette saison, lesquels avoient survêcu à toutes les autres; & Hippocrate a fort bien observé que si dans un même jour l'air change entierement du chaud au froid, on peut en présager des maladies semblables à celles d'autonne. Au reste les temps secs sont toûjours plus sains que les temps de pluye: ceux-là néanmoins donnent des Fiévres aiguës,

des ophtalmies, des phtysies, des dyfenteries, de longues difficultez d'urine & des gouttes : mais les pluyes amenent de longues Fiévres, des dévoimens, des pouritures, des apopléxies & des épilepfies, des efquinanciès, des paralyfies & des cancers.

Les vents froids & chauds, & les maladies qu'ils caufent.

Parmi les vents ceux du nord & d'orient font plus favorables que ceux du fud & du couchant, quoiqu'il n'en foit pourtant pas de même dans tous les payïs. Lorfque les vents du feptentrion s'emparent de l'air il arrivera des pleuréfies, des toux, des enrouëmens, des fuppreffions de ventre & d'urine, & des friffonnemens. Ces vents néanmoins confirment la bonne difpofition des corps fains, & les rendent plus forts & plus alertes : mais lorfque les vents du midi occupent l'air il en arrive des gouttes fereines, des furditez, des ftupeurs, des vertiges, des pefanteurs de tête, des dévoimens, enfin la nonchalance & la pefanteur de tout le corps. A proportion que les autres conftitutions de l'air tiennent plus des vents ou chauds ou froids, elles préparent des maladies conformes à leurs conditions.

Le devoir du malade Revenons maintenant à considerer le malade lui-même. Lorsqu'il contribuë de sa part autant qu'il peut à sa guérison, & qu'il execute de point en point les ordonnances du Medecin, si son état ne devient pas meilleur, il est constant que la maladie est très forte, & qu'au contraire elle est très legere si ce malade malgré son intemperance se maintient dans un état mediocre.

L'esprit & les mœurs du malade. L'alteration ou le trouble de l'esprit est au rang des signes dangereux dans les maladies. Ceux à qui cet accident arrive semblent être insensibles aux douleurs qu'ils ressentent : il est très avantageux dans toutes sortes de maladies de conserver la présence d'esprit. Les mœurs sont encore de quelque présage dans les maladies : en effet c'est un signe de péril que les malades d'un naturel doux & paisible prennent un ton de voix aigre & élevé, ou qu'ils s'emportent à des violences qui leur soient extraordinaires ; le malade au contraire naturellement brutal & turbulent en est bien moins exposé, quoique non-seulement il réponde avec aigreur, mais qu'il soit même tombé en délire dans une Fiévre.

ardente. Il eſt de mauvais augure d'être plus taciturne, ou de parler davantage qu'on n'a de coûtume : l'un annonce le délire prochain, & le ſilence eſt le commencement d'une maladie ſoporeuſe ou de la mélancolie. Le danger eſt grand ſi la force du mal trouble l'eſprit & cauſe le délire, ſi par exemple le malade remuë extraordinairement les doigts, qu'il ramaſſe des flocons ou des pailles de deſſus ſa couverture, ou qu'il s'imagine d'être attaqué par des gens armez, de voir des demons ou d'autres ſpectres ſemblables. Il eſt plus dangereux encore que l'abſence du diſcernement lui faſſe méconnoître ſes amis ou ſes domeſtiques, ou qu'il oublie auſſitôt ce qu'il vient de demander. C'eſt le comble du danger & l'approche de la mort, lorſqu'il ne voit plus, qu'il n'entend plus & qu'il ne remuë aucunement, ſi avec cela les extrémitez refroidiſſent & paroiſſent inanimées, & d'une couleur de cadavre.

Le ſommeil & la veille.

Le ſommeil eſt important pour le préſage dans les maladies ; ſi le mal s'en augmente, il eſt funeſte, & c'eſt le contraire s'il en eſt diminué, c'eſt

donc un ſigne heureux que le ſommeil ait appaiſé le délire. Il eſt très dangereux de manquer abſolument du repos ; il l'eſt moins de n'en être privé que la nuit : mais de celui qui ne vient que le jour le meilleur eſt le ſommeil du matin juſqu'au tiers de la journée. Un aſſoupiſſement continuel, tant le jour que la nuit, n'eſt pas moins pernicieux qu'une inſomnie qu'on ne pourroit vaincre. Le profond ſommeil de la nuit, qui arrive après un délire, & qui eſt accompagné du refroidiſſement des membres, n'eſt pas ſans danger : ce ſommeil joint à la foibleſſe du pouls, au délire & au refroidiſſement des membres, eſt un avant-coureur de la mort. Le péril eſt reciproque au ſommeil ou à la veille immodérée. Si l'inſomnie ne vient point de quelque douleur ou d'inquiétude le délire ſuit de près. Si le malade eſt fatigué d'une longue inſomnie, & que la toux y ſurvienne, le péril en eſt grand.

Les ſonges. Les ſonges ne ſont pas inutiles pour le pronoſtic ; en effet l'orſqu'ils n'ont aucun raport avec les actions de la journée ils témoignent quelque trou-

ble dans les humeurs. Ainsi qu'on ait rêvé d'incendie, c'est l'effet d'une bile trop abondante ; si l'idée de fumée ou d'épaisses tenebres a rempli l'imagination durant le sommeil, c'est la marque d'une humeur atrabilaire ; si l'on a rêvé de pluyes, de neiges, de glaces & de grêle, c'est un signe de pituite : mais si l'on rêve de puanteur & de bourbier, c'est un témoignage que le malade a beaucoup d'humeurs corrompuës. Si l'on a songé de couleurs rouges, ou si l'on a crû avoir une crête de coq c'est une indice de l'abondance du sang : si l'on a vû la Lune cela désigne quelque mauvaise qualité dans ce qui est renfermé dans les parties creuses du corps ; si l'on s'est imaginé de voir le Soleil le mal est dans l'intérieur du corps, les autres astres marquent les vices qui sont à la superficie. Si le songe represente un astre qui se fixe ou qui s'obscurcisse, le mal est à la partie qu'on attribüe à cet astre de signifier, & le mal sera leger si ou l'air ou quelque nüage a interrompu les rayons de l'astre, & plus fort si c'est l'eau qui ait produit le même effet. Que si ces

mêmes aſtres ont paru tellement obſcurcis par ces obſtacles, que leur clarté s'en ſoit perduë entierement, il eſt à craindre que l'on ne ſuccombe à la maladie : mais ſi les obſtacles ſe ſont diſſipez, & que tout l'éclat de l'aſtre ait reparu, on peut donner bonne eſperance au malade ; ſi l'aſtre au contraire change de place avec un mouvement rapide, la phrénéſie eſt à craindre ; enfin ſi l'on a ſongé qu'une étoile ſe ſoit portée vers l'occident, & précipitée ſoit dans la mer ou ſur la terre ; cela ſignifie des maladies dangereuſes. L'agitation de la mer donne à connoître une maladie au ventre : les inondations ſont de mauvais ſignes, ils apprennent que la maladie vient de l'abondance des humeurs : mais ſur-tout ſi l'on a crû être plongé dans les eaux d'un étang ou d'une riviere. Il eſt plus fâcheux ſi l'on a vû la terre ſechée & brûlée par les ardeurs du ſoleil, c'eſt une grande preuve de la ſechereſſe du corps. Si le malade a crû boire ou manger avidement, il a certainement beſoin de l'un ou de l'autre. Si l'on a rêvé de boire de l'eau pure c'eſt un bon ſigne.

Les autres boiſſons ne ſont pas un indice auſſi favorable. Si l'on rêve de monſtres ou de gens armez qui effrayent beaucoup, cela ſignifie des maladies, ou le danger d'un délire. Si l'on a rêvé d'être précipité de fort haut, cela menace de vertiges, ou d'épilepſie, ou d'apopléxie, particulierement ſi l'on a la tête chargée d'humeurs.

L'état du corps & 1°. du viſage.

Aprés avoir parlé des égaremens de l'eſprit examinons les ſignes exterieurs du malade; le viſage en donne de très importans & qui montrent la diſpoſition des principales parties du corps. Il eſt permis d'eſperer le retour de la ſanté ſi tout le viſage n'eſt pas fort different de celui de la perſonne avant la maladie. Dans les plus grandes maladies il y a moins de danger à proportion que le viſage eſt meilleur; & il y en a beaucoup, quoique la maladie ſoit legere, ſi l'alteration du viſage eſt grande. Le malade n'a plus de reſſource lorſque par la force du mal les yeux ſont enfoncez, les tempes deſſechées, les narines froides, pointuës, & leurs aîlerons applatis, les oreilles & la

peau du front dures & seches ; que la couleur de la peau est livide ou noire ; enfin que les lévres, les paupieres & les narines sont devenuës pâles. Si ces altérations du visage viennent de la force de la maladie, & nullement de quelque évacuation immoderée, le malade doit périr dans le troisiéme jour, particulierement si les déjections & les urines sont grasses. Ces marques sur le visage paroissent pour l'ordinaire lorsqu'une Fiévre très forte brûle & consume tout le corps, surtout si le malade est jeune, & ordinairement appliqué au travail. Si une maladie ou aiguë ou longue, mais grande, comme la phtysie, a ainsi rendu le visage, soit que cela soit arrivé dans les commencemens ou dans les derniers temps, il présage toûjours un trépas, à la vérité moins précipité, mais également certain.

Les hypocondres. Les hypocondres fournissent aussi beaucoup au pronostic dans les maladies. S'ils sont moûs & sans douleur d'un & d'autre côté, on peut encore bien esperer : mais on a lieu de craindre si l'on y remarque de l'inflammation, de la douleur, de la dureté, de la

tension, de l'érosion, & si le côté droit n'est pas égal au côté gauche. Que s'ils étoient tellement soûlevez que sans y causer de douleur on pût les abaisser avec la main, ils signifient une maladie moins dangereuse que longue; si l'on sent des battemens aux hypocondres, cela présage un cours de ventre ou le délire. Il n'est pas moins utile dans les maladies d'examiner les parties du ventre qui sont au-dessous des hypocondres. Il est bon que le bas ventre ait de l'épaisseur, & que la peau y soit molle & remplie: mais il est très mauvais que ces parties soient décharnées & desséchées.

Les postures du malade.

A l'égard de la situation du corps, si le malade peut à son gré se coucher ou sur le côté droit ou sur le côté gauche, qu'il se tourne aisément, & qu'il tienne ses jambes un peu courbées, on peut croire qu'il recouvrera sa santé; il est au contraire en danger si étant toûjours assoupi il tient la bouche ouverte contre sa coûtume; s'il reste couché sur le dos, les jambes & les bras étendus & écartez, ou, ce qui est encor un plus mauvais signe, s'il se porte vers les pieds du lit. C'est une mau-

vaiſe marque de ſe découvrir les pieds ou les mains, quoiqu'on n'ait qu'une legere chaleur, & c'eſt un indice de la violence du mal. Le malade qui ſe tient couché ſur le ventre fait connoître qu'il eſt dans le délire ou qu'il a des tranchées. On doit être perſuadé que le danger eſt grand ſi le malade trop affoibli ne peut garder aucune ſituation aſſûrée : mais qu'après s'être efforcé de ſe lever il redemande à ſe coucher, ou qu'il ne puiſſe ſouffrir perſonne auprès de lui ; & que par cette raiſon il s'enfonce dans ſon lit. Son maintien ou ſes geſtes contribuent pareillement au préſage ; ſi en effet le malade porte ſouvent les mains aux narines ſans ſujet, comme s'il vouloit en ôter quelque ordure, quoiqu'il n'y ait rien, cela paſſe pour un mauvais ſigne ; tout de même que quand il cherche à arracher des flocons de ſa couverture, ou qu'il ſemble prendre quelque choſe à la muraille ou aux rideaux du lit.

La diſpoſition de tout le corps.

Quant aux préſages qu'on tire de la diſpoſition de tout le corps ; ſi le malade emmaigrit trop promptement, ou que dans la ſuite d'une ma-

ladie il paroisse toûjours au même état, cela ne peut être que dangereux; le premier marque un grand accablement de la nature, & le second une longue maladie : elle doit être également longue si le corps est tantôt froid & tantôt chaud, tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre.

La respiration. On peut encore établir de justes conjectures sur les fonctions essentielles du corps. Ainsi la respiration aisée, tant dans les maladies chroniques que dans les maladies aiguës qui sont avec Fiévre & qui se terminent en quarante jours, promet ordinairement la guérison, au lieu que la respiration difficile menace du dernier péril. La respiration qui est inégale & entrecoupée, de maniere qu'il semble que l'air soit repris par tressaillemens dans les poûmons, témoigne un danger évident. L'on doit apprehender une suffocation lorsque le malade, sitôt qu'il est couché, est obligé pour respirer de s'asseoir & d'élever les épaules & la poitrine; c'est ce qui arrive dans le catharre suffoquant, dans l'esquinancie, dans la suppuration & dans le tubercule crud

du poûmon. Mais la respiration qui est forte & fréquente, & dans laquelle on rend une haleine ardente par le nez & la bouche, est la preuve d'une grande effervescence du sang sans obstruction ; telle est la respiration dans les Fiévres ardentes, &c. Celle qui est petite & rare designe l'abbatement des forces, ou bien l'oppression du poûmon : telle est la respiration dans la péripneûmonie, ou la pleurésie, ou l'inflammation du diaphragme du foye ou de la ratte. Mais la respiration grande & rare est un signe de la phrénésie. Cette respiration est pernicieuse qui rend par les narines & la bouche une haleine froide, ou si celle-ci sort presque toute par les narines, & sort legerement par la bouche : mais particulierement si l'on voit les ailerons du nez s'en dilater & s'en resserrer, c'est une preuve certaine de l'accablement de la nature. La mort est prochaine lorsque dans une Fiévre la respiration est élevée, fréquente & difficile.

Le pouls. Nous allons presentement parler du pouls, qui indique l'état du cœur & de la vie & contribuë beaucoup à la

justesse du pronostic : en effet si dans les maladies le pouls n'est pas fort different de son état naturel & qu'il continuë de la sorte, c'est un garant de la force du corps & de la guérison du malade, pourveu néanmoins que les autres signes y conviennent. Le meilleur pouls est celui qui tient le milieu entre le grand & le petit, entre le prompt & le lent, entre le fréquent & le rare, entre le véhément & le foible, entre le mol & le dur, entre le plein & le vuide, & qui garde dans ses battemens une proportion, une égalité, & un ordre qui soit exact. Le temperament du pouls s'altere par plusieurs causes selon le plus ou le moins de force du malade, le mouvement du cœur, & l'affection de l'artere. Le pouls grand est produit par la force de la nature & par la vigueur des sistoles & diastoles du cœur : mais avant qu'il soit grand au delà de son état naturel, il devient fréquent ; ce qui est le pouls le plus facile à la nature & auquel la force du cœur redoublée ajoûte la vîtesse. Si le malade qui a ce pouls devient foible il cesse de l'avoir grand, il commence

Le bon pouls.

Le grand pouls.

à l'avoir fréquent, petit & languiſſant.
Si l'artere eſt fort dure le pouls ne peut pas être extrémement prompt. Une raiſon contraire a lieu dans le petit pouls, parce qu'alors la force de l'artere & celle du cœur eſt également relâchée, d'où vient qu'il ne peut être très petit & vîte au même temps: mais qu'au contraire il eſt d'abord rare, & les cauſes de la foibleſſe augmentant enſuite de plus en plus, il devient tardif & bien-tôt petit.

Le petit pouls.

La ſécchereſſe de l'artere peut auſſi contribuer à rendre le pouls rare & lent. La dureté du pouls eſt de même un indice de celle de l'artere, & la molleſſe de celui-là eſt une marque de l'humidité de celle-ci. Ce dernier pouls eſt ſpecial aux maladies ſoporeuſes, à la létargie, à l'inflammation du poûmon, aux tumeurs molles des viſceres, à la leucophlegmatie & à de ſemblables maladies. Le pouls qui eſt véhément permet de bien eſperer du malade: le pouls languiſſant donne au contraire beaucoup de crainte: mais même il eſt bon de ſçavoir que le danger eſt moindre d'un pouls exceſſif en grandeur, en fréquence, en véhé-

Le pouls dur & le mou.

Le pouls robuſte & véhément

Le pouls languiſſant.

mence ou en molleſſe, que d'un pouls trop petit & trop lent, rare & languiſſant : ces derniers pouls ne paroiſſent jamais qu'avec un péril évident, & le meilleur parmi les premiers eſt celui qui eſt très véhément, le très grand eſt le ſecond, & le moins avantageux eſt le très moû : mais parmi les derniers le plus mauvais eſt celui qui eſt très languiſſant, enſuite celui qui eſt très lent & très rare ; & enfin celui qui eſt très petit. Au reſte le pouls languiſſant marque la foibleſſe de la nature, & ſi le manque de forces eſt produit par la longueur d'une maladie, ce pouls foible ſera pareillement petit, rare & lent ſi la Fiévre eſt abſente, mais vîte & fréquent ſi la Fiévre y a lieu. Lorſqu'une douleur exceſſive, ou les veilles ou de ſubites évacuations ont cauſé cette foibleſſe, le pouls eſt encore petit, vîte & fréquent. Si la nature ne manque point de forces en elle-même, mais qu'elle ſoit engagée & oppreſſée, comme il arrive dans les grandes obſtructions de gros vaiſſeaux, aux irruptions ſoudaines d'humeurs ſur les viſceres des hypocondres, ou enfin dans les Fiévres peſtilentielles,

le pouls eſt particulierement alors fort inégal, & outre qu'il eſt languiſſant, il eſt encore tardif & rare, quoiqu'il ait par intervalles quelques battemens ou forts, ou grands, ou vîtes, ou fréquens, en quoi l'on remarque qu'il eſt d'une inégalité ſurprenante.

Le pouls défaillant. La foibleſſe eſt toûjours plus grande lorſque le pouls eſt intermittent, elle l'eſt encore davantage ſi celui-ci eſt défaillant : mais s'il ne revient pas, & qu'il demeure dans cette défaillance, que l'on nomme aſphixie, ce pouls eſt l'avant-coureur de la mort, & il remplit preſque toûjours les derniers momens de la vie : ſouvent il devance la mort de quelques heures, ou même de quelques jours.

Le pouls diminuāt. Le danger eſt moins preſent quand le pouls s'affoiblit & ſe rallentit par degrez ; c'eſt celui qu'on nomme en grec *miouros*. Ce pouls eſt quelquefois reciproque, & revient avec plus de force, & quelquefois il demeure petit & languiſſant : mais d'une ou d'autre maniere il eſt toûjours pernicieux, quoiqu'il paſſe pour l'être moins lorſqu'il eſt reciproque que quand il ne l'eſt pas. Le pouls intermittent eſt

Le pouls intermittent.

de même fort dangereux à proportion qu'il demeure plus long-temps dans son intermission : mais lorsque son repos excede le tems de deux battemens, c'est un indice de mort, à moins que par hazard la personne n'ait naturellement un tel pouls. Dans les vieillards cependant & quelquefois dans les enfans qui ont une Fiévre chronique ou un asthme, l'on remarque que ce pouls n'est pas toûjours mortel : mais il n'en est pas de même dans les jeunes gens ; celui qui a son intermittence dans une pulsation est plus certainement funeste que l'autre. Le pouls intercurrent promet une crise salutaire, sur-tout si les autres signes répondent à cette indication. *Le pouls intercurrent.*

Le pouls partagé ou qui a deux battemens pour une seule pulsation signifie une ardeur & une corruption extrême dans les humeurs, avec la force de l'artere. *Le pouls partagé.*

Le pouls ondulent désigne l'abondance des sérositez du sang dont tout le corps est relâché : tel est le pouls dans les Fiévres quotidiennes, dans les continuës colliquatives, ou dans celles qui causent des sueurs continuelles & *Le pouls ondulent.*

épuisantes, & dans la leucophlegmatie. Dans ces Fiévres & dans les autres le pouls ondulent précede toûjours la sueur critique, & pour lors il y a plusieurs battemens élevez & forts, & l'on a des signes de coction. Le pouls ondulent ne se rencontre jamais là où il y a inflammation ou schirre dans les visceres, & encore moins avec la convulsion ou la trop grande sécheresse.

Le pouls vermiculaire.

Il est dangereux que le pouls ondulent se change en un pouls vermiculaire, qui ne differe du premier que par sa petitesse. Dans cette rencontre, quoique la force des parties ne soit pas encore détruite, elle périt néanmoins insensiblement. Ce pouls vermiculaire accompagne pour l'ordinaire l'accablement qui est survenu en consequence d'une évacuation démesurée, ou bien il arrive dans les occasions où le poûmon est chargé de pus ou de sérosité, principalement si avec cela le corps est devenu très foible. Il faut attribuer pareillement au pouls vermiculaire ce qu'on a dit du pouls ondulent, qu'ils requierent la molesse de l'artere, & que ni l'un ni l'autre ne

ſe trouve jamais dans la phtyſie, dans les inflammations & dans les ſchirres des viſceres, ni dans les ſuppurations de poitrine, non pas même quand le malade feroit près de mourir. Le pouls vermiculaire ne ſe remarque dans aucune Fiévre, à moins qu'elle ne fût lente & très legere, parce que la chaleur dans les Fiévres augmente à un point que l'artere ne peut retarder ſa dilatation : ainſi le pouls vermiculaire qu'a produit l'inanition immoderée ceſſe auſſi-tôt que la Fiévre eſt ſurvenuë : mais comme le pouls ondulent a dégeneré par ſa foibleſſe en vermiculaire, celui-ci devient formicant par une ſemblable cauſe ; c'eſt pourquoy le formicant eſt plus dangereux encore que le vermiculaire, & annonce l'approche de la mort dans les Fiévres qui n'ont pas épuiſé ſoudainement les forces par leur violence, mais peu à peu par leur durée. Lorſque ce pouls auſſi bien que le vermiculaire eſt produit par des cauſes violentes dont les forces ayent ſouffert un prompt accablement, il peut changer en un meilleur & prévenir par là le danger ; cet accident

Le pouls formicant.

est ordinaire à ceux que la chaleur du bain a fait tomber en défaillance, ou dont les forces se sont perduës tout-à-coup par une hémorragie. Le pouls caprisant ou bondissant marque la force de la nature, & promet la guérison ; si ce n'est que la dilatation de l'artere fût languissante sur la fin, parce qu'alors la nature & la maladie combattent à forces égales, & rendent l'événement douteux.

Le pouls caprisant.

Le pouls hétique.

Le pouls hétique se soûtient lontems & marque la durée, la secheresse & la perversité de la maladie : ce pouls est particulier aux hétiques, aux phtysiques, & aux atrophiez de quelque cause que ce soit. Le pouls serratile, ou qui est poussé sous le doigt comme les dents d'une scie, accompagne les inflammations & particulierement celles des parties nerveuses, c'est pourquoi on le remarque aussi dans la pleuresie. Il est d'autant plus dangereux qu'il est plus marqué ; ce qui arrive par la trop grande tension & dureté de l'artere ; on le trouve aussi dans les occasions où il y a des tubercules cruds aux poûmons dont on meurt bientôt

Le pouls serratile.

quand les forces sont altérées, à moins qu'ils ne viennent à la suppuration. Il est rare que le pouls soit très convulsif, & en ce cas le danger seroit pressant, sur-tout s'il survient à une évacuation trop forte, ou à la Fiévre ardente, ou à la faim, ou à d'autres semblables causes d'épuisement: il seroit moins dangereux s'il étoit survenu tout à coup au commencement d'une maladie. Il se produit souvent dans les affections du cerveau où il y a inflammation, & principalement dans la phrenesie, ou même dans l'épilepsie, & alors les malades meurent avec encore quelque chaleur, au contraire de ce qui arrive dans la syncope.

Le pouls élancé. Le pouls élancé ou turbulent se rencontre dans les grandes inflammations ou les puissantes obstructions; il se joint aussi au tetanus, & marque le combat de la nature avec la maladie. *Le pouls tremblant.* Le pouls tremblant est tel de lui-même, ou par le tremblement du poignet; si la force de la maladie le produit & qu'il ne soit nullement naturel, il présage ordinairement la syncope & la mort: ce pouls

est toûjours languissant & petit.

L'ordre & l'égalité est un bon signe dans les pouls qui n'ont rien de mauvais ; c'est au contraire un mauvais signe dans les pouls qui ne sont point bons : & quoique quelques Autheurs celebres ne me paroissent pas être de ce sentiment, je suis convaincu par l'experience, que l'ordre est d'autant plus pernicieux dans les pouls, qu'ils sont d'ailleurs d'une qualité plus mauvaise.

Le pouls des moribonds. Il y a cela de general à dire sur le pouls, que tous les moribonds ne l'ont pas de la même sorte, les uns avant d'expirer ne l'ont point du tout, les autres l'ont défaillant jusques au dernier soûpir, d'autres l'ont different: mais très frequent, très petit, & très foible ; dans quelques-uns il s'affoiblit en parcourant l'artere, d'autres l'ont intermittent, d'autres formicant, & d'autres vermiculaire.

L'appetit & le dégoût. Il est temps d'examiner ce qui peut contribuer au présage & à la notion des maladies dans l'appetit & le goût & dans toute la diéte. Il est avantageux, dans quelque maladie que ce soit, de n'avoir point de répugnance

pour tout ce qui tient lieu de boiſſon & d'aliment ; il eſt nuiſible de n'en uſer qu'à contre-cœur. Si le malade a pris des choſes contraires, ſans en reſſentir de dommage, la maladie eſt de peu de conſequence ; mais ſi la diéte convenable, loin de ſoulager le malade, lui fait tort, cela témoigne une maladie importante. L'averſion pour les alimens ne doit pas paroître étrange au commencement d'une maladie ou même vers ſon état, tandis que les forces de la perſonne ſont encore ſuffiſantes : mais le dégoût qui arrive au decours d'une maladie ou en d'autres tems lorſque le corps eſt très dénué de forces, n'eſt pas exempt de danger ; le degoût eſt auſſi pernicieux dans le cours d'une maladie chronique ; il menace de rechûte dans les convaleſcens, ſur-tout ſi l'eſtomac produit quantité de rots acides. Après la maladie, ſi les forces ne ſe retabliſſent point quoique l'on mange avec appetit, c'eſt un mauvais ſigne, & certainement l'on prend plus de nouriture qu'on ne devroit : mais ſi le même accident arrive à une perſonne qui mange fort modérément,

il est constant qu'elle a besoin de faire diéte, & que si par là l'on ne prévient la rechûte, elle est très prochaine, parce qu'il est probable qu'une crise imparfaite a laissé dans le corps quelque portion du levain de la maladie. Lorsqu'au commencement d'une maladie l'on mange avec appetit sans en tirer aucun avantage, le degoût est presque inévitable dans le progrés du mal; lorsqu'au contraire l'on a gardé d'abord une diéte exacte & qu'on vient à se sentir plus d'appetit, l'on guérit plus aisément.

Les excrémens. Les excrémens nous fournissent nombre de signes qui importent à la connoissance & au presage des maladies. Sous ce nom génerique d'excrément nous entendons les crachats, les déjections, l'urine, les sueurs. Tous ces excrémens sont mauvais lorsqu'ils ne se produisent que foiblement & en petite quantité : mais particuliérement lorsqu'ils se suivent de près les uns les autres. Ils sont aussi pour lors d'un sinistre augure si d'autres mauvais signes s'y trouvent joints: mais si l'on n'en remarque pas, ils pré-

ſagent la durée de la maladie. Quoique ce ſoit que l'on rende, de quelque conſiſtance, de quelque quantité ou qualité que ſoit l'excrément, de quelque maniere ou à quelque temps qu'il ſorte, pourvû que les ſignes de coction ayent précedé, que ce ſoit en un jour de criſe & avec le ſoulagement du malade, c'eſt toûjours un ſigne ſalutaire, & dans l'abſence de ces conditions, un ſigne pernicieux & mortel. Nous avons parlé, dans le livre précedent, des crachats & de ce qu'on peut évacuer par le vomiſſement, il nous reſte à traiter ici de la déjection, de l'urine & des ſueurs.

Pour commencer par les excrémens du ventre nous dirons que la déjection eſt de bonne qualité ſi elle eſt molle, liée, denſe & rouſſâtre ; ſi elle n'a point d'autre odeur que celle d'un homme ſain : enfin ſi elle eſt d'une juſte quantité par rapport aux repas que l'on a faits, & ſi elle affecte pour ſa ſortie l'heure accoûtumée durant la ſanté : mais la déjection eſt mauvaiſe lorſqu'elle eſt trop ſolide ou trop liquide, & qu'elle s'échape avec précipitation, ou qu'elle eſt d'une conſiſ- *La déjection.*

tance inégale. Si elle eſt extrémement rouſſe ou blanche, elle eſt préjudiciable ; l'une marque la crudité & l'autre eſt le ſigne d'une maladie bilieuſe ; quoique la rouſſe ſoit quelquefois un bon ſigne ſur la fin d'une maladie, parce que l'humeur morbifique s'évacuë alors. L'excrément du ventre eſt mauvais quand il eſt de couleur verte; parce que c'eſt l'effet d'une bile érugineuſe, comme la couleur noire eſt la production de l'atrabile, & la couleur livide l'indice d'un grand froid dans les entrailles. La déjection graſſe n'eſt pas moins dangereuſe, de même que celle qui eſt viſqueuſe & ténace, parce que l'une & l'autre eſt la preuve de la colliquation du corps, ſi ce n'étoit qu'on eût pris des alimens de cette nature. L'excrément très fétide ne peut être avantageux, parce que c'eſt la marque d'une grande chaleur & d'une extrême corruption. Celui qui eſt écumeux ou ſpongieux & leger, comme la fiante de vache, n'eſt pas moins mauvais, & celui qui eſt écumeux explique l'ardeur des entrailles. Outre cela ce n'eſt pas ſans danger que la déjection eſt trop petite ou trop

abondante. Celle qui a diverses qualitez, comme celle qui est mêlée de raclures, de beaucoup de bile, de sang & de pus, ou celle qui est porracée & noire, pourroit-elle n'être point pernicieuse? Elle est néanmoins encore plus mauvaise si avec ces qualitez elle est d'une odeur semblable aux excrémens d'un petit enfant. Si dans la naissance d'une maladie l'on rend de l'atrabile par les selles ou même par le vomissement, cela est mortel. Dans une maladie aiguë les déjections de bile sont très dangereuses. Il ne l'est pas moins de vuider du sang, sur-tout lorsqu'on a senti auparavant des tranchées. L'excrément liquide qui sort précipitamment & en abondance, ou qui s'évacuë peu à peu, est également mauvais; le premier affoiblit & énerve, & le second prive du repos. Il est aussi fâcheux dans les Fiévres aiguës de rendre des déjections liquides, particulierement si l'on n'a point de soif: cela est encore pernicieux dans les maladies soporeuses; de même qu'à ceux que ce dévoiment n'empêche pas de devenir enflez. Le refroidissement accompagné de sueurs qui arrive en

conſequence de cette déjection, eſt un ſigne de danger, & il eſt très grand, ſoit qu'il y ait Fiévre ou non, ſi la déjection eſt noire en maniere de gros ſang. La déjection a coûtume d'être pernicieuſe lorſque le malade la rend ſans s'en appercevoir, ou lorſqu'elle ſe précipite abondamment & tout d'un coup dans un malade qui eſt retenu depuis long-temps au lit, de maniere qu'il ſoit fort affoibli.

N'oublions pas de dire ici, à l'égard des vents, que c'eſt un bon ſigne qu'on les rende ſans bruit, parceque ſi dans une maladie aiguë ils échapent avec bruit cela marque que le malade eſt occupé d'une douleur véhémente ou du delire, ſuppoſé qu'il n'eût pas la mal-honnêteté de relâcher ces vents volontairement: il eſt auſſi mauvais de ne s'en pouvoir degager lorſqu'il ſeroient prêts à ſortir ; il eſt plus fâcheux qu'ils remontent par la bouche.

Urine. Nous allons à preſent examiner les ſignes des urines: la meilleure eſt celle qui eſt couleur d'or, de ſubſtance médiocre, d'une quantité proportionnée à la boiſſon, qui laiſſe un ſedi-

ment blanc, leger, & plus élevé au milieu. L'urine aqueuſe & limpide eſt une marque de crudité, ou d'une grande obſtruction dans les voyes de l'urine. C'eſt dans les Fiévres aiguës un grand préjugé pour le delire prochain, ou même pour la Phrénesie. Lorſqu'on la rend longtems de cette qualité, elle annonce des maladies froides du cerveau, comme le vertige, l'apoplexie, l'épilepſie, &c. elle preſage encor le degoût des viandes, la goutte & la paraliſie. L'urine blanchâtre, ou comme laiteuſe, ou blafarde, que l'on rend au commencement ou dans l'accroiſſement d'une Fiévre, indiquent l'abondance des matieres corrompuës & le trouble de la nature : que ſi on rendoit long-temps une urine ſemblable ce ſeroit un ſigne d'une maladie froide & longue, & ſi on la rend de même ténuë, delayée & aqueuſe, cette urine eſt l'indice d'une maladie longue : mais ſi dans une maladie de cette nature l'urine perſiſtoit longtems de cette qualité & que tous les autres ſignes promiſſent la guériſon, ſans doute qu'il arriveroit des douleurs & un abcez aux parties qui ſont

ſous le diaphragme : la même urine eſt pernicieuſe dans tous les enfans. Celle qui eſt jaûnâtre, citrine, ou rouſſe eſt un ſigne de coction, & à l'égard de la couleur, elle eſt dans un juſte tempérament ; la jaûne & la rouge tiennent le ſecond rang & témoignent l'accroiſſement de la chaleur ; la rouge tranſparente, qu'on nomme rouge enflammée, eſt la marque d'une Fiévre ardente, ou de la chaleur exceſſive du foye. Si cette urine n'a point de nuage ni de ſédiment elle dénote la crudité de l'humeur & le commencement de la Fiévre, & même ſi on la rend longtemps de cette qualité elle menace de la mort avant que la coction eût pû ſe faire : mais l'urine rouge qui eſt en même temps épaiſſe & obſcure, telle qu'elle ſe produit ordinairement du vice & de l'obſtruction du foye, & ſur la fin des accez des Fiévres, eſt l'indice d'une bile ou jaûne ou rougeâtre ; c'eſt pourquoy dans la ſynoque putride on ne rend preſque jamais d'urine de cette nature. Parmi les urines rouges on compte celle qui approche de la couleur de gros vin ou

des raisins secs ; l'une marque la bile recuite & l'autre le sang brûlé ; toutes deux ont à peu près la couleur du raisin noir. Si l'on rend long-tems de ces urines, elles présagent la jaûnisse. L'urine verte est la marque d'une bile vitiée, & il y a danger de convulsion si dans ce rencontre la soif & l'ardeur occupent le malade en même tems. L'urine bleuë ou couleur de mer est produite par une humeur froide & seche : l'urine livide dénote la langeur de la chaleur naturelle, quoiqu'elle puisse être aussi causée par les meurtrissures & les coups qu'on ait reçus: l'urine noire que l'on rend aprés une urine ou rouge ou verte est l'effet d'une extrême chaleur ; mais si elle est venuë aprés l'urine ou bleuë ou livide c'est le produit d'un défaut extraordinaire de chaleur. Dans l'une ou l'autre occasion la vie est très hazardée, & d'autant plus encore que cette urine est en moindre quantité & qu'elle laisse un sediment plus noir : néanmoins lorsque quelque maladie d'atrabile à precedé, comme une tumeur de ratte, la Fiévre quarte, la mélancholie, &c. les urines de cette

couleur assurent le retour de la santé, particulierement sur la fin de ces maladies. L'urine sanglante qui étant reposée donne un sediment pareil à du sang caillé marque le froissement des reins par quelque pierre qu'ils contiennent, sur-tout s'ils n'ont souffert d'aucun accident extérieur, comme d'une chûte, d'une playe, &c. L'urine qui est de mauvaise couleur est un signe d'autant moins fâcheux qu'elle est plus abondante.

Outre la couleur de cet excrément nous avons sa substance à considerer. Si l'urine est ténuë elle indique la crudité & quelque forte obstruction, sur-tout si elle est encore fort claire & délayée, comme on la remarque dans la Fiévre quarte & dans les accez des douleurs nephretiques: mais dans les Fiévres chroniques ou erratiques & legeres, si l'on rend long-tems une urine ténuë c'est un signe certain d'une affection de ratte.

L'urine épaisse marque l'abondance des humeurs cruës & indigestes qui séjournent dans la partie concave du foye, dans l'estomac & les intestins. L'urine la plus cruë est celle qui de-

meure tenuë & aqueuse comme on l'a renduë ; mais si elle se trouble après qu'on l'a laissé reposer, elle n'est pas si cruë : elle l'est encore moins si l'orsqu'on l'a renduë trouble, elle se maintient dans cette qualité : ces urines si le malade a des forces suffisantes, signifient la longueur de la maladie ; mais elles sont des indices funestes si le corps est déja très affoibli. L'urine épaisse passe pour n'être que foiblement cruë lorsqu'elle fait un sédiment, & alors elle montre que la maladie se terminera bientôt. Au reste toutes ces especes d'urine indiquent plus ou moins la crudité de l'humeur qui fait la maladie ; elles font connoître que le premier temps en sera long, ou même que la maladie doit se soûtenir long-temps dans chacun de ses degrez & parvenir difficilement à la crise, s'il arrive que ces urines persistent dans la même crudité. Si l'on rend une urine épaisse au premier abord d'une Fiévre, on en augure avec juste raison l'abondance de l'humeur, la foiblesse du malade, & le danger auquel il est exposé. L'urine qui est épaisse & blan-

che a sa source dans une pituite cruë : si dans les Fiévres longues & laborieuses, qui auroient produit un abcez, il arrive une ample effusion de cette urine, elle emporte la cause immédiate de la douleur & la matiere de l'abcez. L'urine épaisse & rougeâtre, sur-tout si le sédiment en est de même qualité, rassure à l'égard du danger & reduit à l'attente d'une longue maladie. L'urine épaisse & absolument rouge, telle qu'on l'observe dans les Fiévres continuës, témoigne le plus souvent l'abondance du sang ; néanmoins ce signe peut être vain, parce que l'on rend de semblables urines, tant dans la Fiévre quarte & la tierce intermittente, que dans la jaûnisse, quoiqu'alors on ne puisse en rapporter la cause à l'abondance du sang : mais si dans l'absence de cette cause l'on rend des urines de cette nature durant une Fiévre, jusques au quarantiéme jour, celle-ci ne pourra se terminer avant le soixantiéme. L'urine épaisse & noire est entiérement pernicieuse, & plus certainement à proportion qu'on la rend en moindre quantité. Elle peut être cependant

ſalutaire lorſque ſur le déclin des maladies cauſées par l'atrabile cette urine eſt produite par un heureux effort de la nature. Plus l'urine eſt épaiſſe dans les maladies aiguës, plus elle eſt pernicieuſe, & les marques de crudité dans la conſiſtance de l'urine ſont bien plus à craindre que celles qui ne ſont que dans ſa couleur. L'urine qui dans toute ſa ſubſtance, & lors même qu'on l'agite, paroît épaiſſe & liée comme de l'huile, témoigne que le corps ſe conſume ſoit par la phtyſie ou par la Fiévre étique, ou par l'hydropiſie. Si l'urine qui étoit claire devient épaiſſe au froid, qu'elle dépoſe un ſédiment blanc & lié, & qu'étant miſe ſur le feu elle redevienne claire & ſans ſédiment, c'eſt dans les Fiévres aiguës un indice que la coction commencé à ſe faire, dans toute autre occaſion elle ne ſignifie rien de particulier : mais ſi l'urine eſt d'elle-même trouble & groſſiere comme l'urine de jument, que le feu ne la clarefie pas, & qu'elle ſoit chargée de particules de pus ou de mucoſitez, qui par le repos de l'urine ſe précipitent en un ſédiment épais, en ſorte que la plus

grande partie de l'urine devienne claire, il est probable qu'il y a quelque ulcere aux reins ou à la vessie, le plus souvent à l'occasion d'une pierre ; ou du moins l'on peut croire que ces parties sont pleines d'une humeur crüe. Que si, ces parties étant saines, on rend une urine ainsi trouble & confuse, cela marque que les vaisseaux sanguins sont remplis d'une humeur épaisse, & que l'on est attaqué d'une maladie qui doit être longue & difficile ; ou bien, au jugement d'Hippocrate, que l'on est menacé ou qu'on souffre déja de grands maux de tête ; il peut même en arriver une léthargie ou quelque autre maladie soporeuse. Souvent la crise d'une Fiévre quarte & des maladies du foye & de la ratte, ou un abcez qui s'est ouvert dans le corps, produit subitement une éruption d'urines ainsi troubles. Mais si l'urine est tellement confuse que ni le feu ni le repos ne la puissent clarefier, & qu'elle n'ait ni de nuage ni de sédiment, elle indique des Fiévres continuës très dangereuses & malignes.

Faisons maintenant quelques observations sur la quantité de l'urine.

La miction abondante marque ou la quantité des sérositez, comme dans l'hydropisie, ou le flux immoderé des urines, lequel nous avons nommé *Diabete*, où la consomption du corps, telle qu'il arrive dans les Fiévres colliquatives; ou pour le moins elle fait connoître que le ventre resserré ne rend que peu d'excrémens; & Hippocrate a très bien observé que, quand on a beaucoup uriné durant la nuit, la prochaine selle doit être fort petite.

L'on n'urine que peu, soit parce qu'on boit peu, ou que le corps évacuë d'ailleurs abondamment, ou que l'on est épuisé & desseché par un exercice ou par une chaleur excessive. Souvent la petite quantité d'urine marque les obstructions de ses conduits, soit que ce soit la pierre ou des matieres glaireuses qui lui bouchent le passage. La petite quantité de l'urine que l'on rend dans une Fiévre aiguë ou par la foiblesse des reins & de la vessie, est un signe très certainement funeste. Il est pernicieux dans les maladies aiguës que l'urine soit tantôt plus épargnée, tantôt plus abondante & quelquefois supprimée;

dans les maladies chroniques c'est un signe de leur durée.

L'odeur de l'urine donne aussi lieu à quelques remarques. Celle qui est fétide & en même tems épaisse & blanche, avec un sédiment purulent, marque un ulcere aux reins ou à la partie naturelle; que si cette même urine étant reposée laisse au fonds du vaisseau des mucositez, & qu'on l'ait renduë avec beaucoup de douleur, c'est la preuve qu'il y a une pierre dans la vessie. Si la cause de cette puanteur ne vient pas de la vessie, mais de plus haut & des parties supérieures du corps, soit que la féteur soit dans une urine rouge & trouble, ou, ce qui est plus rare, qu'elle soit claire & ténuë, il y aura quelque marque d'une forte corruption.

Venons presentement à ce que l'urine contient, & parlons d'abord du sédiment que les Grecs ont nommé hypostase: il indique la constance de la chaleur naturelle, d'autant plus qu'il s'est plûtôt formé au fonds de l'urine. Il n'est pas fort difficile de discerner le véritable sédiment d'avec cette ordure qui vient des reins ou de la vessie, qui trouble l'urine & qui, lorf-

qu'elle est reposée, se précipite au fonds comme une crasse épaisse. Ce qui est suspendu au milieu de l'urine est appellé par les Grecs énéoreme, & marque une plus grande foiblesse de la nature ; ce qui est au dessus en forme de nuage témoigne encore un plus grand défaut de la chaleur naturelle. Celle-ci est très foible si l'urine n'a ni nuage, ni sédiment, ni énéoreme; c'est un signe très funeste dans les maladies : à l'égard des personnes qui sont en santé cela peut leur arriver sans un grand danger. Le meilleur sédiment est celui qui est médiocre en substance & en quantité, qui se dépose au fonds du vaisseau, qui est blanc, leger & égal ; & qui est plus étendu au dessous & plus élevé en pointe au dessus. L'énéoreme & le nuage sont aussi de bonne qualité, s'ils sont blancs, unis & égaux: l'énéoreme est moins bon que le sédiment, & l'un & l'autre vaut mieux que le nuage. Toute concrétion de l'urine, qui est délayée & ténuë, dénote la crudité & l'approche de quelque maladie : mais celle qui est épaisse & liée marque l'abondance des mêmes cruditez, & quelquefois elle accom-

pagne la crise des longues maladies. La concrétion rouge est l'effet de la bile & de la chaleur ; celle qui est couleur de mer, ou livide ou noire, marque la langueur de la chaleur naturelle ou sa dissipation. Les bonnes concrétions sont celles qui s'arrêtent au fonds du vaisseau : mais elles sont encore meilleures si sans s'attacher au vaisseau elles se soûtiennent d'elles-mêmes. Ces maladies se terminent de bonne heure par la crise, dans lesquelles on remarque dès le commencement de bonnes concrétions, surtout si c'est plûtôt un sédiment qu'une suspension ou un nuage. Le nuage rougeâtre, qui paroît dans l'urine au quatriéme jour d'une Fiévre, promet la crise au septiéme, pourvû que les autres signes ne démentent point celui-ci. L'urine ténuë & bilieuse, qui tantôt est meilleure & tantôt moins bonne, apprend que la maladie sera longue, & présage même un assez grand danger, si l'urine continuë long-temps à changer de la sorte. Quand, sans aucune couvenance des autres signes, l'urine donne toutes les marques de coction dans sa couleur, dans

sa consistance & ses concrétions, c'est un signe suspect dans les maladies aiguës. Lorsqu'aprés des urines qui ont un bon sédiment, celles que l'on vient à rendre n'ont plus ce signe, cela nous avertit des douleurs & des mutations qui doivent survenir à la maladie. Dans les Fiévres vagues & irrégulieres les nuages noirs annoncent la Fiévre quarte.

Considerons ici les matieres qui se mêlent à l'urine. Si la semence y est mêlée, cette matiere sera ténuë, legere, & surnagera l'urine : si c'étoit de la pituite, elle feroit épaisse & ténace: si c'étoit du pus, il se mêleroit & se repandroit également dans toute la substance de l'urine à la premiere agitation qu'on donneroit à celle-ci : outre cela le pus & la pituite vont au fonds.

Si l'urine contient des filamens c'est l'effet d'un suc épaissi qui est apporté par les arteres émulgentes & filtré par les filieres des reins, d'où ces filamens ont reçû cette forme : si ces filamens sont longs & semblables à des cheveux, ils dénotent l'ardeur des reins, & l'humeur ténace qui les

produit : mais prenez garde s'ils ne viennent pas de la matiere d'une gonorrhée, ou des fleurs blanches des femmes : les caroncules & les membranes, qui nagent dans une urine épaisse, désignent l'ulcere des reins.

On reconnoît qu'il s'est fait à la vessie une espece de galle, lorsque l'urine est épaisse, & chargée de croûtes assez semblables à du son grossier : mais si ces grossiéretez nagent dans une urine ténuë ; c'est l'effet de l'ardeur consumante de la Fiévre.

Le sable qui est mêlé dans l'urine signifie la pierre dés reins ou de la vessie. Si dans une urine fétide on remarque des écailles ou du pus, la vessie est ulcerée : mais s'il n'y a point de pus parmi ces écailles, elles peuvent marquer l'extrême effervescence des humeurs dans la Fiévre : ces écailles sont d'autant moins dangereuses qu'elles sont plus minces & plus petites que les croûtes dont nous venons de parler.

Si la surface de l'urine a un nuage gras, en façon de toile d'araignée, ou divisé en parcelles huyleuses, ce qui est moins dangereux, l'on en at-

tribuë la cause à une Fiévre ou très ardente, ou étique, ou à l'atrophie : mais si l'urine a paru pour la premiere fois & tout d'un coup couverte d'un nuage de cette nature, on doit croire que la chaleur qui occupe les reins en consume toute la substance : il est pernicieux de rendre avant le froid des Fiévres une urine huyleuse.

Il se forme aussi au dessus de l'urine une espece de couronne qu'il est à propos d'examiner. Si cette couronne est d'une couleur plus favorable que celle de l'urine, elle est d'un heureux présage pour la guérison : si la couleur en est moins bonne que celle de l'urine, le présage est tout different. La couronne blanche & ténuë est la marque d'un sang trop aqueux : celle qui est rouge marque un sang temperé ; la rouge & enflammée indique un sang bilieux & dépourvû de sérosité : enfin celle qui est livide & noire est l'effet d'un sang mélancolique : de-là vient que l'une & l'autre couleur de la couronne de l'urine se rencontre particuliérement dans la mélancholie & l'épilepsie. Si quantité de bulles disposées en rond font la couronne, c'est

un ſigne de douleur de tête ; & plus ces bulles ſeront hautes en couleur, plus la douleur ſera forte, & elle ſera moindre à proportion qu'elles ſeront plus blanches. Si ces bulles ſont eſparſes ſur la ſuperficie de l'urine, elles ne ſignifient rien pour la tête & n'indiquent autre choſe que la crudité, l'obſtruction & le défaut de la chaleur naturelle. Les bulles qu'on remarque dans une urine claire & ſans ſédiment, ſignifient preſque toûjours de longues & de fortes obſtructions aux reins : il vaudroit mieux que ces bulles ayent commencé de paroître dans une urine groſſiere. Les groſſes bulles que l'on obſerve dans la couronne de l'urine apprennent que les douleurs de tête diminuent. On prétend qu'il y a une fluxion lorſque de très petites bulles forment la couronne, & qu'après qu'elles ont été plongées dans l'urine en la remuant elles remontent de nouveau & ſe diſpoſent de même qu'auparavant.

Il faut ſçavoir en général que la couleur de l'urine marque l'intemperie qui domine ; que la conſiſtance épaiſſe ou trouble déſigne le vice de l'humeur;

que la confusion de l'urine dénote la corruption ; & qu'enfin ce que contient l'urine insinuë la connoissance certaine du lieu qui est affecté.

Nous parlerons en dernier lieu des sueurs : elles sont avantageuses, si après les signes de coction elles s'élevent de tout le corps : il en est de même si au déclin des accez des Fiévres intermittentes, ou dans la crise des fiévres continuës, elles se font abondamment, & qu'elles terminent la maladie, ou du moins en délivrent en partie. Elles sont aussi profitables, si après avoir paru en maniere de gouttes elles s'évaporent, qu'elles ayïent succedé à la purgation du ventre & que, les humeurs grossieres qui faisoient la maladie étant emportées, elles épuisent ce qu'il en reste de plus ténu. Les sueurs froides sont pernicieuses ; dans une Fiévre aiguë, c'est un simptôme mortel, & dans une moindre maladie c'est un signe qu'elle sera de longue durée. Les sueurs passent pour mauvaises lorsqu'elles durent peu & reviennent souvent, ou qu'elles sont trop abondantes & ne procurent aucun soulagement *Les sueurs*

au malade ; dans ce rencontre la maladie sera longue. Si quelque frissonnement succede à la sueur, cela est dangereux. La sueur legere qui paroît seulement au front, dans l'accablement des forces & la syncope, est pernicieuse &, si le pouls se perd alors, la mort est prochaine. Les sueurs abondantes, soit froides ou chaudes & trop fréquentes, sont mauvaises. Si elles sont froides elles marquent la puissance du mal : mais si elles sont chaudes, la maladie est moins dangereuse. Il arrive ordinairement lorsqu'une sueur commence, qu'elle se produit d'abord à la tête & ensuite peu à peu au reste du corps : mais le plus souvent les sueurs sont plus fortes vers le dos qu'à la partie antérieure du corps, & vers la tête & la poitrine qu'aux parties inférieures : on a aussi coûtume de suer plûtôt pendant le sommeil que durant la veille.

Fin des remarques qui contribuent au diagnostic ou au prognostic des maladies universelles & particulieres.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre, *Tableau des Maladies, &c.* dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 13. Août 1711.

BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé le Sieur LE BRETHON Medecin Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au public un ouvrage de sa composition, intitulé, *Tableau des Maladies, où l'on découvre leurs signes, leurs symptômes & leurs événemens, traduit du latin de Lommius, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis & per-

met-

mettons par ces Presentes audit Sieur le Brethon de faire imprimer ledit livre, en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de cinq années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie: & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires

dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le 20. jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent onze, & de nôtre Regne le soixante-neuviéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, DE VANOLLES, & scellé du grand sceau de cire jaune.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrêt de son Conseil que les livres dont l'impression se permet par chacun des

Privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 251. n. 254. conformément aux Reglemens ; & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 28. Septembre 1711.

Signé, Delaunay, *Syndic*.